



LES ŒUVRES COMPLETES



# *Emile Zola*

## LES QUATRE EVANGILES

# Vérité

## I

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

# Vérité

# Livre Premier

# I

La veille, le mercredi soir, Marc Froment, instituteur à Jonville, accompagné de sa femme Geneviève et de sa fillette Louise, était arrivé, comme il en avait l'habitude, à Maillebois, où il passait un mois de ses vacances, chez la grand'mère et la mère de sa femme, Mme Duparque et Mme Berthereau, ces dames, ainsi qu'on les nommait dans le pays. Maillebois, un chef-lieu de canton de deux mille habitants, n'était qu'à dix kilomètres du village de Jonville, et à six seulement de Beaumont, la grande et vieille ville universitaire.

Ces premières journées d'août étaient accablantes. Le dimanche, pendant la distribution des prix, il y avait eu un orage épouvantable. Cette nuit encore, vers deux heures, une pluie diluvienne était tombée, sans avoir rafraichi le ciel, qui restait nuageux, bas et jaune, d'une lourdeur de plomb. Et ces dames, levées dès six heures, pour assister à la messe de sept heures, se trouvaient déjà dans la petite salle à manger du rez-de-chaussée, attendant le jeune ménage, qui ne se hâtait point de descendre.

Les quatre tasses étaient sur la toile cirée blanche,

et Pélagie entra, la cafetière à la main. Petite, rousse, avec un grand nez et des lèvres minces, depuis vingt ans au service de Mme Duparque, elle avait la parole libre.

— Ah bien! dit-elle, le café va être froid, et ce ne sera pas ma faute.

Quand elle fut retournée dans sa cuisine, en mâchant de sourds reproches, Mme Duparque elle-même témoigna son mécontentement.

— C'est insupportable, on dirait que Marc s'amuse à nous faire manquer la messe, quand il est ici.

Mais Mme Berthereau, indulgente, risqua doucement une excuse.

— L'orage les aura empêchés de dormir, et je viens de les entendre qui se dépêchaient, au-dessus de ma tête.

Agée de soixante-trois ans, très grande, très noire encore de cheveux, le visage froid, coupé de profondes rides symétriques, avec des yeux de sévérité et un nez de domination, Mme Duparque avait longtemps tenu un magasin de nouveautés, " A l'Ange Gardien ", sur la place Saint-Maxence, en face de la cathédrale de Beaumont. Et c'était après la mort brusque de son mari, causée, disait-on, par l'effondrement d'une banque catholique, qu'elle avait eu la sagesse de liquider et de se retirer, avec une rente d'environ six mille francs, à Maillebois, où elle possédait une petite maison. Il y avait bientôt douze ans de cela, et sa fille, Mme Berthereau, était venue l'y rejoindre, veuve elle aussi, amenant sa fillette Geneviève, qui entrait dans sa onzième année. C'était une amertume nouvelle, cette mort brusque de son gendre, un employé des Finances à l'avenir duquel elle avait eu le tort de croire, qui mourait pauvre, en lui remettant sur les bras sa femme et son enfant. Depuis cette époque, les deux veuves avaient vécu là ensemble, dans la petite maison morne, d'une vie étroite, enfermée, peu à peu rétrécie par les pratiques religieuses les plus rigides. Mais, pourtant, Mme Berthereau, que son mari avait adorée, gardait une douceur tendre de cet éveil à l'amour, à la vie ; et grande, brune comme sa mère, elle avait des traits meurtris et tristes, des yeux de soumission, une bouche lasse où passait parfois le secret désespoir du bonheur perdu.

Un ami de Berthereau, un ancien instituteur de Beaumont, Salvan, alors inspecteur primaire, et devenu depuis directeur de l'École normale, avait fait le mariage de Marc et de Geneviève, dont il était le subrogé-tuteur. Berthereau, esprit très libéré, ne pratiquait pas, mais laissait sa femme pratiquer ; et il avait même fini par l'accompagner à la messe, par faiblesse tendre. Salvan, d'intelligence plus affranchie encore, tout à l'unique certitude expérimentale, avait eu également l'imprudence affectueuse de faire entrer Marc dans cette famille dévote, sans s'inquiéter des conflits possibles. Les deux jeunes gens s'aimaient passionnément, ils s'arrangeraient toujours. Et, depuis trois ans qu'elle était mariée, Geneviève, une des bonnes élèves de la Visitation, de Beaumont, avait en effet négligé peu à peu ses devoirs religieux, jusqu'à ne plus dire ses prières, toute à son amour pour son mari. Mme Duparque s'en montrait profondément affligée, bien que la jeune femme, désireuse de lui être agréable, quand elle passait près d'elle un mois des vacances à Maillebois, se fît un devoir de la suivre à l'église. Mais la terrible grand'mère, qui avait lutté contre le mariage, gardait une noire rancune contre Marc, qu'elle accusait de lui voler l'âme de sa petite-fille.

— Sept heures moins un quart, murmura-t-elle, en entendant l'horloge de l'église voisine sonner les trois quarts. Jamais nous n'aurons fini.

Et elle s'approcha de la fenêtre, jeta un coup d'œil sur la place des Capucins. La petite maison se trouvait bâtie à l'angle de cette place et de la rue de l'Église. C'était une maison à un seul étage : en bas, à droite et à gauche du couloir central, la salle à manger et le salon, tandis qu'au fond étaient la cuisine et la buanderie, sur une cour moisie et sombre ; puis, au premier, deux pièces à droite pour Mme Duparque, deux pièces à gauche pour Mme Berthereau ; et, enfin, sous le toit, en face de la chambre de Pélagie et des greniers, deux petites pièces encore, qu'on avait meublées autrefois pour Geneviève, jeune fille, et où elle se réinstallait avec de bons rires, quand elle et son mari venaient à Maillebois. Mais quelle ombre humide, quel silence lourd, une fraîcheur sépulcrale tombant des plafonds obscurs! La rue de

l'Église, qui partait du chevet de l'église paroissiale de Saint-Martin, était si étroite, que les voitures n'y passaient pas, crépusculaire en plein midi, avec des façades lépreuses, un petit pavé moussu, empuanti par les eaux ménagères. Et la place des Capucins s'étendait au nord, sans un arbre, assombrie par la haute façade d'un ancien couvent, que s'étaient partagé des Capucins, desservant la grande et belle chapelle, et des Frères des Écoles chrétiennes, qui avaient installé une école très prospère dans les dépendances du couvent.

Un instant, Mme Duparque regarda ce coin désert, d'une paix cléricale, où ne passaient que des ombres dévotes, égayé seulement par les élèves des Frères, à des intervalles réguliers. Lentement, une cloche sonnait dans l'air mort, et elle se retournait avec impatience, lorsque la porte s'ouvrit et que Geneviève entra.

— Enfin, dit la grand'mère. Déjeunons vite, voilà le premier coup qui sonne.

Blonde, grande et fine, avec des cheveux admirables et un visage de passion et de joie qu'elle tenait de son père, Geneviève riait de toutes ses dents blanches, gamine encore à vingt-deux ans. Mais, déjà, voyant qu'elle était seule, Mme Duparque se récriait.

— Comment, Marc n'est pas prêt!

— Il me suit, grand'mère, il descend avec Louise.

Et, après avoir embrassé sa mère, silencieuse, elle dit son amusement de se retrouver, mariée, dans cette maison si calme de sa jeunesse. Ah! cette place des Capucins, elle en connaissait chaque pavé, elle y saluait en vieilles amies les moindres touffes d'herbe! Et, comme, pour être aimable et gagner du temps, elle s'extasiait devant la fenêtre, elle vit passer deux ombres noires, qu'elle reconnut.

— Tiens! le père Philibin et le frère Fulgence, où vont-ils donc de si bonne heure?

Deux religieux traversaient lentement la petite place, qu'ils semblaient emplir de l'ombre de leurs soutanes, sous le ciel bas et orageux. Le père Philibin, d'origine paysanne, aux épaules carrées, à la face épaisse et ronde, roux, avec de gros yeux, une bouche grande et des mâchoires solides, était à quarante ans, préfet des études

au collège de Valmarie, le magnifique domaine que les Jésuites possédaient dans les environs. De même âge, mais petit, noir et chafouin, le frère Fulgence était le supérieur des trois autres frères qui tenaient avec lui l'École chrétienne voisine. Et, fils naturel, disait-on, d'un médecin aliéniste mort dans une maison de fous et d'une servante, nerveux, irritable, cervelle brouillée et orgueilleuse, c'était lui qui parlait très haut, avec de grands gestes.

— Cette après-midi, expliqua Mme Duparque, on donne les prix à l'École. Et le père Philibin, qui aime beaucoup nos bons Frères, a bien voulu accepter de présider la distribution. Alors, il doit arriver de Valmarie, et je suppose qu'il accompagne le frère Fulgence, pour régler certains détails.

Mais elle fut interrompue, Marc descendait enfin, et il tenait dans ses bras sa fillette Louise, à peine âgée de deux ans, qui, pendue de ses deux menottes à son cou, jouait, riait comme une bienheureuse.

— Houp là! houp là! cria-t-il en entrant. Nous arrivons en chemin de fer, hein! on ne peut pas arriver plus vite!

Moins grand que ses trois frères, Mathieu, Luc et Jean, le visage plus allongé et plus maigre, Marc Froment avait, très prononcé, le haut front, le front en forme de tour de la famille. Mais ce qui le caractérisait surtout, c'étaient les yeux et la voix de charme, des yeux clairs, très doux, qui pénétraient jusqu'au fond des âmes, une voix prenante, conquérante, qui s'emparait des intelligences et des cœurs. Des moustaches et une barbe légère laissaient voir la bouche, un peu forte, ferme et bonne. Comme tous les fils de Pierre et de Marie Froment, il avait appris un métier manuel, celui de lithographe; et, bachelier à dix-sept ans, il était venu à Beaumont terminer son apprentissage chez les Papon-Laroche, la grande maison qui fournissait de cartes géographiques et de tableaux scolaires presque toutes les Écoles de France. Ce fut là que sa passion de l'enseignement se déclara, au point de lui faire passer l'examen du brevet élémentaire, de façon à pouvoir entrer à l'École normale de Beaumont, d'où il était sorti instituteur-adjoint, à vingt ans, avec

son brevet supérieur. Titularisé plus tard, ayant obtenu son certificat d'aptitude pédagogique, il allait, à vingt-sept ans, être nommé instituteur à Jonville, lorsqu'il épousa Geneviève, grâce à son grand ami Salvan, qui l'avait introduit chez ces dames et que l'amour délicieux des deux jeunes gens attendrissait. Et, depuis trois ans, Marc et Geneviève, peu riches, ayant toutes sortes d'embarras d'argent et de tracas administratifs, menaient une adorable vie d'amour, dans leur village de huit cents habitants à peine.

Mécontente, Mme Duparque ne s'égaya pas des bons rires du père et de la fillette.

— Voilà un chemin de fer, dit-elle, qui ne vaut pas les pataches de ma jeunesse... Allons, déjeunons vite, nous n'arriverons jamais.

Elle s'était assise et elle versait déjà le lait dans les tasses. Pendant que Geneviève plaçait la haute chaise de la petite Louise entre elle et sa mère, pour surveiller l'enfant, Marc, d'humeur conciliante, voulut obtenir son pardon.

— Oui, n'est-ce pas? je vous ai mises en retard... C'est votre faute, grand'maman, on dort trop bien chez vous, on y est si tranquille!

Mme Duparque, pressée, le nez dans sa tasse, ne daigna pas répondre. Mais Mme Berthereau, qui regardait longuement sa fille Geneviève, l'air si heureux entre son mari et son enfant, eut un pâle sourire. Et, de sa voix basse, comme involontaire, elle murmura, avec un lent coup d'œil autour d'elle :

— Oh! oui, tranquille, si tranquille, qu'on ne s'y sent pas même vivre.

— Pourtant, reprit Marc, il y a eu du bruit sur la place, à dix heures. Geneviève n'en revenait pas. Du tapage nocturne, sur la place des Capucins!

Il jouait de malheur, dans sa bonne volonté à faire rire le monde. La grand'mère répondit cette fois, l'air blessé.

— C'était la sortie de la Chapelle des Capucins. Il y a eu, hier soir, à neuf heures, adoration du Saint-Sacrement. Les Frères y ont conduit ceux de leurs élèves qui ont fait leur première communion cette année, et ces

enfants se sont un peu émancipés à causer et à rire, en passant sur la place... Cela vaut mieux que les jeux abominables des enfants sans morale et sans religion.

Du coup, le silence se fit, profond et gênant. On n'entendit plus que le bruit des cuillers dans les tasses. C'était pour l'école de Marc, pour son enseignement laïque, cette accusation de jeux abominables. Et, comme Geneviève lui jetait un petit regard suppliant, il ne se fâcha pas, il reprit bientôt la conversation, il causa de leur vie à Jonville, avec Mme Berthereau, il parla même de ses élèves, en instituteur qui les aimait, qui tirait d'eux des satisfactions et des joies. Trois d'entre eux venaient d'obtenir leur certificat d'études.

A ce moment, au-dessus du quartier morne et désert, la sonnerie de la cloche reprit, des coups ralentis qui semblaient pleurer dans l'air lourd.

— Le dernier coup! s'écria Mme Duparque. Je le disais bien que nous n'arriverions pas!

Et elle se levait, elle bousculait sa fille et sa petite-fille, en train d'achever leur tasse, lorsque Pélagie reparut, tremblante, bouleversée, *Le Petit Beaumontais* à la main.

— Ah! madame, ah! madame, quelle horreur!... Le gamin qui apporte le journal vient de m'apprendre...

— Quoi donc? dépêchez-vous!

La servante suffoquait.

— On vient de trouver assassiné le petit Zéphirin, le neveu du maître d'école, là, tout près, dans sa chambre,

— Comment! assassiné?

— Oui, madame, étranglé, et pendant qu'il était en chemise, et après toutes sortes d'abominations!

Un effroyable frisson passa, Mme Duparque elle-même frémissait.

— Le petit Zéphirin, le neveu de ce Simon, de cet instituteur juif, un enfant infirme, mais si joli ; et il était catholique, lui, il allait chez les Frères, il devait être à la cérémonie d'hier soir, car il venait de faire sa première communion... Que voulez-vous? il y a des familles maudites.

Marc avait écouté, glacé, révolté. Et il cria, sans ménagements cette fois :

— Simon, je le connais Simon! Il était à l'École normale avec moi, il n'est mon aîné que de deux ans. Je ne sais pas de raison plus solide, de cœur plus tendre. Ce pauvre enfant, ce neveu catholique, il l'avait recueilli, il le laissait chez les Frères, par un rare scrupule de conscience... C'est affreux, le malheur qui le frappe ! Et Marc s'était levé, frissonnant, et il ajouta :

— Je vais le trouver... Je veux savoir, je veux être là pour le soutenir dans son chagrin.

Mme Duparque n'entendait plus, poussait dehors Mme Berthereau et Geneviève, en leur laissant à peine le temps de mettre leur chapeau. La sonnerie du dernier coup venait de s'éteindre, ces dames se hâtèrent vers l'église, dans le lourd silence orageux du quartier désert. Et, après avoir confié la petite Louise à Pélagie, Marc sortit à son tour.

L'École primaire de Maillebois, toute neuve, et qui se composait de deux pavillons, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, se trouvait sur la place de la République, en face de la Mairie, également neuve et de même style ; et la Grand'Rue, la route de Beaumont à Jonville, traversant la place, séparait seule les deux monuments, d'une blancheur de craie, dont le pays se montrait fier. Cette Grand'Rue, la rue marchande, sur laquelle se dressait aussi, plus bas, la façade de l'église paroissiale de Saint-Martin, était populeuse, animée d'un continuel va-et-vient de piétons et de voitures. Mais, derrière l'École, le désert, le silence se faisaient, l'herbe poussait entre les petits pavés. Une rue, la rue Courte, où il n'y avait que le presbytère et la papeterie tenue par les dames Milhomme, reliait ce bout ensommeillé de la place de la République à la place des Capucins. De sorte que Marc n'avait que trois pas à faire.

Les deux cours de récréation donnaient sur la rue Courte, séparée par les deux étroits jardins, qu'on avait ménagés, l'un pour l'instituteur, l'autre pour l'institutrice. Et, c'était au rez-de-chaussée du pavillon des garçons, à l'angle de la cour, que Simon avait pu donner une étroite pièce au petit Zéphirin, lorsqu'il l'avait recueilli. L'enfant était un neveu de sa femme, Rachel Lehmann, un petit-fils des Lehmann, des pauvres

tailleurs juifs, qui occupaient une maison noire de la rue du Trou, la rue la plus misérable de Maillebois. Le père, Daniel Lehmann, de quinze ans plus jeune que son frère le tailleur, mécanicien de son état, avait épousé par amour une orpheline catholique. Marie Prunier, élevée chez les Sœurs, et couturière. Le ménage s'était adoré, et quand le petit Zéphirin naquit, on ne le baptisa pas, il ne fut d'aucune religion, le père et la mère n'ayant pas voulu se faire mutuellement le chagrin de le donner à son Dieu. Mais, six ans plus tard, la foudre tomba, Daniel mourut d'une mort épouvantable, happé, broyé par un engrenage, devant sa femme qui lui apportait son déjeuner, à l'usine. Et Marie, terrifiée, reconquise à la religion de sa jeunesse, voyant là un châtiment du ciel qui la punissait d'avoir aimé un juif, fit baptiser son fils, le mit ensuite à l'école chez les Frères. Le pis était que l'enfant se courbait, devenait bossu, sous quelque tare héréditaire, dans laquelle la mère crut sentir l'implacable vengeance céleste, s'acharnant, parce qu'elle n'arrivait pas à s'arracher du cœur la mémoire adorée de son mari. Cette angoisse, cet obscur combat, joint à son travail obstiné de couture, finit par la tuer, comme le petit Zéphirin, âgé de onze ans, allait faire sa première communion. Et ce fut alors que Simon, bien pauvre lui-même, le prit chez lui, pour qu'il ne retombât pas à la charge des parents de sa femme, très bon, très tolérant se contentant de l'héberger et de le nourrir, le laissant communier et achever ses études à l'École voisine des Frères.

La chambre où couchait Zéphirin, une petite pièce de débarras, aménagée très proprement pour lui, avait donc une fenêtre qui s'ouvrait presque au ras du pavé, derrière l'École, sur le coin le plus solitaire de la place. Et, ce matin-là, comme le jeune instituteur-adjoint Mignot, logé au premier, sortait dès sept heures, il remarqua que la fenêtre se trouvait grande ouverte. Mignot, profitant des premiers jours de vacances, pêcheur passionné, partait en chapeau de paille et en veste de coutil, sa canne à l'épaule, pour pêcher dans la Verpille, la mince rivière qui traverse le quartier industriel de Maillebois. Fils de paysan, entré à l'École normale de Beaumont comme il

serait entré au séminaire, afin d'échapper au dur travail des champs, il était blond, les cheveux ras, de figure massive et grêlée, ce qui lui donnait un air dur, sans qu'il fut mauvais au fond, bon plutôt, simplement désireux de ne pas nuire à son avancement. A vingt-cinq ans, il ne se hâtait pas de se marier, en attente comme pour le reste, destiné à être ce que les circonstances voudraient qu'il fût. Et la fenêtre de Zéphirin, grande ouverte ce matin-là, le frappa tellement, qu'il s'approcha et jeta un coup d'œil dans la chambre, bien que le fait n'eût en lui-même rien d'anormal, car d'habitude le petit se levait de très bonne heure.

Mais la stupeur cloua Mignot, l'horreur lui arracha des cris.

— Mon Dieu! le pauvre enfant!... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc, quel affreux malheur!

L'étroite chambre, au papier clair, gardait son calme, son air d'enfance heureuse. Sur la table, il y avait une statuette coloriée de la Vierge, quelques livres, des images de sainteté, rangées, classées avec soin. Le petit lit blanc n'était pas même défait, l'enfant ne s'était pas couché. Et, par terre, ne traînait qu'une chaise abattue. Et là, sur la descente de lit, le pauvre petit corps de Zéphirin gisait, en chemise, étranglé, la face livide, le cou nu, portant les marques des abominables doigts de l'assassin. La chemise souillée, arrachée, à demi fendue, laissait voir les maigres jambes écartées violemment, dans une posture qui ne permettait aucun doute sur l'immonde attentat ; et l'échine déviée apparaissait, elle aussi, la pauvre bosse que le bras gauche, rejeté par-dessus la tête, faisait saillir. Mais cette tête, malgré sa pâleur bleuie, gardait son charme délicieux, une tête d'ange blond et frisé, un visage délicat de fille, aux yeux bleus, au nez fin, à la bouche petite et charmante, avec d'adorables fossettes dans les joues, lorsque l'enfant riait tendrement.

Mignot, éperdu, ne cessait de crier son épouvante.

— Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! l'horrible chose!... Ah, mon Dieu! au secours, venez donc!

Et Mlle Rouzaire, l'institutrice, ayant entendu ces cris, accourut. Elle était descendue de bonne heure

dans son jardin, s'intéressant à des salades que les orages faisaient monter. C'était une rousse de trente-deux ans, pas belle, grande, forte, avec une face ronde, criblée de taches de rousseur, de gros yeux gris, une bouche décolorée, sous un nez pointu, qui annonçait une dureté rusée et avaricieuse. Bien que laide, elle avait eu, disait-on, des complaisances pour l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, ce qui assurait son avancement. Elle était d'ailleurs tout acquise à l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, aux Capucins, aux bons Frères eux-mêmes ; et elle conduisait en personne ses élèves au catéchisme et aux cérémonies religieuses.

Lorsqu'elle vit l'affreux spectacle, elle jeta des cris à son tour.

— Bonté divine! ayez pitié de nous!... C'est une tuerie, un massacre, une œuvre du diable, ô Dieu de miséricorde!

Puis, voyant Mignot près d'enjamber l'appui de la fenêtre, elle l'en empêcha.

— Non, non! n'entrez pas, il faut savoir, il faut appeler.

Mais, justement, comme elle se retournait, cherchant du monde, elle aperçut le père Philibin et le frère Fulgence, qui débouchaient de la rue Courte, venant de la place des Capucines, où Geneviève et ces dames les avaient vus passer. Elle les reconnut, leva les mains au ciel, ainsi qu'à l'apparition du bon Dieu lui-même.

— Oh! mon père, oh! mon frère, venez, venez vite, le démon a passé par ici!

Les deux religieux s'approchèrent, reçurent l'horrible secousse. Tandis que le père Philibin, énergique et réfléchi, restait silencieux, le frère Fulgence, impulsif, cédant au continuel besoin de se mettre en avant, se répandait en exclamations.

— Ah! le pauvre enfant!... Ah! le crime exécrable! un enfant si doux, si bon, le meilleur de nos élèves, et si pieux, si fervent!... Voyons, il faut nous rendre compte, nous ne pouvons laisser les choses ainsi.

Et, sans que M^lle^ Rouzaine osât de nouveau protester, il enjamba le premier l'appui de la fenêtre, suivi par le père Philibin, qui, ayant aperçu près du corps une boule

de papier, roulée en une sorte de tampon, alla tout de suite la ramasser. L'institutrice, par crainte, ou plutôt par prudence, n'entra pas ; et elle retint même Mignot un instant encore. Ce que pouvaient se permettre des ministres de Dieu n'était peut-être pas sain pour de simples instituteurs. Cependant, tandis que le frère Fulgence s'empressait auprès de la victime, sans la toucher, avec de nouvelles exclamations tumultueuses, le père Philibin, toujours muet, déroulait le tampon de papier, semblait l'examiner avec soin. Il tournait le dos à la fenêtre, on ne voyait que le mouvement de ses coudes, sans rien distinguer de ce papier, dont on entendait les petits craquements. Cela dura quelques secondes. Et, comme Mignot sautait à son tour dans la chambre, il reconnut que le tampon était fait d'un journal, et qu'il y avait avec ce journal, une étroite feuille blanche, froissée, maculée.

— Qu'est-ce donc?

Le jésuite regarda l'adjoint, et tranquillement, de sa voix grosse et lente :

— C'est un numéro du *Petit Beaumontais*, daté d'hier 2 août, et le singulier est que, froissé dans ce numéro, se trouve ce modèle d'écriture... Voyez un peu.

Il ne pouvait faire autrement que de le montrer, Mignot l'ayant aperçu. Et il le tenait dans ses doigts épais, n'en laissant voir que les mots : " Aimez-vous les uns les autres ", calligraphiés en belle écriture anglaise. Des trous, des salissures faisaient de ce modèle une loque. L'adjoint n'eut que le temps d'y jeter un coup d'œil, car de nouvelles exclamations terrifiées s'élevaient devant la fenêtre.

C'était Marc qui arrivait et que la vue du pauvre petit corps pitoyable soulevait d'horreur et de colère. Sans écouter les explications de l'institutrice, il l'écarta, enjamba l'appui, voulant comprendre. La présence des deux religieux l'étonnait, il sut de l'adjoint que, lui Mignot, et Mlle Rouzaire, les avaient appelés, comme ils passaient, au moment même de la découverte du crime.

— Ne touchez à rien, ne dérangez rien, cria Marc. Il faut tout de suite courir chez le maire et à la gendarmerie.

Des gens commençaient à s'attrouper, un jeune homme se chargea de la commission, partit au galop, pendant que Marc continuait à examiner la chambre. Devant le corps, il vit le frère Fulgence, bouleversé de pitié, les yeux pleins de larmes, en homme nerveux que les grosses émotions jetaient hors de lui. Il fut touché de cette attitude, il était lui-même frissonnant des détails qu'il constatait, de la nature abominable des outrages, où se révélait un sadisme ignoble et sournois, la signature même du violateur et de l'assassin. Cela l'effleura brusquement d'une certitude, que plus tard il devait retrouver. Mais la sensation s'effaça, il ne remarqua plus que le père Philibin, d'un grand calme navré, qui tenait toujours à la main le numéro du journal et le modèle d'écriture. Un instant, le jésuite avait tourné le dos, comme pour regarder sous le lit, puis il était revenu.

— Tenez! dit-il de lui-même, en montrant le numéro du journal et le modèle, voici ce que j'ai trouvé par terre, roulé en tampon ; et il est bien certain que le meurtrier a essayé d'enfoncer ce tampon dans la bouche de l'enfant, pour étouffer ses cris. N'y réussissant pas, il l'aura étranglé... Et, vous voyez, le modèle, souillé de salive, porte la trace des dents du pauvre petit... N'est-ce pas? monsieur Mignot, le tampon était là, près de ce pied de table. Vous l'avez vu.

— Oh! bien sûr, dit l'adjoint. Je l'avais aperçu tout de suite.

Comme il se rapprochait, pour examiner encore le modèle d'écriture, il eut un vague sentiment de surprise, en constatant que le coin de droite, en haut, manquait, déchiré. Il croyait bien ne pas avoir remarqué cette déchirure, lorsque le jésuite avait dû le lui montrer. Mais, sans doute, elle était alors cachée sous les gros doigts qui tenaient l'étroite feuille. Sa mémoire se brouilla, il ne savait plus, il aurait dès lors été incapable d'affirmer le fait.

Cependant, Marc avait pris le modèle, qu'il étudiait, pensant tout haut.

— Oui, oui, les dents ont mordu... Oh! l'indication ne sera pas bien utile, car ces modèles sont dans le commerce, on les trouve partout. L'écriture lithographiée

en est impersonnelle... Ah! mais il y a ici, en bas, une sorte de paraphe, des initiales qu'on ne lit pas bien!

Sans hâte, le père Philibin se rapprocha.

— Un paraphe, croyez-vous? Cela m'a semblé une tache d'encre, à demi effacée par la salive et par le coup de dents qui a percé la feuille, à côté.

— Une tache d'encre, non! Ce sont bien des initiales, mais elles sont illisibles en effet.

Puis, Marc s'aperçut de la déchirure.

— Un coin manque, là-haut. Sans doute un autre coup de dents... Avez-vous trouvé le morceau?

Le père Philibin dit qu'il ne l'avait pas cherché. Et il déplia de nouveau le numéro du journal, le visita soigneusement, tandis que Mignot se baissait, regardait par terre. On ne découvrit rien. Cela fut d'ailleurs jugé sans aucune importance. Marc était tombé d'accord avec les religieux que l'assassin, pris de terreur, avait dû étrangler l'enfant, après avoir vainement essayé d'étouffer ses cris, en lui enfonçant dans la bouche le tampon de papier. Ce qui restait extraordinaire, c'était ce modèle d'écriture mêlé à ce journal. Un numéro du *Petit Beaumontais* du jour, cela se comprenait, pouvait être dans n'importe quelle poche. Mais ce modèle, d'où venait-il, de quelle façon se trouvait-il là, froissé, comme pétri avec ce numéro? Toutes sortes d'hypothèses étaient permises, et ce serait à la justice d'ouvrir une enquête, afin d'établir la vérité.

Marc sentit passer le vent tragique, dans l'obscurité du drame, comme si une affreuse nuit s'était faite tout d'un coup.

— Ah! murmura-t-il involontairement, c'est le monstre au fond de son gouffre de ténèbres!

Du monde, pourtant, continuait à s'arrêter devant la fenêtre, et il y avait là les dames Milhomme, les papetières voisines, accourues de leur boutique, en voyant l'attroupement. Mme Alexandre, grande, blonde, l'air très doux, et Mme Edouard, aussi grande, mais brune et rude, étaient d'autant plus émues, que Victor, le fils de la seconde, allait chez les Frères, tandis que Sébastien, le fils de la première, fréquentait l'école de Simon. Et elles écoutaient Mlle Rouzaire qui, au milieu du groupe,

donnait des détails, en attendant l'arrivée du maire et des gendarmes.

— J'étais, hier soir, à la Chapelle des Capucins, pour cette adoration du Saint-Sacrement, qui a été si touchante, et le pauvre Zéphirin se trouvait là, avec les quelques camarades de l'École, les premiers communiants de l'année. Il nous a tous édifiés, il avait l'air d'un petit ange.

— Mon fils Victor n'y est pas allé, il n'a que neuf ans, dit Mme Edouard. Mais est-ce que Zéphirin s'y était rendu seul? Personne ne l'a donc ramené?

— Oh! expliqua l'institutrice, il n'y a qu'un pas d'ici à la Chapelle. Je sais que le frère Gorgias a été chargé de reconduire des enfants dont les parents n'avaient pu venir et qui demeurent assez loin. D'ailleurs, Mme Simon m'avait priée de veiller sur Zéphirin, et c'est moi qui l'ai ramené. Il était très gai, il a rouvert les volets, qu'il avait poussés simplement, et il est rentré dans cette chambre, en sautant par la fenêtre, riant, jouant, disant que c'était bien plus commode et bien plus court. Un instant, je suis restée là, j'ai attendu qu'il eût allumé sa bougie.

Marc, qui s'était approché, écoutait avec attention. Il demanda :

— Et quelle heure était-il?

— Dix heures juste, répondit Mlle Rouzaire. L'heure sonnait à Saint-Martin.

Des frissons passaient. Ce détail du pauvre gamin rentrant d'un saut dans la chambre, où il allait périr si tragiquement, attendrissait les cœurs. Et Mme Alexandre fit avec douceur la réflexion qui venait à l'esprit.

— Ce n'était guère prudent, cet enfant couchant seul ainsi, dans cette pièce écartée, ouvrant sur la place. On aurait dû, la nuit, mettre une barre aux volets.

— Oh! il les fermait, dit Mlle Rouzaire.

De nouveau, Marc intervint.

— Hier soir, les a-t-il fermés, pendant que vous étiez encore là?

— Non, je ne puis le dire. Quand je l'ai quitté, pour rentrer chez moi, en faisant le tour, il avait allumé sa

bougie et il rangeait des images sur sa table, la fenêtre grande ouverte.

A son tour, l'adjoint Mignot vint se mêler à la conversation.

— Cette fenêtre inquiétait M. Simon, il aurait voulu pouvoir donner une autre chambre au petit. Aussi lui recommandait-il souvent de bien fermer les volets. Mais je crois que l'enfant ne l'écoutait guère.

Les deux religieux s'étaient, eux aussi, décidés à sortir de la chambre. Le père Philibin, après avoir déposé sur la table le numéro du *Petit Beaumontais* et le modèle d'écriture, ne parlait plus, regardait, écoutait, suivait surtout très attentivement chaque parole, chaque geste de Marc ; pendant que le frère Fulgence continuait à se répandre en lamentations. Et le jésuite, qui semblait lire dans les yeux du jeune instituteur, finit par dire :

— Alors, vous pensez que ça peut être un rôdeur de nuit, qui, voyant l'enfant seul dans cette pièce, s'y sera introduit par la fenêtre?

Marc eut la prudence de ne pas se prononcer.

— Oh! je ne pense rien, c'est à la justice de chercher et de trouver le coupable... D'ailleurs, le lit n'est pas défait, l'enfant en chemise allait sûrement se coucher, et cela paraît indiquer que le crime à dû être commis très peu de temps après dix heures. Mettez que l'enfant se soit occupé un quart d'heure, une demi-heure au plus, avec ses images. Ensuite, il aurait crié, en voyant un inconnu pénétrer violemment chez lui, et, certainement, on l'aurait entendu... Vous n'avez rien entendu, mademoiselle?

— Non, rien, répondit l'institutrice. Moi-même, je me suis couchée vers dix heures et demie. Le quartier était très calme. Je n'ai été réveillée que vers une heure du matin, par l'orage.

— La bougie a très peu brûlé, fit encore remarquer Mignot. L'assassin l'aura soufflée sûrement, en repartant par la fenêtre, qu'il a laissée grande ouverte, telle que je l'ai trouvée tout à l'heure.

Cette constatation, qui donnait quelque poids à la version du rôdeur se ruant, violentant et étranglant sa victime, tomba dans la gêne épouvantée du petit groupe

qui stationnait là. Personne ne voulait se compromettre, chacun gardait ses réflexions sur les impossibilités et les invraisemblances. Puis, comme le maire et les gendarmes se faisaient attendre, le père Philibin demanda, après un silence :

— M. Simon n'est donc pas à Maillebois?

Dans le bouleversement de la secousse dont il ne pouvait se remettre, Mignot le regardait, effaré. Et il fallut que Marc lui-même s'étonnât.

— Simon est sûrement chez lui... On ne l'a donc pas prévenu?

— Ma foi, non! cria l'adjoint. Je ne sais plus où j'ai la tête!.. M. Simon avait hier soir un banquet à Beaumont, mais il est rentré certainement cette nuit. Sa femme est un peu souffrante, ils doivent être encore couchés.

Il était sept heures et demie déjà, mais le ciel orageux restait si lourd, si bas, qu'on aurait dit une aube louche, dans ce coin solitaire de la place. Et l'adjoint se décida, monta chercher Simon. Un joli réveil, comme il le disait, une commission agréable qu'il avait à remplir auprès de son directeur!

Simon était fils d'un petit horloger juif de Beaumont, et il avait eu un frère, David, son aîné de trois ans. Il venait d'avoir quinze ans, et son frère dix-huit, lorsque leur père, ruiné par des procès, était mort d'une brusque congestion. Trois ans plus tard, leur mère s'éteignit à son tour, dans une grande gêne. Simon venait d'entrer à l'École normale, tandis que son frère David prenait le parti de s'engager. Sorti de l'École en très bon rang, il resta instituteur adjoint à Derbecourt, un gros bourg voisin, pendant près de dix années. Ce fut là qu'à vingt-six ans il épousa par amour sa femme, Rachel Lehmann, la fille du petit tailleur de la rue du Trou, qui avait à Maillebois une assez bonne clientèle. Elle était d'une grande beauté, une brune à la chevelure magnifique, larges yeux de caresse, et son mari l'adorait, l'entourait d'un culte passionné. Deux enfants déjà leur étaient nés, un petit garçon de quatre ans, Joseph, une fillette de deux, Sarah. Et, pourvu de son certificat d'aptitude pédagogique, il se montrait très fier d'être, à trente-deux ans, titulaire à Maillebois, où il se trouvait depuis deux

années, rare exemple d'avancement rapide parmi les instituteurs du pays.

Marc, qui n'aimait guère les juifs, par une sorte de répugnance et de méfiance ataviques, dont il n'avait jamais eu la curiosité d'analyser les causes, malgré sa grande libération d'esprit, gardait pourtant à Simon, qu'il tutoyait, un amical souvenir de leur rencontre à l'École normale. Il disait de lui qu'il était fort intelligent, très bon instituteur, pénétré de ses devoirs. Mais il le trouvait trop méticuleux, trop attaché à la lettre, esclave du règlement, plié à l'étroite discipline, toujours tourmenté par la crainte d'être mal noté, de ne pas satisfaire ses chefs. Et il constatait là, chez lui, la terreur, l'humilité de la race, sous la persécution de tant de siècles, gardant la continuelle angoisse de l'outrage et de l'iniquité. D'ailleurs, Simon avait des raisons d'être prudent, car sa nomination à Maillebois, dans cette petite ville cléricale, où il y avait une Ecole des Frères et une communauté puissante de Capucins, avait presque été un scandale. Aussi ne se faisait-il pardonner d'être juif que grâce à beaucoup de correction et surtout à un patriotisme ardent, exaltant dans sa classe la France armée, la rêvant glorieuse, maîtresse du monde.

Brusquement, Simon parut, amené par Mignot. Petit, maigre et nerveux, il avait les cheveux roux, coupés courts, et la barbe rare. Les yeux bleus étaient doux, la bouche était fine, sous le nez de la race, grand et mince ; mais la physionomie restait assez ingrate, vague, brouillée, d'aspect chétif. Et, en ce moment, il était si bouleversé par l'affreuse nouvelle, qu'on aurait dit un homme ivre, chancelant, bégayant, les mains tremblantes.

— Est-ce possible, grand Dieu! une telle atrocité, une monstruosité pareille!

Lorsqu'il fut devant la fenêtre, il resta comme anéanti, les yeux sur le petit corps, ne trouvant plus une parole, continuant de frémir de tout son être, d'un tremblement involontaire. Le monde qui était là, les deux religieux, les papetières, l'institutrice, le regardait en silence, s'étonnant qu'il ne pleurât pas.

Il fallut que Marc, très apitoyé, lui prît les mains, l'embrassât.

— Voyons, mon camarade, il te faut du courage, tu as besoin de toute ta force.

Mais, sans l'écouter, Simon se retourna vers l'adjoint.

— Je vous en supplie, Mignot, retournez près de ma femme. Je ne veux pas qu'elle voie cela. Elle aimait beaucoup son neveu, et elle est trop souffrante déjà pour supporter cet horrible spectacle.

Puis, quand le jeune homme fut parti, il continua, de sa voix cassée :

— Ah! quel réveil! Pour une fois, nous faisions la grasse matinée. Ma pauvre Rachel dormait ; et, ne voulant pas troubler ce bon repos, je restais près d'elle, les yeux ouverts, à réfléchir, à rêver les joies de nos vacances... Cette nuit, je l'avais réveillée en rentrant, et elle ne s'était pas rendormie avant trois heures du matin, énervée par l'orage.

— A quelle heure es-tu donc rentré? demanda Marc.

— A minuit moins vingt précis. Ma femme m'a demandé l'heure, et j'ai regardé la pendule.

Mlle Rouzaire parut surprise, elle fit tout haut une réflexion.

— Mais il n'y a pas de train de Beaumont, à cette heure-là.

— Je ne suis pas revenu par le chemin de fer, expliqua Simon. Le banquet s'est prolongé, j'ai manqué le train de dix heures et demie, et je me suis décidé à faire les six kilomètres à pied, pour ne pas attendre le train de minuit... J'avais hâte de retrouver ma femme.

Le père Philibin se taisait toujours, l'air calme ; mais le frère Fulgence ne put se contenir davantage, et il posa des questions.

— Minuit moins vingt, le crime alors devait être commis... Et vous n'avez rien vu, rien entendu?

— Absolument rien. La place était déserte, l'orage grondait déjà au loin... Je suis rentré sans rencontrer âme qui vive. Toute la maison était plongée dans un profond silence.

— Vous n'avez donc pas eu l'idée d'aller voir si ce pauvre Zéphirin était bien revenu de la Chapelle, s'il dormait? Vous ne lui faisiez donc pas cette petite visite, chaque soir?

— Non. Le cher enfant était déjà un petit homme très avisé, nous lui laissions le plus de liberté possible. Puis, tout paraissait si calme, que l'idée ne pouvait me venir de le déranger dans son sommeil. Je suis monté directement à notre chambre, en faisant le moins de bruit possible. J'ai embrassé les enfants qui dormaient, et je me suis couché tout de suite, heureux de trouver ma femme un peu remise, causant doucement avec elle.

Le père Philibin eut un hochement de tête approbatif, en disant enfin :

— Evidemment, tout cela s'explique très bien.

Et les personnes présentes parurent convaincues, la version du rôdeur faisant son coup vers dix heures et demie, entrant et se sauvant par la fenêtre, semblait de plus en plus certaine. Ce que racontait Simon confirmait les renseignements donnés par M^lle^ Rouzaire. Et il n'était pas jusqu'aux dames Milhomme, les papetières voisines, qui prétendaient avoir vu, dès la tombée de la nuit, un homme de mauvaise mine rôder sur la place.

— Il y a tant de mauvaises gens par les chemins! conclut le père jésuite. Espérons que la police mettra la main sur le meurtrier, bien que la besogne ne soit pas toujours facile.

Seul, Marc gardait une incertitude, un malaise. Bien que, le premier, il eût conçu cette idée d'un inconnu se ruant sur Zéphirin, il en avait ensuite senti le peu de vraisemblance. N'était-il pas plus admissible que l'homme connaissait l'enfant et qu'il avait causé d'abord, le cajolant, le rassurant? Puis la brusque et abominable tentation devait être venue, et la ruée folle, et les cris étouffés, et le viol, et le meurtre, dans l'épouvante. Mais cela était si confus, que Marc, après en avoir eu comme une intuition rapide, était retombé aux ténèbres, aux débats anxieux des hypothèses contradictoires. Il se contenta de dire à Simon, pour achever de le calmer :

— Tous les témoignages concordent, la vérité se fera vite.

Enfin, à ce moment, comme Mignot revenait, après avoir décidé M^me^ Simon à ne pas quitter sa chambre, le maire Darras arriva, en amenant avec lui trois gendarmes. Darras, un entrepreneur de maçonnerie en train

de faire une belle fortune, était un gros homme de quarante-deux ans, à la face ronde et rose, blond, les cheveux courts, la face rasée. Tout de suite, il fit pousser les volets, mit deux gendarmes devant la fenêtre, tandis que le troisième allait, dans le couloir intérieur, garder la porte de la chambre, simplement fermée au pêne. Jamais Zéphirin ne la fermait à clef. Et, dès lors, la consigne sévère fut de ne plus toucher à rien, de ne plus même approcher du théâtre du crime. Tout de suite, le maire avait télégraphié à Beaumont, au parquet, et l'on attendait les magistrats, qui sûrement allaient arriver par le premier train. Le père Philibin et le frère Fulgence ayant prétexté leurs affaires, cette distribution des prix de l'après-midi qui les occupait, Darras leur conseilla de se hâter, puis de revenir, car sûrement le procureur de la république les interrogerait, au sujet du numéro du *Petit Beaumontais* et du modèle d'écriture trouvés près du corps. Et, pendant que, sur la place, les deux gendarmes avaient grand'peine à maintenir la foule, désormais grossissante, violente, poussant des cris de mort, Simon rentra, attendit avec Darras et Marc, Mlle Rouzaire et Mignot, dans la vaste salle de classe, où le soleil pénétrait par l'immense baie donnant sur la cour de récréation.

Il était huit heures, il y eut une brusque averse orageuse, puis le ciel se déblaya, la journée devint admirable. Et ce fut à neuf heures seulement que les magistrats purent être là. Le procureur de la république, Raoul de la Bissonnière s'était dérangé en personne, accompagné du juge d'instruction Daix, tous les deux émus de la grandeur du crime, prévoyant une grosse affaire. Petit et fringant, brun avec une figure poupine, encadrée de favoris corrects, la Bissonnière, extrêmement ambitieux, ne pouvait se contenter à quarante-cinq ans de son avancement rapide, guettait toujours quelque procès retentissant qui le lancerait à Paris, où il se flattait de décrocher une haute situation, grâce à son adresse souple, à son respect complaisant du pouvoir, quel qu'il fût. Au contraire, grand et sec, Daix, avec sa face en lame de couteau, était le juge d'instruction méticuleux, tout à son devoir professionnel, un inquiet, un timide, que

sa femme, laide et coquette, dépensière, exaspérée de son ménage pauvre, terrorisait et désolait par son amertume à lui reprocher son manque d'ambition. Tous deux descendirent à l'École, et ils voulurent d'abord se rendre dans la chambre, procéder aux constatations premières, avant de recueillir quelques témoignages.

Ce fut Simon et Darras qui les accompagnèrent, tandis que Marc, Mlle Rouzaire et Mignot les attendaient dans la grande salle, où le père Philibin et le frère Fulgence ne tardèrent pas à rejoindre ces derniers. Quand les magistrats reparurent, ils avaient relevé toutes les conditions matérielles du crime, ils étaient instruits des moindres circonstances déja connues. Et ils rapportaient le numéro du *Petit Beaumontais* et le modèle d'écriture, auxquels ils paraissaient attacher une importance extrême. Aussi, tout de suite, s'asseyant à la table du maître, examinèrent-ils ces deux pièces, les discutant, montrant surtout le modèle aux deux instituteurs, Simon et Marc, ainsi qu'à l'institutrice et aux religieux. Ce n'était d'ailleurs qu'à titre de renseignements, aucun greffier n'étant là pour prendre les interrogatoires.

— Oh! répondit Marc, ces modèles sont d'un usage courant dans toutes les écoles, aussi bien dans les écoles laïques que dans les écoles congréganistes.

— Parfaitement, confirma le frère Fulgence, on trouverait les pareils chez nous, de même qu'ils doivent exister ici.

La Bissonnière voulut préciser.

— Mais, demanda-t-il à Simon, vous souvenez-vous d'avoir mis celui-ci dans les mains de vos élèves? " Aimez-vous les uns les autres ", cela aurait dû vous frapper.

— Jamais ce modèle n'a servi dans ma classe, répondit nettement Simon. Comme vous le dites très bien, monsieur, je me souviendrais.

Et, le procureur de la république ayant posé la même question au frère Fulgence, celui-ci eut d'abord une légère hésitation.

— J'ai trois frères avec moi, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, et il m'est difficile de rien affirmer.

Puis, dans le grand silence qui se faisait :

— Non, non, jamais ce modèle n'a existé chez nous, il m'aurait passé sous les yeux.

Les magistrats n'insistèrent pas, se réservant, désireux même de ne pas montrer davantage l'intérêt qu'ils attribuaient à la pièce. Ils dirent pourtant leur surprise qu'on n'eût pas retrouvé le coin déchiré.

— Est-ce que, parfois, demanda Daix, les modèles d'écriture ne portent pas dans un angle le cachet de l'école?

— Oui, parfois, dut répondre le frère Fulgence.

Mais Marc se récria.

— Jamais, quant à moi, je n'ai timbré les modèles d'écriture. Ça ne se fait pas chez nous.

— Pardon, déclara Simon avec sa grande tranquillité, j'en ai ici sur lesquels on trouverait le cachet. Mais je les timbre en bas, à cette place.

Devant la perplexité visible des magistrats, le père Philibin, muet et attentif jusque-là, se permit un léger rire.

— Cela prouve, dit-il, combien la vérité est malaisée à établir... Tenez! monsieur le procureur de la république, c'est comme la tache que vous examinez en ce moment. On a déjà voulu y voir de vagues initiales, une sorte de paraphe. Moi, je crois plutôt à un pâté, qu'un élève aura voulu effacer du doigt.

— Est-il donc d'usage, demanda Daix de nouveau, que des maîtres paraphent les modèles?

— Oui, avoua encore le frère Fulgence, cela se fait chez nous.

— Ah! non, crièrent ensemble Simon et Marc, nous ne faisons pas cela dans les écoles communales.

— Vous vous trompez, dit M^lle^ Rouzaire, si je ne timbre pas les modèles, il m'est arrivé d'y mettre mes initiales.

La Bissonnière, d'un geste, arrêta la discussion, car il savait par expérience à quel gâchis on arrive, dans ces questions secondaires des habitudes de chacun. C'était à l'instruction d'étudier la pièce si grave, le coin disparu, le cas possible du cachet et du paraphe. Il se contenta dès lors de se faire raconter par les témoins la découverte du crime. Mignot dut dire comment la fenêtre grande

ouverte avait attiré son attention et comment il avait crié, en apercevant le petit corps, violenté si atrocement. Mlle Rouzaire expliqua comment elle était accourue, puis donna des détails sur la cérémonie de la veille, sur la façon dont elle avait reconduit Zéphirin jusqu'à la fenêtre, par laquelle il était rentré, en sautant. Le père Philibin et le frère Fulgence, à leur tour, contèrent le hasard qui les avait mêlés au drame, décrivant l'état dans lequel ils avaient trouvé la chambre, indiquant l'endroit exact où gisait le tampon de papier, qu'ils s'étaient permis simplement de déplier, avant de le poser sur la table. Et Marc lui-même indiqua enfin les quelques remarques qu'il avait faites, lorsqu'il était arrivé après les autres.

Alors, la Bissonnière se tournant vers Simon, l'interrogea.

— Vous nous avez dit que vous étiez rentré à minuit moins vingt et que toute la maison vous avait paru être dans un grand calme... Votre femme dormait.

Mais Daix se permit d'interrompre.

— Monsieur le procureur de la république, n'y aurait-il pas intérêt à ce que Mme Simon fut présente? Ne pourrait-elle descendre un instant?

D'un hochement de tête, la Bissonnière approuva, et Simon monta chercher sa femme, qui parut bientôt avec lui.

En peignoir de toile écrue, très simple, Rachel était si belle, que son entrée, dans le silence, fit passer un léger frisson d'admiration et de tendresse. C'était la beauté juive en fleur, un visage d'un ovale délicieux, une admirable chevelure noire, un teint doré, de grands yeux caressants, une bouche rouge aux dents éclatantes et pures. Et on la sentait toute d'amour, un peu indolente, enfermée dans son ménage avec son mari et ses enfants, comme la femme orientale en son étroit jardin secret. Simon repoussait la porte, lorsque les deux enfants, Joseph et Sarah, quatre et deux ans, forts et superbes, firent invasion, malgré la défense qu'on leur avait faite de descendre ; et ils vinrent se réfugier dans les jupes de la mère, où les magistrats, d'un geste, dirent qu'on les laissât.

La Bissonnière, galant, touché par tant de beauté, prit une voix de flûte pour poser quelques questions.

— Madame, il était minuit moins vingt, lorsque votre mari est rentré?

— Oui, monsieur, il a regardé la pendule, et il était couché, nous causions encore, à demi-voix, la lumière éteinte, pour ne pas réveiller les enfants, lorsque minuit a sonné.

— Mais vous, madame, avant l'arrivée de votre mari, de dix heures et demie à onze heures et demie, n'avez-vous rien entendu, des pas, des voix, des bruits de lutte, des cris étouffés?

— Non, monsieur, absolument rien. Je dormais, c'est mon mari qui m'a réveillée en entrant dans la chambre... Il m'avait laissée assez souffrante et il était si heureux de me trouver remise, il riait et jouait si gaîment en m'embrassant, que je l'ai fait se tenir tranquille, par crainte de déranger le monde, tant le silence était grand autour de nous... Ah! qui nous aurait dit qu'un si effroyable malheur s'était abattu sur la maison!

Elle était bouleversée, des larmes ruisselèrent le long de ses joues, tandis qu'elle se tournait vers son mari, comme pour mettre en lui sa consolation et sa force. Et lui, pleurant aussi de la voir pleurer, oubliant où il était, la saisit passionnément entre ses bras, l'embrassa dans un élan de tendresse infinie. Les deux enfants levaient leurs têtes inquiètes, ce fut un instant d'émotion profonde et de grande bonté pitoyable.

— J'étais un peu surprise de l'heure, parce qu'il n'y a pas de train de cette heure-là, reprit d'elle-même M^me^ Simon. Une fois couché, mon mari m'a raconté l'histoire.

— Oui, expliqua Simon, je n'avais pu faire autrement que d'aller à ce banquet ; et j'ai été si contrarié, en arrivant à la gare, de voir le train de dix heures et demie filer devant moi, que, ne voulant pas attendre le train de minuit, je suis tout de suite parti à pied. Six kilomètres, ce n'est pas une affaire. La nuit était très belle, très chaude... Vers une heure, lorsque l'orage a éclaté, je racontais encore ma soirée, je causais douce-

ment avec ma femme, qui ne pouvait se rendormir. C'est ce qui nous a retenus au lit, ce matin, pendant que l'affreuse mort était chez nous.

Et, Rachel s'étant remise à pleurer, il l'embrassa de nouveau, en amant et en père!

— Voyons, chérie, calme-toi, nous avons aimé le pauvre petit de tout notre cœur, nous le traitions comme notre enfant, et notre conscience n'a rien à nous reprocher dans cette abominable catastrophe.

C'était l'avis des personnes présentes. Le maire Darras témoignait une grande estime à l'instituteur Simon, qu'il disait très zélé, très honnête. Mignot et Mlle Rouzaire, tout en n'aimant guère les juifs, tombaient d'accord que celui-là s'efforçait de se faire pardonner par une conduite irréprochable. Restaient le père Philibin et le frère Fulgence, qui, devant le sentiment alors général se montraient neutres, comme en dehors, silencieux, regardant de leurs yeux aigus, fouillant les êtres et les choses. Et les magistrats, désormais en pleine nuit, avec l'unique hypothèse d'un inconnu entré et ressorti par la fenêtre, durent se contenter de ces premières constatations. Seule, l'heure du crime se trouvait nettement établie, de dix heures et demie à onze heures ; et, quant au crime lui-même, immonde et farouche, il glissait aux monstrueuses ténèbres.

Marc, laissant les autorités régler certains détails, voulut rentrer déjeuner, après avoir embrassé fraternellement Simon. La scène entre le mari et la femme ne lui avait rien appris, car il savait leur adoration tendre. Mais il avait eu des larmes dans les yeux, remué profondément par tant d'amour et de douloureuse bonté. Midi allait sonner à Saint-Martin, lorsqu'il se retrouva sur la place, encombrée d'une telle cohue, toujours grossie, qu'il lui fut difficile de se frayer un chemin. A mesure que la nouvelle du crime se répandait, des gens arrivaient de toutes parts, se pressant devant la fenêtre close, que les gendarmes avaient grand'peine à défendre ; et les récits qui circulaient de bouche en bouche, défigurés, exagérés, atroces, soulevaient les colères, ameutaient la foule grondante. Comme Marc se dégageait enfin, un prêtre l'aborda.

— Vous sortez de l'école, monsieur Froment, est-ce vrai, tous ces horribles détails?

C'était l'abbé Quandieu, le curé de Saint-Martin l'église paroissiale, un homme de quarante-trois ans, grand et robuste, mais de visage doux et bon, les yeux d'un bleu très clair, les joues rondes, le menton douillet. Marc l'avait connu chez M^me^ Duparque, dont il était le directeur et l'ami ; et, tout en n'aimant pas les prêtres, il éprouvait pour celui-ci une certaine estime, le sachant tolérant, d'un esprit raisonnable, doué d'ailleurs de plus de sentimentalité que de véritable intelligence.

En quelques mots, Marc rétablit les faits, déjà bien assez monstrueux.

— Ah! ce pauvre M. Simon, reprit le curé d'une voix pitoyable, quel chagrin ce doit être pour lui, car il aimait beaucoup son neveu et il se conduisait très bien à son égard! J'en ai eu la preuve.

Ce témoignage si spontané fit plaisir à Marc, qui continua de causer un instant avec le prêtre. Mais un père capucin s'approcha, le père Théodose, le supérieur de la petite communauté qui desservait la Chapelle voisine. Homme superbe, de beau visage aux larges yeux ardents, et qu'une admirable barbe brune rendait majestueux, il était un confesseur réputé, un orateur mystique dont la voix chaude faisait accourir les dévotes. Bien qu'en sourde guerre avec le curé Quandieu, il affectait à son égard une attitude déférente de serviteur de Dieu plus jeune et plus humble. Tout de suite, il dit son émotion, sa douleur : ce pauvre enfant, que la veille au soir, à la Chapelle, il avait remarqué, tant sa dévotion était vive, un véritable ange du ciel, avec son adorable tête blonde et frisée de chérubin! Marc, immédiatement, s'était hâté de prendre congé, dès les premiers mots du père Théodose, qu'il tenait en une méfiance, en une antipathie invincibles. Et, cette fois, il rentrait déjeuner, lorsqu'il fut arrêté de nouveau, une main amicale s'étant posée sur son épaule.

— Tiens! Férou!... Vous êtes donc à Maillebois?

Férou était instituteur au Moreux, à quatre kilomètres de Jonville, petite commune isolée qui n'avait pas même de curé à elle, et qui était desservie par l'abbé Cognasse,

le curé de Jonville. Aussi Férou y menait-il une vie de misère noire, avec sa femme et ses trois enfants, trois filles. C'était un grand diable de trente ans, dégingandé, dont les vêtements semblaient toujours trop courts. Des épis hérissaient ses cheveux bruns, sur sa tête longue et osseuse, au nez bossué, à la bouche large, au menton saillant. Et il ne savait que faire de ses grands pieds et de ses grandes mains.

— Vous savez bien, répondit-il, que ma femme a sa tante épicière à Maillebois. Alors, nous sommes venus la voir... Mais dites donc, quelle ignominie, ce gamin, ce pauvre petit bossu violé, étranglé! En voilà une histoire qui va permettre à cette sale prêtraille de taper sur nous, les pervertisseurs, les empoisonneurs de la laïque!

Marc le considérait comme un garçon très intelligent, ayant beaucoup lu, mais aigri par son étroite vie de privations, jeté à une amertume violente, aux idées extrêmes de revendications et de revanche. Pourtant, il fut troublé par l'âpreté de ce cri.

— Comment, taper sur nous? demanda-t-il. Je ne vois pas ce que nous avons à faire là dedans?

— Ah bien! vous êtes naïf. Vous ne connaissez pas l'espèce, vous allez voir tous les ensoutanés, tous les bons pères et les chers frères à l'œuvre... Dites-moi, est-ce qu'ils n'ont pas déjà laissé entendre que c'était Simon qui avait lui-même violé et étranglé son neveu?

Du coup, Marc se fâcha. Vraiment Férou allait trop loin, dans sa haine de l'Église.

— Mais vous êtes fou! Personne ne soupçonne, n'oserait même soupçonner Simon un instant. Tous rendent justice à son honnêteté, à sa bonté. Le curé Quandieu vient de me dire qu'il a eu la preuve de sa conduite paternelle à l'égard de la triste victime.

Un rire convulsif agita le grand corps maigre de Férou, et ses cheveux se hérissèrent davantage sur sa longue tête chevaline.

— Ah! non, vous êtes trop drôle, vous croyez qu'on va se gêner avec un sale juif! Est-ce qu'un sale juif, ça mérite la vérité? Votre Quandieu et toute la bande diront ce qu'il faudra dire, s'il est nécessaire que le sale juif soit le coupable, grâce à la complicité de nous tous,

les sans-Dieu et les sans-patrie, qui pourrissons la jeunesse française!

Et, comme Marc, pris de froid au cœur, protestait toujours, il continua avec plus de véhémence :

— Voyons, vous savez bien ce qui se passe au Moreux. J'y crève de faim, j'y suis méprisé, ravalé plus bas que le misérable cantonnier qui casse les cailloux sur les routes. L'abbé Cognasse, quand il vient dire sa messe, cracherait sur moi, s'il me rencontrait. Et c'est parce que j'ai refusé de chanter au lutrin et de sonner la cloche que je n'ai pas de pain tous les jours... Vous le connaissez, l'abbé Cognasse, vous l'avez à peu près maté, à Jonville, depuis que vous avez su mettre le maire avec vous. Mais, quand même, vous êtes en guerre chaque jour, et il vous dévorerait, si vous le laissiez faire... Un instituteur, mais c'est la bête de somme, c'est le valet de tout le monde, le déclassé, le monsieur raté dont les paysans se défient et que les curés brûleraient, pour installer sur le pays entier l'unique règne du catéchisme!

Amèrement, il continua, il dit les misères et les souffrances des damnés de l'enseignement primaire, comme il les nommait. Lui, fils d'un berger, ayant eu des succès à son école de village, sorti plus tard de l'École normale avec des notes excellentes, avait toujours souffert de son manque absolu d'argent ; car il s'était, par honnêteté, permis la bêtise d'épouser une fille de boutique, aussi pauvre que lui, après l'avoir engrossée, lorsqu'il était simple instituteur adjoint, à Maillebois. Mais est-ce que Marc lui-même, dont la femme avait une grand'mère qui lui faisait de continuels cadeaux, était beaucoup plus heureux, à Jonville, toujours menacé de la dette, en continuelle lutte avec le curé, pour sauvegarder sa dignité et son indépendance? Il était heureusement secondé par l'institutrice de l'école des filles, Mlle Mazeline, une raison solide, un cœur inépuisable, qui l'avait aidé à conquérir peu à peu le conseil municipal et toute la commune. L'exemple restait peut-être unique dans le département, grâce à des circonstances heureuses. Et ce qui se passait à Maillebois n'achevait-il pas le tableau? cette Mlle Rouzaire, acquise aux prêtres et aux moines, prenant sur les heures des leçons pour

conduire ses élèves à l'église, remplissant si bien le rôle abêtissant des bonnes sœurs, que la congrégation avait jugé inutile d'installer à Maillebois une école pour les filles! et ce pauvre Simon, qui certes était un honnête homme, mais qui, par crainte qu'on ne le traitât de sale juif, ménageait tout le monde, laissait aller son neveu à l'école des chers Frères, saluait très bas la cléricaille dont le pays était empoisonné!

— Un sale juif, conclut Férou violemment, il n'est et il ne sera jamais qu'un sale juif! Instituteur et juif, c'est le comble!.. Vous verrez, vous verrez!

Et il se perdit dans la foule, avec des gestes impétueux qui secouaient tout son grand corps dégingandé.

Marc était resté au bord du trottoir, haussant les épaules, le trouvant à demi-fou ; car, vraiment, le tableau lui paraissait d'une grande exagération. A quoi bon répondre à ce pauvre homme dont la malchance finirait par détraquer la cervelle? Et il reprit sa route vers la place des Capucins, hanté pourtant de tout ce qu'il venait d'entendre, pris sourdement d'inquiétude.

Il était midi un quart, lorsque Marc revint à la petite maison de la place des Capucins. Et, depuis un quart d'heure, ces dames et Geneviève l'attendaient dans la salle à manger, devant la table servie. Ce nouveau retard avait jeté M^me^ Duparque hors d'elle. Elle ne parla pas, mais la façon brusque dont elle s'assit, en dépliant nerveusement sa serviette, disait combien ce peu d'exactitude lui semblait coupable.

— Je vous demande pardon, expliqua le jeune homme, j'ai dû attendre les magistrats, et il y a un tel monde sur la place, que je ne pouvais plus passer.

Malgré sa volonté de silence, la grand'mère eut un cri.

— J'espère bien que vous n'allez pas vous occuper de cette abominable histoire!

— Certes, répondit-il simplement, j'espère bien aussi n'avoir pas à m'en occuper, à moins que mon devoir ne soit de le faire.

Et, Pélagie ayant servi une omelette, puis les tranches de mouton grillées sur une purée de pommes de terre, il conta ce qu'il savait, il donna tous les détails. Geneviève l'écoutait, frémissante d'horreur et de pitié, tandis

que sa mère, Mme Berthereau, très émotionnée elle aussi, retenait des larmes, en jetant de furtifs coups d'œil sur Mme Duparque, comme pour savoir jusqu'où son attendrissement pouvait aller. Mais celle-ci était retombée dans sa muette désapprobation de tout ce qui lui paraissait contraire à la règle. Elle mangeait posément, elle finit par dire :

— Dans ma jeunesse, je me souviens très bien qu'un enfant disparut, à Beaumont. On le retrouva sous le porche de Saint-Maxence, le corps coupé en quatre morceaux ; et il n'y avait que le cœur qui manquait... On accusa les juifs d'avoir eu besoin de ce cœur, pour le pain azyme de leur Pâque.

Béant, Marc la regardait.

— Vous ne parlez pas sérieusement, grand'mère, vous ne croyez pas à ces stupidités infâmes?

Elle tourna vers lui ses yeux froids et clairs ; et, sans répondre d'une façon directe :

— C'est simplement un vieux souvenir qui me revient... Je n'accuse personne, bien entendu.

Mais Pélagie, qui apportait le dessert, osa se mêler à la conversation, avec sa familiarité d'ancienne servante.

— Madame a bien raison de n'accuser personne, et le monde devrait faire comme madame... Le quartier est en révolution depuis ce crime, on n'a pas l'idée des histoires affreuses qui circulent, et je viens d'entendre un ouvrier crier qu'il faudrait brûler l'École des Frères.

Ce mot tomba dans un grand silence. Marc, frappé, avait eu un geste vif, qu'il réprima tout de suite, en homme qui juge préférable de garder pour lui ses réflexions. Et Pélagie put ajouter :

— Madame me permettra d'aller assister à la distribution des prix, cette après midi. Je crois bien que mon neveu Polydor n'aura rien, mais ça me fera plaisir tout de même d'y être... Ah! ces bons Frères, ça ne va pas être gai pour eux, cette fête, le jour où on leur tue un de leurs meilleurs élèves.

Mme Duparque consentit d'un signe de tête, et l'on parla d'autre chose, le déjeuner s'acheva, un peu égayé par les rires de la petite Louise, qui regardait avec étonnement les visages bouleversés de son père et de sa

mère, si clairs, si souriants d'habitude. Il y eut une détente, la famille un instant causa dans une cordiale intimité.

L'après-midi, à l'École des Frères, la distribution des prix souleva une grande émotion. Jamais cette solennité n'avait attiré un pareil concours de foule. D'abord, le fait qu'elle était présidée par le père Philibin, le préfet des études au collège de Valmarie, lui donnait un éclat tout particulier. Le recteur de ce collège, le père Crabot, un jésuite fameux par ses influences mondaines et la toute-puissance qu'on lui prêtait dans les événements contemporains, se trouvait également là, désireux de donner aux Frères un témoignage public de son estime. Puis, il y avait encore un député réactionnaire du département, le comte Hector de Sanglebœuf, le châtelain de la Désirade, un admirable domaine des environs, que sa femme, fille du grand banquier juif, le baron Nathan, lui avait apporté en dot, avec quelques millions. Mais, surtout, ce qui surexcitait les esprits, ce qui emplissait d'une cohue fièvreuse la place des Capucins, si déserte et si calme d'habitude, c'était le monstrueux crime découvert le matin, ce pauvre enfant, cet élève des Frères violenté, étranglé. Et il était comme présent, il n'y avait que lui, dans la cour ombragée où se dressait l'estrade, devant les rangs pressés des chaises, pendant que le père Philibin faisait l'éloge de l'établissement, de son directeur, le très distingué frère Fulgence, et de ses trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias. Cette hantise s'accrut encore, lorsque ce dernier, un homme maigre et noueux, au front bas et dur sous des cheveux noirs crépus, au grand nez en bec d'aigle entre des pommettes saillantes, à la bouche épaisse laissant voir des dents de loup, se leva pour lire le palmarès. Zéphirin était le meilleur élève de sa classe, dont il avait remporté tous les prix ; et son nom revenait sans cesse, et le frère Gorgias, dans sa longue soutane noire, avec la tache blanche de son rabat, avait une telle façon, lente et lugubre, de laisser tomber ce nom, que, chaque fois, un frisson croissant courait parmi la foule. Chaque fois, le pauvre petit mort semblait se dresser à cet appel, pour venir recevoir sa couronne et son livre à tranche dorée. Les couronnes et

les livres s'amoncelaient sur la table, rien ne devenait plus poignant que le silence et le vide où étaient jetées tant de récompenses, à cet enfant modèle, si tragiquement disparu, dont le triste corps, torturé et souillé, gisait à quelques maisons de là. L'émotion de l'assistance fut bientôt trop forte, les sanglots finirent par éclater, tandis que le frère Gorgias continuait à lancer le nom, avec son habituel retroussement de lèvres qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents blanches, dans un rictus involontaire où il y avait de la goguenardise et de la cruauté.

La solennité s'acheva au milieu d'un grand malaise. Malgré la belle assistance, accourue pour exalter les Frères, une angoisse avait grandi, comme une inquiétude qui passait sur toutes les têtes, en une menace venue de loin. Et le pis fut la sortie, parmi les murmures et les sourdes imprécations des groupes nombreux d'ouvriers et de paysans, massés sur la place. Les histoires abominables dont Pélagie avait parlé circulaient dans cette foule, frémissante du crime. On se souvenait d'une sale histoire étouffée l'année précédente, d'un Frère que ses supérieurs avaient fait disparaître, pour lui éviter la cour d'assises. Toutes sortes de vilains bruits couraient depuis cette époque, des monstruosités qui se passaient dans cette École, des enfants qui refusaient de parler, sous le coup d'une terreur profonde. Naturellement, ces mystérieuses abominations s'étaient encore exagérées en passant de bouche en bouche. Et l'indignation des gens entassés sur la place était faite des rumeurs réveillées, exaspérées dans les mémoires par le viol et le meurtre d'un élève des bons Frères. Des accusations commençaient à se préciser, des mots de vengeance volaient : est-ce qu'on laisserait cette fois encore échapper le coupable? est-ce qu'on n'allait pas fermer cette baraque à sanglantes ordures? Et, quand la belle assistance s'écoula, quand parurent des robes de moine et des soutanes de prêtre, des poings se tendirent, des cris de mort s'élevèrent, tout un groupe poursuivit de huées les pères Crabot et Philibin, blêmes et inquiets, tandis que le frère Fulgence faisait verrouiller solidement les portes de son École.

Marc, par curiosité, avait suivi la scène, d'une fenêtre

de la petite maison de M$^{me}$ Duparque ; et, intéressé vivement, il était même sorti un instant sur le seuil, afin de mieux voir et entendre. Que disait donc Férou, avec sa prophétie que le juif serait chargé de tout le crime, que l'instituteur laïque deviendrait le bouc émissaire de toute la cléricaille enfiellée? Loin de tourner ainsi, les choses avaient l'air de très mal s'annoncer pour les bons Frères. Cette colère montante de la foule, ces cris de mort indiquaient que l'aventure pouvait aller loin, remonter du coupable à la communauté, s'étendre, ébranler l'Église elle-même, si vraiment ce coupable était un de ses membres. Et Marc s'interrogeait, ne trouvait encore en lui aucune conviction arrêtée, à ce point que même un simple soupçon lui aurait paru une chose hasardée et peu honnête. L'attitude du père Philibin et du frère Fulgence lui avait semblé absolument correcte, d'une tranquillité parfaite. Il s'efforçait d'être très tolérant, très juste, par crainte de céder à sa passion de penseur libre, libéré de tous les dogmes. Et il attendait d'en savoir davantage, au milieu des ténèbres de l'effroyable drame.

Mais, comme il était là, il vit revenir Pélagie endimanchée, ayant avec elle son neveu, Polydor Souquet, un gamin de onze ans, qui tenait sous son bras un beau volume, à la couverture gaufrée et dorée.

— C'est le prix de bonne conduite, monsieur! cria-t-elle enorgueillie. Ça vaut encore mieux qu'un prix de lecture ou d'écriture, n'est-ce pas?

La vérité était que Polydor, paisible et sournois, étonnait les Frères eux-mêmes par sa prodigieuse paresse. C'était un enfant gros et blême, de cheveux pâles, avec une longue figure obtuse. Fils d'un cantonnier toujours ivre, ayant perdu sa mère de bonne heure, il vivait au hasard, pendant que son père cassait les cailloux sur les chemins. Et, par haine de tout travail, terrifié à l'idée de casser des cailloux à son tour, il laissait sa tante faire le rêve de le voir un jour ignorantin, il disait comme elle, venait souvent à sa cuisine, dans l'espoir d'attraper quelque bon morceau.

Cependant, Pélagie, malgré sa joie, se retournait frémissante, regardait la foule d'un air de fureur et de défi.

— Vous entendez, monsieur, vous entendez ces anarchistes! Des Frères si dévoués, qui aiment tant les enfants, qui ont pour eux des soins si maternels!... Tenez! Polydor habite avec son père, sur la route de Jonville, à un kilomètre d'ici. Eh bien! hier soir, après cette cérémonie, on a craint quelque mauvaise rencontre, le frère Gorgias l'a accompagné jusqu'à sa porte... N'est-ce pas, Polydor?

— Oui, répondit laconiquement le gamin, de sa voix sourde.

— Et c'est eux qu'on insulte, qu'on menace! continua la servante. Vous voyez ce pauvre frère Gorgias faisant deux kilomètres, allant et venant dans la nuit noire, pour que rien n'arrive à ce petit homme-là. Vrai! ça dégoûterait d'être prudent et gentil!

Marc, qui examinait l'enfant, était frappé de sa volonté de silence, de la somnolence hypocrite où il semblait se faire un nid de doux refuge. Et il n'écouta pas davantage Pélagie, dont il négligeait d'habitude les propos. Mais, comme il rentrait dans le petit salon, où Geneviève lisait, tandis que Mme Duparque et Mme Berthereau s'étaient remises à leur perpétuel tricot, pour des œuvres religieuses, il s'inquiéta en voyant sa femme, le livre abandonné, très émue de ce qui se passait sur la place. Elle vint à lui, se jeta presque à son cou, dans un élan de tendresse peureuse, adorablement jolie en son émoi.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle. Est-ce qu'on va se battre?

Et il la rassurait, lorsque Mme Duparque, levant les yeux de son ouvrage, répéta sévèrement sa volonté.

— Marc, j'espère bien que vous n'allez pas vous mêler de cette vilaine histoire... Soupçonner, outrager les Frères, vraiment c'est de la folie! Dieu finira par venger les siens.

## II

La nuit, Marc ne put dormir. Il était hanté par les événements de la veille, ce crime monstrueux, mystérieux, dont la redoutable énigme se posait à son intelligence. Et, pendant que Geneviève, sa femme adorée, reposait paisiblement à son côté, et qu'il entendait venir du petit lit voisin le souffle régulier de sa chère Louise, il revivait chaque détail, il classait les renseignements, s'efforçait de pénétrer les ténèbres et de faire éclater la vérité.

Marc était un esprit de logique et de lumière. La raison, très nette et très solide en lui, avait le besoin de tout baser sur la certitude. Et de là venait son absolue passion de la vérité. Il n'y avait à ses yeux de repos possible, de bonheur vrai que dans la certitude, lorsqu'elle se trouvait complète, définitive et décisive en son être. Il n'était pas un grand savant, mais il tenait à bien savoir ce qu'il savait, à ne plus douter de la possession de la vérité, une vérité expérimentale, acquise à jamais. Sa souffrance cessait avec son doute, il redevenait très gai, très bien portant, et sa passion de la vérité n'avait ensuite d'égale que sa passion de l'enseigner aux autres, de la faire entrer dans les crânes et dans les cœurs de tous.

Alors, se manifestaient ses dons merveilleux, il apportait la méthode qui simplifie, classe, inonde tout de sa clarté. Sa conviction tranquille s'imposait, les notions obscures s'éclairaient, paraissaient aisées et simples. Il donnait un intérêt, une âme, une vie aux éléments les plus arides. Il arrivait à passionner la grammaire et l'arithmétique, les rendait pour ses élèves intéressantes comme des contes. Et il était vraiment l'instituteur né.

Ce don de l'enseignement, il l'avait découvert en lui, lorsque, bachelier à dix-sept ans, il était venu terminer son apprentissage de dessinateur lithographe, chez les Papon-Laroche, à Beaumont. Chargé de l'exécution de tableaux scolaires, il s'était ingénié à les simplifier encore, il avait créé de véritables chefs-d'œuvre de clarté et de précision, qui lui avaient indiqué sa voie, son bonheur à instruire les petits de ce monde. C'était aussi chez les Papon-Laroche qu'il avait connu Salvan, le directeur actuel de l'École normale, et que celui-ci, frappé de sa vocation, l'avait approuvé d'y céder complètement, en devenant l'humble instituteur primaire qu'il était aujourd'hui, convaincu de la noble utilité de son rôle, heureux de le remplir au fond d'un village ignoré. Son amour des pauvres intelligences ensommeillées avait fait sa vie. Aussi, dans sa fonction modeste, sa passion de la vérité ne faisait-elle que grandir, comme un besoin de plus en plus impérieux. Elle finissait par être sa santé, son existence elle-même, car il ne vivait normalement qu'en elle. Et c'était ainsi que, du moment où il ne possédait pas la vérité, il tombait en détresse, en angoisse, torturé par la nécessité immédiate de la conquérir, de l'avoir à lui tout entière, pour l'enseigner aux autres, sous peine de ne plus vivre, de passer les jours dans un intolérable malaise moral et même physique.

Et de là était né à coup sûr le tourment qui le faisait veiller, près de sa femme endormie. Il souffrait de ne pas savoir, de ne pas comprendre, égaré dans les affreuses ténèbres de ce viol et de ce meurtre d'un enfant. Et il n'était pas seulement en présence d'un crime ignoble, il sentait derrière des profondeurs confuses et menaçantes, tout un abîme obscur. Allait-il donc souffrir ainsi, tant qu'il ne saurait pas, et saurait-il jamais, devant cet

amas d'ombre qui semblait s'épaissir à mesure qu'il voulait le dissiper? Pris d'incertitude et de crainte, il finit par souhaiter de voir le jour paraître, afin de se remettre le plus tôt possible à son enquête. Mais, dans son sommeil, sa femme eut un léger rire ; elle rêvait de joie et de tendresse sans doute ; et la figure de la terrible grand'-mère s'évoqua, il l'entendit redire qu'il ne devait pas s'occuper de cette vilaine affaire. Un conflit certain avec la famille de sa femme lui apparut, acheva de le rendre hésitant et malheureux. Jusque-là, aucun ennui grave ne lui était venu de cette famille dévote, dans laquelle il était allé prendre une jeune fille, pour en faire l'épouse et la mère, la compagne de son existence, lui qui ne croyait pas, qui ne pratiquait pas, libéré de toute religion. Sans pousser la tolérance jusqu'à suivre sa femme à la messe, comme le père de celle-ci, le libre penseur Berthereau, suivait la sienne, il avait pourtant laissé baptiser leur fillette Louise, se désintéressant de la question religieuse, simplement désireux d'avoir la paix avec ces dames. D'ailleurs, sa femme ayant cessé de pratiquer dans son adoration pour lui, dès les premiers jours du mariage, nul froissement n'avait pu se produire encore. Parfois cependant, il remarquait chez elle des réveils de la longue éducation catholique, des idées d'absolu qui heurtaient les siennes, des superstitions, des abandons aux mains d'un Dieu d'égoïsme et de cruauté, dont le malaise lui glaçait le cœur. Mais c'étaient des souffles à peine, il croyait leur amour assez fort pour triompher de ces divergences, ils se retrouvaient aux bras l'un de l'autre, après s'être, un instant, sentis étrangers, comme tombés de deux mondes différents. Elle était une des bonnes élèves des sœurs de la Visitation, elle avait quitté leur établissement avec son brevet supérieur, de sorte qu'elle avait eu d'abord l'idée de se faire elle aussi institutrice. Puis, ne pouvant se placer à Jonville, où l'excellente Mlle Mazeline dirigeait l'école des filles, sans adjointe, elle n'avait naturellement pas voulu quitter son mari ; et, prise par son ménage, ayant maintenant sa fillette, elle remettait son premier désir à plus tard, à jamais sans doute. N'était-ce pas là le bonheur, l'entente parfaite, où nul orage ne semblait devoir les

atteindre? Si le brave Salvan, l'ami fidèle de Berthereau, avant de marier la fille du cher disparu, cette petite élève des bonnes sœurs, que sa grand'mère et sa mère avaient confite en dévotion, à ce garçon émancipé, ne croyant plus ni à Dieu ni à Diable, professant la suppression salutaire de l'Eglise, avait eu un instant la pensée, pour leur bonheur futur, de se mettre en travers de l'irrésistible amour qui les emportait, il devait commencer à se rassurer, en les voyant toujours tendrement unis, après trois ans de mariage. Et, cette nuit-là, pendant que la femme dormait dans un rêve de joie tendre, le mari était pris pour la première fois d'inquiétude, devant le cas de conscience qui se posait, prévoyant bien qu'il entrerait en querelle avec ces dames et que toutes sortes de fâcheuses conséquences s'ensuivraient dans son ménage, s'il cédait à son impérieux besoin de vérité.

Marc pourtant finit par dormir d'un bon sommeil, et il s'étonna le matin, en se réveillant au plein jour clair et joyeux, d'avoir eu ainsi des cauchemars tout éveillé. C'était sûrement la hantise de l'affreux crime. Geneviève, la première, lui en reparla, émue et apitoyée.

— Ce pauvre Simon, il doit être dans une grande peine. Tu ne peux l'abandonner, je te conseille de retourner le voir, ce matin, et de te mettre à sa disposition.

Il l'embrassa, heureux de la trouver si bonne et si brave.

— Mais grand'mère va encore se fâcher, la vie deviendra impossible ici.

Elle eut un léger rire, avec un doux haussement d'épaules.

— Oh! grand'mère est en querelle avec les anges eux-mêmes. Quand on fait la moitié de ce qu'elle exige, on en fait encore assez.

Cela les égaya tous les deux ; et, Louise s'étant éveillée à son tour, ils goûtèrent, à jouer avec elle, dans son petit lit, quelques minutes délicieuses.

Marc résolut donc de sortir et de reprendre son enquête, après le premier déjeuner. Il réfléchissait tranquillement, sainement, tout en faisant sa toilette. Le gros bourg de Maillebois lui était bien connu, avec ses deux mille habi-

tants, sa population composée de petits bourgeois, de petits boutiquiers, et de huit cents ouvriers environ, répartis dans les ateliers de quatre ou cinq grands entrepreneurs, qui prospéraient tous, grâce au voisinage de Beaumont. Ainsi coupée presque en deux, cette population se disputait l'autorité, et le conseil municipal en était l'image fidèle, coupé lui aussi par moitié, une moitié cléricale et réactionnaire, une moitié républicaine et progressiste, toujours en lutte. On n'y comptait encore que deux ou trois socialistes, tellement noyés dans le flot, que leur action était nulle. Pourtant, le maire, l'entrepreneur de maçonnerie Darras, était un républicain avéré, qui faisait même profession d'anticléricalisme ; et il devait justement son élection à l'état d'équilibre où les partis se trouvaient dans le conseil. A une majorité de deux voix, on l'avait préféré lui, riche, actif, ayant près d'une centaine d'ouvriers sous ses ordres, au petit rentier Philis, retiré d'une fabrication de bâches avec dix à douze mille francs de rente, mais de vie étroite et sévère, clérical militant enfermé dans la plus étroite dévotion. Et Darras devait donc se montrer d'une grande prudence, en se sentant à la merci d'un déplacement de quelques voix. Ah! s'il avait eu une majorité républicaine solide, comme il aurait agi bravement, pour la liberté, la vérité et la justice, au lieu d'en être réduit au plus diplomatique des opportunismes!

Ce que Marc n'ignorait pas non plus, c'était que ce partage de Maillebois en deux camps opposés s'aggravait de la puissance croissante du parti clérical, qui menaçait de conquérir le pays entier. Depuis dix ans, la petite communauté de Capucins, établie dans l'ancien couvent dont elle avait abandonné une partie aux Frères des Ecoles chrétiennes, y pratiquait le culte de plus en plus audacieux de saint Antoine de Padoue, avec un succès tel, que les bénéfices devenaient prodigieux. Pendant que les Frères, tirant profit eux aussi de ce succès, voyaient leur Ecole prospérer, s'emplir d'un flot montant d'élèves, à l'ombre de la Chapelle voisine, les Capucins exploitaient cette Chapelle comme on exploite une distillerie d'alcool, en tiraient tous les poisons imaginables. Le Saint trônait sur un autel d'or sans cesse fleuri, étincelant de

cierges, et des troncs s'ouvraient partout, et un bureau commercial était en permanence à la sacristie, où les clients faisaient queue du matin au soir. Ce n'était plus seulement les objets perdus que le Saint retrouvait, il avait élargi son commerce, il s'engageait, pour quelques francs, à faire passer leurs examens aux pires cancres, à rendre excellentes les affaires véreuses, à dispenser même du service militaire les enfants riches des familles patriotes, sans compter une foule d'authentiques miracles, guérison des malades et des estropiés, protection certaine contre la ruine et la mort, jusqu'à la résurrection d'une jeune fille, décédée depuis deux jours. Et, naturellement, à chaque nouvelle histoire, l'argent affluait davantage, la clientèle s'étendait du Maillebois réactionnaire, des bourgeois et des boutiquiers, au Maillebois républicain, aux ouvriers, que le poison finissait par gagner. L'abbé Quandieu, le curé de Saint-Martin, l'église paroissiale, s'élevait bien avec force, dans ses prônes de chaque dimanche, contre le danger des basses superstitions : on ne l'écoutait pas. Lui, de foi plus éclairée, gémissait sur le tort que l'exploitation rapace des Capucins causait à la religion. D'abord, ils le ruinaient, la paroisse avait vu se tarir les sources de ses revenus, toutes les aumônes et toutes les offrandes allant désormais à la Chapelle. Puis, c'était en lui une douleur plus haute, le chagrin du prêtre intelligent, qui ne s'inclinait pas quand même devant Rome et qui croyait encore à la possibilité d'une Eglise de France, indépendante et libérale, dans le grand mouvement démocratique moderne. Il faisait donc la guerre aux vendeurs du temple qui tuaient Jésus une seconde fois, et l'on disait que l'évêque de Beaumont, Mgr Bergerot, pensait comme lui, ce qui n'empêchait pas les Capucins de multiplier leurs triomphes, de conquérir Maillebois et de le changer en un lieu saint, à coups de miracles.

Marc savait encore que, si Mgr Bergerot était derrière le curé Quandieu, les Capucins et les Frères avaient pour les soutenir le tout puissant Père Crabot, le recteur du fameux collège de Valmarie. C'était ainsi que le préfet des études, le père Philibin, avait présidé la distribution des prix, afin de donner à l'établissement un témoignage

public de haute estime et de haute protection. Les Jésuites étaient dans l'affaire, comme disaient les mauvais esprits. Et l'instituteur Simon, le juif, se trouvait donc pris entre ces inextricables querelles, en plein pays de passions religieuses déchaînées, à ce moment dangereux où la victoire allait appartenir au plus impudent. Tous les cœurs étaient troublés, une étincelle devait suffire pour incendier et dévaster toutes les intelligences. Cependant, l'école laïque communale n'avait pas perdu un élève, elle balançait encore par le nombre et par le succès l'école congréganiste des Frères ; et cette victoire relative était certainement due à l'adresse prudente de Simon, qui ménageait chacun, soutenu d'ailleurs ouvertement par Darras et sourdement par l'abbé Quandieu. Mais là, sur ce terrain de la rivalité des deux écoles, était à coup sûr la vraie bataille, le terrible et décisif assaut qui serait donné tôt ou tard, car les deux écoles ne pouvaient vivre côte à côte, il fallait de toute nécessité que l'une dévorât l'autre. L'Eglise ne pourra vivre, le jour où elle perdra l'enseignement, l'asservissement obscur des humbles.

Pendant le premier déjeuner avec ces dames, dans l'étroite et morne salle à manger, Marc, que ses réflexions avaient de nouveau rendu soucieux, sentit augmenter son malaise. Mme Duparque racontait tranquillement que, si Polydor avait obtenu un prix, il le devait à une précaution pieuse de Pélagie, qui avait eu le soin de donner un franc à saint Antoine de Padoue. Et Mme Berthereau semblait approuver d'un hochement de tête convaincu. Geneviève elle-même ne se permit pas un sourire, l'air intéressé par ces contes merveilleux. La grand'mère continuait, citait des faits extraordinaires, des vies et des fortunes sauvées, grâce à des deux francs, à des trois francs encaissés par l'agence des Capucins. Et l'on comprenait comment des fleuves d'or finissaient par couler chez eux, ainsi versés par petites sommes, tel un impôt qu'on lèverait sur la souffrance et sur l'imbécillité publiques.

Mais *Le Petit Beaumontais*, imprimé dans la nuit, venait d'arriver, et Marc fut heureux d'y trouver, à la suite d'un long article sur le crime de Maillebois, une

note très favorable à Simon. On y lisait que l'instituteur, estimé de tous, avait reçu les plus touchants témoignages de sympathie, dans le grand malheur qui le frappait. Evidemment, quelque correspondant avait dû écrire cette note la veille, après la sortie tumultueuse de la distribution des prix, en voyant comment les faits allaient tourner. Personne ne s'était trompé alors sur la poussée hostile de l'opinion contre les Frères, et toutes les sourdes rumeurs qui avaient couru, toutes les vilaines histoires étouffées jadis, aggravaient aujourd'hui leur cas, menaçaient d'aboutir à un horrible scandale, où le parti catholique et réactionnaire entier pouvait sombrer.

Aussi Marc fut-il surpris de l'air guilleret et triomphant de Pélagie, lorsqu'elle vint desservir la table. Il s'attarda, la fit causer à l'aise.

— Ah! monsieur, c'est qu'il y a de bonnes nouvelles. Ce matin, en faisant mes commissions, j'en ai appris des choses! Je savais bien, moi, que ces anarchistes d'hier soir, qui insultaient les Frères, étaient des menteurs.

Et Pélagie déballa les commérages des boutiques, tout ce qu'elle avait ramassé sur les trottoirs, de porte en porte. Dans la lourde épouvante, dans le mystère angoissant qui pesaient sur la ville depuis la veille, les imaginations les plus folles germaient peu à peu. Il semblait que, durant la nuit, toute une végétation monstrueuse eût poussé. D'abord, ce n'étaient que de vagues hypothèses, de prétendus témoignages, à peine des souffles rasant le sol. Puis, des explications risquées au hasard devenaient des certitudes, des coïncidences incertaines se changeaient bientôt en des preuves irréfutables. Et il était à remarquer que tout ce travail sourd tournait en faveur des Frères, contre Simon, un revirement discret et sûr, partant on ne savait d'où, gagnant d'heure en heure, jetant le doute et le trouble dans les esprits.

— Vous savez, monsieur, il est bien certain que le maître d'école n'aimait guère son neveu. Il le maltraitait, des gens l'ont vu qui le diront... Et puis, ça le vexait, de ne pas l'avoir dans sa classe. Quand le petit a fait sa première communion, il ne décolérait pas, il lui montrait le poing, en blasphémant... Enfin, c'est bien extraordinaire qu'on ait tué ce petit ange, presque au sortir de

la sainte Table, lorsque le bon Dieu habitait encore en lui.

Le cœur serré, Marc écoutait la servante avec stupéfaction.

— Que voulez-vous dire? est-ce qu'on accuse Simon d'avoir tué son neveu?

— Dame! il y en a qui ne se gênent pas pour le croire... Ça semble louche, cet homme qui s'en va faire la fête à Beaumont, qui manque le train de dix heures et demie et qui revient à pied. Il est rentré à minuit moins vingt, dit-il. Mais personne ne l'a vu, il peut très bien être rentré par le chemin de fer, une heure plus tôt, juste au moment où le crime a été commis. Alors, le coup fait, il lui a suffi de souffler la bougie et de laisser la fenêtre grande ouverte, pour faire croire que l'assassin était venu du dehors... Mlle Rouzaire, l'institutrice, vers onze heures moins un quart, a parfaitement entendu des bruits de pas dans l'Ecole, des plaintes et des cris, des portes qu'on ouvrait et qu'on fermait.

— Comment, Mlle Rouzaire! s'écria Marc. Elle n'a pas soufflé un mot de cela dans sa première déposition. J'étais présent.

— Je vous demande pardon, monsieur. Tout à l'heure, chez le boucher, Mlle Rouzaire le racontait à chacun, et je l'ai entendue.

Effaré, le jeune homme la laissa poursuivre.

— L'adjoint, M. Mignot, dit bien lui aussi sa surprise du gros sommeil du maître d'école, le matin ; et ça paraît extraordinaire, en effet, un homme qu'on est obligé d'aller réveiller, le jour ou l'on assassine dans sa maison. Sans compter, paraît-il, qu'il n'a pas été touché du tout et qu'il a regardé le petit cadavre en tremblant comme la feuille.

De nouveau, il voulut protester. Mais elle continuait d'un air mauvais et têtu :

— D'ailleurs, c'est lui sûrement, puisqu'on a trouvé dans la bouche de l'enfant un modèle d'écriture, qui venait de sa classe. N'est-ce pas? le maître seul pouvait l'avoir dans sa poche, ce modèle. On le dit même signé de lui. Et, du reste, chez la fruitière, une dame assurait que la justice avait trouvé, dans son armoire, une quantité de modèles tout pareils.

Cette fois, Marc opposa la vérité, parla du paraphe illisible, expliqua comment Simon jurait n'avoir jamais eu le modèle entre les mains, bien que, d'usage courant, il pût se trouver dans toutes les écoles. Mais, Pélagie ayant affirmé de nouveau que, le matin, pendant une descente de justice, on avait découvert des preuves accablantes, il finit par éprouver un grand trouble, il cessa de protester, en sentant l'inutilité de toute discussion, au milieu de l'effroyable confusion où tombaient les esprits.

— Voyez-vous, monsieur, quand on a affaire à un juif, on peut s'attendre à tout. Le laitier me le disait à l'instant : ces gens-là, ça n'a ni famille ni patrie, ça n'a de commerce qu'avec le démon, et ça pille, et ça tue pour rien, pour le plaisir de faire le mal... Alors, vous aurez beau dire, vous n'empêcherez pas le monde de croire que ce juif a eu besoin de la vie d'un enfant, pour quelque sale besogne avec le diable, et qu'il aura sournoisement attendu la première communion de son neveu, afin de le souiller et de l'égorger, encore tout blanc et tout parfumé de l'hostie.

C'était l'accusation du meurtre rituel qui reparaissait, cette hantise de la foule, venue de si loin à travers les siècles, toujours renaissante au premier désastre, traquant les juifs empoisonneurs de fontaines et bourreaux de petits enfants.

A deux reprises, Geneviève, qui souffrait de voir Marc si frémissant, avait voulu interrompre, pour protester avec lui. Mais elle s'était tue, de crainte d'irriter sa grand'mère, en la sentant très heureuse de ces commérages de la servante, les approuvant d'un hochement de tête. Mme Duparque triomphait ; et, sans daigner sermonner davantage le mari de sa petite-fille, le jugeant vaincu, elle se contenta de dire à Mme Berthereau, toujours silencieuse :

— C'est tout à fait comme pour cet enfant mort qu'on a trouvé jadis sous le porche de Saint-Maxence : une femme, qui servait chez des juifs, a failli être condamnée à leur place, car personne autre qu'un juif ne pouvait être l'assassin. Quand on fréquente ces gens-là, on est sans cesse sous le coup de la vengeance divine.

Marc préféra ne pas répondre, et il sortit presque tout de suite. Mais son trouble était grand, un doute finissait par l'effleurer, est-ce que Simon pouvait être le coupable? Ce soupçon l'envahissait comme une mauvaise fièvre, gagnée dans un milieu pernicieux ; et il éprouva le besoin de réfléchir, de se remettre, avant de se rendre chez l'instituteur. Pendant de longues minutes, il s'écarta, il s'en alla par le chemin désert de Valmarie, revivant la journée de la veille, discutant les faits et les hommes. Non, non! Simon ne pouvait être raisonnablement soupçonné. Les certitudes se levaient de partout. D'abord, l'ignoble crime apparaissait sans motif de sa part, illogique, impossible. Simon était sain d'esprit et de corps, sans tare physiologique, d'une douceur gaie qui disait la régularité normale des fonctions. Et il avait une femme d'une resplendissante beauté qu'il adorait, aux bras de laquelle il vivait dans une extase tendre, la remerciant des beaux enfants nés de leur amour, devenus leur vivant amour et leur culte. Comment supposer un instant que cet homme ait pu céder à une crise brusque d'abominable folie, avant d'aller retrouver au lit, près du berceau des enfants, la bien-aimée épouse qui l'attendait? Puis, quel accent de simplicité et de vérité, chez cet homme guetté par tant d'ennemis, aimant son métier jusqu'à l'héroïsme, s'accommodant de sa pauvreté, sans jamais se plaindre. Son récit de l'emploi de sa soirée était très net, sa femme avait confirmé les heures qu'il indiquait, aucun des renseignements fournis par lui ne semblait discutable. Et, même, si des obscurités demeuraient, si ce modèle d'écriture, froissé, roulé en tampon avec un numéro du *Petit Beaumontais*, était là comme une énigme indéchiffrable, la toute-puissante raison disait qu'il fallait chercher ailleurs, Simon se trouvant naturellement hors de cause, par son être, par sa vie, par les conditions où il se trouvait. Ce fut alors, dans l'esprit de Marc, une certitude basée sur le raisonnement, la vérité même, inébranlable, lorsque l'observation et la déduction des faits l'ont établie. Désormais, sa conviction était faite, il avait des points acquis, auxquels il ramènerait tout ; et toutes les erreurs, tous les mensonges pouvaient se produire, il les écarterait, s'ils ne

satisfaisaient pas aux parties de vérité déjà connues et démontrées.

Rasséréné, soulagé du poids de son doute, Marc rentra dans Maillebois en passant devant la gare, au moment où les voyageurs descendaient d'un train. Il en vit sortir l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, un petit homme de trente-huit ans, coquet, très brun, dont la barbe soignée cachait la bouche mince, et qui abritait ses yeux vifs derrière un éternel binocle. Ancien professeur à l'Ecole normale, il appartenait à la nouvelle génération des arrivistes, toujours aux aguets de l'avancement, ayant l'unique souci de se mettre du côté des plus forts. Il avait, disait-on, ambitionné la direction de l'Ecole normale, échue à Salvan, et il poursuivait celui-ci d'une exécration sourde, tout en le ménageant, car il n'ignorait pas son grand crédit sur l'inspecteur d'académie Le Barazer, dont lui-même dépendait. D'ailleurs, jusque-là, devant l'équilibre des partis qui se disputaient son arrondissement, il avait eu l'adresse de ne pas se prononcer d'une façon trop ouverte, malgré son goût personnel pour les cléricaux, les prêtres et les moines, qu'il déclarait diablement forts. Et Marc, quand il l'aperçut, put croire que Le Barazer, dont il connaissait le bon esprit, l'envoyait à l'aide de Simon, dans la catastrophe redoutable qui menaçait d'emporter l'instituteur de Maillebois et son école.

Il hâtait le pas, désireux de le saluer, lorsqu'un incident l'arrêta. Une soutane avait surgi d'une rue voisine, et il reconnut le recteur du collège de Valmarie, le père Crabot en personne. Grand, bel homme, sans un cheveu blanc à quarante-cinq ans sonnés, il avait un large visage régulier, avec un nez fort, des yeux aimables, une bouche épaisse et caressante. On lui reprochait simplement d'un peu trop se prodiguer, dans ses allures de religieux mondain, qu'il s'efforçait de rendre aristocratiques. Mais sa puissance n'avait fait que s'en élargir, on disait avec quelque raison qu'il était le maître occulte du département et que la victoire de l'Eglise, certainement prochaine, n'y dépendrait que de lui.

Marc resta surpris et inquiet de le rencontrer ainsi le matin à Maillebois. Il avait donc quitté Valmarie de bien

bonne heure? Quelle affaire urgente, quelles visites pressées le faisaient accourir? D'où venait-il, où allait-il, par les rues du bourg, toutes enfiévrées de rumeurs et de commérages, distribuant des saluts et des sourires? Et, tout d'un coup, Marc le vit qui s'arrêtait en apercevant Mauraisin, et qui lui tendait la main avec une cordialité charmante. La conversation ne fut pas longue, sans doute les banalités d'usage ; mais les deux hommes paraissaient fort bien ensemble, d'intelligence discrète et naturelle; et, lorsque l'inspecteur primaire quitta le Jésuite, il se redressait dans sa petite taille, évidemment très fier de cette poignée de main, y puisant une opinion, une décision qu'il hésitait peut-être encore à prendre. Puis, comme le père Crabot continuait son chemin, il aperçut à son tour Marc, le reconnut pour l'avoir vu chez Mme Duparque, où il daignait entrer parfois, le salua d'un grand coup de chapeau. Il fallut bien que le jeune homme, planté au bord du trottoir, lui rendît sa politesse ; et il le regarda s'éloigner, emplir la rue du vol de sa soutane, au milieu de Maillebois, très honoré, flatté et conquis.

Lentement, Marc reprit sa marche, se dirigeant vers l'Ecole. Ses réflexions avaient changé, elles s'assombrissaient de nouveau, comme s'il rentrait dans un milieu contaminé, peu à peu empoisonné et devenu hostile. Les maisons ne lui semblaient pas être les mêmes que la veille, les gens surtout prenaient d'autres figures. Et, quand il entra chez Simon, il fut tout surpris de le trouver tranquillement en famille, occupé à ranger des papiers. Rachel était assise devant la fenêtre, les deux enfants jouaient dans un coin. Sans la profonde tristesse qui pesait sur eux, on aurait dit que rien d'inaccoutumé ne s'était passé dans la maison.

Simon, pourtant, s'avança, lui serra les deux mains avec une émotion vive, en sentant ce qu'il y avait d'amical et de dévoué dans sa visite. Et, tout de suite, il fut question de la perquisition du matin.

— La police est venue? demanda Marc.

— Oui, c'est bien naturel, je m'y attendais. Naturellement, elle n'a rien trouvé, elle est repartie les mains vides.

Marc retint un geste d'étonnement. Que lui avait-on dit? Pourquoi ce bruit de trouvailles accablantes, entre autres de modèles d'écriture tout semblables au modèle ramassé dans la chambre du crime? On mentait donc.

— Et, tu vois, continua Simon, je remets un peu d'ordre parmi mes papiers, qu'ils ont bouleversés. Quelle affreuse aventure, mon ami, nous ne savons plus si nous vivons.

L'autopsie du petit Zéphirin allait avoir lieu le matin même, on attendait le médecin envoyé par le parquet. Les obsèques ne pourraient sans doute se faire que le lendemain.

— Alors, tu comprends, je suis comme dans un cauchemar, je me demande si tant de malheur est possible. Depuis hier matin, je ne puis pas penser à autre chose, je recommence toujours la même histoire, mon retour à pied, ma rentrée tardive, si tranquille, dans la maison endormie, et l'effroyable réveil, le lendemain matin!

L'occasion se présentant, Marc crut pouvoir risquer quelques questions.

— Tu n'as rencontré personne en chemin? Personne ne t'a vu rentrer ici, à l'heure que tu as dite?

— Ma foi, non! Je n'ai rencontré personne, et je crois bien que personne ne m'a vu rentrer. A cette heure de nuit, Maillebois est absolument désert.

Il y eut un silence.

— Mais, si tu n'as pas pris le chemin de fer, pour revenir, tu ne t'es pas servi de ton billet de retour. L'as-tu encore, ce billet?

— Mon billet de retour, non! j'étais si furieux de voir filer le train de dix heures et demie devant moi, que je l'ai jeté dans la cour de la gare, en me décidant à faire la route à pied.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel Simon regarda fixement son ami.

— Pourquoi me demandes-tu ces choses?

Marc lui reprit affectueusement les deux mains, les garda un instant entre les siennes, se décidant à le prévenir du danger, à tout lui dire.

— Oui, je regrette que personne ne t'ai vu, et je regrette plus encore que tu n'aies pas conservé ton billet

de retour. Il y a tant d'imbéciles et de méchants. On fait courir le bruit que la police a découvert chez toi des preuves accablantes, des exemplaires du modèle d'écriture, signés du même paraphe ; et Mignot s'étonnerait du profond sommeil où il t'a trouvé le matin ; et M^lle Rouzaire se rappellerait maintenant que, vers onze heures moins un quart, elle a entendu des voix et des pas, comme si quelqu'un rentrait ici.

L'instituteur, très pâle, mais très calme, se mit à sourire, en haussant les épaules.

— Ah! c'est donc ça, on en est à me soupçonner, je comprends la figure des gens qui passent et qui lèvent la tête, depuis ce matin!... Mignot, un brave garçon au fond, dira comme tout le monde, par crainte de se compromettre avec le juif que je suis. Et, quand à M^lle Rouzaire, elle me sacrifiera dix fois, si son confesseur le lui a soufflé et si elle trouve à ce bel acte un bénéfice quelconque d'avancement ou de simple considération... Ah! l'on me soupçonne, et voilà toute la meute cléricale lancée!

Il riait presque. Mais Rachel, dans son indolence habituelle, que son gros chagrin semblait accroître, venait de se lever brusquement, son beau visage enflammé d'une douloureuse révolte.

— Toi! toi! te soupçonner d'une ignominie pareille, toi! qui es rentré hier, si bon, si doux, qui m'as tenue dans tes bras, avec de si tendres paroles! C'est de la folie furieuse. Est-ce qu'il ne suffit pas que je dise la vérité, l'heure où tu es revenu, la nuit que nous avons passée ensemble?

Et elle se jeta à son cou, pleurante, reprise de sa faiblesse de femme caressée, adorée. Déjà, il la serrait sur son cœur, la rassurait, la calmait.

— Ne t'inquiète donc pas, chérie! C'est stupide, ces histoires, ça ne tient pas debout. Va, je suis bien tranquille, on peut tout retourner ici, on peut fouiller dans ma vie, on ne trouvera rien de coupable. Je n'ai qu'à dire la vérité, et, vois-tu, rien ne tient contre la vérité, elle est la grande, l'éternelle victorieuse.

Puis, se tournant vers son ami :

— N'est-ce pas, mon bon Marc, lorsqu'on a la vérité avec soi, on est invincible?

Si la conviction de Marc n'avait pas été faite, ses derniers doutes s'en seraient allés, dans l'émotion de cette scène. Il finit par céder à un élan de son cœur, il embrassa le ménage, comme pour se donner tout entier à lui et l'aider dans la crise grave qu'il prévoyait. Et, voulant agir immédiatement, il remit la conversation sur le modèle d'écriture, car il sentait bien que c'était la pièce importante, unique, sur laquelle toute l'affaire devait s'échafauder. Mais quelle pièce énigmatique, ce modèle froissé, mordu, dont les dents de la victime avaient sans doute emporté un coin, tout maculé de salive, avec son paraphe ou son pâté d'encre à demi effacé! Les mots, d'une belle anglaise impersonnelle : " Aimez-vous les uns les autres ", semblaient eux-mêmes d'une terrible ironie. D'où venait-il? qui de l'enfant ou du meurtrier l'avait apporté? comment savoir, lorsque les dames Milhomme, les papetières voisines, vendaient couramment des modèles pareils? Et Simon ne put que répéter sa conviction de n'avoir jamais eu celui-là dans sa classe.

— Tous mes élèves le diraient, ce modèle n'est jamais entré à l'Ecole, n'a jamais été mis sous leur yeux.

Ce fut pour Marc une indication précieuse.

— Alors, ils pourraient en témoigner, s'écria-t-il. Puisqu'on fait courir le faux bruit que la police a saisi chez toi des preuves accablantes, des modèles tout semblables, il faut rétablir sur-le-champ la vérité, voir tes élèves chez leurs parents, exiger leur témoignage, avant qu'on trouble leur petite mémoire... Donne-moi les noms de quelques-uns, je me charge de la démarche, je la ferai cette après-midi.

Simon refusait, fort de son innocence. Enfin, il voulut bien lui indiquer le fermier Bongard, sur la route de la Désirade, l'ouvrier maçon Doloir, rue Plaisir, et l'employé Savin, rue Fauche. Ces trois-là suffiraient, à moins qu'il ne visitât aussi les papetières, ces dames Milhomme. Et tout fut convenu, Marc s'en alla déjeuner, en promettant de revenir le soir, pour dire le résultat de son enquête.

Mais, dehors, sur la place, Marc se heurta de nouveau au beau Mauraisin. Cette fois, l'inspecteur primaire se

trouvait en grande conférence avec M^lle Rouzaire. Il était d'habitude très correct, très prudent avec les institutrices, depuis qu'une jeune adjointe avait failli lui causer de gros ennuis, en criant comme une petite bête, parce qu'il voulait l'embrasser. Bien que laide, M^lle Rouzaire ne criait pas, elle, disait-on, ce qui expliquait ses notes excellentes, l'avancement rapide qui, sûrement, l'attendait. A la porte de son petit jardin, elle parlait avec volubilité, elle faisait de grands gestes, désignant l'Ecole voisine des garçons, tandis que Mauraisin l'écoutait avec attention, en hochant la tête. Puis, tous deux pénétrèrent dans le jardin, et la porte se referma, d'un air de douceur discrète. Evidemment, elle lui racontait le crime, son rôle, les bruits de pas et de voix qu'elle disait maintenant avoir entendus. Et Marc sentit le frisson du matin revenir et l'effleurer, le malaise du milieu hostile, le sourd complot des ténèbres en train de se former, de s'amasser comme un orage, et dont l'air s'appesantissait de plus en plus. Cet inspecteur primaire avait une singulière façon de venir au secours d'un instituteur menacé, en prenant d'abord l'avis de toutes les jalousies et de toutes les haines environnantes.

Dès deux heures, Marc se trouva sur la route de la Désirade, à la porte de Maillebois. Bongard possédait là une petite ferme, quelques champs qu'il cultivait lui-même, à grand'peine, tout juste pour manger du pain, comme il disait. Et Marc eut la chance de le trouver, au moment où il rentrait avec une charrette de foin. C'était un gros homme, roux, carré et fort, les yeux ronds, la face placide et muette, se rasant, mais la barbe rarement fraîche. Et la Bongard, elle aussi était là, faisant la soupe pour sa vache, une longue femme blonde, osseuse et pas belle, avec un air fermé, les pommettes rougies, le visage criblé de taches de rousseur. L'air méfiant, tous deux regardèrent entrer dans leur cour ce monsieur qu'ils ne connaissaient pas.

— Je suis l'instituteur de Jonville. Vous avez bien un petit garçon qui fréquente l'école communale de Maillebois?

Fernand, le gamin, en train de jouer sur la route, accourait. C'était un gros garçon de neuf ans, comme taillé à coups de serpe, le front bas, le masque lourd.

Et il était suivi de sa sœur Angèle, une fillette de sept ans, de même face épaisse, mais plus délurée, les yeux vifs, où s'éveillait une intelligence qui tâchait de percer sa rude prison de chair. Elle avait entendu la question, elle cria d'une voix aiguë :

— Moi, je vas chez Mlle Rouzaire, et Fernand va chez M. Simon.

Bongard, en effet, avait mis ses enfants à l'école laïque : d'abord parce que ça ne coûterait rien, et ensuite parce qu'il n'était pas avec les curés, d'une façon instinctive, sans raisonner la chose autrement. Lui, ne pratiquait pas, et si la Bongard allait à l'église, c'était par habitude et pour la distraction. Il était complètement illettré, savait à peine lire et écrire, n'estimait en sa femme, plus ignorante encore, que l'endurance de bête de somme, qui la faisait travailler du matin au soir, sans une plainte. Aussi, ne s'inquiétait-il guère des progrès de ses enfants, le petit Fernand, travailleur, se donnant un mal terrible, sans pouvoir se rien entrer dans la tête, et la petite Angèle prenant plus de peine encore, têtue, finissant par être une élève passable. On eût dit la matière humaine brute, prise de la veille au limon, s'éveillant à l'intelligence par un lent et douloureux effort.

— Je suis l'ami de M. Simon, reprit Marc, et je viens de sa part, à propos de ce qui se passe. Vous avez bien entendu parler du crime?

Certes, ils en avaient entendu parler. Brusquement, leurs visages, inquiets déjà, se fermèrent davantage, n'exprimèrent plus ni sentiments ni pensées. Pourquoi donc les venait-on questionner ainsi? Ça ne regardait personne, leurs idées sur les choses. Et il fallait être prudent, dans ces histoires où souvent un mot de trop suffisait pour faire condamner un homme.

— Alors, continua Marc, je voudrais savoir si votre petit garçon a vu, dans sa classe, un modèle d'écriture pareil à celui-ci.

Il avait pris soin d'écrire lui-même, sur une bande de papier, les mots : " Aimez-vous les uns les autres ", en belle anglaise, de la grosseur voulue. Il acheva ses explications, il montra le papier à Fernand, qui le regardait ahuri, la cervelle lente, sans comprendre encore.

— Regarde bien, mon petit ami, as-tu vu un modèle pareil à l'Ecole?

Mais, avant que le gamin se fût décidé, Bongard intervint, de son air circonspect.

— Il ne sait pas, cet enfant, comment voulez-vous qu'il sache?

Et la Bongard, l'ombre de son homme, répéta :

— Bien sûr qu'un enfant, ça ne peut jamais savoir.

Sans les écouter, Marc insista, mit le modèle dans les mains de Fernand qui, craignant d'être puni, faisant un effort, finit par dire :

— Non, monsieur, je ne l'ai pas vu.

Il avait levé la tête, il rencontra les yeux de son père, si rudement fixés sur les siens, qu'il se hâta d'ajouter, bégayant :

— A moins tout de même que je l'aie vu. Je ne sais pas.

Et rien ne put le faire sortir de là, Marc n'en tira plus que des réponses incohérentes, tandis que les parents eux-mêmes disaient oui, disaient non, au hasard de ce qu'ils croyaient être leur intérêt. Bongard avait ainsi la sage habitude de hocher la tête, approuvant toutes les opinions de ses interlocuteurs, pour ne pas se compromettre. Oui, oui, c'était bien affreux, ce crime, et si l'on prenait le coupable, on aurait bien raison de lui couper le cou. Chacun son métier, les gendarmes savaient le leur, il y avait des gredins partout. Quant aux curés, ils avaient du bon, mais on avait tout de même le droit de faire à son idée. Et Marc dut s'en aller, sous le regard curieux des enfants, poursuivi par la voix aiguë de la petite Angèle, qui jacassait avec son frère, maintenant que le monsieur n'était plus là pour les entendre.

En rentrant à Maillebois, le jeune homme réfléchissait tristement. Il venait de se heurter à l'épaisse couche d'ignorance, à la masse aveugle et sourde, énorme, endormie encore dans le sommeil de la terre. Derrière les Bongard, toute cette masse des campagnes s'obstinait toujours en sa végétation obscure, d'un éveil si ralenti. C'était tout un peuple à instruire, si l'on voulait enfin le faire naître à la vérité et à la justice. Mais quel labeur colossal, comment le tirer du limon où il s'attardait, que

de générations il faudrait peut-être pour libérer la race des ténèbres! A cette heure, la grande majorité du corps social restait ainsi dans l'enfance, dans la primitive imbécillité. Avec Bongard, on descendait à la matière brute, incapable d'être juste, parce qu'elle ne savait rien et ne voulait rien savoir.

Marc prit à gauche, et après avoir traversé la Grand-Rue, se trouva dans le quartier pauvre de Maillebois. Des industries y empuantissaient la Verpille, toute une population ouvrière y occupait des rues étroites, aux maisons sordides. C'était là, rue Plaisir, que le maçon Doloir habitait un premier étage, quatre pièces assez grandes, au-dessus d'un marchand de vin. Et Marc, insuffisamment renseigné, le cherchait, lorsqu'il tomba justement sur un groupe d'ouvriers maçons, qui, venus d'une construction voisine, buvaient un verre sur le comptoir. Ils parlaient avec violence, ils discutaient sur le crime.

— Je te dis qu'un juif, c'est capable de tout, criait un grand blond. Il y en avait un au régiment, il a volé, et ça ne l'a pas empêché d'être caporal, parce qu'un juif, ça se tire toujours d'affaire.

Un autre maçon, un petit brun, haussait les épaules.

— D'accord, ça ne vaut pas grand'chose, les juifs, mais tout de même les curés, ça ne vaut pas mieux.

— Oh! les curés, reprit l'autre, il y a du mauvais, il y a du bon. Et puis, les curés, c'est encore des Français, tandis que les juifs, les sales bêtes, ont déjà vendu deux fois la France à l'étranger.

Et, comme le second, ébranlé, lui demandait s'il avait lu cela dans *Le Petit Beaumontais* :

— Non, pas moi, ça me casse la tête, leurs journaux. Mais des camarades me l'ont dit, tout le monde le sait bien.

Les maçons, alors convaincus, firent silence, vidèrent lentement leurs verres. Ils sortaient de chez le marchand de vin, lorsque Marc, s'approchant, demanda au grand blond l'adresse du maçon Doloir. Et l'ouvrier se mit à rire.

— Doloir, c'est moi, monsieur, j'habite ici, ces trois fenêtres que vous voyez.

Ce grand diable solide, qui avait gardé quelque chose

de l'allure militaire, était tout égayé de l'aventure. Ses fortes moustaches blondes se retroussaient, montrant ses dents blanches dans son visage coloré, aux larges yeux bleus de brave homme.

— Hein? monsieur, on ne pouvait pas mieux s'adresser. Qu'est-ce que vous désirez de moi?

Marc le regardait, éprouvait une sympathie, malgré les abominables paroles entendues. Doloir, qui travaillait depuis des années chez l'entrepreneur Darras, le maire, était un assez bon ouvrier, buvant parfois un coup de trop, mais rapportant fidèlement sa paie à sa femme. Il grondait bien contre les patrons, les traitait de sale clique, se disant socialiste, sans trop savoir ; et pourtant, il avait de l'estime pour Darras, qui gagnait gros, tout en s'efforçant de rester le camarade de ses ouvriers. Ce qui l'avait marqué à jamais, c'étaient ses trois ans de caserne. Il avait quitté le service dans une folle joie de délivrance, avec des imprécations contre ce métier dégoûtant où l'on n'était plus un homme. Et, depuis cette époque, il avait continuellement revécu les trois années, il ne se passait pas de jour où quelque souvenir ne lui en revînt. La main comme gâtée par le fusil, il trouvait la truelle bien lourde, il s'était remis au travail mollement, en gaillard qui n'en avait plus l'habitude, la volonté brisée, le corps habitué aux longues paresses, en dehors des heures d'exercice. Jamais il n'était redevenu l'excellent ouvrier d'autrefois. Puis, il demeurait hanté des choses militaires, en parlait sans fin, à propos de n'importe quelle nouvelle, d'un bavardage d'ailleurs confus et mal renseigné. Et il ne lisait rien, et il ne savait rien, simplement solide et têtu sur la question patriotique qui consistait pour lui à empêcher les juifs de livrer la France à l'étranger.

— Vous avez deux enfants à l'Ecole communale, dit Marc, et je viens de la part de l'instituteur, mon camarade Simon, pour un renseignement... Mais je vois que vous n'êtes guère l'ami des juifs.

Doloir continua de rire.

— C'est vrai, M. Simon est juif, mais tout de même, jusqu'ici, je l'ai cru un brave homme... De quel renseignement s'agit-il, monsieur?

Et, lorsqu'il sut qu'il s'agissait uniquement de montrer aux petits un modèle d'écriture pour savoir s'ils s'en étaient servis, en classe, il s'écria :

— Rien de plus aisé, monsieur, si cela vous rend service... Montez un instant avec moi, les enfants doivent être là-haut.

Ce fut M^me^ Doloir qui vint ouvrir. Petite, brune et robuste, de physionomie sérieuse et volontaire, elle avait le front bas, les yeux francs, la mâchoire carrée. A vingt-neuf ans à peine, elle était déjà mère de trois enfants, et elle en portait un quatrième, dans un état de grossesse très avancé, qui ne l'empêchait pas de se lever la première et de se coucher la dernière, toujours en nettoyages, très travailleuse et très économe. Elle avait quitté son atelier de couture à ses troisièmes couches, elle ne s'occupait plus que de son ménage, mais en femme qui gagnait bien son pain.

— C'est monsieur qui est un ami du maître d'école et qui a besoin de parler aux enfants, expliqua Doloir.

Marc entra dans une petite pièce, une salle à manger très propre. La cuisine était à gauche, grande ouverte. Puis, en face, se trouvaient la chambre des parents et celle des enfants.

— Auguste! Charles! appela le père.

Auguste et Charles accoururent, l'un âgé de huit ans, l'autre de six, suivis de leur petite sœur Lucile, qui en avait quatre. C'étaient de beaux et gros enfants où se fondaient les ressemblances du père et de la mère, le cadet plus petit et l'air plus intelligent que l'aîné, la fillette jolie déjà, avec un rire tendre de blondine.

Mais, comme Marc montrait le modèle aux deux garçons et les interrogeait, M^me^ Doloir, qui n'avait pas encore dit un mot, debout, s'appuyant à une chaise, énorme et vaillante dans sa lassitude, se hâta d'intervenir.

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne veux pas que mes enfants vous répondent.

Et elle disait cela très poliment, sans passion, de l'air d'une bonne mère de famille qui remplit son devoir.

— Pourquoi donc? demanda Marc surpris.

— Mais, monsieur, parce que nous n'avons pas besoin

d'être mêlés à une histoire qui menace de tourner très mal. J'en ai les oreilles rebattues depuis hier, et je ne veux pas en être, voilà tout.

Puis, comme il insistait, défendant Simon :

— Je ne dis pas de mal de M. Simon, les enfants n'ont jamais eu à s'en plaindre. Si on l'accuse, qu'il se défende, c'est son affaire. Moi, j'ai toujours empêché mon mari de faire de la politique, et s'il veut bien m'écouter, il taira sa langue, il reprendra sa truelle, sans s'occuper ni des juifs, ni des curés. Tout ça, au fond, c'est encore de la politique.

Elle n'allait jamais à l'église, bien qu'elle eût fait baptiser ses enfants et qu'elle fût résolue à leur laisser faire leur première communion. Ça se devait. D'instinct, elle était simplement conservatrice, acceptant ce qui est, s'arrangeant avec sa vie étroite, dans la terreur des catastrophes qui rogneraient encore le pain de la famille. Et elle dit encore, d'un air de volonté têtue :

— Je ne veux pas que nous soyons compromis.

C'était le grand mot, il fit plier Doloir lui-même. D'habitude, bien qu'il se laissât guider en toutes choses par sa femme, il n'aimait pas qu'elle usât de sa puissance devant le monde. Mais, cette fois, il s'inclina.

— Je n'avais pas réfléchi, monsieur, reprit-il, elle a tout de même raison. Les pauvres bougres comme nous font mieux de rester couchés. Au régiment, il y en avait un qui savait des histoires sur le capitaine. Ah! ça n'a pas traîné, ce qu'on vous l'a collé de fois au bloc!

Marc, à son tour, dut s'incliner ; et il renonça à son enquête, en disant :

— Ce que je voulais demander à vos garçons, il est possible que la justice le leur demande. Il faudra bien alors qu'ils répondent.

— Bon! déclara de nouveau M^me^ Doloir, de son air tranquille, que la justice les questionne, et nous verrons ce qu'ils auront à faire. Ils répondront ou ils ne répondront pas, mes enfants sont à moi, et ça me regarde.

Et Marc salua, s'en alla, accompagné par Daloir, qui se hâtait de retourner au travail. Dans la rue, le maçon lui fit presque des excuses : sa femme n'était pas toujours

commode, mais quand elle disait des choses justes, elle disait des choses justes.

Resté seul, Marc, découragé, se demanda s'il était nécessaire de faire sa troisième visite, au petit employé Savin. Chez les Doloir, ce n'était pas, comme chez les Bongard, l'épaisse ignorance. On montait d'un degré, l'espèce se décrassait déjà, l'homme et la femme, bien qu'illettrés, se frottaient aux autres classes, savaient un peu de la vie. Mais quelle aube indécise encore, quelle marche à tâtons au travers de l'imbécile égoïsme, et dans quelle erreur désastreuse le manque de solidarité maintenait les pauvres gens! S'ils n'étaient pas plus heureux, c'était qu'ils ignoraient tout des conditions de la vie civique, la nécessité du bonheur des autres pour leur propre bonheur. Et Marc songeait à cette maison humaine, dont on s'efforce depuis des siècles de tenir les portes et les fenêtres hermétiquement closes, lorsqu'il faudrait les ouvrir toutes larges, pour laisser entrer à torrents le grand air libre, la chaleur et la lumière.

Cependant, il avait tourné le coin de la rue Plaisir, et il se trouvait dans la rue Fauche, où demeuraient les Savin. Une honte le prit de son découragement, il monta chez eux, se trouva en présence de M^me^ Savin, accourue au coup de sonnette.

— Mon mari, monsieur, il est justement là, car il a eu un peu de fièvre ce matin et n'a pu se rendre à son bureau. Si vous voulez bien me suivre.

Elle était délicieuse, M^me^ Savin, brune, fine et gaie, avec de jolis rires, l'air si jeune à vingt-huit ans passés, qu'elle semblait la sœur aînée de ses quatre enfants. Elle avait eu d'abord une fille, Hortense, puis deux jumeaux, Achille et Philippe, puis un garçon encore, Léon, qu'elle était en train de nourrir. On disait son mari terriblement jaloux, la soupçonnant, la surveillant, dans une continuelle crise d'inquiétude méchante, sans aucun motif d'ailleurs ; car, orpheline, perlière de son état, épousée par lui pour sa beauté, à la mort de sa tante, comme elle se trouvait seule au monde, elle lui avait gardé de la gratitude et elle se conduisait très honnêtement, en bonne épouse et en bonne mère.

Au moment de faire entrer Marc dans la pièce voisine,

elle parut saisie d'un brusque embarras. Sans doute elle redoutait quelque mauvaise humeur de Savin, toujours en quête de querelles, insupportable dans son ménage, et sous lequel, conciliante et charmante, elle préférait plier, pour avoir la paix.

— Qui dois-je annoncer, monsieur?

Marc se nomma, dit le but de sa visite. Et, d'une souplesse gracieuse, elle disparut par une porte à peine entr'ouverte. Alors, il attendit, il examina l'étroite antichambre où il se trouvait. Le logement, composé de cinq pièces, tenait tout l'étage. Savin, petit employé des Finances, expéditionnaire chez le percepteur, devait tenir son rang, se croyait forcé à un certain luxe de façade. Sa femme portait chapeau, lui ne sortait qu'en redingote. Et le pis était la pénible médiocrité de son existence cachée, derrière cette façade de classe supérieure, à l'aise. Son amertume affreuse venait qu'il se sentait, à trente et un ans, cloué à son humble emploi, sans espoir d'avancement, condamné pour la vie à une besogne de bête de manège, avec des appointements dérisoires, juste de quoi ne pas mourir de faim. D'une petite santé, aigri, il ne décolérait pas, humble et rageur à la fois, ravagé d'autant de terreur que de colère, dans sa perpétuelle inquiétude de déplaire à ses chefs. Obséquieux et lâche à son bureau, il terrorisait chez lui sa femme, par ses fureurs d'enfant malade. Elle en souriait gentiment, elle trouvait encore le moyen, après s'être occupée des enfants et du ménage, de travailler pour une maison de Beaumont, des fleurs en perles, un travail délicat très bien rétribué, qui payait le petit luxe de la famille. Mais lui, vexé au fond, d'un orgueil de bourgeois, ne voulait pas qu'il fût dit que sa femme était forcée de travailler, et elle devait s'enfermer avec ses perles, elle reportait ses commandes en cachette.

Pendant un instant, Marc entendit une voix aiguë qui se fâchait. Puis, il y eut un murmure très doux, le silence se fit, et M^me^ Savin reparut.

— Monsieur, veuillez prendre la peine d'entrer.

A peine si Savin se souleva du fauteuil où il soignait son accès de fièvre. Un instituteur de village, ça n'était rien. Petit, chauve, il avait un pauvre visage terreux,

aux traits minces et las, avec des yeux pâles et une barbe très clairsemée, d'un jaune sale. Chez lui, il usait ses vieilles redingotes. Et, ce jour-là, le foulard de couleur qu'il avait au cou achevait de lui donner l'air d'un petit vieux, accablé de maux et mal tenu.

— Ma femme me dit, monsieur, que vous venez pour cette abominable histoire, où le maître d'école Simon va être compromis, à ce qu'on raconte, et mon premier mouvement a été de ne pas vous recevoir, je l'avoue...

Mais il s'interrompit. Il venait d'apercevoir, sur la table, les fleurs en perles que sa femme fabriquait près de lui, les portes closes, pendant qu'il lisait *Le Petit Beaumontais*. Il lui lança un terrible regard, qu'elle comprit ; et elle se hâta de couvrir son travail du journal, négligemment jeté.

— Et, monsieur, reprit-il, ne croyez pas à de la réaction de ma part. Je suis républicain, républicain très avancé même, et je ne le cache pas, mes chefs le savent bien. Quand on sert la République, n'est-ce pas? être républicain devrait être la simple honnêteté. Enfin, je suis avec le gouvernement en tout et pour tout.

Forcé d'écouter poliment, Marc se contentait d'approuver de la tête.

— Sur la question religieuse, ma pensée est bien simple : les curés doivent rester chez eux. Je suis anticlérical, comme je suis républicain... Mais je l'ajoute bien vite, il doit y avoir, selon moi, une religion pour les enfants et pour les femmes, et tant que la religion catholique sera celle du pays, eh bien, mon Dieu! autant celle-là qu'une autre!... Ainsi, ma femme que vous voyez, je lui ai fait comprendre qu'il était convenable et nécessaire pour une femme de son âge, dans sa situation, de pratiquer, d'avoir ainsi aux yeux du monde une règle et une morale. Elle va chez les Capucins.

Mme Savin devint gênée, la face rose, les yeux à terre. Cette question de la pratique religieuse avait longtemps été le gros sujet de querelle dans le ménage. Elle y répugnait de toute sa délicatesse charmante, de tout son cœur doux et droit. Lui, fou de jalousie, la querellant sans cesse sur ce qu'il appelait ses infidélités de pensées, voyait uniquement dans la confession et la communion une police,

un frein moral, excellent pour arrêter les femmes sur la pente de la trahison. Et elle avait dû céder, elle avait pris le directeur choisi par lui, le père Théodose, dans lequel elle sentait sourdement un violateur. Aussi, blessée, rougissante, haussait-elle les épaules, en obéissant comme toujours, pour la paix de la maison.

— Quant à mes enfants, monsieur, continua Savin, mes ressources ne me permettent pas d'envoyer au collège Achille et Philippe, les deux jumeaux, et je les ai mis naturellement à l'école laïque, comme fonctionnaire et comme républicain. De même, ma fille Hortense va chez Mlle Rouzaire ; mais je suis au fond très content que cette demoiselle ait des sentiments religieux et qu'elle conduise ses élèves à l'église, car c'est en somme son devoir, je me plaindrais, si elle ne le faisait pas... Les garçons, ça se tire toujours d'affaire. Et, pourtant, si je ne devais pas compte de ma conduite à mes chefs, croyez-vous que je n'aurais pas agi plus sagement en mettant les miens dans une école congréganiste?... Ils seraient, plus tard, poussés, casés, soutenus, tandis qu'ils végéteront ainsi que j'ai végété moi-même.

Son amertume débordait, il baissa la voix, pris d'une sourde peur.

— Voyez-vous, les curés sont les plus forts, on devrait quand même être avec eux.

Marc fut pris de pitié, tant le pauvre être chétif, tremblant, enragé de médiocrité et de sottise, lui parut à plaindre. Il s'était levé, s'attendant bien à la conclusion de tous ces discours.

— Alors, monsieur, ce renseignement que je désirais demander à vos enfants?

— Les enfants ne sont pas là, répondit Savin. Une dame, notre voisine, les a menés à la promenade... Mais ils seraient là, devrai-je les laisser vous répondre, je vous en fais juge? Un fonctionnaire, en aucun cas, ne peut prendre parti. J'ai déjà assez d'ennuis à mon bureau, sans aller encore accepter des responsabilités dans cette sale histoire.

— Et, comme Marc se hâtait de saluer :

— Sans doute, bien que les juifs dévorent notre pauvre France, je n'ai rien à dire contre ce M. Simon, si

ce n'est qu'il devrait être défendu à un juif d'être instituteur. J'espère que *Le Petit Beaumontais* va faire une campagne à ce sujet... La liberté et la justice pour tous, tel doit être le vœu d'un bon républicain. Mais la patrie avant tout, n'est-ce pas? La patrie seule, quand elle est en danger!

M^me^ Savin, qui n'avait plus ouvert la bouche, accompagna Marc jusqu'à la porte, et l'air gêné toujours, dans sa soumission de femme esclave, supérieure à son dur maître, elle se contenta de sourire divinement. Puis, comme il gagnait la rue, il rencontra les enfants au bas de l'escalier, ramenés par la voisine. La fillette, Hortense, âgée de neuf ans, était déjà une petite personne, jolie et coquette, avec des yeux en dessous, qui luisaient de malice, quand elle ne les voilait pas de l'hypocrite piété, apprise chez M^lle^ Rouzaire. Mais les deux jumeaux, Achille et Philippe, l'intéressèrent davantage, deux gamins maigres et pâles, maladifs comme le père, dont les sept ans avaient la poussée revêche et sournoise de leur sang pauvre. Ils jetèrent leur sœur contre la rampe, ils faillirent la faire tomber. Et, lorsqu'ils furent montés et que la porte se rouvrit, des cris perçants d'enfant au maillot en descendirent, les cris du petit Léon, réveillé, déjà aux bras de la mère, qui allait lui donner le sein.

Dans la rue, Marc se surprit à parler tout haut. C'était complet, du paysan ignorant au petit employé imbécile et peureux, en passant par l'ouvrier abêti, fruit gâté de la caserne et du salariat. On avait beau monter, l'erreur s'aggravait d'égoïsme étroit et de lâcheté basse. Si les ténèbres restaient épaisses dans tous les esprits, il semblait que la demi-instruction acquise sans méthode, sans base scientifique sérieuse, n'aboutissait qu'à un empoisonnement de l'intelligence, à un état de corruption plus inquiétant encore. L'instruction, ah, oui! mais l'instruction totale, délivrée de l'hypocrisie et du mensonge, et qui libère en faisant toute la vérité! Et Marc, sur le terrain restreint de sa mission acceptée passionnément pour le salut d'un camarade, se mit à trembler de cet abîme d'ignorance, d'erreur et de méchanceté, qui venait de se creuser devant lui. Son inquiétude était allée en grandissant. Quelle abominable faillite, si l'on avait besoin

un jour de ces gens-là, pour une œuvre de vérité et de justice! Ces gens-là, c'était la France, la grande foule pesante, inerte, beaucoup de braves gens sans doute, mais une masse de plomb qui clouait la nation au sol, incapable d'être libre, juste, heureuse, puisqu'elle était ignorante et empoisonnée.

Comme Marc se dirigeait lentement vers l'Ecole, pour dire à son ami Simon le triste résultat de ses visites, il songea tout d'un coup qu'il n'était pas allé voir les dames Milhomme, les papetières de la rue Courte. Et, bien qu'il n'espérât rien non plus de ce côté-là, il voulut remplir son mandat jusqu'au bout.

Les Milhomme étaient deux frères, de Maillebois, dont l'aîné, Edouard, avait hérité d'un oncle une petite boutique de papeterie, où il vivotait avec sa femme, très casanier et modeste de tempérament, tandis que le cadet, Alexandre, remuant et ambitieux, était en train de gagner une fortune, en battant la province, comme voyageur de commerce. Mais la mort s'abattit sur eux : l'aîné partit le premier dans un tragique accident, une chute au fond d'une cave ; l'autre, six mois plus tard, fut foudroyé par une congestion pulmonaire, à l'autre bout de la France. Les deux femmes restèrent veuves, l'une avec son humble boutique, l'autre avec une vingtaine de mille francs, les premières économies de la fortune espérée. Et ce fut Mme Edouard, une femme de décision et d'adroite politique, qui eut l'idée de décider sa belle-sœur, Mme Alexandre, à s'associer, à venir mettre ses vingt mille francs dans le commerce de papeterie, ce qui permettrait d'y joindre la vente des livres classiques et des fournitures scolaires. Chacune avait un enfant, un garçon, et depuis lors les dames Milhomme, comme on les nommait, Mme Edouard avec son petit Victor, et Mme Alexandre avec son petit Sébastien, faisaient ménage ensemble, vivaient dans une étroite communauté d'intérêts, malgré l'opposition radicale de leur nature.

Mme Edouard pratiquait, non pas qu'elle fût d'une foi solide, mais les nécessités de son commerce avant tout, elle avait une clientèle pieuse qu'elle ne pouvait mécontenter. Au contraire, Mme Alexandre, libérée par son mariage avec un gros garçon, bon vivant et athée, avait déserté

l'église, refusant d'y remettre les pieds. Et ce fut encore Mme Edouard, la forte tête, la diplomate, qui tira le parti le plus ingénieux de cette divergence. Leur clientèle s'était élargie, leur boutique, heureusement placée entre l'école des Frères et l'école laïque, se trouvait comme à cheval, avec ses fournitures classiques, convenant aux deux, les livres, les tableaux, les images, sans parler des cahiers, des plumes et des crayons. Aussi décidèrent-elles que chacune garderait sa façon de penser et d'agir, l'une avec les curés, l'autre avec les libres penseurs, de manière à satisfaire les deux partis ; et même, comme sanction publique, afin que personne n'en ignorât, Sébastien fut mis à l'école laïque, avec le juif Simon, tandis que Victor restait à l'école des Frères. Ainsi réglée, menée avec une adresse supérieure, l'association prospéra, ces dames Milhomme eurent une des boutiques les plus achalandées de Maillebois.

Marc s'était arrêté dans la rue Courte, où il n'y avait que deux maisons, la papeterie et le presbytère, et il regarda un instant cette papeterie, avec sa vitrine où les images de sainteté se mêlaient à des tableaux scolaires, exaltant la République, tandis que des journaux illustrés, pendus à des ficelles, barraient presque la porte. Il allait finir par entrer, lorsque justement Mme Alexandre parut sur le seuil, grande et blonde, l'air très doux, le visage déjà fané à trente ans, mais éclairé toujours d'un faible sourire. Et elle avait dans ses jupes son petit Sébastien, qu'elle adorait, un enfant de sept ans, doux et blond comme elle, très beau, les yeux bleus, le nez fin et la bouche aimable.

Elle connaissait Marc, elle lui parla la première du crime abominable, dont elle semblait hantée.

— Ah! quelle histoire, monsieur Froment! Et dire que ça s'est passé là, si près de nous! Ce pauvre petit Zéphirin, je le voyais sans cesse passer, aller et revenir de l'école, et il entrait si souvent, pour ses cahiers et ses plumes!... Je n'en dors plus, depuis que j'ai vu le corps, une des premières.

Puis, elle parla de Simon, de la peine où il était, en femme compatissante. Elle le jugeait très bon, très honnête, à cause du grand intérêt qu'il portait à son petit

Sébastien, un de ses élèves intelligents et dociles. Jamais on ne lui ferait croire qu'il fût capable d'une action si affreuse. Le modèle d'écriture dont on parlait tant, n'aurait rien prouvé, même si on avait trouvé le pareil à l'école.

— Nous en vendons, monsieur Froment, et j'ai cherché déjà, parmi ceux que nous avons en magasin... Aucun, il est vrai, ne porte les mots : " Aimez-vous les uns les autres ".

A ce moment, Sébastien, qui écoutait attentivement, leva la tête.

— Moi, j'en ai vu un pareil, mon cousin Victor en avait rapporté un de chez les Frères, où il y avait ça.

La mère resta stupéfaite.

— Que dis-tu? mais tu ne m'en as pas parlé!

— Bien sûr, tu ne me demandais pas. Puis, Victor m'avait défendu de rien dire, parce que c'est défendu, d'emporter les modèles.

— Alors, où est-il, celui-là?

— Ah! je ne sais pas. Victor l'a caché quelque part, pour ne pas être grondé.

Marc suivait la scène, saisi, dans une joie vive, le cœur battant d'espoir. Est-ce que la vérité allait naître enfin, de la bouche de cet enfant? Cela pouvait être le faible rayon qui, peu à peu, s'élargit, resplendit en une éclatante lumière. Et il posait déjà des questions nettes et décisives à Sébastien, lorsque M^me^ Edouard, accompagnée de Victor, rentra d'une visite qu'elle était allée faire justement au frère Fulgence, sous le prétexte d'un règlement de fourniture.

Plus grande encore que sa belle-sœur, M^me^ Edouard était brune et d'aspect viril, avec une grosse face carrée, le geste brusque, le verbe haut. Bonne femme au fond, honnête à sa manière, elle n'aurait pas fait tort d'un sou à son associée, sur qui elle pesait de toute sa domination. Elle était l'homme dans leur ménage, et l'autre n'avait pour se défendre que sa force d'inertie, sa douceur même, dont elle usait pendant des semaines, des mois, ce qui finissait souvent par lui donner la victoire. Et Victor était aussi, à neuf ans, un gros garçon carré, la tête forte et brune, le visage épais, en opposition complète avec son cousin Sébastien.

Tout de suite mise au courant, Mme Edouard regarda sévèrement son fils.

— Comment ça, un modèle? tu as volé un modèle chez les Frères et tu l'as apporté chez nous?

Victor avait jeté à Sébastien un regard désespéré et furieux.

— Mais non, maman!

— Mais si, monsieur! puisque ton cousin l'a vu. Il ne ment pas d'habitude.

L'enfant cessa de répondre, lançant toujours à son cousin des coups d'œil terribles ; et celui-ci n'était pas à son aise, car il vivait en admiration devant la force physique de son camarade de jeux, il faisait d'ordinaire l'ennemi vaincu et rossé, quand ils jouaient à la guerre ensemble. C'étaient, sous la conduite du plus âgé, des chevauchées effrayantes, des galops sans fin au travers de la maison, dans lesquels le plus jeune, si doux et si tendre, se laissait entraîner avec une sorte de terreur ravie.

— Il ne l'a sans doute pas volé, fit remarquer indulgemment Mme Alexandre. Peut-être l'aura-t-il emporté de l'école par mégarde.

Et, pour que son cousin lui pardonnât d'avoir été indiscret, Sébastien se hâta de confirmer cette supposition.

— Bien sûr, c'est comme ça, je n'ai pas dit qu'il avait volé le modèle.

Cependant, Mme Edouard, calmée, n'exigeait plus violemment une réponse de Victor, devant son silence, son obstination à ne pas avouer. Elle venait certainement de réfléchir qu'il était peu prudent de vider cette question devant un étranger, sans en mesurer toutes les graves conséquences. Elle se vit prenant parti, indisposant l'école des Frères ou l'école laïque, perdant du coup l'une de ses deux clientèles ; et elle lança un regard dominateur à Mme Alexandre, en se contentant de dire à son fils :

— C'est bien, rentrez, monsieur, nous allons régler cela tout à l'heure. Réfléchissez, et si vous ne m'avouez pas la vérité vraie, vous aurez affaire à moi.

Puis, se tournant vers Marc :

— Nous vous dirons ça, monsieur, et vous pouvez

compter qu'il parlera, s'il ne veut pas recevoir une fessée dont il se souviendra longtemps.

Marc ne put insister, malgré l'ardent désir où il était d'avoir immédiatement la vérité entière, certaine, pour la porter à Simon, comme une délivrance. Il ne doutait plus pourtant du fait décisif, de la preuve triomphante, que le hasard venait de mettre entre ses mains, et il courut tout de suite chez son ami lui rendre compte de son après-midi, ses échecs successifs chez les Bongard, les Doloir et les Savin, puis sa trouvaille inespérée, chez les dames Milhomme. Simon l'écouta tranquillement, sans témoigner la grosse joie à laquelle il s'attendait. Ah! il y avait des modèles semblables chez les Frères? Ça ne l'étonnait pas. Quant à lui, pourquoi se serait-il tourmenté, puisqu'il était innocent?

— Je te remercie bien de toute la peine que tu prends, mon bon ami, ajouta-t-il. Et je comprends toute l'importance du témoignage de cet enfant. Mais, vois-tu, je ne puis me faire à cette idée que mon sort dépend de ce qu'on dira ou de ce qu'on ne dira pas, du moment que je ne suis coupable de rien. Cela, pour moi, est éclatant comme le jour.

Egayé, Marc eut un bon rire. Il partageait maintenant cette absolue confiance. Et, après avoir causé un instant, il s'en allait, lorsqu'il rentra pour demander :

— Et le beau Mauraisin, a-t-il fini par venir te voir?

— Non, pas encore.

— Alors, mon camarade, c'est qu'il a voulu connaître auparavant l'opinion de tout Maillebois. Je l'avais aperçu ce matin avec le père Crabot, puis avec M^lle^ Rouzaire. Et voilà que, pendant mes courses de cette après-midi, je crois bien l'avoir de nouveau rencontré, à deux reprises, comme il se glissait furtivement dans la ruelle des Capucins et comme il se rendait ensuite chez le maire... Il fait son enquête, pour ne pas avoir le regret de n'être pas avec les plus forts.

Simon, d'un tel calme jusque-là, eut un mouvement d'inquiétude, car il avait gardé timidement le respect et la crainte de ses supérieurs. Dans toute cette catastrophe, son seul souci était le gros scandale possible, qui pouvait lui coûter sa place, ou du moins le faire mal

noter. Et il allait confesser cette appréhension, lorsque, justement, Mauraisin se présenta, d'un air froid et soucieux. Enfin, il se risquait.

— Oui, monsieur Simon, je suis accouru, à cause de cette horrible histoire. Je suis désespéré, pour l'école, pour vous tous et pour nous-mêmes. C'est très grave, très grave, très grave.

Et, dans sa petite taille, l'inspecteur primaire se redressait, en laissant tomber les mots avec une sévérité croissante. Il avait donné une poignée de main sèche à Marc, qu'il savait très aimé de son supérieur, l'inspecteur d'académie Le Barazer. Mais il le regardait de biais, à travers son éternel binocle, comme pour l'inviter à se retirer. Marc ne put rester davantage, très ennuyé de laisser Simon, qu'il voyait pâlir devant cet homme dont il dépendait, lui qui montrait tant de courage depuis le matin. Et il finit par rentrer chez lui, sous cette mauvaise impression nouvelle, la défaveur de ce Mauraisin, dans lequel il flairait un traître.

La soirée fut très paisible chez ces dames. Ni Mme Duparque, ni Mme Berthereau ne reparlèrent du crime ; et la petite maison se rendormait dans sa paix morte, comme si rien de la rue tragique n'y fût jamais entré. Marc crut donc prudent de n'en pas souffler mot non plus, muet sur l'emploi si mouvementé de son après-midi. Le soir, en se couchant, il se contenta de dire à sa femme qu'il était absolument rassuré sur le sort de son ami Simon. Geneviève s'en montra heureuse, et ils causèrent assez tard, car ils n'étaient plus jamais seuls, comme étrangers, dans cette maison où ils ne pouvaient parler librement. Leur sommeil, aux bras l'un de l'autre, fut délicieux, en une reprise de leur être tout entier. Mais, le matin, Marc eut le douloureux étonnement de trouver dans *Le Petit Beaumontais* un article abominable contre Simon. Il se rappelait la note de la veille, si sympathique, comblant l'instituteur d'éloges ; et, voilà qu'un jour avait suffi, le revirement était complet, le juif se trouvait sauvagement sacrifié, accusé nettement du crime ignoble, avec une extraordinaire perfidie d'hypothèses et d'interprétations fausses. Que s'était-il donc passé, quelle influence puissante avait agi, d'où venait cet article

empoisonné, si soigneusement construit pour condamner à jamais le juif dans l'ignorance populaire, avide de mensonge? Un tel mélodrame, aux mystérieuses complications, aux invraisemblances extraordinaires de conte bleu, allait être, il le sentit bien, la légende devenue réalité, la vérité certaine dont les gens ne voudraient plus démordre. Et il eut encore, lorsqu'il l'eut achevé, cette sensation d'un sourd travail dans l'ombre, de la besogne immense que des forces mystérieuses faisaient depuis la veille, afin de perdre l'innocent et de sauver ainsi le coupable inconnu.

Cependant, aucun événement nouveau ne s'était produit, les magistrats n'avaient pas reparu, il n'y avait toujours là que les gendarmes gardant la chambre du crime, où le pauvre petit corps attendait d'être enseveli. La veille, l'autopsie n'avait fait que confirmer la brutalité du viol, avec des détails immondes. Zéphirin était mort étranglé, ainsi que l'indiquaient, à son cou, les dix doigts frénétiques marqués en trous violâtres. Et les obsèques venaient d'être fixées à l'après-midi, on faisait des préparatifs pour leur donner une solennité vengeresse, les autorités y assisteraient, disait-on, ainsi que tous les petits camarades, l'école des Frères au grand complet.

Marc, repris de souci, passa donc une matinée mauvaise. Il ne retourna pas tout de suite chez Simon, se proposant d'y aller seulement le soir, après le convoi. Il se contenta de se promener au travers de Maillebois, qu'il trouva comme assoupi, gorgé d'horreurs, dans l'attente du prochain spectacle. Et il s'était un peu remis, il achevait de déjeuner avec ces dames, égayé par le babil de sa petite Louise, très en fête ce jour-là, lorsque la servante Pélagie, qui apportait le dessert, une belle tarte aux prunes, ne put se tenir de dire sa grosse joie.

— Vous savez, madame, on est en train de l'arrêter, ce brigand de juif... Enfin, ce n'est pas malheureux!

Très pâle, Marc demanda :

— On arrête Simon, comment le savez-vous?

— Mais toute la rue le dit, monsieur. Le boucher d'en face vient de courir, pour voir.

Marc jeta sa serviette, se leva et sortit, sans toucher à la tarte. Ces dames restèrent suffoquées, blessées d'un

tel manque de savoir-vivre. Geneviève elle-même parut mécontente.

— Il devient fou, dit sèchement Mme Duparque. Ah! ma chère petite, je t'avais bien prévenue. Où il n'y a pas de religion, il n'y a pas de bonheur possible.

En effet, dans la rue, Marc vit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Tous les marchands étaient sur leurs portes, des gens galopaient, on entendait des exclamations, un flot montant de cris et de huées. Et il se hâtait, il prenait la rue Courte, quand il aperçut les dames Milhomme, avec leurs enfants, au seuil de la papeterie, très intéressées elle aussi par le grand événement. Tout de suite il songea qu'il y avait là un bon témoignage, dont il fallait s'assurer.

— C'est donc vrai, leur demanda-t-il, on arrête M. Simon?

— Mais oui, monsieur Froment, répondit Mme Alexandre de son air doux. Nous venons de voir passer le commissaire.

— Et vous savez, dit à son tour Mme Edouard, en le regardant nettement en face, sans attendre la question qu'elle lisait déjà dans ses yeux, vous savez, ce prétendu modèle d'écriture, il est bien certain que Victor ne l'a jamais eu entre les mains. Je l'ai interrogé, je suis convaincue qu'il ne ment pas.

L'enfant leva son menton carré, ses gros yeux de tranquille impudence.

— Non, bien sûr que je ne mens pas.

Surpris, le cœur glacé d'un grand froid, Marc s'était tourné vers Mme Alexandre.

— Alors, madame, que disait donc votre fils? Il avait vu ce modèle entre les mains de son cousin, il l'affirmait.

L'air troublé, la mère ne répondit pas immédiatement. Son petit Sébastien, si tendre, s'était réfugié dans ses jupes, comme pour y cacher son visage ; et, d'une main frémissante et machinale, elle lui caressait les cheveux, elle semblait lui envelopper la tête d'une protection inquiète.

— Sans doute, monsieur Froment, il l'avait vu, il croyait l'avoir vu. Mais à présent il n'en est plus très sûr,

il craint de se tromper. Alors, vous comprenez, il n'y a plus rien à dire.

Ne voulant pas insister auprès des deux femmes, Marc s'adressa directement au petit garçon.

— C'est bien vrai, ça, que tu n'as pas vu le modèle? Un mensonge, mon enfant, il n'y a rien de si vilain au monde.

Sébastien, sans répondre, enfonça davantage sa face dans les jupes de sa mère, et il éclata en gros sanglots. C'était évident, Mme Edouard avait imposé sa volonté de bonne commerçante, qui craignait de perdre l'une ou l'autre de ses deux clientèles, si elle prenait parti. Elle devenait de roc, on n'en tirerait plus rien. Pourtant, elle daigna donner discrètement ses raisons.

— Mon Dieu! monsieur Froment, nous ne sommes contre personne, nous autres, qui avons besoin de tout le monde, à cause de notre commerce... Seulement, il faut bien le dire, toutes les apparences accusent M. Simon. Ainsi ce train, qu'il dit avoir manqué, ce billet de retour qu'il aurait jeté dans la gare, cette rentrée à pied, ce voyage de six kilomètres, sans que personne l'ait vu. Puis, vous savez, Mlle Rouzaire a parfaitement entendu du bruit, vers onze heures moins vingt, lorsque lui prétend n'être rentré qu'une heure plus tard. Expliquez-moi encore comment il se fait que M. Mignot ait dû l'aller réveiller, à près de huit heures, lui qui d'habitude se lève de si grand matin... Enfin, il se justifiera peut-être, espérons-le pour lui.

Marc l'arrêta d'un geste. Elle récitait là ce qu'il venait de lire dans *Le Petit Beaumontais*, il en était épouvanté. D'un regard, il enveloppa les deux femmes, l'une d'une inconscience têtue, l'autre toute tremblante, pris lui-même d'un frisson, devant leur brusque mensonge, dont les conséquences pouvaient être si graves. Et il les quitta, il courut chez Simon.

Une voiture fermée stationnait à la porte, que gardaient deux agents. La consigne était sévère, pourtant Marc finit par entrer. Pendant que deux autres agents surveillaient Simon, dans la salle même de l'école, le commissaire de police, qui était venu avec un mandat d'amener signé du juge d'instruction Daix, procédait à une nou-

velle perquisition minutieuse, au travers de toute la maison, en quête sans doute du fameux modèle d'écriture. Mais il ne trouvait rien, et Marc s'étant permis de demander à un des agents si une perquisition pareille avait été faite chez les Frères de la Doctrine chrétienne, celui-ci le regarda d'un air ahuri : une perquisition chez les bons Frères, pourquoi? D'ailleurs, Marc haussait déjà les épaules de sa naïveté, car on aurait pu certainement aller chez les Frères, il devait y avoir beau temps qu'ils avaient tout brûlé, tout détruit. Il se contenait pour ne pas crier sa révolte, l'impuissance où il se sentait à faire la vérité l'emplissait d'un véritable désespoir. Pendant une heure encore, il dut attendre dans le vestibule que le commissaire eût terminé ses recherches. Enfin, il put voir un instant Simon, comme les agents l'emmenaient. Mme Simon et ses deux enfants étaient également là, et elle se jeta en sanglotant au cou de son mari, pendant que le commissaire, un brave homme bourru, affectait d'avoir à donner les derniers ordres. Il y eut une scène déchirante.

Simon, brisé, livide, devant cet écroulement de sa carrière, s'efforçait de montrer un grand calme.

— Ne te chagrine donc pas, ma chérie. Ça ne peut être qu'une erreur, une abominable erreur. Tout va certainement s'expliquer, dès qu'on m'interrogera, et je vais te revenir bientôt.

Mais elle sanglotait plus violemment, son beau visage noyé, égaré, tandis qu'elle soulevait Joseph et Sarah, les pauvres petits, pour qu'il les baisât encore.

— Oui, oui, les chers enfants, aime-les bien, soigne-les bien, jusqu'à mon retour... Je t'en prie, ne pleure plus, tu vas m'ôter tout mon courage.

Il s'arrachait de son étreinte, lorsqu'il aperçut Marc, et ses yeux s'éclairèrent d'une joie infinie. Vivement, il avait saisi la main que celui-ci lui tendait.

— Ah! mon camarade, merci! Préviens tout de suite mon frère David, et dis-lui bien que je suis innocent. Il cherchera partout, il trouvera le coupable, c'est à lui que je confie mon honneur et celui de mes enfants.

— Sois tranquille, répondit simplement Marc, étrangl par l'émotion, je l'aiderai.

Le commissaire revenait, mettant fin à la scène ; et il fallut emmener Mme Simon éperdue, au moment où Simon sortait, entre les deux agents de police. Alors, ce qui se passa fut monstrueux. Les obsèques du petit Zéphirin étaient fixées à trois heures, et l'on avait décidé l'arrestation pour une heure, de façon à éviter une coïncidence fâcheuse. Mais la perquisition s'était tellement prolongée, que la rencontre se produisit. Lorsque Simon parut, en haut du petit perron, la place était déjà pleine de curieux accourus pour voir le convoi, dans un élan de pitié fiévreuse et bavarde. Aussi cette foule, nourrie des contes du *Petit Beaumontais*, encore secouée par l'horreur du crime, poussa-t-elle des cris, dès qu'elle aperçut l'instituteur, le juif maudit, le tueur de petits enfants, qui avait besoin pour ses maléfices de leur sang vierge, encore sanctifié par l'hostie. C'était la légende désormais indestructible, volant de bouche en bouche, affolant la cohue grondante et menaçante.

— A mort, à mort, l'assassin, le sacrilège!... A mort, à mort, le juif!

Glacé, plus pâle et plus rigide, Simon répondit, du haut des marches, par un cri qui ne devait plus cesser, sortir continuellement de ses lèvres, comme la voix même de sa conscience :

— Je suis innocent! je suis innocent!

Alors, ce fut de la rage, les huées montèrent en tempête, une vague énorme déferla, pour s'emparer du misérable, le rouler, le déchirer.

— A mort, à mort, le juif!

Vivement, les agents avaient poussé Simon dans la voiture, et le cocher lançait son cheval au grand trot, pendant que lui, sans se lasser, criait toujours, dominant l'orage :

— Je suis innocent! je suis innocent! je suis innocent!

Derrière la voiture, tout le long de la Grand'Rue, la foule galopa, hurla plus fort. Et Marc, resté sur la place, étourdi, le cœur angoissé, songeait à la manifestation contraire, aux rumeurs indignées, aux explosions de révolte, qui avaient accueilli la fin de la distribution des prix, chez les Frères, l'avant-veille. Deux jours à peine avaient donc suffi pour retourner l'opinion, et il était

terrifié de l'adresse incomparable, de la cruelle promptitude avec lesquelles avaient œuvré les mains mystérieuses, qui venaient d'amasser tant de ténèbres. Ses espoirs avaient croulé, il sentait la vérité obscurcie, vaincue, en péril de mort. Jamais encore il n'avait éprouvé une détresse pareille.

Mais le cortège se formait, pour les obsèques du petit Zéphirin. Et Marc vit que Mlle Rouzaire, qui amenait les fillettes de sa classe, avait assisté au calvaire de Simon, sans un geste de sympathie, l'air confit en sa dévotion officielle. Mignot, entouré de quelques-uns des élèves, n'était pas venu non plus serrer la main de son directeur, la mine maussade et gênée, souffrant sans doute de la lutte entre son bon cœur et son intérêt. Enfin, le cortège défila, se dirigea vers l'église Saint-Martin, au milieu d'une pompe extraordinaire. Là encore on sentait avec quel soin des mains savantes avaient tout organisé, pour attendrir la population, exalter sa pitié et son besoin de vengeance. D'abord, autour du petit cercueil, se trouvaient les camarades de Zéphirin, ayant fait récemment, en même temps que lui, leur première communion. Puis, c'était le maire Darras, accompagné des autorités, qui conduisait le deuil. Ensuite, les élèves des Frères défilaient au grand complet, ayant à leur tête le frère Fulgence, suivis de ses trois aides, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias. On remarqua beaucoup l'importance du Frère Fulgence, allant, venant, commandant, poussant son agitation jusqu'à s'occuper des fillettes de Mlle Rouzaire, comme si elles eussent été sous ses ordres. Et il y avait encore des capucins, avec leur supérieur, le père Théodose, des jésuites venus du collège de Valmarie, avec le recteur, le père Crabot, des prêtres accourus de partout, une telle pluie de robes et de soutanes, que l'Eglise entière semblait avoir été mobilisée afin de s'assurer un triomphe, en réclamant comme sien ce pauvre petit corps, souillé et ensanglanté, mené en un si beau cortège. Des sanglots éclataient sur tout le passage, des voix furieuses crièrent :

— Mort aux juifs! mort aux juifs!

Un dernier incident acheva de renseigner Marc, le cœur noyé d'amertume. Il aperçut dans la foule l'inspec-

teur primaire Mauraisin, venu sans doute de Beaumont, comme la veille, pour se faire une ligne de conduite. Et, au moment où le père Crabot passait, il vit très bien les deux hommes se sourire, échanger un discret salut, en gens qui se comprenaient et qui s'approuvaient. Toute la monstrueuse iniquité, tissée dans l'ombre depuis deux jours, lui apparut sous le ciel clair, pendant que les cloches de Saint-Martin sonnaient, fêtant le pauvre petit mort, dont on allait exploiter la fin tragique.

Mais une main rude s'était posée sur l'épaule de Marc, une voix de rageuse ironie lui fit tourner la tête.

— Eh bien! mon brave et innocent collègue, qu'est-ce que j'avais dit? Voilà le sale juif convaincu d'avoir violé et étranglé son neveu, et pendant qu'il roule vers la prison de Beaumont, voilà les bons Frères qui triomphent!

C'était l'instituteur Férou, le meurt-de-faim révolté, plus dégingandé encore, avec ses cheveux en désordre, sa longue tête osseuse, où ricanait sa bouche large.

— Comment les accuser, puisque le petit mort est à eux, à eux seuls, avec leur bon Dieu? Ah! sûrement, personne n'osera les accuser, maintenant que tout Maillebois les a vus l'enterrer en grande procession!... Le plus drôle, c'est le bourdonnement de cette mouche saugrenue, de cet imbécile Frère Fulgence, qui se cogne à tout le monde. Trop de zèle! Et vous avez vu le père Crabot, avec son sourire si fin, derrière lequel il doit y avoir pas mal de sottise, malgré son renom d'habileté triomphante. Mais, rappelez-vous ce que je vous dis, le plus fort, le seul fort d'eux tous est certainement le père Philibin, qui prend des airs de grosse bête. Vous pouvez le chercher aujourd'hui, celui-là, il n'y a pas de danger qu'il soit venu. Le voilà terré dans l'ombre, et soyez certain qu'il y fait de la belle besogne... Ah! je ne sais pas qui est le coupable, aucun de ceux-ci sûrement, mais il est de la boutique, cela saute aux yeux, et ils bouleverseront la terre, plutôt que de le livrer!

Puis, voyant Marc hocher la tête, accablé et silencieux :

— Alors, vous comprenez, bonne occasion pour écraser la laïque. Un instituteur communal pédéraste et assassin, hein! quelle machine de guerre, comme on va nous régler notre compte, à nous tous, les sans-Dieu et les sans-

patrie!... Mort aux vendus et aux traîtres! mort aux juifs!

Et il se perdit dans la foule, en agitant ses grands bras. Ainsi qu'il le disait, avec son outrance d'amère plaisanterie, il s'en moquait au fond, de finir sur un bûcher, revêtu d'une chemise soufrée, ou de crever de faim dans sa misérable école du Moreux.

Le soir, après un dîner muet, en compagnie de ces dames, dans la petite maison froide, lorsque Marc se retrouva au lit, avec Geneviève, celle-ci qui le voyait désespéré, le prit doucement, d'une étreinte d'amante, et se mit à fondre en larmes. Il en fut touché infiniment, car il avait senti, ce jour-là, entre eux, comme un ébranlement léger, un commencement de séparation. Il la serra sur son cœur, ils pleurèrent ensemble, longtemps, sans parler.

Puis, d'une voix un peu hésitante, elle finit par dire :

— Ecoute, mon bon Marc, je crois que nous ferions bien de ne pas rester davantage chez grand'mère. Nous partirions demain.

Très surpris, il la questionna.

— Est-ce qu'elle aurait assez de nous? est-ce que tu es chargée de me prévenir?

— Oh! non, non!... Au contraire, ça désolerait maman. Il faudrait inventer un prétexte, nous faire envoyer une dépêche.

— Eh bien! alors, pourquoi ne point passer ici notre mois entier, comme d'habitude? Sans doute, il y a quelques froissements, mais je ne me plains pas.

Geneviève demeura un instant gênée, n'osa confesser sa sourde inquiétude, de s'être sentie détachée un peu de son mari, tout un soir, dans l'air d'hostilité dévote où la faisait vivre sa grand'mère. Il lui avait semblé que ses idées et ses sentiments de jeune fille lui revenaient, la heurtaient contre sa vie actuelle d'épouse et de mère. Mais c'était là un frisson à peine, et elle redevint gaie et confiante, sous les caresses de Marc. Près d'elle, dans le berceau, elle entendait le doux souffle régulier de sa petite Louise.

— Tu as raison, restons ici, et fais ton devoir comme tu l'entendras. Nous nous aimons trop pour ne pas être heureux toujours.

## III

Et, dès lors, ce fut réglé, on ne parla plus de l'affaire Simon, dans la petite maison de ces dames. On y évitait jusqu'à la moindre allusion pour éviter de pénibles querelles. Aux repas, on causait simplement du beau temps, comme à mille lieues de Maillebois, où soufflait une passion de plus en plus furieuse, une tempête de discussions telle, que de vieux amis de trente ans et des familles même se fâchaient, en arrivaient aux menaces et aux coups. Et Marc, si désintéressé, si muet chez les parentes de Geneviève, était au dehors un des plus ardents, l'héroïque ouvrier de la vérité et de la justice.

Le soir de l'arrestation de Simon, il avait décidé la femme de celui-ci à se réfugier, avec ses enfants, près de son père et de sa mère, les Lehmann, les petits tailleurs qui habitaient une étroite maison noire de la rue du Trou. On était en vacance, l'école se trouvait fermée, et d'ailleurs l'instituteur adjoint Mignot restait, pour garder le bâtiment, tout entier à ses pêches matinales dans la Verpille, la rivière voisine. Mlle Rouzaire elle-même, cette année-là, avait renoncé à son voyage habituel chez une tante éloignée, voulant être de l'affaire, où son témoi-

gnage devait avoir tant d'importance. Et Mme Simon, laissant les meubles, pour qu'on ne crût pas à une fuite éperdue, à un aveu du crime, sans espoir de retour, avait donc emmené Joseph et Sarah, rue du Trou, avec une seule malle, comme si elle était allée simplement en villégiature chez ses parents, pour quelques semaines.

Dès lors, il ne se passa guère de jour sans que Marc rendît visite aux Lehmann. La rue du Trou, qui donnait dans la rue Plaisir, était une des plus sordides du quartier pauvre, et la maison, à un étage, se composait seulement, au rez-de-chaussée, d'une boutique obscure, d'une arrière-boutique plus obscure encore, puis, au-dessus, de trois chambres, où l'on montait par un escalier noir, sans compter en haut le vaste grenier, la seule pièce où descendait parfois un rayon de soleil. L'arrière-boutique, d'une humidité verdâtre de cave, servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Rachel reprit sa chambre morne de jeune fille, et le vieux ménage dut se contenter d'une seule pièce, pour abandonner la troisième aux deux enfants, qui avaient heureusement le grand grenier à eux, une gaie et vaste salle de récréation. Et c'était pour Marc un continuel sujet de surprise qu'une adorable femme comme Rachel, d'une beauté si rare, eût poussé dans un tel cloaque, de parents besogneux, sous l'écrasement d'un long atavisme d'inquiète misère. A cinquante-cinq ans, le père Lehmann était le juif classique, petit et chafouin, au grand nez, aux yeux clignotants, la bouche perdue au fond d'une épaisse barbe grise. Le métier l'avait déjeté, une épaule plus haute que l'autre, ajoutant à son attitude humble comme une continuelle gêne anxieuse. Sa femme, qui tirait l'aiguille avec lui du matin au soir, se perdait dans son ombre, encore plus effacée d'humilité et de sourde angoisse. Tous deux menaient une petite existence difficile, la vie gagnée à grand'peine par un travail acharné, grâce à une clientèle lentement acquise, les rares israélites à leur aise de la contrée, quelques chrétiens désireux de bon marché. L'or de la France dont se gorgeait la Juiverie, à en croire les antisémites, ne s'entassait certainement pas là, et une grande pitié serrait le cœur, devant ces deux vieilles gens, si las et si pauvres, toujours

tremblants qu'on ne vînt leur retirer de la bouche le pain si chèrement payé.

Mais, chez les Lehmann, Marc fit la connaissance de David, le frère de Simon. Il venait d'accourir, appelé par dépêche, dès le soir de l'arrestation. L'aîné de trois ans, il était plus grand, plus fort que son frère, avec une face pleine, au ferme dessin, aux yeux clairs et énergiques. Après la mort de leur père, le petit horloger de Beaumont ruiné par un procès, et pendant que son cadet Simon entrait à l'Ecole normale, David s'était engagé, avait servi douze ans. Puis, lieutenant déjà, au moment de passer capitaine, après des luttes, des amertumes sans nombre, il avait donné sa démission, ne trouvant plus le courage de résister aux avanies que sa qualité de juif lui attirait de la part de ses camarades et de ses chefs. Il y avait cinq ans de cela, Simon allait épouser Rachel Lehmann, dans un coup de passion pour sa beauté, et David, resté garçon, homme d'initiative et d'énergie, s'était avisé d'une entreprise, d'une exploitation à laquelle personne ne songeait, de vastes carrières de sable et de cailloux, jusque-là inutilisées. Elles se trouvaient sur le domaine de la Désirade, qui appartenait encore au banquier milliardaire, le baron Nathan, lequel voulut bien passer, à bas prix, un bail de trente années, avec un coreligionnaire, dont l'activité, le net esprit travailleur le séduisirent. Et c'était ainsi que David était en train de réaliser une fortune, ayant déjà gagné une centaine de mille francs en trois années, se trouvant à la tête d'une grosse affaire qui lui prenait toutes ses heures.

Cependant, il n'hésita pas, lâcha tout, confia l'entreprise à un contremaître en qui il avait confiance. Et, dès sa première conversation avec Marc, sa conviction de l'innocence de son frère fut absolue. Il n'en avait d'ailleurs pas douté un instant, devant l'impossibilité matérielle d'un tel acte commis par un tel homme, l'homme qu'il connaissait le mieux au monde, un autre lui-même. Il y avait là, pour lui, une certitude, comme la certitude de la lumière, au plein soleil de midi. Mais, malgré sa calme bravoure, il montrait une grande prudence, née du besoin de ne pas nuire à son frère et de la sensation où il était de leur impopularité de juifs. Aussi,

lorsque Marc lui dit passionnément son soupçon, la culpabilité nécessaire, certaine d'un des Frères de la Doctrine chrétienne, s'efforça-t-il de le calmer, d'accord avec lui au fond, mais désireux qu'on n'abandonnât pas la piste du rôdeur, de l'assassin de hasard entré et sorti par la fenêtre. Il craignait d'exciter davantage l'opinion par une accusation sans preuve, il prévoyait les toutes-puissances coalisées contre lesquelles il se briserait, s'il n'avait en main le fait décisif. Et, en attendant, afin que Simon bénéficiât du doute dans l'esprit de ses juges, pourquoi ne pas reprendre l'hypothèse de ce rôdeur, que tout le monde avait admise, au moment de la découverte du crime? C'était une base d'opérations provisoire excellente, les Frères se trouvant trop avertis, trop soutenus, pour qu'une campagne contre eux ne tournât pas contre l'accusé.

David avait enfin pu voir Simon en présence du juge d'instruction Daix, et tous deux s'étaient senti le même cœur, la même volonté âpre et forte, dans la longue étreinte échangée. Il l'avait revu ensuite à la prison, et les nouvelles qu'il apportait de lui chez les Lehmann étaient toujours les mêmes, un grand désespoir, un continuel et inquiétant travail cérébral pour déchiffrer l'énigme, une extraordinaire énergie à défendre son honneur et celui de ses enfants. Lorsque David racontait sa visite, en présence de Marc, dans la petite boutique obscure, celui-ci était profondément ému des larmes muettes de M^me^ Simon, si belle et si douloureuse, en son abandon de femme tendre, foudroyée par le destin. Les Lehmann, eux aussi, ne trouvaient que des soupirs, un désespoir éperdu de pauvre gens, résignés sous le mépris. Ils continuaient de tirer l'aiguille, convaincus également de l'innocence de leur gendre, mais n'osant même la proclamer tout haut devant leur clientèle, dans la terreur d'aggraver son cas et de perdre leur pain. Le pis était que l'effervescence grandissait à Maillebois et qu'une bande de braillards, un soir, était venue briser les vitres de la boutique. Il avait fallu vivement mettre les volets. De petites affiches manuscrites donnaient rendez-vous aux patriotes pour faire flamber la maison. Et, pendant quelques jours, un dimanche surtout, à la sortie d'une

solennité religieuse, chez les Capucins, la passion antisémite devint telle, que le maire Darras dut demander de la police à Beaumont, jugeant nécessaire de faire garder la rue du Trou, afin d'empêcher quelque saccage.

D'heure en heure, l'affaire déviait, s'empoisonnait, se changeait en un champ de bataille social où les partis allaient s'égorger. Sans doute, des ordres avaient été donnés au juge Daix pour qu'il menât rondement l'instruction. En moins d'un mois, il convoqua, interrogea tous les témoins, Mignot, Mlle Rouzaire, le père Philibin, le frère Fulgence, des enfants de l'école, des employés de chemin de fer. Le frère Fulgence, avec son exubérance ordinaire, tint à ce que ses trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, fussent aussi interrogés ; et il exigea même qu'on pratiquât une perquisition dans son école, au sujet du modèle d'écriture : naturellement, on ne trouva rien. Mais Daix crut devoir surtout procéder à une minutieuse enquête sur le rôdeur qui aurait pu, la nuit du mercredi au jeudi, s'introduire près de la victime. Dans chacun de ses interrogatoires, Simon n'avait cessé de jeter son cri d'innocence, disant simplement au juge de chercher le coupable. Et celui-ci venait de lancer sur les routes toute la gendarmerie du département, on avait arrêté, puis relâché une cinquantaine de chemineaux, sans arriver à tenir la moindre piste raisonnable. Un colporteur était même resté trois jours sous les verrous, inutilement. De sorte que Daix, forcé d'écarter l'hypothèse du rôdeur, ne se retrouvait toujours que devant le modèle d'écriture, l'unique pièce du procès, sur laquelle il lui faudrait bâtir toute son accusation. Aussi le calme avait-il fini par se faire dans l'esprit de Marc et de David, car il leur semblait impossible qu'une accusation sérieuse pût être basée sur cette pièce, d'une importance si discutable. Comme le répétait David, on n'avait pas trouvé le rôdeur, mais l'hypothèse de son existence, le doute, n'en existait pas moins. Et, si l'on ajoutait à cela le manque de preuves contre Simon, les invraisemblances morales, son continuel cri d'innocence, comment croire qu'un juge d'instruction de quelque conscience pût conclure à la culpabilité? Un non-lieu était certain, ils y comptèrent bientôt formellement.

Cependant, certains jours, Marc et David, qui agissaient fraternellement ensemble, perdaient un peu de leur belle confiance. De mauvais bruits leur arrivaient, depuis que le non-lieu paraissait devoir s'imposer, comme un simple acte de bon sens. Un innocent condamné, c'était le vrai coupable pour toujours à l'abri. Et la congrégation s'agitait désespérément. On avait vu le père Crabot multiplier ses visites mondaines à Beaumont, dîner dans l'administration et dans la magistrature, jusque dans l'université. Enfin, de partout, la bataille s'enrageait, à mesure que le juif semblait avoir plus de chances d'être relâché. Et ce fut alors que David eut l'idée d'intéresser au cas de son frère le baron Nathan, le grand banquier, l'ancien propriétaire de la Désirade. Justement, il venait d'apprendre que le baron se trouvait en villégiature chez sa fille, la comtesse de Sanglebœuf, qui avait apporté en dot à son mari ce royal domaine de la Désirade, agrémenté de dix millions. De sorte que, par une belle après-midi, David emmena Marc, qui connaissait aussi le baron, faire une délicieuse promenade à pied, car le domaine se trouvait à deux kilomètres au plus de Maillebois.

Le comte Hector de Sanglebœuf, le dernier des Sanglebœuf dont un ancêtre fut écuyer de Saint-Louis, était à trente-six ans complètement ruiné, après avoir achevé lui-même les débris de la fortune mangée par son père. Ancien cuirassier, ayant démissionné, las de la vie de garnison, il vivait avec la marquise de Boise, son aînée de dix ans, veuve, et trop désireuse de son bien-être pour l'épouser, devant le désastreux avenir de leurs deux misères s'ajoutant l'une à l'autre. Et l'on contait comme quoi c'était elle qui avait eu l'ingénieuse idée de maquignonner son mariage avec Lia, la fille du banquier Nathan, une jeune personne de vingt-quatre ans, d'une beauté parfaite, toute ruisselante de ses millions. Nathan avait traité l'affaire en connaissance de cause, sans rien perdre de sa lucidité ordinaire, sachant très bien ce qu'il donnait et ce qu'il recevait en échange, ajoutant sa fille aux dix millions qui sortaient de sa caisse, pour avoir un gendre comte, d'une très vieille et authentique noblesse, ce qui lui ouvrait un monde fermé jusque-là. Lui-même

venait d'être fait baron, il s'évadait enfin du ghetto séculaire, de l'universel mépris dont le frisson le hantait. Marchand d'argent, ayant entassé l'or dans ses caves, il n'avait plus que le furieux besoin d'être, comme les autres marchands d'argent catholiques, aussi âpres, un jouisseur d'orgueil et de domination, un prince de la fortune, salué, honoré, adoré, surtout délivré de la crainte obsédante des coups de pied et des crachats. Aussi triomphait-il maintenant, s'installant chez son gendre, à la Désirade, tirant de sa fille, la comtesse, tout un bénéfice de haute considération, si peu juif désormais, qu'il s'était enrôlé parmi les plus farouches antisémites, devenu en outre royaliste fervent, patriote et sauveur de la France. Et la marquise de Boise, fine et souriante, devait le modérer, ayant de son côté tiré de l'affaire, mûrement discutée et réalisée, tout le profit qu'elle en attendait pour son ami Hector de Sanglebœuf et pour elle-même.

Le mariage n'avait d'ailleurs rien changé à la situation, il n'y avait eu que la belle Lia de plus dans le ménage déjà vieux de la marquise et du comte. Celle-ci, belle encore, d'une beauté blonde qui se mûrissait, n'était sans doute pas jalouse, au sens étroit du mot, trop intelligente pour ne pas faire entrer les jouissances dorées de la vie dans le bonheur des longues liaisons paisibles. D'ailleurs, elle connaissait Lia, ce marbre admirable, cette idole d'égoïsme borné, simplement heureuse d'être mise au fond d'un sanctuaire, où l'entourage l'adorait, sans la fatiguer trop. Elle ne lisait même pas, lasse tout de suite. Elle passait très bien les journées assise, au milieu des égards, occupée de sa seule personne. Sans doute elle n'ignora pas longtemps la vraie situation de la marquise auprès de son mari ; mais elle écarta la fatigue d'une préoccupation pénible, elle finit même par ne plus pouvoir se passer de cette amie, qui l'entourait de caresses, se récriait d'une continuelle admiration, lui prodiguait les mots tendres, ma chatte, ma belle mignonne, mon cher trésor. Et jamais amitié ne fut plus touchante, la marquise eut bientôt sa chambre et son couvert à la Désirade. Puis, elle trouva une autre idée de génie, elle entreprit de convertir Lia à la religion catholique. Cette dernière fut d'abord terrifiée, redoutant

qu'on ne la bousculât d'exercices et de pratiques. Mais, dès qu'on eut mis le père Crabot dans l'affaire, il aplanit les voies trop rudes, avec sa bonne grâce mondaine. Et ce fut encore le père, le baron Nathan, qui décida sa fille par son enthousiasme pour l'idée de la marquise, comme s'il espérait se débarbouiller un peu lui-même de sa juiverie honteuse dans les eaux de ce baptême. La cérémonie bouleversa la haute société de Beaumont, on en parlait toujours comme d'un grand triomphe de l'Eglise.

Enfin, la marquise de Boise, maternelle, qui dirigeait Hector de Sanglebœuf comme son grand enfant, peu intelligent et docile, l'avait fait nommer député de Beaumont, grâce au vaste domaine et aux millions que sa femme lui avait apportés. Elle exigea même ensuite qu'il se mît du petit groupe des réactionnaires opportunistes, ralliés à la République, espérant le pousser un jour à quelque haute situation ; et l'aventure amusante, ce fut alors que le baron Nathan, le juif, à peine libéré de l'infamie ancestrale, devenu royaliste intransigeant, se trouva beaucoup plus royaliste que son gendre, malgré le Sanglebœuf de jadis, l'écuyer de Saint-Louis. Il triomphait de sa fille baptisée, il lui avait choisi son nouveau prénom, Marie, et il ne la nommait plus que Marie, avec une sorte d'affectation dévote. Il triomphait aussi de son gendre député, rêvant sans doute d'user de lui, goûtant du reste un plaisir désintéressé dans cette maison mondaine, désormais emplie de prêtres, et où il n'était question que des œuvres pieuses auxquelles la marquise de Boise associait maintenant Marie, dans leur bonne entente devenue plus étroite et plus tendre.

Lorsque David et Marc, que le concierge laissa passer, se trouvèrent dans le parc de la Désirade, ils ralentirent le pas, jouissant de la splendide journée d'août, émerveillés de la beauté des grands arbres, de la douceur infinie des pelouses, de la fraîcheur délicieuse des eaux. C'était une royale demeure, des trouées enchantées de verdure, au fond desquelles, de partout, on apercevait le château, un somptueux château Renaissance, pareil à une dentelle de pierre rose sur le bleu du ciel. Et, devant ce paradis des millions juifs, devant l'éclat de cette fortune que le juif

Nathan, le marchand d'or, avait gagnée dans son commerce, un souvenir invincible revint à l'esprit de Marc, celui de la petite boutique noire de la rue du Trou, de la triste masure, sans soleil et sans air, où le juif Lehmann tirait l'aiguille depuis trente ans, en arrivant tout juste à manger du pain. Que d'autres juifs plus misérables encore crevaient de faim dans des cloaques immondes! Ils étaient l'immense majorité, et tout l'imbécile mensonge de l'antisémitisme apparaissait, cette proscription en masse d'une race, accusée d'accaparement universel, lorsqu'elle comptait tant d'ouvriers pauvres, tant de victimes sociales écrasées sous les toutes puissances de l'argent, qu'elles fussent juives ou catholiques. Dès qu'un juif devenait un des princes du capital, il achetait un titre de baron, mariait sa fille à un comte de vieille souche, affectait de se montrer plus royaliste que le roi, et finissait par être le renégat, l'antisémite farouche, reniant et égorgeant les siens. Il n'y avait pas de question juive, il n'y avait que la question de l'argent entassé, empoisonneur et pourrisseur.

Comme David et Marc débouchèrent devant le château, ils aperçurent, sous un grand chêne, le baron Nathan avec sa fille et son gendre, en compagnie de la marquise de Boise et d'un religieux, dans lequel ils reconnurent le père Crabot en personne. Il y avait eu un déjeuner intime, on avait invité en bon voisin le recteur du collège de Valmarie, les deux domaines n'étant guère qu'à trois kilomètres l'un de l'autre ; et, sans doute, au dessert, on avait causé de quelque affaire grave. Puis, on était venu là, sous ce chêne, jouir de la belle après-midi, assis sur des chaises de jardin, près d'une vasque de marbre, où tombait le perpétuel cristal d'une source qu'une Nymphe galante y versait de son urne.

Tout de suite, en reconnaissant les visiteurs, qui, discrètement, s'étaient arrêtés à quelque distance, le baron s'avança, les prit à part, les fit même s'asseoir sur d'autres sièges, rangés là, de l'autre côté du bassin. Petit, un peu voûté, complètement chauve dès cinquante ans, avec un visage jaune, au nez épais, aux yeux noirs, des yeux de proie enfoncés sous de profondes arcades sourcilières, il avait pris une expression de sympathie chagrine, comme

pour recevoir des gens en grand deuil, pleurant un parent. Du reste, la visite ne le surprenait pas, il devait l'attendre.

— Ah! mon pauvre David, que je vous plains! J'ai bien songé à vous, depuis le malheur... Vous savez toute l'estime que j'ai pour votre intelligence d'homme entreprenant et pour votre activité au travail... Mais quelle affaire, quelle abominable affaire votre frère Simon vous a mise là sur le dos! Il vous compromet, il vous ruine, mon pauvre David!

Et, dans un élan de désespoir sincère, il leva ses mains frémissantes, il ajouta, comme s'il tremblait de voir recommencer les persécutions anciennes :

— Il nous compromet tous, le malheureux!

Alors, David, avec sa bravoure calme, plaida la cause de son frère, dit la conviction absolue où il était de son innocence, donna les preuves morales et matérielles selon lui irréfutables, tandis que Nathan hochait la tête d'un petit mouvement sec.

— Oui, oui, c'est bien naturel, vous le croyez innocent, je veux moi-même le croire encore. Malheureusement, ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, c'est la justice, et c'est aussi ce peuple déchaîné, qui est capable de nous faire un mauvais parti à tous, si on ne le condamne pas... Non, voyez-vous, jamais je ne pardonnerai à votre frère de nous avoir mis une pareille affaire sur le dos!

Puis, lorsque David lui expliqua qu'il était pourtant venu à lui, si puissant, en comptant sur son aide pour faire éclater la vérité, il devint plus froid, il écouta d'un visage muet, qui se fermait peu à peu.

— Monsieur le baron, vous vous êtes toujours montré si bon pour moi... Alors, comme autrefois vous invitiez ici les magistrats de Beaumont, j'ai pensé que vous pourriez me renseigner. Vous connaissez, entre autres, M. Daix, le juge d'instruction chargé de l'affaire, qui va, je l'espère bien, signer une ordonnance de non-lieu. Et peut-être avez-vous des nouvelles à ce sujet, sans compter que, si l'ordonnance n'est pas encore rendue, un mot de vous pourrait être précieux.

— Mais non! mais non! se récria Nathan, je ne sais rien, je ne veux rien savoir!... Moi, je n'ai aucune attache

officielle, aucune influence ; et puis, ma qualité de coreligionnaire me paralyse, je me compromettrais, sans vous servir... Attendez, je vais appeler mon gendre.

Silencieux, Marc se contentait d'écouter, n'étant venu que pour appuyer la démarche de David, à titre d'instituteur, collègue de Simon. Et il regardait aussi, sous le chêne voisin, ces dames, la comtesse Marie, comme on nommait la belle Lia, et la marquise de Boise, assises toutes deux, ayant entre elles le père Crabot, installé dans un fauteuil rustique, tandis que le comte Hector de Sangleboeuf, resté debout, achevait de mâchonner un cigare. La marquise, fine et jolie encore sous ses cheveux blonds pâlissants, qu'elle poudrait, s'inquiétait beaucoup d'un rayon de soleil, qui effleurait la nuque de la comtesse ; et celle-ci, dans sa beauté brune, paresseuse et superbe, avait beau la rassurer, lui jurer qu'elle n'en souffrait pas : elle finit par l'obliger à changer de place avec elle, en la comblant des petits noms de tendresse ordinaires, mon chat, mon bijou, mon trésor. Très à l'aise, de son air de directeur tolérant, le père Crabot leur souriait à l'une et à l'autre. Et, dans la vasque de marbre, l'eau cristalline que la Nymphe galante versait de son urne, semblait filer une éternelle note de flûte.

A l'appel de son beau-père, Sangleboeuf s'avança lentement. Roux, avec un grand corps, une face pleine et colorée, il avait, sous son front étroit, aux durs cheveux ras, de gros yeux d'un bleu trouble, un nez petit et mou, une grande bouche vorace, cachée à demi sous les épaisses moustaches. Dès que le baron lui eût expliqué l'aide que David venait leur demander, il se fâcha, se montra brutal, tout en affectant une sorte de rondeur militaire.

— Me mêler de cette histoire, ah! non, par exemple!... Vous m'excuserez, monsieur, si j'emploie mon crédit de député à des affaires plus claires et plus propres. Sans doute, je veux croire que vous êtes, vous, un honnête garçon. Mais, vraiment, vous aurez de la peine à défendre votre frère... Puis, enfin, comme le disent tous ceux qui sont de votre côté, nous sommes l'ennemi. Pourquoi vous adressez-vous à nous?

Il regardait Marc, de ses gros yeux troubles courroucés, et il déblatéra contre les sans-Dieu, les sans-patrie, les

insulteurs de l'armée. Trop jeune pour s'être battu en 70, il n'avait servi que dans les garnisons, sans jamais faire de campagne. Mais il n'en était pas moins resté cuirassier jusqu'aux moelles, selon une de ses expressions. Et il se vantait d'avoir mis à son chevet deux emblèmes, toute sa religion, le crucifix et le drapeau, son drapeau, pour lequel il n'était malheureusement pas mort.

— Voyez-vous, monsieur, quand vous aurez rétabli la croix dans les écoles, quand vos instituteurs feront des chrétiens au lieu de faire des citoyens, alors seulement vous pourrez compter sur nous, le jour où vous aurez un service à nous demander.

David, devenu pâle et froid, le laissait aller, sans même l'interrompre. Puis, tranquillement :

— Mais, monsieur, je ne vous demande rien. C'est à monsieur le baron que j'avais cru pouvoir m'adresser.

Alors, Nathan, voyant la scène devenir trop vive, intervint, emmena David et Marc, comme pour les reconduire un instant, dans le parc. Aux éclats de voix du conte, le père Crabot avait un instant levé la tête ; puis, il s'était remis à son aimable causerie mondaine, entre la comtesse et la marquise, deux de ses plus chères pénitentes. Et, Sanglebœuf les ayant rejoints, on entendit très bien leurs rires, leur triomphe, cette verte leçon qu'il se flattait d'avoir donnée à deux sales juifs, et dont s'égayaient ces dames et leur directeur.

— Que voulez-vous? ils sont tous comme ça, déclara Nathan à David et à Marc, en baissant la voix, lorsqu'ils se furent éloignés d'une trentaine de pas. J'ai appelé mon gendre pour que vous jugiez par vous-même dans quel esprit est le département, j'entends les hautes classes, députés, fonctionnaires, magistrats. Alors, comment pourrais-je vous être utile? Personne ne m'écouterait.

Mais cette hypocrite bonhomie, où frissonnait la séculaire peur atavique, dut finir par lui paraître à lui-même peu brave.

— D'ailleurs, ils ont raison, je suis des leurs, la France avant tout, avec son passé glorieux et l'ensemble de ses solides traditions. Nous ne pouvons la livrer aux mains des francs-maçons et des cosmopolites... Et, tenez! mon cher David, je ne vous laisserai pas partir sans vous

donner un bon conseil. Lâchez carrément cette affaire, vous allez tout y perdre, un coulage à pic, un désastre. Votre frère se débrouillera tout seul, s'il est innocent.

Ce fut son dernier mot, il leur serra la main, s'en retourna d'un pas tranquille, tandis que, muets l'un et l'autre, ils sortaient du parc. Mais, dehors, sur la route, ils se regardèrent, presque amusés, dans leur déconvenue, tant la scène leur apparaissait complète et typique.

— Mort aux juifs! cria Marc, en se moquant.

— Ah! le sale juif! dit David du même ton d'amère plaisanterie. Il m'a tout bonnement conseillé de lâcher mon frère, et c'est lui qui n'hésiterait pas! Ce qu'il les a lâchés, et ce qu'il les lâchera, ses frères!... Décidément, ce n'est pas à la porte de mes fameux coreligionnaires tout-puissants que je dois frapper. La peur les rend trop lâches.

Cependant, après avoir mené rondement l'instruction, le juge Daix tardait à rendre son ordonnance. On le soupçonnait d'être en proie à une perplexité croissante, d'esprit professionnel très aigu, trop intelligent pour ne pas avoir flairé la vérité, mais d'autre part préoccupé de l'opinion publique et tyrannisé au logis par sa terrible femme. M^me^ Daix, encore une pénitente aimée du père Crabot, dévote, laide et coquette, était travaillée d'une âpre ambition, souffrant de la pauvreté de son ménage, rêvant Paris, les toilettes, le monde, grâce à quelque grosse affaire retentissante. Et elle la tenait, son affaire, elle répétait à son mari qu'il serait bien bête de ne pas saisir l'occasion, car s'il avait la naïveté de relâcher ce sale juif, ils finiraient certainement sur la paille. Mais Daix luttait, honnête encore, troublé pourtant, ne se pressant plus, dans le dernier espoir qu'un incident se produirait, qui lui permettrait de concilier son intérêt et son devoir. Et ces nouveaux retards semblaient du meilleur augure à Marc, très au courant de l'angoisse où se débattait le juge, mais optimiste, convaincu toujours que la vérité avait en elle une force irrésistible, à laquelle cédaient toutes les âmes.

Depuis l'affaire, souvent il allait, le matin, voir à Beaumont son vieil ami Salvan, le directeur de l'Ecole normale. Il le trouvait très renseigné, il puisait aussi dans

sa conversation beaucoup de foi et de courage. Et puis, ces bâtiments de l'Ecole normale, où il avait passé trois années d'enthousiaste apostolat, lui étaient restés chers. Tous ses souvenirs s'éveillaient, les leçons si nombreuses et si variées, les chambres dont on faisait le ménage soi-même, les récréations, les sorties aux heures des offices, ce qui permettait de se promener une heure en ville. L'Ecole s'élevait sur une petite place solitaire, à l'extrémité de la rue de la République ; et, lorsqu'il arrivait au cabinet du directeur, ouvrant sur un étroit jardin, il pouvait se croire, en ce temps si calme des vacances, dans un refuge de paix et d'heureuse certitude.

Mais, un matin, comme Marc se présentait, il trouva Salvan irrité, désespéré, contre son habitude. D'abord, il dut attendre un instant dans l'antichambre ; et il salua le visiteur qui sortit bientôt du cabinet, l'instituteur Doutrequin, au front bas et têtu, à la face large et rasée de magistrat conscient de son sacerdoce. Puis, dès qu'il fut entré à son tour, il s'étonna de l'agitation de Salvan, qui, levant les bras, criait :

— Eh bien! mon ami, vous savez l'abominable nouvelle?

De taille moyenne, très simple et très énergique, avec sa bonne figure ronde de gaîté et de franchise, il avait d'ordinaire des yeux rieurs, qui regardaient les gens en face. Et ses yeux flambaient d'une généreuse colère.

— Quoi donc? demanda Marc, inquiet.

— Ah! vous ne savez pas encore... Eh bien! mon ami, les canailles ont osé, Daix a rendu son ordonnance hier soir, et elle conclut aux poursuites.

Marc, pâlissant, resta muet, tandis que Salvan, désignant sur son bureau un numéro du *Petit Beaumontais* grand ouvert, ajoutait :

— Doutrequin, qui sort d'ici, m'a laissé cette feuille immonde, où se trouve la nouvelle, qu'il m'a d'ailleurs confirmée, car il connaît un greffier, au Palais.

Et, prenant le numéro du journal, le froissant, le jetant avec dégoût dans un coin de la pièce :

— Ah! cette feuille immonde, elle est l'exécrable poison qui corrompt et détruit tout un peuple. Si l'iniquité devient possible, c'est qu'elle empoisonne de mensonges

les petits, ce pauvre peuple de France encore ignorant, si crédule aux contes dont on flatte ses passions basses... Et le pis est que ce journal s'est répandu d'abord partout, est allé dans toutes les mains, en restant neutre, en n'étant d'aucun parti, simple recueil de romans-feuilletons, de faits divers, d'articles de vulgarisation aimables, à la portée des moindres intelligences. Ainsi, pendant de longues années, il est devenu l'ami, l'oracle, le pain quotidien des innocents et des pauvres, de la multitude qui ne peut penser par elle-même. Et voilà qu'il abuse désormais de sa situation unique, de sa clientèle immense, en se mettant à la solde des partis d'erreurs et de réaction, en battant monnaie avec tous les impudents tripotages financiers et toutes les louches aventures politiques... Que des journaux de combat mentent, injurient, cela est presque sans conséquence. Ils soutiennent une faction, on les connaît, on les lit sur leur étiquette. Ainsi, *La Croix de Beaumont* a fait une campagne atroce contre notre ami Simon, l'instituteur juif, empoisonneur et tueur d'enfants ; et je ne m'en suis guère ému. Mais que *Le Petit Beaumontais* ait publié les ignobles et lâches articles que vous savez, ces délations, ces calomnies ramassées dans la boue, il y a là un crime, l'empoisonnement sournois d'un peuple. S'être introduit chez les simples d'un air de bonhomie, et mêler ensuite de l'arsenic à chaque plat, les faire délirer, les pousser aux actions monstrueuses, dans l'intérêt du tirage, je ne sais pas de crime plus grand... Car, ne vous y trompez pas, si le juge Daix n'a pas signé une ordonnance de non-lieu, c'est qu'il a senti peser sur lui l'opinion publique, triste et pauvre homme à l'honnêteté chancelante, dont la femme est, elle aussi, une terrible pourrisseuse ; et l'opinion publique, c'est *Le Petit Beaumontais* qui se flatte de la faire, cause première de l'iniquité, semence d'imbécillité et de cruauté jetée partout dans les masses profondes, et dont nous allons, je le crains, voir maintenant se lever l'exécrable moisson.

Salvan se laissa tomber sur son fauteuil, devant son bureau, d'un air d'angoisse désespérée. Et il y eut un silence, pendant que Marc marchait à pas lents, accablé lui aussi sous ces idées, qui étaient les siennes. Il s'arrêta, il demanda :

— Pourtant, il faut prendre une décision, qu'allons-nous faire? Admettons qu'ils fassent ce procès inique, Simon ne peut être condamné, ce serait trop monstrueux. Et nous ne resterons pas les bras croisés, je pense... Quand ce pauvre David aura reçu ce coup terrible, il voudra agir. Que nous conseillez-vous?

— Ah! mon ami, cria Salvan, comme j'agirais de bon cœur le premier, si vous m'en donniez les moyens!... N'est-ce pas? vous vous doutez bien que c'est l'instituteur laïque qu'on poursuit et qu'on tâche d'écraser, avec ce malheureux Simon. Notre chère Ecole normale est la pépinière des sans-Dieu et des sans-patrie qu'ils s'acharnent à détruire, et moi-même, son directeur, je suis une manière de Satan, engendreur de missionnaires athées, dont ils rêvent depuis longtemps la perte. Quel triomphe pour la bande congréganiste, si un de nos anciens élèves montait sur l'échafaud, convaincu d'un crime infâme!... Ah! ma pauvre Ecole, ma pauvre maison, elle que je rêve si utile, si grande, si nécessaire aux destinées du pays, quels terribles moments on va encore lui faire passer!

Et toute sa foi ardente en sa bonne besogne éclatait dans sa parole émue. L'ancien instituteur, l'ancien inspecteur primaire, clair esprit militant de connaissance et de progrès, n'avait plus eu qu'une mission, lorsqu'on lui avait donné la direction de l'Ecole normale : préparer de bons instituteurs, acquis à la science expérimentale, libérés de Rome, enseignant enfin la vérité au peuple et le faisant capable de liberté, de justice et de paix. Tout l'avenir national et humain était là.

— Nous nous grouperons tous autour de vous, dit Marc frémissant, nous ne permettrons pas qu'on vous arrête dans votre œuvre, la plus urgente et la plus haute de l'heure présente, l'œuvre de salut.

Salvan eut un sourire de tristesse.

— Oh! tous, mon ami, combien êtes-vous donc autour de moi?... Il y a vous, et il y avait aussi ce malheureux Simon, sur lequel je comptais beaucoup. Il y a encore Mlle Mazeline, l'institutrice qui est avec vous, à Jonville :

nous en avions quelques douzaines de pareilles à celle-là, la prochaine génération connaîtrait enfin des

citoyennes, des épouses et des mères délivrées du prêtre. Quant à Férou, il se détraque de misère et de révolte, c'est une intelligence que l'amertume empoisonne... Et puis, nous en arrivons au troupeau, indifférent, égoïste, croupissant dans la routine, ne songeant qu'à flatter les chefs pour gagner de bonnes notes. Sans compter les renégats, ceux des nôtres passés à l'ennemi, par exemple cette Mlle Rouzaire, qui fait à elle seule la besogne de dix bonnes sœurs, et qui se montre si abomibable dans l'affaire Simon. J'oubliais ce pauvre Mignot, un de nos meilleurs élèves pourtant, pas un méchant garçon, mais un esprit à pétrir, qui sera bon ou mauvais, selon l'influence.

Il s'animait, il continua avec plus de force :

— Et, tenez! Doutrequin que vous venez de voir sortir d'ici, son cas n'est-il pas désespérant? Voilà un instituteur, fils d'instituteur, qui avait quinze ans en 70 et qui est entré à l'Ecole normale trois ans plus tard, encore frémissant de l'invasion, grandi dans la colère et dans le besoin de la revanche. Alors, toute l'instruction était dirigée vers l'exaltation de l'idée de patrie. On voulait obtenir uniquement des soldats, l'armée devenait le temple, le sanctuaire, cette armée qui est restée trente ans l'arme au pied, dans l'attente, et qui a englouti des milliards. Aussi nous a-t-on fait une France guerrière, au lieu de la France de progrès, de vérité, de justice et de paix, qui pouvait sauver le monde... Et voilà donc Doutrequin, un bon républicain pourtant, un ancien fidèle de Gambetta, un anticlérical d'hier, que le patriotisme a jeté dans l'antisémitisme et qu'il finira par jeter dans le cléricalisme. Il vient de me tenir un discours extraordinaire, un reflet des articles du *Petit Beaumontais*, la France avant tout, la nécessité de chasser les juifs, le respect de l'armée érigé en dogme, la raison d'Etat remise au service de la patrie menacée, enfin la liberté de l'enseignement élargie encore, ce qui veut dire la place laissée entièrement libre aux congrégations enseignantes d'abêtir le peuple. C'est la faillite des républicains patriotes de la première heure... Pourtant, Doutrequin est un brave homme, un excellent instituteur, qui a aujourd'hui cinq adjoints sous sa direction et dont l'école

est la mieux tenue de Beaumont. Deux de ses fils, déjà sont adjoints dans le département, et je sais qu'ils partagent les idées de leur père, avec l'exagération de la jeunesse en plus. Où allons-nous, si un pareil esprit continue d'animer nos instituteurs primaires?... Certes, oui, il est grand temps d'en faire d'autres, d'envoyer à notre pauvre peuple ignorant toute une légion d'intelligences libérées, qui lui enseigne la vérité, source unique d'équité, de bonté et de bonheur!

Il avait dit ces derniers mots avec une telle flamme, que Marc fut pris de gaîté.

— Allons, cher maître, je vous retrouve, vous n'êtes pas près d'abandonner la partie, et vous finirez par vaincre, parce que la vérité est avec vous.

Gaîment aussi, Salvan convint qu'il venait de céder à une minute de découragement. Cet inique procès, dont on menaçait Simon, l'avait jeté hors de lui.

— Un conseil? vous m'avez demandé un conseil, pour agir?... Voyons un peu, examinons ensemble la situation.

Il y avait Forbes, le recteur, un homme doux et affable, très lettré, très intelligent, mais plongé dans des études d'histoire ancienne, ayant le sourd mépris des temps actuels, se désintéressant, simple rouage, entre le ministre et le personnel de son université. Ensuite, il y avait Le Barazer, l'inspecteur d'académie, et tout l'espoir de Salvan en la victoire future reposait sur ce vaillant et ce sage, doublé d'un fin politique. Le Barazer, âgé de cinquante ans à peine, datait des temps héroïques de la République, lors de la fondation, quand la nécessité de l'Ecole laïque et obligatoire s'était imposée, comme la base même d'une libre et juste démocratie. Ouvrier de la première heure, il avait gardé la haine du cléricalisme, il restait convaincu qu'il fallait chasser le prêtre de l'enseignement, libérer les esprits de tous les dogmes mensongers, si l'on voulait une nation forte, sachant et pouvant, dans la plénitude de son intelligence. Mais l'âge, les obstacles rencontrés, la résistance tenace, sans cesse renouvelée de l'Eglise, avaient ajouté à son zèle républicain une grande prudence, une tactique adroite et savante, utilisant le peu de terrain qu'il gagnait chaque jour, opposant l'inertie aux assauts de ses adversaires,

lorsqu'il lui était impossible d'opposer la force. Ancien professeur agrégé d'un lycée de Paris, il usait ainsi de toute la puissance que lui donnait sa situation d'inspecteur, sans jamais entrer en lutte directe, ni avec le préfet, ni avec les députés et les sénateurs, bien qu'il refusât de céder, tant que sa volonté n'était pas faite. C'était grâce à lui que Salvan, attaqué violemment par la faction cléricale, pouvait continuer avec une tranquillité relative, à l'Ecole normale, son œuvre de régénération, le renouvellement du personnel des instituteurs primaires ; et lui seul allait être sans doute de quelque utilité pour défendre Simon contre son subordonné, l'inspecteur primaire Mauraisin. Car il y avait encore le beau Mauraisin, et celui-ci menaçait d'être féroce, traître à l'université, acquis à la congrégation, après avoir flairé le vent, dans la certitude que l'Eglise serait victorieuse et payerait mieux les services rendus.

— Vous a-t-on parlé de son témoignage? continua Salvan. Devant le juge Daix, il aurait chargé terriblement Simon. Et l'on confie l'inspection de nos écoles à de pareils jésuites!... C'est comme ce Depinvilliers, le proviseur du lycée de Beaumont, qu'on voit tous les dimanches à la messe, à Saint-Maxence, avec sa femme et ses deux laiderons de filles. Sans doute, les opinions sont libres. Mais si Depinvilliers est libre d'aller à la messe, il ne devrait pas l'être de livrer aux jésuites un de nos établissements d'enseignement secondaire. Le père Crabot règne dans notre lycée, comme il règne au collège de Valmarie ; et n'est-ce pas la chose la plus ironique du monde, ce lycée laïque, ce lycée républicain, que j'entends parfois opposer au collège congréganiste, son rival, et qui au fond en est simplement la succursale honteuse?... Ah! notre République fait de la belle besogne, elle se confie en des mains sûres et loyales, et je comprends que Mauraisin travaille pour l'autre camp, celui qui agit sans relâche et qui paye bien!

Puis, comme Marc allait enfin prendre congé :

— Je verrai donc Le Barazer... Ne le voyez pas vous-même, il vaut mieux que la démarche vienne de moi, qu'il soutient si bravement. Rien ne sert de le bousculer, il entend agir à son heure, avec ses moyens à lui ; et,

certainement, il fera tenir tranquille Mauraisin, s'il ne peut rendre à Simon de service plus direct... Mais, ce que je vous conseille, c'est d'aller voir Lemarrois, notre maire et notre député, l'ancien ami de Berthereau, le père de votre femme, que vous connaissez très bien, n'est-ce pas? Il peut vous être utile.

Sur le trottoir, Marc prit la résolution de se rendre tout de suite chez Lemarrois. Onze heures sonnaient, il le trouverait sans doute. Et, par la rue Gambetta, qui coupait Beaumont en deux, allant du lycée à l'Hôtel de Ville, il gagna l'avenue des Jaffres, la promenade fameuse, qui traversait la ville dans l'autre sens, de la Préfecture à la Cathédrale. C'était sur l'avenue, en plein quartier aristocratique, que Lemarrois possédait un hôtel luxueux, dans lequel la belle madame Lemarrois, une Parisienne, donnait des fêtes. Riche, médecin réputé déjà, il l'avait amenée de Paris, lorsqu'il était revenu exercer dans sa ville natale, avec des ambitions politiques. On disait que tout jeune, lorsqu'il faisait sa médecine, une rencontre l'avait rapproché de Gambetta, en l'intimité duquel il avait vécu, très enthousiaste, républicain solide, disciple favori du grand homme. Aussi était-il regardé à Beaumont comme le pilier de la république bourgeoise, mari d'une femme aimable, très populaire lui-même près des pauvres qu'il soignait gratuitement, intelligent et brave homme au fond. Sa fortune politique devait être rapide, d'abord conseiller municipal, puis conseiller général, enfin député et maire. Depuis douze ans, il était installé à la mairie et dans son mandat de député, ainsi que dans un domaine acquis dont il se croyait le possesseur légitime, maître encore incontesté de la ville, chef de la députation du département, parmi laquelle pourtant se trouvaient des réactionnaires.

Dès qu'il vit entrer Marc dans son cabinet, une vaste pièce d'un luxe grave, il s'avança vers lui, les deux mains tendues, d'un air de sympathie souriante. Brun, à peine grisonnant, bien qu'il touchât à la cinquantaine, il avait une grosse tête, au profil de médaille, avec des yeux vifs et clairs.

— Ah! mon brave, je m'étonnais de ne pas vous voir, et je me doute bien du motif qui vous amène... Hein?

quelle abominable affaire, cette affaire Simon! Il est innocent, ce malheureux, c'est bien évident à la rage qu'on met à le poursuivre... Je suis avec vous, oh! je suis avec vous de tout mon cœur.

Heureux de ce bon accueil, soulagé de trouver enfin un homme juste, Marc se hâta de lui expliquer qu'il venait lui demander son aide toute-puissante. Il devait y avoir quelque chose à faire, on ne pouvait pas laisser juger et condamner peut-être un innocent. Mais déjà Lemarrois levait les bras au ciel.

— Agir, agir, sans doute!... Seulement, que faire contre l'opinion publique, lorsque déjà tout le département est ameuté?... Vous ne l'ignorez pas, la situation politique y devient de plus en plus difficile. Et les élections générales qui ont lieu en mai prochain, dans neuf mois à peine! Y songez-vous, vous dites-vous à quelle extrême prudence nous voilà réduits, si nous ne voulons pas faire courir à la République le risque d'un échec?

Il s'était assis, il jouait avec un grand couteau à papier d'ivoire, la face brusquement soucieuse. Et il disait ses craintes, l'agitation dans laquelle se trouvait le département, où les socialistes se remuaient beaucoup, gagnaient du terrain. Ce n'était pas qu'il les redoutât, car aucun candidat socialiste n'avait encore la chance de passer ; mais, aux dernières élections, si deux réactionnaires, dont Sanglebœuf, le rallié, avaient été élus, c'était grâce à la diversion apportée par les socialistes. En mai prochain, la bataille allait être plus rude. Et ce mot de “ socialistes ” prenait sur ses lèvres une amertume agressive, la peur et la colère de la république bourgeoise, qui possède, en face de la lente et irrésistible montée de la république sociale, qui veut posséder.

— Alors, mon brave, comment voulez-vous que je vous aide? Me voilà les jambes et les bras liés, car il nous faut tenir compte de l'opinion publique... Oh! je ne vous parle pas pour moi, je suis certain de mon élection ; mais je suis bien forcé de me solidariser avec mes collègues, afin de ne pas les laisser sur le carreau... Et puis, n'est-ce pas? s'il s'agissait simplement de mon mandat, je le sacrifierais sur l'heure pour n'obéir qu'à ma conscience, je crierais à voix haute ce que je crois être la

vérité. Seulement, c'est la République elle-même qui est en jeu, et ce dont il s'agit, c'est de ne pas la faire battre en nos personnes... Ah! si vous saviez, quelles abominables rancœurs parfois!

Ensuite, il se mit à se plaindre du préfet, Hennebise, ce bel homme à binocle, bien tenu, bien coiffé, qui ne l'aidait pas du tout, dans sa crainte de se compromettre près de son ministre ou près des jésuites, ménageant les deux, répétant toujours d'un air inquiet : " Oh! pas d'affaire! " Certainement, il penchait vers les curés et vers les militaires, et il fallait encore le surveiller, celui-là, tout en adoptant sa tactique de diplomatie et de compromissions.

— Enfin, mon brave, vous voyez un homme désespéré, réduit pour neuf mois à calculer chacun de ses pas et chacune de ses paroles, s'il ne veut point donner le plaisir à la cléricaille de se faire huer par les lecteurs du *Petit Beaumontais*. Cette affaire Simon tombe vraiment trop mal... Ah! si nous n'avions pas les élections devant nous! Oui, je marcherais tout de suite!

Et, soudainement, dans son grand calme habituel, il se fâcha.

— Sans compter que votre Simon, non content de nous mettre son affaire sur le dos en un moment si difficile, va choisir pour avocat Delbos, le socialiste Delbos, qui est la bête noire de toute la société bien pensante. Ça, c'est le comble, et il faut vraiment que votre Simon ait l'envie d'être condamné.

Marc avait écouté jusque-là, le cœur serré de nouveau, sentant se faire en lui une désillusion encore. Il savait Lemarrois honnête homme, et il lui avait vu donner tant de preuves de sa solide foi républicaine!

— Mais, finit-il par dire, Delbos a un très grand talent, et si mon pauvre Simon l'a choisi, c'est qu'il l'a cru, comme nous tous, l'homme de la situation. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'un autre avocat aurait accepté la cause... L'heure est vraiment affreuse, le monde devient lâche.

Lemarrois sentit le mot lui passer sur la face. Il eut un geste vif, mais il ne s'emporta pas. Et il se mit même à sourire.

— Vous me trouvez bien sage, n'est-ce pas? mon

jeune ami. Vieillissez, et vous verrez qu'il n'est pas toujours commode, en politique, de conformer ses actes à ses convictions... Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à mon collègue Marcilly, votre jeune député, l'amour et l'espoir de toute la jeunesse intellectuelle du département? Moi, me voilà passé au rang des vieilles bêtes, usées et prudentes, c'est entendu. Tandis que Marcilly, d'une intelligence si large et si libérée, va certainement marcher à votre tête... Allez le voir, allez le voir.

Et il accompagna Marc jusque sur le palier, en lui serrant de nouveau les mains, en lui promettant de l'aider de tout son pouvoir, dès le jour où les circonstances le permettraient.

En effet, pourquoi ne pas aller voir Marcilly? Il demeurait également sur l'avenue des Jaffres, à quelques pas, et midi n'était pas sonné. Marc pouvait se présenter, lui ayant servi d'agent électoral discret, dans l'enthousiasme où il était d'un candidat à ce point sympathique, d'une grande culture littéraire. Né à Jonville, élève très distingué de l'Ecole normale supérieure, il avait professé pendant deux ans à la Faculté de Beaumont ; et c'était là qu'il avait posé sa candidature, après avoir donné sa démission. Petit de taille, blond et fin, avec une aimable figure toujours souriante, il révolutionnait le cœur des femmes, il se faisait même adorer des hommes, par une science rare du mot qu'il fallait dire à chacun, de l'obligeance serviable qu'il fallait montrer à tous. Mais, surtout, ce qui le rendait cher à la jeunesse, c'était sa propre jeunesse, trente-deux ans à peine, c'étaient ses discours d'une forme heureuse, d'une compréhension large, abordant les problèmes avec une élégance, une connaissance parfaite des hommes et des choses. Enfin, on allait donc avoir un député vraiment jeune, sur lequel on pouvait compter. Il renouvellerait la politique, il y apporterait le sang des générations montantes, et cela en un langage impeccable, avec toute une fleur délicieuse de bonne littérature! Depuis trois ans, en effet, il jouait un rôle de plus en plus important à la Chambre. Son crédit augmentait sans cesse, on avait déjà parlé pour lui d'un portefeuille, malgré ses trente-deux ans. Et il était certain que, si Marcilly s'occupait des affaires de ses élec-

teurs avec une complaisance infatigable, il faisait encore mieux les siennes, profitant de la moindre circonstance comme d'un échelon propice, se poussant d'un train si natural, si aisé, que personne n'avait encore songé à voir en lui un simple arriviste, le candidat de la jeunesse impatiente et surchauffée, avide de toutes les jouissances et de toutes les puissances.

L'appartement était délicatement aménagé et orné, et Marcilly reçut Marc en bon camarade, comme si cet humble instituteur de village eût toujours été son frère universitaire. Immédiatement, il parla de Simon d'une voix émue, il dit combien son cœur était acquis au triste sort de ce malheureux. Sans doute, il ne refuserait pas de lui venir en aide, il parlerait en sa faveur, il verrait les gens utiles. Mais, avec beaucoup de bonne grâce, il finit par recommander une grande prudence, à cause des élections prochaines. C'était, en somme, si la façon s'en montrait plus caressante, la même réponse que chez Lemarrois, la sourde volonté de ne rien faire, pour ne pas compromettre l'arche sainte, les candidatures posées déjà devant les électeurs. Les deux écoles avaient beau différer, l'une, la vieille, plus brutale, l'autre, la jeune, plus enveloppée de compliments : elles s'entendaient dans l'âpreté à ne rien lâcher du lambeau de pouvoir conquis. Et Marc eut là, pour la première fois, la sensation que Marcilly pouvait bien n'être que l'arriviste dans toute sa fleur, froidement résolu à porter son fruit. Pourtant, il dut le remercier en le quittant, car le jeune député lui jurait de le servir, se remettait à sa disposition, avec un débordement de douces paroles.

Ce jour-là, lorsqu'il revint à Maillebois, Marc était plein de crainte et de souci. Et, l'après-midi, voulant porter aux Lehmann son encouragement, il tomba, rue du Trou, au milieu d'une famille éplorée. Ils avaient tant compté sur une ordonnance de non-lieu! David, qui était là, bouleversé par la mauvaise nouvelle, voulait croire encore à quelque prodige, qui empêcherait l'inique procès. Mais, les jours suivants, les choses marchèrent très vite, la chambre des mises en accusation parut prise d'une hâte singulière, et le parquet fixa l'affaire au plus tôt, pour la session d'octobre. Alors, David, avec cette

foi ardente en l'innocence de son frère, cette force et cette fermeté d'âme qui devaient faire de lui un héros, retrouva tout son courage, toute sa certitude. Le procès aurait donc lieu, puisqu'on n'avait pu éviter cette honte. Seulement, où était le jury qui oserait condamner Simon, devant le manque absolu de preuves? L'idée seule d'une condamnation semblait monstrueuse, impossible. Dans sa prison, Simon continuait à pousser son éternel cri d'innocence ; et son attente tranquille, sa conviction d'être bientôt libre, à chacune des visites de son frère, fortifiaient, exaltaient celui-ci. Chez les Lehmann, on faisait même des projets, Mme Simon parlait d'aller passer un bon mois de repos, avec son mari et les enfants, dans un petit coin de la Provence, où ils avaient des amis. Et ce fut pendant cette nouvelle crise d'espoir, que David, un matin, emmena Marc à Beaumont, chez Delbos, afin de causer sérieusement de l'affaire.

Le jeune avocat habitait rue Fontanier, dans le quartier marchand et populaire. Fils d'un paysan des environs, il avait fait son droit à Paris, où il avait fréquenté un instant la jeunesse socialiste. Mais, jusque-là, il ne s'était engagé à fond dans aucun parti, n'ayant pas encore rencontré une de ces causes retentissantes qui classent un homme. En acceptant l'affaire Simon, devant laquelle ses confrères tremblaient, il venait de décider de sa vie. Il l'étudiait, il se passionnait, à se trouver ainsi en présence de tous les pouvoirs publics, de toutes les forces réactionnaires, qui, afin de sauver de l'écroulement l'antique charpente sociale pourrie, se coalisaient pour la perte d'un pauvre être. Et le socialisme militant était au bout, l'unique salut possible du pays par cette force nouvelle du peuple enfin libéré.

— Eh bien! c'est la bataille! cria-t-il gaîment aux deux visiteurs, lorsqu'il les reçut dans son étroit cabinet, encombré de livres et de dossiers. Ah! je ne sais pas si nous serons vainqueurs, mais nous leur donnerons tout de même du mal.

Petit et brun, sec, avec des yeux et une parole de flamme, il avait une voix admirable, un don extraordinaire d'éloquence, à la fois enthousiaste, logique et précis, dans de continuelles et chaudes envolées.

David fut frappé seulement du doute où il semblait être de la victoire. Et il répéta la phrase qu'il disait depuis huit jours.

— Victorieux, nous le serons certainement. Où trouverait-on un jury qui osât condamner mon frère, sans preuves aucunes?

Delbos le regarda, puis se mit tranquillement à rire.

— Mon pauvre ami, nous allons descendre dans la rue, et les douze premiers citoyens que nous ramasserons vous cracheront à la figure, en vous traitant de sale juif. Vraiment, vous ne lisez pas *Le Petit Beaumontais* et vous ignorez la belle âme de vos contemporains... N'est-ce pas? monsieur Froment, toute illusion serait dangereuse et coupable.

Et, comme Marc lui contait ses déconvenues, dans ses visites aux personnes influentes, il renchérit encore, voulant retirer le frère de son client de l'erreur où il le voyait. Sans doute, il y avait Salvan, un honnête homme, un apôtre, mais si menacé lui-même, et qui avait plutôt besoin d'être défendu. Quant à Le Barazer, il ferait la part du feu, il laisserait sacrifier Simon, en gardant toute son autorité pour la défense de l'enseignement laïque. Le bon Lemarrois, l'incorruptible républicain de la veille, était, sans même le savoir, sur le chemin des inquiétudes qui menait à la réaction. Mais, surtout, il s'enflamma au nom de Marcilly. Ah! le suave Marcilly, l'espoir de la jeunesse intellectuelle, en coquetterie avec tous les partis avancés! en voilà un sur lequel il ne fallait rien bâtir, menteur d'hier et de toujours, renégat et traître de demain! Chez tous ces gens, il n'y avait que de bonnes paroles à recevoir, pas un acte à attendre, pas une franchise, pas un courage.

Puis, le monde universitaire, le monde politique ainsi jugé, Delbos en vint au monde de la magistrature. Il était convaincu que le juge d'instruction Daix avait dû flairer la vérité, mais qu'il l'avait écartée, sous la terreur des continuelles querelles de ménage dont sa femme le fouaillait, pour l'empêcher de relâcher " le sale juif " ; et cela dans un grand trouble de conscience, car l'homme était un professionnel méticuleux et honnête au fond. D'autre part, il fallait redouter le procureur de la répu-

blique, le fringant Raoul de la Bissonnière, dont le réquisitoire serait certainement féroce, sous les agréments littéraires dont il se plaisait à orner sa parole. De petite noblesse vaniteuse, il semblait avoir fait un gros sacrifice à la République en la servant, il entendait en être récompensé par un avancement rapide, qu'il hâtait de son mieux, ami à la fois du gouvernement et de la congrégation, patriote et antisémite fougueux. Et quant au président Gragnon, on allait avoir en lui le président jovial, grand buveur, grand chasseur, coureur de filles et faiseur d'esprit, de brusquerie affectée, mais de scepticisme certain, sans âme et sans foi, à la merci du plus fort. Enfin, il y aurait le jury, encore inconnu, facile à prévoir, quelques boutiquiers, un ou deux capitaines en retraite, peut-être deux ou trois architectes, médecins ou vétérinaires, des employés, des rentiers, des industriels, tous empoisonnés, tremblant pour leur peau, cédant à la démence publique.

— Et vous voyez, conclut âprement Delbos, que votre frère, lâché par tous, ayant la maladresse d'avoir besoin d'aide au moment où la crainte des élections prochaines arrête tout, paralyse jusqu'aux amis de la vérité et de la justice, aura pour le juger un bel ensemble de bêtises, d'égoïsmes et de lâchetés.

Devant le silence douloureux de David, il ajouta :

— Oh! nous ne nous laisserons pas dévorer sans crier. Seulement, j'aime mieux vous montrer brutalement les choses... Et, maintenant, examinons où nous en sommes.

Il savait à l'avance la thèse de l'accusation. De toutes parts, les témoins venaient d'être soumis à une pression effroyable. En dehors de l'opinion publique, où ils vivaient et qui les pénétrait comme un air vicié d'épidémie, ils étaient certainement travaillés par des puissances occultes, enveloppés dans un savant réseau d'exhortations quotidiennes, qui dictaient leurs idées et leurs réponses devant le juge. M^lle^ Rouzaire, paraît-il, s'était montrée absolument affirmative sur l'heure, onze heures moins le quart, à laquelle elle prétendait avoir entendu rentrer Simon. Mignot lui-même, maintenant, sans être aussi net, croyait bien avoir saisi un bruit de

pas et de voix, vers la même heure. Mais, surtout, on devait avoir agi sur les élèves de Simon, les enfants Bongard, Doloir, Savin et Milhomme, dont le défilé aux Assises, disait-on, émotionnerait beaucoup le public. On tâchait de leur tirer des paroles défavorables à l'accusé. Le petit Sébastien Milhomme, particulièrement, avait déclaré, au milieu de gros sanglots, qu'il n'avait jamais vu, entre les mains de son cousin Victor, venant de chez les Frères, un modèle d'écriture semblable au modèle trouvé dans la chambre de la victime. Et, à ce propos, on contait une visite inattendue, faite à Mme Edouard Milhomme, la papetière, par son petit-cousin, le général Jarousse, qui commandait la division à Beaumont : parenté jusque-là inavouée, dont il s'était brusquement souvenu, pour faire cette visite amicale, dont la papeterie était restée toute stupéfaite et ensoleillée. En outre, l'accusation insistait beaucoup sur les recherches vaines, faites pour retrouver le rôdeur, le chemineau d'abord soupçonné, de même qu'elle prétendait avoir inutilement cherché un témoin, un gardien, un passant quelconque, ayant aperçu Simon dans son retour à pied, de Beaumont à Maillebois, selon sa version. Par contre, il est vrai, elle n'avait pu établir le retour en chemin de fer, selon la sienne, aucun employé ne se souvenant d'avoir vu Simon, et plusieurs billets de retour ayant manqué, ce soir-là, sans qu'on fût arrivé à en connaître les possesseurs. Les témoignages du frère Fulgence et du père Philibin semblaient aussi devoir être très graves, surtout celui de ce dernier, qui, affirmait-on, avait la preuve accablante que le modèle d'écriture sortait bien de l'école de Simon. Et, pour finir, les deux experts choisis par le parquet, les sieurs Badoche et Trabut, venaient formellement de reconnaitre dans le paraphe illisible, le trait à peine indiqué, les deux initiales de Simon, un E et un S majuscules, enlacés l'un à l'autre.

Dès lors, l'acte d'accusation se dressait. Simon mentait, il était sûrement rentré de Beaumont par le train de dix heures et demie, qui arrivait à Maillebois en douze minutes. Il devait donc être onze heures moins un quart précises, lorsqu'il était arrivé chez lui ; et c'était bien à cette heure-là que Mlle Rouzaire affirmait l'avoir entendu

ouvrir les portes, marcher et parler. D'autre part, il semblait certain que, ramené de la Chapelle des Capucins à dix heures, le petit Zéphirin ne s'était pas couché tout de suite, s'amusant à ranger des images de sainteté, laissées bien en ordre sur la table ; de sorte qu'on pouvait placer la scène du meurtre entre onze heures moins un quart et onze heures. Et, tout naturellement, les faits se déroulaient, Simon apercevait de la lumière chez son neveu, entrait, le trouvait en chemise, sur le point de se mettre au lit. Sans doute, à ce moment, devant ce petit ange, au maigre corps d'infirme, il avait cédé à un coup de folie érotique ; mais on établissait aussi sa haine de l'enfant, sa fureur de le voir catholique ; on insinuait même la possibilité du meurtre rituel, cette abominable légende ancrée comme une certitude dans l'esprit des foules. D'ailleurs, sans pousser jusque-là, la scène se reconstruisait aisément : l'acte immonde, la résistance de l'enfant, une lutte, des cris, le criminel qui s'affole, qui lui enfonce d'abord dans la bouche ce qu'il trouve sous sa main, pour le faire taire, puis qui, épouvanté, la tête perdue, l'étrangle, quand le bâillon improvisé a été rejeté et que les cris recommencent, plus terribles. Il n'était pas aussi commode d'expliquer comment Simon avait eu sous la main le numéro du *Petit Beaumontais* et le modèle d'écriture, mêlés l'un à l'autre. Sûrement, le numéro du journal était dans sa poche, car ce numéro ne pouvait pas être chez l'enfant. Quant au modèle d'écriture, l'accusation avait hésité : peut-être l'enfant l'avait-il chez lui, peut-être était-il dans la poche de Simon ; et cette dernière hypothèse avait fini par être adoptée comme la plus logique, le rapport des deux experts ayant prouvé que le modèle était bien à l'instituteur, puisqu'il portait ses deux initiales. Enfin, le crime accompli, le reste allait de soi, Simon laissait le petit corps par terre, ne rangeait rien dans la chambre en désordre, se contentait de rouvrir la fenêtre toute grande, afin de faire croire que le meurtrier était venu du dehors. Il n'avait eu que la maladresse incroyable de ne pas ramasser et détruire le journal et le modèle, roulés au pied du lit, ce qui montrait dans quel trouble extrême il se trouvait. Aussi ne devait-il pas être remonté tout de

suite auprès de sa femme, qui avait constaté l'heure de son arrivée, minuit moins vingt, et sans doute s'était-il assis quelque temps sur une marche de l'escalier, pour se calmer un peu. L'accusation n'aggravait pas les choses jusqu'à croire M^me^ Simon complice ; pourtant, elle laissait entendre qu'elle ne disait pas la vérité, quand elle parlait de la tranquillité riante, de la tendresse gaie de son mari, cette nuit-là ; et la preuve en était dans la déposition de Mignot, si étonné du lever tardif de l'instituteur, le lendemain, et qui prétendait l'avoir trouvé blême, grelottant, se soutenant à peine, lorsqu'il était allé le réveiller, pour lui apprendre l'affreuse nouvelle. M^lle^ Rouzaire, le frère Fulgence, le père Philibin, tous étaient d'accord sur ce point : Simon avait manqué défaillir devant le petit corps, bien qu'il eût alors montré la plus révoltante sécheresse de cœur. Et n'était-ce pas encore là une preuve accablante? La culpabilité du misérable ne pouvait faire doute pour personne.

Lorsque Delbos eut exposé ainsi la thèse de l'accusation, il reprit :

— Les impossibilités morales y sont grossières, aucun homme de quelque bon sens ne croira Simon coupable ; et puis, on y relève aussi bien des invraisemblances matérielles. Mais nous ne saurions nous le dissimuler, ce conte effroyable se tient suffisamment debout pour s'emparer de l'imagination de la foule et devenir une de ces fables légendaires, qui prennent la force des vérités inattaquables... Et notre faiblesse est de ne pas avoir une histoire, la vraie, que nous puissions opposer à la légende en train de se former. L'hypothèse du rôdeur de nuit, à laquelle vous semblez tenir, n'est bonne qu'à jeter le doute dans l'esprit des jurés ; car elle rencontre, elle aussi, les plus sérieuses objections... Alors, qui donc accuser et quel va être mon système de défense?

Marc, très attentif, muet jusque-là, ne put retenir ce cri, où toute sa conviction, lentement formée, éclatait :

— Mais il n'y a pas de doute pour moi, c'est un Frère qui est le violateur et l'assassin!

Et Delbos, heureux, l'approuvant d'un geste énergique, dit à son tour :

— C'est cela, ma certitude est également absolue.

Plus j'étudie l'affaire, plus j'aboutis à cette seule vérité possible.

Puis, comme David, soucieux, hochait la tête d'un air désespéré :

— Oui, je sais, accuser un de ces ignorantins, sans avoir une preuve décisive, vous paraît extrêmement dangereux pour le sort de votre frère. Et vous avez sûrement raison, car si nous ne faisions pas l'entière lumière sur l'assassin dénoncé par nous, notre cas s'aggraverait d'une diffamation, que nous payerions cher, par ces temps d'imbécile réaction cléricale... Cependant, il faut bien que je plaide, et la meilleure façon de prouver l'innocence de votre frère n'est-elle pas encore de démontrer quel doit être, quel est certainement le coupable? Vous me direz qu'il s'agirait de le connaître, aussi voudrais-je en causer à fond avec vous.

La discussion continua. Marc donna les raisons de la certitude où il était arrivé qu'un membre seul de l'Ecole des Frères avait pu commettre le crime. D'abord, le modèle d'écriture sortait évidemment de chez eux, il en avait la preuve certaine dans ce qui s'était passé chez les dames Milhomme, l'aveu, puis la rétractation de Sébastien ; et il y avait encore le paraphe, le coin du modèle disparu, peut-être soustrait, toute une complication dont il ne pouvait percer le mystère, mais où il sentait bien que la vraie vérité se cachait. Ensuite, une preuve morale décisive, c'était l'extraordinaire tracas que se donnait la congrégation pour dénoncer et accabler Simon. Elle n'aurait point ainsi remué ciel et terre, si elle n'avait pas eu quelque brebis galeuse à sauver. Du même coup, il est vrai, elle espérait bien écraser l'enseignement laïque, faire triompher l'Eglise compromise. Enfin, le viol et l'assassinat étaient comme signés, un sadisme cruel et sournois, un mélange d'ignominie et de religiosité, qui décelaient le froc. Mais ces preuves, de simple logique et de raisonnement, ne pouvaient suffire, Marc en convenait volontiers ; et il se désespérait d'avoir mené ses recherches au milieu d'une telle obscurité, d'une confusion et d'une terreur que des mains adroites et invisibles semblaient prendre à tâche d'augmenter de jour en jour.

— Voyons, lui demanda Delbos, vous ne soupçonnez ni le frère Fulgence, ni le père Philibin?

— Oh! non, répondit-il. Je les ai vus près du petit corps, le matin de la découverte du crime. Le frère Fulgence est certainement rentré à son école, le jeudi soir, en sortant de la Chapelle des Capucins. D'ailleurs, c'est un vaniteux et un détraqué, mais je ne le crois pas capable d'actions si effroyables... Et quant au père Philibin, il est prouvé qu'il n'a pas quitté ce soir-là le collège de Valmarie. Puis, il me paraît tout de même honnête, un peu fruste, brave homme au fond.

Il y eut un silence. Marc, rêveur, les yeux au loin, reprit :

— Cependant, ce matin-là, il a certainement passé dans l'air, comme j'arrivais, quelque chose que je ne m'explique pas. Le père Philibin avait ramassé le numéro du *Petit Beaumontais* et le modèle d'écriture, souillés de salive, troués par les dents ; et je me demande s'il n'a pas profité de ce court moment pour déchirer et faire disparaître le coin du modèle, où pouvait se trouver un indice quelconque. A la vérité, l'adjoint Mignot, qui avait vu le modèle, déclare maintenant, s'il a hésité d'abord, que le coin devait manquer.

— Et les trois frères adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias? demanda de nouveau Delbos.

David, qui, de son côté, avec un zèle, une intelligence, une patience admirables, menait une enquête de tous les instants, secoua la tête.

— Tous les trois ont des alibis, que dix des leurs, sans compter des personnes dévotes, viendront appuyer devant les Assises. Il semble bien que les deux premiers sont rentrés à leur école, avec le directeur, le frère Fulgence. Le frère Gorgias, lui, est allé reconduire un enfant ; mais, dès dix heures et demie, il serait également rentré, ce qu'affirme tout le personnel de la maison, ainsi que d'autres témoins laïques, des amis des Frères, il est vrai, qui l'auraient aperçu, à son retour.

De nouveau, Marc intervint, de son air réfléchi, avec ses yeux au loin d'homme en continuelle quête de la vérité :

— Ce frère Gorgias, il ne me dit rien de bon, j'ai bien

songé à son cas... L'enfant qu'il était allé reconduire est le petit Polydor, le neveu de la cuisinière Pélagie, chez les parentes de ma femme ; j'ai voulu le faire causer, mais c'est un enfant sournois, menteur et paresseux, et je n'en ai rien tiré, qu'un peu plus de confusion... Oui, le frère Gorgias, sa figure, sa personne, ne me quittent pas. On le dit brutal, sensuel, cynique, avec une dévotion outrée, une dure religion intransigeante et exterminatrice. D'autre part, il a eu jadis, m'a-t-on raconté, des rapports avec le père Philibin et le père Crabot lui-même... Le frère Gorgias, ah! le frère Gorgias, j'ai bien cru un instant qu'il était notre homme. Et puis, je n'ai trouvé que des hypothèses.

— Sans doute, déclara David avec son hochement de tête, le frère Gorgias ne sent guère bon, et ma sensation est la vôtre. Seulement, est-ce prudent de le dénoncer, lorsque nous n'avons que des raisonnements, comme vous dites, à produire contre lui? Aucun témoin ne serait pour nous, tous soutiendraient le Frère, le blanchiraient de nos accusations impies.

Delbos avait écouté avec attention.

— Il m'est impossible de défendre votre frère, répéta-t-il, si nous ne portons pas la guerre dans le camp ennemi... Et remarquez que l'unique secours dont vous pouvez espérer quelque avantage, va peut-être vous venir de l'Eglise elle-même ; car, tout le monde en cause, l'ancienne querelle entre notre évêque, Mgr Bergerot, et le recteur de Valmarie, le tout-puissant père Crabot, vient de prendre une gravité aiguë, justement au sujet de l'affaire Simon... Mon sentiment est que le père Crabot est la sournoise intelligence, la main invisible, que vous sentez dans l'ombre et qui mène toute l'affaire. Certes, je ne l'accuse pas d'être le coupable ; mais il est à coup sûr la volonté et la force qui couvrent ce coupable. Et en nous attaquant à lui, nous frappons à la tête... Sans compter que nous aurons l'évêché avec nous, oh! pas ouvertement ; mais n'est-ce donc rien qu'un tel appui, même secret?

Marc eut un sourire de doute, comme s'il eût voulu dire qu'on n'avait jamais l'Eglise avec soi, dans les œuvres de vérité et de justice humaines. Pour lui aussi,

d'ailleurs, le père Crabot était l'ennemi ; et remonter jusqu'à cet homme, tâcher de le détruire, c'était en effet le vrai combat. Ils causèrent donc du père Crabot, de son passé, que poétisait toute une légende, assez mystérieuse. On le croyait petit-fils naturel d'un général célèbre, d'un prince du premier Empire ; et cela, dans son pieux sacerdoce d'aujourd'hui, mettait, pour les âmes patriotes, une gloire retentissante de batailles et de conquêtes. Mais l'histoire de sa vocation, la façon romanesque dont il était entré dans les ordres, touchait les cœurs davantage encore. A trente ans, riche, galant, beau cavalier, il allait épouser une veuve adorable, une duchesse de grand nom et de grande fortune, lorsque la mort brutale avait fauché cette duchesse en sa fleur. Comme il le disait, ce coup de foudre l'avait jeté aux bras de Dieu, en lui montrant l'amer néant des joies de ce monde. Et il avait gagné à cela la tendresse émue de toutes les femmes, elles lui savaient un gré infini de s'être réfugié au ciel, pour l'amour de l'unique femme adorée. Puis, une autre légende, la fondation du collège de Valmarie, achevait de le rendre cher aux dames du pays. Le domaine de Valmarie appartenait alors à la vieille comtesse de Quédeville, une ancienne grande amoureuse, aux débordements fameux, qui était venue là sanctifier sa fin d'existence dans une dévotion outrée. Son fils et sa belle-fille étant morts accidentellement, en voyage, elle avait avec elle son petit-fils et unique héritier Gaston, un enfant de neuf ans, d'une indiscipline agressive, toujours en paroles violentes et en jeux désordonnés ; et, ne sachant comment le réduire, n'osant le mettre en pension, elle s'était décidée à prendre chez elle un précepteur, un jeune jésuite, le père Philibin, âgé de vingt-six ans, d'origine et d'allures paysannes, mais qu'on lui avait recommandé pour son extrême fermeté. Sans doute, ce fut ce précepteur qui introduisit près de la comtesse le père Crabot, son aîné de cinq ou six années, alors en pleine auréole, tout rayonnant de son histoire d'amour, au tragique et divin dénoûment. Et, six mois plus tard, le père Crabot, ami et confesseur, régnait à Valmarie, était le maître réel du domaine, certains mauvais esprits disaient même l'amant de la

comtesse, redevenue la passionnée et la voluptueuse d'autrefois, malgré son grand âge. Un instant, comme si le turbulent Gaston eût troublé la paix heureuse de la royale résidence, avec ses vieux arbres, ses eaux courantes, ses pelouses au velours vert infini, il fut question de l'envoyer chez les Pères, à Paris. Il montait en haut des peupliers dénicher des nids de corbeaux, se jetait à la rivière tout habillé pour pêcher les anguilles, rentrait en loques, les bras et les jambes meurtris, la figure saignante, sans que la fermeté réputée du père Philibin obtînt de lui quelque repos. Mais, brusquement, la situation se dénoua d'une façon dramatique, Gaston se noya, pendant une promenade qu'il faisait sous la surveillance du père Philibin. Il était tombé, racontait celui-ci, dans un trou dangereux, d'où n'avait pu le retirer un autre gamin de quinze ans, Georges Plumet, le fils d'un jardinier du château et parfois son compagnon d'escapade, qui était accouru, ayant vu de loin l'accident. La comtesse, désolée, mourait l'année suivante, en léguant Valmarie et toute sa fortune au père Crabot, ou plutôt à un petit banquier clérical de Beaumont, simple prête-nom docile, avec la charge d'installer dans le domaine un collège d'enseignement libre, confié aux jésuites. Plus tard, le père Crabot y était revenu à titre de recteur, et il y avait dix ans que le collège prospérait sous sa direction. Il y régnait de nouveau, du fond de sa cellule austère, aux quatre murs nus, meublée d'une petite couchette, d'une table et de deux chaises, balayant et faisant lui-même son lit. Et, s'il confessait les femmes à la chapelle, c'était dans cette cellule qu'il confessait les hommes, comme vaniteux de la pauvreté et de la solitude où il affectait de se tenir à l'écart, en divinité redoutable, qui laissait au père Philibin, le préfet des études, le soin des rapports quotidiens avec les élèves de la maison. Mais, tout en ne se montrant que rarement à eux, il se réservait les jours de parloir, se prodiguait aux familles, surtout aux dames et aux jeunes filles de l'aristocratie locale, s'occupant de l'avenir de ceux et de celles qu'il appelait ses chers fils et ses chères filles, nouant des mariages, assurant de bonnes situations, disposant de ce beau monde pour la gloire de Dieu et de son ordre.

Et c'était de cette façon qu'il avait fini par être un tout-puissant personnage.

— Au fond, reprit Delbos, ce père Crabot m'a l'air d'un médiocre, dont toute la force est dans la bêtise du monde où il agit ; et je me méfie davantage du père Philibin, votre brave homme, qui me fait une singulière impression, à moi, avec ses allures de rudesse et de franchise... Leur histoire, du temps de la comtesse de Quédeville, est restée bien louche, cette mort de l'enfant, ces manœuvres d'une légalité douteuse, pour avoir le domaine et la fortune. Et le pis est que le seul témoin de la noyade, le fils du jardinier, le Georges Plumet, est justement notre frère Gorgias, que le père Philibin avait pris en grande affection et dont il a fait un ignorantin. Aujourd'hui, dans les obscures circonstances actuelles, voici de nouveau ces trois hommes réunis, de sorte que toute l'affaire est là peut-être ; car si le frère Gorgias était le coupable, les efforts des deux autres pour le sauver, en dehors du salut de l'Eglise, s'expliqueraient par de fortes raisons personnelles, quelque cadavre enfoui entre eux, la terreur qu'il ne parlât, s'il se sentait abandonné... Malheureusement, vous l'avez dit, et nous revenons toujours nous briser contre cet obstacle : ce sont simplement des hypothèses, des déductions, lorsqu'il nous faudrait des faits solides, établis et prouvés. Enfin, cherchons encore, la défense n'est possible, je le répète, que si je suis armé suffisamment pour être l'accusateur et le vengeur.

David et Marc emportèrent de cette conversation avec Delbos une ardeur nouvelle. Et, comme ils l'avaient prévu, ils eurent un instant la joie de voir éclater une querelle intime dans le camp clérical. L'abbé Quandieu, le curé de Maillebois, n'avait pas caché d'abord sa croyance à l'innocence de Simon. Il n'allait point jusqu'à soupçonner un des Frères, bien qu'il n'ignorât rien des scandales de la maison. Mais son attitude disait sa désapprobation de la campagne violente des Frères et des Capucins, s'efforçant d'amener à eux le pays entier ; car, s'il perdait un paroissien à chaque conquête nouvelle des religieux, il était en outre d'esprit assez éclairé et assez large, pour se désespérer, au nom de la religion elle-

même, d'un tel triomphe des superstitions les plus basses. Puis, devant le brusque empoisonnement de l'opinion publique, il était devenu neutre, n'ouvrant plus la bouche de l'affaire, désolé de voir sa paroisse désertée et appauvrie, tremblant dans sa piété sincère, qu'on n'achevât de compromettre et de tuer son doux Seigneur, son Dieu de charité et d'amour, en en faisant le Dieu du mensonge et de l'iniquité. Et il eut alors la seule consolation de se sentir d'accord avec Mgr Bergerot, dont il était aimé et qu'il visitait souvent. Comme lui, monseigneur, malgré sa grande dévotion, était accusé de gallicanisme, ce qui voulait simplement dire qu'il ne s'inclinait pas quand même et toujours devant Rome, et que sa foi très pure répugnait à l'idolâtrie des images, à l'impudence commerciale des entrepreneurs de faux miracles. Aussi suivait-il d'un œil attristé l'envahissement des Capucins de Maillebois, qui battaient si ouvertement monnaie avec le Saint-Antoine de Padoue installé dans leur Chapelle, terrible et déloyale concurrence dont se mourait l'église Saint-Martin, la paroisse de son cher curé Quandieu. Ce qui augmentait son souci, c'était de sentir derrière les Capucins les Jésuites, toutes les troupes disciplinées de son ennemi le père Crabot, dont il rencontrait partout l'influence, contrecarrant ses actes, rêvant d'être, en son lieu et place, le maître du diocèse. Il accusait les Jésuites d'obliger Dieu à venir aux hommes, au lieu de forcer les hommes de se donner à Dieu, et il voyait en eux les artisans du compromis mondain, du relâchement de la foi et de la pratique, dont l'Eglise, selon lui, se mourait. Aussi, dans l'affaire Simon, en les sentant si âpres contre le malheureux, s'était-il méfié et avait-il étudié soigneusement le cas, avec l'abbé Quandieu, qui était aux sources. Sa conviction dut se faire alors, peut-être même connut-il le nom du vrai coupable. Mais que résoudre, comment livrer des religieux, sans craindre de nuire à la religion? Son courage ne pouvait aller jusque-là. Et il eut certainement une grande amertume, dans son silence forcé, inquiet lui aussi de l'aventure monstrueuse et tragique où l'on engageait l'Eglise de son rêve, faite de paix, d'équité et de bonté.

Pourtant, Mgr Bergerot ne se résigna pas complètement. L'idée d'abandonner son cher abbé Quandieu, de laisser achever sa ruine par ceux qu'il nommait les marchands du Temple, lui était insupportable. Et il profita d'une tournée pastorale, il vint à Maillebois, où il voulut officier lui-même, pour rendre toute sa gloire à l'antique et noble église Saint-Martin, dont la nef datait du XIVe siècle. Puis, au cours de l'allocution qu'il prononça, il osa blâmer les superstitions grossières, il désigna même nettement le commerce auquel se livraient les Capucins, dans leur Chapelle, d'une prospérité de bazar. Personne ne s'y trompa, tout le monde sentit le coup porté, non seulement au père Théodose, mais, derrière lui, au père Crabot en personne. Et, monseigneur ayant terminé par l'espoir que l'Eglise de France resterait la pure source de toute vérité et de toute justice, le scandale fut plus grand encore, car on vit là une allusion à l'affaire Simon, on l'accusa de jeter les Frères de la Doctrine chrétienne aux juifs, aux vendus et aux traîtres. Rentré dans son palais épiscopal, Mgr Bergerot dut trembler de son courage, devant le surcroît d'amertume dont on l'abreuvait, et des intimes racontèrent la visite de remercîment de l'abbé Quandieu, pendant laquelle l'archevêque et le simple curé avaient pleuré ensemble.

A Beaumont, l'agitation croissait, à mesure que se rapprochait la session de la Cour d'assises. La Chambre des mises en accusation avait renvoyé le dossier au parquet, et l'affaire était fixée au lundi 20 octobre. Aussi l'attitude prise par l'évêque acheva-t-elle d'exaspérer les passions. Chaque matin, *Le Petit Beaumontais* semait la haine, par d'abominables articles d'outrages et de mensonges. Il se montrait plus violent contre l'évêché, que *La Croix de Beaumont* elle-même, pourtant aux mains des jésuites. Les simonistes avaient repris quelque courage de l'appui inespéré de Mgr Bergerot. Mais les anti-simonistes en profitaient pour empoisonner l'opinion publique de nouveaux contes, entre autres l'extraordinaire invention qu'un syndicat juif s'était formé pour acheter, à coups de millions, les puissances de ce monde. Ainsi, Mgr Bergerot avait reçu

trois millions. Dès lors, ce fut dans la ville entière, de la démence et du massacre. Du bas en haut de la société, du Mauviot, le faubourg ouvrier, à l'avenue des Jaffres, le quartier aristocratique, en passant par la rue Fontanier et les étroites rues voisines, où se trouvait le petit commerce, la bataille s'aggravait, les rares simonistes étaient écrasés sous le flot toujours croissant et déchaîné des anti-simonistes. On allait huer le directeur de l'Ecole normale, Salvan, qu'on soupçonnait de simonisme, tandis que le proviseur du lycée, Depinvilliers, antisémite et patriote, était acclamé. Des bandes payées, recrutées sur les trottoirs, auxquelles se mêlait la jeunesse cléricale, couraient les rues, menaçaient les boutiques juives. Et la grande tristesse était de voir les ouvriers républicains, quelques-uns socialistes, se désintéresser, ou même prendre parti contre le droit. Alors, la terreur régna, la lâcheté devint immense, toutes les puissances sociales se coalisèrent contre le misérable accusé, qui, de sa prison, jetait son continuel cri d'innocence. L'Université, avec le recteur Forbes à sa tête, ne bougea plus, dans sa crainte de se compromettre. L'Administration, personnifiée dans le préfet Hennebise, s'était désintéressée dès le premier jour, désireuse de ne pas se créer d'ennui. La Politique, les sénateurs comme les députés, ainsi que Lemarrois l'avait prédit, se taisaient, par terreur de n'être pas réélus, s'ils disaient autrement que leurs électeurs. L'Eglise, où l'évêque avait cessé de compter et dont le véritable chef était le père Crabot, exigeait des bûchers, l'extermination des juifs, des protestants et des franc-maçons. L'Armée, par la voix du général Jarousse, réclamait elle aussi un nettoyage du pays, le rétablissement d'un empereur ou d'un roi, quand on aurait sabré les sans-patrie et les sans-Dieu. Et restait la Magistrature, vers laquelle tous les espoirs se tournaient, car n'avait-elle pas en main le dénoûment, la condamnation du sale juif, qui seule assurerait le salut de la France? Le président Gragnon et le procureur de la république Raoul de la Bissonnière étaient ainsi devenus des personnages considérables, dont personne ne doutait, leur anti-simonisme étant de notoriété publique, comme leur désir d'avancement et leur passion de popularité.

Lorsque les noms des jurés furent connus, il y eut une recrudescence de violences et d'intrigues. Parmi ces jurés se trouvaient de nombreux boutiquiers, quelques industriels, deux capitaines en retraite, un médecin, un architecte. Et, tout de suite, une campagne s'ouvrit, on exerça sur eux la plus terrible des pressions, *Le Petit Beaumontais* imprima leurs noms et leurs adresses, en les désignant à la fureur de la foule, s'ils ne condamnaient pas. Ils recevaient des lettres anonymes, certaines visites inattendues les bouleversaient, leur entourage les suppliait de songer à leurs femmes et à leurs enfants. Pendant ce temps, dans les salons de l'avenue des Jaffres, l'amusement était de se livrer à des pointages, au sujet des opinions plus ou moins certaines de chacun des jurés. Le jury condamnerait-il, ne condamnerait-il pas? c'était un jeu de société. Au jour de la belle Mme Lemarrois surtout, le samedi, on ne parlait pas d'autre chose. Et toutes ces dames venaient : la générale Jarousse, petite, laide et noiraude, ce qui ne l'empêchait pas, disait-on, de faire le général cocu, abominablement ; la présidente Gragnon, superbe encore, très langoureuse, aimée des jeunes substituts ; la préfète Hennebise, une Parisienne fine et prudente, parlant peu, écoutant beaucoup ; et l'on y voyait aussi l'âpre Mme Daix, la femme du juge d'instruction, parfois même Mme de la Bissonnière, la femme du procureur de la république, très douce, très effacée, qui allait rarement dans le monde. Toutes s'étaient rendues à une grande fête donnée à la Désirade par les Sanglebœuf, sur le conseil du baron Nathan, qui avait décidé sa fille Lia, la catholique Marie d'aujourd'hui, à secouer sa nonchalance, pour se mettre comme ces dames, au service de la bonne cause. Le rôle des femmes, dans l'affaire, fut en effet considérable : elles valaient une armée, selon le mot du jeune député Marcilly, simoniste avec les uns, anti-simoniste avec les autres, attendant la victoire. Et une querelle dernière acheva de bouleverser les cervelles, lorsque *Le Petit Beaumontais*, un matin, lança la question du huis clos, la nécessité de fermer les portes pour une partie de l'interrogatoire et l'audition de certains témoins. Le journal n'avait sûrement pas trouvé cela tout seul, on y sentait la connais-

sance profonde des foules, l'espoir de ce que le mystère ajouterait de monstrueux à l'accusation, la commodité ensuite de justifier la condamnation de l'innocent par les charges que le public n'aurait pas connues. Les simonistes sentirent le danger, protestèrent, exigèrent la pleine clarté, les débats au grand jour ; tandis que les anti-simonistes, saisis d'une indignation vertueuse, criaient au scandale, demandaient si l'on allait souiller les oreilles des honnêtes gens, en leur faisant entendre d'abominables détails, par exemple le rapport du médecin légiste, où les résultats de l'autopsie se trouvaient indiqués en des termes impossibles à lire devant des femmes. Pendant les derniers huit jours, Beaumont fut ainsi en proie à une mêlée affreuse.

Enfin, le grand jour, le 20 octobre arriva. Depuis la rentrée des écoliers, Marc avait dû se réinstaller à Jonville, avec sa femme Geneviève et sa fillette Louise, que Mme Duparque et Mme Berthereau avaient tenu, cette année-là, à garder près d'elles pendant toutes les vacances. Il y avait consenti d'autant plus volontiers, que ce long séjour à Maillebois lui permettait de mener plus directement son enquête, restée, hélas! sans résultat. Pourtant, il avait trop souffert de sa gêne chez ces dames, où jamais un mot n'était dit sur la retentissante affaire, pour ne pas être heureux de se retrouver dans son école si calme, au milieu de la bande d'enfants joueurs, dont quelques-uns lui étaient chers. Et, d'ailleurs, il s'était fait citer comme témoin de moralité par la défense, il attendait le procès avec un frémissement d'émotion, repris de son espérance tenace dans la vérité et la justice, comptant de nouveau sur le triomphe d'un acquittement. Il lui semblait impossible que, de nos jours, en France, dans ce pays de liberté et de générosité, un homme fût condamné sans preuves. Le lundi matin, quand il arriva, Beaumont lui parut en état de siège. On avait consigné les troupes, des gendarmes et des soldats gardaient les abords du Palais de Justice ; et, lorsqu'il voulut y pénétrer, il eut à forcer toutes sortes d'obstacles, bien qu'il eût une citation en règle. A l'intérieur, les escaliers, les couloirs étaient également barrés par de la troupe. La salle des Assises, très vaste, toute neuve, luisait d'ors

et de faux marbres, sous la lumière crue des six grandes fenêtres qui l'éclairaient. Et elle se trouvait comble, deux heures avant l'ouverture des débats : toute la belle société de Beaumont derrière les fauteuils des juges ; des dames en toilette un peu partout, même sur les bancs réservés aux témoins ; un parterre debout très tumultueux déjà, un public trié, où l'on reconnaissait des faces de bedeaux, les manifestants payés de la rue, auxquels se mêlaient les quelques énergumènes de la jeunesse catholique. L'attente fut longue, Marc eut le temps d'examiner les visages, de sentir dans quel milieu de passions hostiles allait se dérouler l'affaire.

La Cour parut, Gragnon et ses assesseurs, suivis du procureur de la république La Bissionnère. Et les premières formalités furent accomplies rapidement, le bruit courut que le tirage du jury ne s'était pas fait sans peine, plusieurs des jurés ayant donné des raisons pour être récusés, tant leur peur semblait grande d'avoir une responsabilité dans l'affaire. Enfin, les douze jurés, tombés au sort, revinrent à la file, prirent place, d'un air de condamnés moroses. Il y avait cinq boutiquiers, deux industriels, deux rentiers, un médecin, un architecte, un capitaine en retraite ; et l'architecte, un homme pieux, travaillant pour l'évêché, nommé Jacquin, sorti le premier, se trouva être le chef du jury. Si la défense ne l'avait pas récusé, c'était grâce à son renom mérité d'esprit loyal, droit et honnête. Du reste, il se produisit comme une déception, parmi les anti-simonistes, à l'arrivée de ces hommes, dont l'entrée était guettée passionnément et dont les noms circulèrent, un à un. Quelques-uns durent paraître douteux, on espérait un jury plus sûr, ayant condamné d'avance.

Puis, un grand silence se fit, l'interrogatoire de Simon commença. A son apparition, il avait déplu, l'air chétif et gauche. Puis, il s'était redressé, maintenant, il semblait impudent, par la façon tranquille et sèche dont il répondait aux questions. Le président Gragnon avait pris son air goguenard des grands jours, couvant surtout de ses petits yeux gris l'avocat, maître Delbos, l'anarchiste, comme il le nommait, qu'il s'était engagé à supprimer, d'un coup de pouce. En attendant, il faisait de l'esprit,

cherchait à provoquer les rires, peu à peu irrité de l'attitude calme de Simon, qui, ne mentant pas, ne pouvait se contredire ni se laisser entamer. Il devint insolent, tâcha vainement d'amener une protestation de Delbos, lequel, connaissant l'homme, se taisait, avec un sourire. Et, en somme, cette première journée, en réjouissant les simonistes, inquiéta fort les anti-simonistes, car l'accusé, par ses explications très claires, avait parfaitement établi l'heure de son retour à Maillebois, la façon dont il était monté tout droit rejoindre sa femme, sans que le président pût opposer à ses déclarations un fait certain, prouvé. A la sortie, des huées accueillirent les témoins de la défense, on faillit se battre sur les marches du Palais de Justice.

Le mardi, l'interrogatoire des témoins commença, au milieu d'une affluence encore plus grande. Et, d'abord, ce fut l'instituteur adjoint Mignot, qui parut moins affirmatif que dans l'instruction, n'osant plus préciser l'heure où il avait entendu des bruits de voix et de pas, comme si sa conscience de simple et brave garçon commençait à se troubler, devant les conséquences terribles d'un pareil témoignage. Mais Mlle Rouzaire fut d'une dureté, d'une précision impitoyables : elle, tranquillement, donnait l'heure exacte, onze heures moins un quart, en ajoutant même qu'elle avait parfaitement reconnu la voix et le pas de Simon. Puis, il y eut un long défilé d'employés de chemin de fer, d'employés de l'octroi, de simples passants, pour établir si l'accusé avait pris le train de dix heures et demie, ainsi que le prétendait l'accusation, où s'il était rentré à pied, selon sa version à lui : dépositions interminables, confuses et contradictoires, qui laissèrent une impression plutôt favorable à la défense. Ensuite vinrent les dépositions attendues du père Philibin et du frère Fulgence. La première, très brève, fut une déception, car le jésuite se contenta de dire, en quelques phrases sourdes, comment il avait trouvé le petit corps, étendu sur le parquet, devant le lit. Au contraire, le frère Fulgence amusa toute la salle par la véhémence du même récit, qu'il recommença avec des gestes fous de pantin désarticulé ; et il parut très heureux de l'effet qu'il produisait, il n'avait cessé d'embrouiller et de gâter les choses, depuis le commen-

cement de l'affaire. Enfin, furent appelés les trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, qui étaient des témoins spécialement cités par la défense. Et, si Delbos laissa passer les deux premiers, après quelques questions insignifiantes, il se leva, se tint debout, quand le frère Gorgias fut à la barre. L'ancien petit paysan, le fils du jardinier de Valmarie, le Georges Plumet, devenu le frère Gorgias, ignorantin, était un fort gaillard, maigre et noueux, au front bas et dur, aux pommettes saillantes, la bouche épaisse, sous le grand nez en bec d'aigle. Noir et rasé, il avait une sorte de tic, un retroussement de la lèvre supérieure, à gauche, qui laissait voir des dents solides, dans une sorte de rictus involontaire, où il y avait de la violence et de la goguenardise. Lorsqu'il apparut, dans sa vieille robe noire, avec son rabat blanc, d'une propreté douteuse, un frémissement passa sur l'auditoire, venu on ne savait d'où. Et, tout de suite, entre l'avocat et le Frère, un duel s'engagea, des questions aiguës comme des coups d'épée, des réponses coupantes comme des parades, sur la soirée du meurtre, le temps mis par le témoin à reconduire le petit Polydor, l'heure à laquelle il était rentré à l'Ecole. Dérouté, le public écoutait, sans comprendre l'importance décisive de cet interrogatoire, le personnage étant nouveau pour lui. D'ailleurs, le frère Gorgias, de son air violent et goguenard, avait réponse à tout, produisait des preuves, établissait que, dès dix heures et demie, il était couché dans sa cellule ; et les frères Isidore et Lazarus furent rappelés, on fit venir également le portier de l'Ecole, ainsi que deux habitants de Maillebois, des promeneurs attardés : tous jurèrent, confirmèrent les affirmations de l'ignorantin. Ce duel n'alla pas du reste sans l'intervention du président Gragnon, qui jugea l'occasion bonne pour ôter la parole à Delbos, estimant qu'il posait au Frère des questions injurieuses. Delbos répliqua, déposa des conclusions, tout un gros incident, au milieu duquel le frère Gorgias semblait triompher, avec d'obliques coups d'œil de dédain, comme pour dire impudemment qu'il ne redoutait rien, sous la protection de son Dieu de colère et d'extermination, terrible aux infidèles. Cependant, si Delbos n'obtint aucun résultat immédiatement

utilisable, l'incident avait produit un grand trouble, on voyait des gens effarés craindre que, grâce à des doutes ainsi jetés dans l'esprit du jury, Simon ne s'en tirât. Et cette terreur avait dû gagner toute la congrégation, car un nouvel incident fut soulevé, après la déposition des deux experts, les sieurs Badoche et Trabut, qui expliquèrent, au milieu de la stupéfaction générale, comment ils retrouvaient les initiales de Simon, un E et une S enlacés, dans le paraphe du modèle d'écriture, où personne ne les voyait. En somme, le modèle d'écriture était l'unique pièce du procès, toute l'affaire reposait sur lui, la déposition de ces extraordinaires experts prenait une gravité extrême. C'était la condamnation de Simon, et ce fut alors que le père Philibin, qui suivait attentivement les débats, fit demander au président d'être rappelé à la barre. Là, d'une voix éclatante, lui si terne, si volontairement effacé d'abord, il conta une brève histoire, une lettre de Simon qu'il avait vue, une lettre à un ami, signée du même paraphe. Et, comme Gragnon le pressait, exigeait des détails, il leva la main vers le Christ, il déclara théâtralement que c'était là le secret d'une confession, sans vouloir en dire davantage. La deuxième audience fut ensuite levée, dans la fièvre et dans un tumulte inexprimable.

Le mercredi, la question du huis clos se posa. Il s'agissait d'entendre le rapport du médecin légiste et la déposition des enfants. Le président avait le droit de prononcer le huis clos. Sans lui contester ce droit, Delbos prit la parole, démontra tous les dangers du mystère, finit par déposer de nouvelles conclusions. Paisiblement, Gragnon n'en revint pas moins avec un arrêt, que les gendarmes, dont la salle était pleine, exécutèrent tout de suite, en poussant le public dehors. Ce fut une émotion extraordinaire, une sortie en bousculade, puis des conversations passionnées, dans les couloirs. Pendant plus de deux heures, tant que dura le huis clos, la surexcitation ne fit que s'accroître. Comme si ce qui se disait dans la salle des Assises eût filtré à travers les murs, de continuels renseignements, des nouvelles effroyables circulèrent parmi la foule. D'abord, on colporta le rapport du médecin légiste, on en commentait chaque terme, on y ajou-

tait d'affreux détails, ignorés jusque-là, prouvant l'absolue culpabilité de Simon. Puis, ce furent les dépositions de ses élèves, des petits Bongard, Doloir, Savin et Milhomme. Ce qu'ils n'avaient jamais dit, on le leur faisait dire. La certitude s'établissait qu'il les avait tous souillés ; et l'on en vint à prétendre, malgré la protestation de Delbos, de pure comédie, que les simonistes eux-mêmes avaient exigé le huis clos, pour sauver l'école laïque de tant d'ordure. Dès lors, la condamnation ne devenait-elle pas certaine? car, à ceux que troublerait le manque de preuves suffisantes, relativement au viol et à l'assassinat de Zéphirin, on répondrait par ce qui s'était passé au huis clos, et qu'ils ignoraient. Lorsque les portes furent rouvertes, il y eut une ruée, le public rentra en tempête, fouillant les coins, flairant l'air, se pénétrant des choses monstrueuses rêvées. Mais la fin de l'audience ne fut plus occupée que par l'audition de quelques témoins de la défense, des témoins de moralité, parmi lesquels se trouvait Marc, et qui tous vinrent dire quel homme de douceur et de bonté était Simon, son amour, son adoration pour sa femme et ses enfants. Un seul de ces témoins retint un instant l'attention, l'inspecteur primaire Mauraisin, à qui Delbos avait volontairement causé le gros ennui de le citer. Mauraisin, représentant officiel de l'Université, partagé entre son désir d'être agréable aux anti-simonistes et sa crainte de déplaire à son chef immédiat, l'inspecteur d'académie Le Barazer, qu'il savait discrètement simoniste, dut reconnaître d'abord l'excellence des notes données par lui à Simon, et ne put ensuite se rattraper que par de vagues insinuations sur la moralité, la sournoiserie du caractère, la violence sectaire des passions religieuses.

Le jeudi et le vendredi furent occupés par le réquisitoire de La Bissonnière et par la plaidoirie de Delbos. Pendant les débats, La Bissonnière avait affecté d'intervenir le moins possible, prenant des notes, regardant ses ongles. Au fond, il n'était pas sans malaise, il devait se demander s'il ne lâcherait pas certaines charges, devant la trop grande fragilité des preuves. Aussi se montra-t-il assez terne dans son réquisitoire. Il se contenta, pour soutenir l'accusation, de faire valoir toute la vraisem-

blance de la culpabilité. Et il termina en demandant simplement l'application de la loi. Il avait parlé pendant deux heures à peine, le succès fut médiocre, l'inquiétude grande. Puis, la fin de l'audience ne put suffire à Delbos, il n'acheva sa plaidoirie que le lendemain. Très maître de lui, sec et nerveux, il commença par un portrait de Simon, qu'il montra dans son école, estimé, aimé, ayant à son foyer une femme adorable, des enfants délicieux. Ensuite, il exposa l'ignoble crime en sa bestialité, il demanda si un tel homme avait pu commettre un tel acte. Une à une, il prit les prétendues preuves de l'accusation, en démontra l'impossibilité, le néant. A propos du modèle d'écriture surtout et du rapport des deux experts, il fut terrible, il prouva que cette unique pièce du dossier ne pouvait s'appliquer au cas de Simon, il fit toucher du doigt la stupidité du rapport des sieurs Badoche et Trabut. Il discuta, détruisit les témoignages, même ceux entendus au huis clos, ce qui lui attira de nouveau les foudres du président Gragnon, toute une violente querelle. Et, à partir de ce moment, il ne parla plus que sous la menace de se voir retirer la parole, devint le défenseur accusateur, jeta au pied de la Cour, et les Frères, et les Capucins, et les Jésuites eux-mêmes. Il remonta clairement jusqu'au père Crabot, afin de frapper à la tête, ainsi qu'il le voulait. Un Frère seul avait pu commettre le crime, il désigna sans le nommer le frère Gorgias, il dit toutes les raisons qui faisaient sa certitude, il montra le sourd travail, la vaste conjuration cléricale dont Simon était la victime, la nécessité de la condamnation d'un innocent pour que le coupable fût sauvé. Et, s'adressant aux jurés, il leur cria, en terminant, que ce n'était pas le meurtrier du petit Zéphirin qu'on leur demandait de condamner, mais l'instituteur laïque, le juif. Cette fin de plaidoirie, hachée par les interventions du président et par les huées de la salle, fut en somme considérée comme un triomphe oratoire, qui classait Delbos au premier rang, mais que son client allait sans doute payer d'une forte condamnation. Tout de suite, en effet, La Bissonnière avait pris un visage de douleur et d'indignation, pour répliquer. Un scandale inqualifiable venait de se produire, la défense avait osé accuser un Frère, sans apporter aucune preuve

sérieuse. Elle avait fait pis, elle avait dénoncé comme complice de ce Frère, et ses supérieurs, et d'autres religieux, et jusqu'à une haute personnalité devant laquelle tous les honnêtes gens s'inclinaient avec respect. C'était la religion outragée, les passions anarchistes lâchées, le pays entier conduit aux abîmes par les sans-Dieu et les sans-patrie. Là-dessus, pendant près de trois heures, il ne cessa plus de foudroyer les ennemis de la société, en phrases trop fleuries, se redressant dans sa petite taille, comme s'il se fût senti emporté aux hautes destinées qu'il ambitionnait. En finissant, il fit de l'ironie, il voulut savoir s'il suffisait d'être juif, pour être quand même innocent, et il demanda au jury toute sa sévérité, la tête du misérable, souilleur et tueur d'enfant. Des applaudissements frénétiques éclatèrent, et Delbos, dans une réplique véhémente, exaspérée acheva de se faire couvrir d'injures et de menaces.

Il était déjà sept heures du soir, lorsque le jury se retira dans la chambre de ses délibérations. Comme les questions que la Cour lui avait posées étaient peu nombreuses, on espérait bien en être quitte en moins d'une heure et pouvoir aller dîner. La nuit était venue, quelques grosses lampes, posées sur les tables, éclairaient à peine la vaste salle. Au banc de la presse, où travaillaient encore les journalistes accourus de partout, on avait planté des bougies qui ressemblaient à des cierges. Dans cet air fumeux et surchauffé, empli de grandes ombres tragiques, pas une dame ne quitta la place, la foule s'entêta, fantomatique sous les hasards de l'éclairage. Toutes les passions se déchaînaient, on causait à voix haute, un tumulte étourdissant, au milieu d'une agitation, d'un bouillonnement de cuve ardente. Les quelques simonistes triomphaient, déclaraient que le jury ne pouvait condamner. Malgré l'accueil bruyant fait à la réplique de La Bissonnière, les anti-simonistes, dont la salle était comble, grâce aux sages dispositions du président Gragnon, se montraient nerveux, tremblaient de voir la victime expiatoire leur échapper. On assurait que l'architecte Jacquin, le chef du jury, avait parlé à quelqu'un de son angoisse de juge, devant l'absolu manque de preuves. On citait jusqu'à trois autres jurés, dont les

visages, pendant les débats, avaient semblé favorables à l'accusé. Un acquittement devenait possible. Et ce fut ainsi une attente peu à peu exaspérée, une attente qui se prolongea indéfiniment, contre toutes les suppositions. Huit heures sonnèrent, neuf heures sonnèrent, et le jury ne reparaissait toujours pas. Depuis deux grandes heures, il était enfermé, sans arriver sans doute à se mettre d'accord. Cela ne fit qu'augmenter les incertitudes. Bien que les portes de la salle des délibérations fussent étroitement closes, des bruits s'en échappaient, des renseignements arrivaient, on ne savait comment, qui achevaient de bouleverser l'auditoire mourant de faim, brisé de lassitude et d'impatience. Brusquement, on apprit que le chef du jury, au nom de ses collègues, avait fait prier le président de se rendre auprès d'eux. Selon un autre voisin, c'était le président lui-même qui s'était mis à la disposition de ces messieurs, en insistant pour les voir ; et cela paraissait peu correct. Puis, l'attente recommença, de longues minutes se passèrent encore. Que pouvait donc faire le président chez les jurés? Légalement, il ne devait les renseigner que sur l'application de la loi, dans le cas où ils craindraient d'ignorer les conséquences de leur vote. C'était bien long, pour une simple explication de cette sorte, à ce point qu'un nouveau bruit se répandit parmi les intimes de Gragnon, qui ne semblèrent pas se douter de l'énormité d'une telle histoire : une communication suprême faite par le président au jury, une pièce arrivée après la clôture des débats et qu'il avait senti l'impérieuse nécessité de porter à sa connaissance, en dehors de la défense et de l'accusé. Et dix heures sonnaient, lorsque le jury reparut.

Alors, dans la salle brusquement silencieuse, anxieuse, lorsque la Cour fut rentrée, tachant de rouge les fonds mouvants des ténèbres, l'architecte Jacquin, chef du jury, se leva. Il était très pâle, on le vit distinctement, éclairé d'un rayon de lampe. Et ce fut d'une voix un peu faible qu'il prononça la formule consacrée. La réponse du jury était " oui ", à toutes les questions ; mais il accordait des circonstances atténuantes, d'une façon illogique, uniquement pour éviter la peine capitale. La peine était le bagne à perpétuité, peine que le président

Gragnon prononça, de son air de bon vivant satisfait, avec son habituel nasillement goguenard. D'un geste vif, le procureur de la république La Bissonnière ramassa ses papiers, en homme soulagé et ravi qui a ce qu'il désire. Tout de suite, dans l'auditoire, avaient éclaté des applaudissements frénétiques, des hurlements de meute affamée, à qui l'on jette la curée chaude de la victime longtemps poursuivie. C'était un délire de cannibales mangeant enfin de l'homme, à pleine bouche. Et, pourtant, dans ce tumulte d'effroyable sauvagerie, on entendit un cri qui domina les abois féroces, le continuel cri de Simon : " Je suis innocent! je suis innocent! ", dont le grand souffle obstiné alla semer la vérité lointaine au fond des braves cœurs ; tandis que l'avocat Delbos, gagné par les larmes, se penchait vers l'accusé et l'embrassait fraternellement.

David, qui s'était abstenu de paraître au procès, afin de ne pas exaspérer davantage les haines antisémites, attendait le résultat chez Delbos, rue Fontanier. Jusqu'à dix heures, il avait compté les minutes, brûlé de la plus atroce des fièvres, ne sachant s'il devait se réjouir ou se désespérer d'un tel retard. A chaque instant, il allait se pencher à la fenêtre, écouter les bruits au loin. Et déjà l'air de la rue, les cris de quelques passants, lui avaient apporté la mortelle nouvelle, lorsque l'arrivée de Marc, épuisé, sanglotant, la lui confirma. Salvan accompagnait Marc, Salvan rencontré au sortir du Palais, éperdu lui aussi, et qui avait voulu monter. Ce fut une heure de désespoir tragique, un effondrement où tout ce qu'il y a de bon et de juste semblait à jamais s'engloutir ; et, lorsque Delbos, à son tour, arriva, après avoir vu dans sa cellule Simon foudroyé et debout quand même, il ne put que se jeter au cou de David et l'embrasser, comme il avait embrassé son frère, là-bas.

— Ah! pleurez, mon ami! cria-t-il. C'est la plus grande iniquité du siècle.

## IV

Dès la rentrée des classes, réinstallé à Jonville, Marc avait eu une autre lutte à soutenir, en dehors du tourment où le jetait l'affaire Simon. Le curé, l'abbé Cognasse, s'était avisé de chercher à conquérir le maire, le paysan Martineau, par sa femme, la belle Martineau, afin de créer de gros soucis à l'instituteur.

C'était un terrible homme, cet abbé Cognasse, grand, maigre, anguleux, avec un menton volontaire et un nez aigu, sous un front bas, à l'épaisse crinière brune. Ses yeux brûlaient d'une flamme agressive, ses mains noueuses, peu lavées, semblaient faites pour tordre le cou aux gens qui oseraient lui résister. Et il avait, à quarante ans, comme unique servante, une vieille fille de soixante ans, Palmyre, un peu bossue, plus terrible que lui, avare et dure, la terreur du pays, qui le gardait et le défendait avec des dents et des grognements de dogue. On le disait chaste, mais il mangeait beaucoup, buvait de même, sans jamais se griser. Fils de paysan, borné et têtu, il s'en tenait à la lettre étroite du catéchisme, il dirigeait rudement ses paroissiens, très âpre sur ses droits, exigeant surtout d'être payé, sans faire

grâce d'un sou à personne, même au plus pauvre. Aussi avait-il voulu tenir en son pouvoir le maire Martineau, de façon à être le maître réel de la commune, ce qui, tout en étant l'esprit de la religion, devait lui assurer de plus beaux bénéfices. Et sa querelle avec Marc avait éclaté au sujet d'une somme annuelle de trente francs que la commune donnait autrefois à l'instituteur pour sonner la cloche, et que Marc touchait toujours, bien qu'il eût refusé de sonner, absolument.

Mais Martineau n'était point d'une conquête facile, quand il était soutenu. De même âge que l'abbé, de face carrée et de forte encolure, roux avec des yeux clairs, il parlait peu, se méfiait beaucoup. Il passait pour le cultivateur le plus riche de la commune, très considéré de ses concitoyens, à cause de ses vastes champs, et depuis dix ans, il était maire de Jonville, réélu à chaque élection nouvelle. Sans instruction, sachant à peine lire et écrire, il n'aimait point se prononcer entre l'école et l'église, mettant sa politique à rester en dehors, bien qu'il finît toujours par se donner à celui des deux qu'il sentait le plus solide, du curé ou de l'instituteur. Et, secrètement, il était avec ce dernier plutôt, ayant dans le sang cette hostilité, cette rancune séculaire du paysan contre le prêtre, le prêtre paresseux et jouisseur, qui ne fait rien et veut être payé, qui s'empare de la femme et débauche la fille, au nom d'un Dieu invisible, jaloux et méchant. Mais, s'il ne pratiquait pas, jamais il n'avait marché seul contre son curé, dans la pensée que ces gens-là, tout de même, étaient rudement forts. Et il avait fallu la tranquille énergie de Marc, sa volonté et son intelligence, pour que Martineau se mît de son côté, le laissant marcher, sans trop s'engager lui-même.

Ce fut alors que l'abbé Cognasse eut l'idée d'employer la belle Martineau, non pas qu'elle fût de ses pénitentes, car elle ne pratiquait pas non plus, mais parce qu'il la voyait très régulièrement à l'église, les dimanches et les fêtes. Très brune, avec de gros yeux et une bouche fraîche, le corsage déjà débordant, elle avait la réputation d'être coquette ; et c'était vrai, elle aimait étrenner une robe, sortir un bonnet de dentelle, se parer de ses bijoux d'or. Son assiduité aux offices n'avait pas d'autre

cause, l'église avait fini par devenir sa coquetterie et sa distraction, le seul rendez-vous mondain où elle pouvait aller en toilette, voir et se faire voir, passer les voisines en revue. Dans ce village de huit cents habitants à peine, en l'absence de tout autre lieu de réunion, sans autre occasion de cérémonies et de fêtes, la petite nef humide, avec sa messe vivement expédiée, se trouvait être à la fois le salon, le spectacle, la promenade, l'unique et commune récréation des femmes, désireuses de plaisir ; et, comme la belle Martineau, presque toutes celles qui venaient là n'avaient plus, pour seule foi, que ce besoin d'être endimanchées et de se montrer. Puis, les mères l'avaient fait, les filles le faisaient, c'était l'usage, ça se devait. Attirée par l'abbé Cognasse, flattée par lui, Mme Martineau essaya donc de convaincre Martineau que, dans cette histoire des trente francs, le curé avait raison. Mais Martineau, d'un mot, la pria de se taire et de retourner à ses vaches, car il était encore de la vieille école, il ne permettait pas aux femmes de se mêler des affaires des hommes.

En soi, l'histoire des trente francs était fort simple. Depuis qu'il y avait un instituteur à Jonville, il touchait ces trente francs par an, pour sonner la cloche, à l'église. Et Marc, qui ne sonnait plus la cloche, avait persuadé le conseil municipal de donner aux trente francs une autre destination, en disant que, si le curé voulait avoir un sonneur, il pouvait bien le payer lui-même. La vieille horloge du clocher, détraquée, ne marchait plus guère, continuellement en retard ; et un ancien horloger, retiré dans le pays, demandait justement les trente francs annuels pour la réparer et l'entretenir. Marc avait d'abord mis quelque malice à conduire l'aventure, tandis que les paysans s'étaient simplement tâtés, inquiets de savoir si leur intérêt était qu'on leur sonnât la messe ou que l'horloge leur indiquât l'heure exacte ; et, quant à voter trente autres francs pour avoir les deux, ils n'y songèrent même point, leur règle étant de ne pas grever d'inutiles dépenses le budget de la commune. Mais ce fut un beau combat, où se heurtèrent la puissance du curé et celle de l'instituteur, définitivement victorieux, car l'abbé Cognasse, malgré ses prônes foudroyants, ses malédic-

tions lancées contre les impies qui voulaient faire taire la voix de Dieu, dut finir par céder. Et, après un mois de silence, le clocher tout d'un coup, un beau dimanche matin, retrouva sa sonnerie, jeta sur le village une furieuse volée de cloche. C'était la vieille servante, la terrible Palmyre, qui sonnait, de toute la rage de ses petits bras.

Dès lors, l'abbé Cognasse, comprenant que le maire lui échappait, se fit prudent, retrouva sa souplesse d'homme d'Eglise, malgré son continuel bouillonnement de colère. Et Marc se sentit le maître, vit Martineau le consulter de plus en plus, à mesure que ce dernier avait conscience de la solidité des mains auxquelles il se confiait. Secrétaire de la mairie, Marc en vint à diriger discrètement le conseil municipal, ménageant les amours-propres, restant dans l'ombre, d'autant plus fort, qu'il était simplement l'intelligence, la raison, la volonté saine et droite, qui faisaient agir ces paysans, désireux avant tout de paix et de prospérité. Avec lui, la bonne œuvre de délivrance était en marche, l'instruction se répandait rapidement, apportant en toutes choses de la lumière, détruisant les superstitions imbéciles, chassant, avec la misère des cerveaux, la misère et l'ordure des logis pauvres, car il n'est de richesse que par le savoir. Jamais Jonville ne s'était encore décrassé à ce point, en train de devenir la commune la plus prospère et la plus heureuse du département. A la vérité, Marc se trouvait singulièrement aidé dans cette besogne par Mlle Mazeline, l'institutrice qui tenait l'école des filles, de l'autre côté du mur où lui-même tenait l'école des garçons. Petite, brune, sans beauté, mais d'un grand charme, avec un visage large, à l'épaisse bouche de bonté, aux yeux noirs admirables, brûlants de tendresse et d'abnégation, sous un front haut et bombé, elle était, elle aussi, l'intelligence, la raison, la volonté saine et droite, née pour être l'éducatrice, l'émancipatrice des fillettes qu'on lui confiait. Elle sortait de cette maison de Fontenay-aux-Roses, de cette Ecole normale où la méthode et le cœur d'un maître illustre ont déjà enfanté toute une cohorte de bonnes pionnières, dont la mission est de créer les épouses et les mères de demain. Et, si, à vingt-six ans, elle se trouvait déjà institutrice

titulaire, c'était grâce à l'utile besogne que les supérieurs intelligents, les Salvan et les Le Barazer, attendaient d'elle. Ils l'essayaient dans ce village obscur, un peu inquiets au fond de ses idées avancées craignant de la voir fâcher les parents par son enseignement anticlérical, son ardente conviction que la femme apportera le bonheur au monde, le jour où elle sera libérée du prêtre. Mais elle y mettait beaucoup de sagesse et de gaîté ; et, bien qu'elle eût cessé de conduire ses fillettes à l'église, elle se montrait si maternelle, elle les instruisait et les soignait si tendrement, que les paysans finissaient par l'avoir en adoration. Et elle fut de la sorte, pour l'œuvre de Marc, une aide puissante, en prouvant au pays qu'on pouvait ne pas aller à la messe, croire moins au bon Dieu qu'au travail et à la conscience humaine, et être cependant la meilleure, la plus intelligente et la plus honnête fille de la terre.

Mis en échec à Jonville, forcé de compter avec l'instituteur, l'abbé Cognasse soulageait ses amertumes et ses colères au Moreux, la petite commune voisine, à quatre kilomètres, qui, n'ayant pas de curé, était desservie par lui. Le Moreux, dont le nombre des habitants n'avait jamais pu atteindre deux cents, se trouvait perdu parmi des coteaux, aux routes malaisées, l'isolant, le retranchant du monde ; et il n'était point misérable pourtant, on n'y connaissait pas un pauvre, chaque famille y possédait des terres fertiles, y vivait dans la paix endormie de sa routine. Le maire, Saleur, un gros homme trapu, au mufle bovin, la tête dans les épaules, ancien éleveur, s'était brusquement enrichi, en vendant fort cher ses prairies, ses parcs, ses bestiaux, à une Société anonyme qui syndiquait tout l'élevage de l'arrondissement. Depuis cette vente, il avait fait arranger sa maison en villa cossue, il était devenu un rentier, un bourgeois, dont le fils, Honoré, suivait les cours du lycée de Beaumont, en attendant d'aller étudier à Paris. Aussi, bien qu'il fût très jalousé et peu aimé, les gens du Moreux le renommaient-ils maire à chaque élection, pour l'unique raison que, n'ayant rien à faire, il pouvait à l'aise s'occuper des affaires de la commune. Il s'en déchargeait d'ailleurs lui-même sur l'instituteur, Férou, auquel le secrétariat de la mairie rapportait cent quatre-vingts francs par an,

et qui, à ce prix, devait fournir un travail considérable, des lettres, des rapports, des écritures, autant de soucis de toutes les heures. D'une ignorance crasse, sachant à peine signer son nom, épais et lourd, quoique pas mauvais homme au fond, Saleur traitait Férou en simple machine à écrire, d'un mépris tranquille d'homme qui n'avait pas eu besoin d'en tant savoir, pour faire fortune et vivre grassement. En outre, il lui gardait rancune d'avoir rompu avec l'abbé Cognasse, en refusant de mener ses élèves à l'église et de chanter au lutrin ; non pas qu'il pratiquât lui-même, allant simplement à la messe au nom du bon ordre, ainsi que sa femme, une maigre rousse insignifiante, ni dévote, ni coquette, pour qui l'office, le dimanche, rentrait dans ses devoirs de paysanne devenue dame ; mais parce que cette attitude révoltée de l'instituteur aggravait encore les continuelles querelles du curé de Jonville et des habitants du Moreux. Ceux-ci se plaignaient sans cesse d'être traités avec peu d'égards, de n'obtenir que des bouts de messe comme par charité, d'être obligés d'envoyer leurs enfants à Jonville, pour le catéchisme et la première communion ; et le prêtre répondait furieusement que, lorsqu'on voulait ainsi profiter du bon Dieu, on avait son curé à soi. Fermée durant la semaine, l'église du Moreux n'était qu'une grange morne et vide. Mais l'abbé Cognasse, une demi-heure chaque dimanche, n'y passait pas moins en tempête, redouté de tous, terrorisant la commune par ses caprices et ses emportements.

Et, Marc, très au courant de la situation, ne pouvait songer à Férou sans une grande sympathie pitoyable. Dans ce Moreux si à l'aise, lui seul, l'instituteur, ne mangeait pas tous les jours à sa faim. En lui, l'horrible misère de l'instituteur pauvre prenait une gravité tragique. Comme adjoint, à Maillebois, il avait débuté à neuf cents francs, âgé déjà de vingt-quatre ans. Aujourd'hui, après six années de travail, devenu titulaire, exilé dans ce trou du Moreux pour son mauvais esprit, il ne touchait encore que mille francs par an, soixante-dix-neuf francs par mois avec la retenue, juste cinquante-deux sous par jour ; et il avait une femme et trois petites filles à nourrir. C'était, dans la vieille masure humide qui servait d'école,

la misère noire, des soupes dont les chiens n'auraient pas voulu, les petites sans souliers, la mère sans robe. Et la dette se dressait toujours croissante, menaçante, la dette mortelle où sombrent tant d'humbles fonctionnaires ! Et quel courage héroïque il fallait pour dissimuler le mieux possible cette misère, rester debout en redingote râpée, tenir son rang de monsieur lettré, à qui les règlements défendent tout commerce, tout gain, en dehors de son école ! Chaque jour la lutte recommençait, un miracle d'énergie et de volonté. Férou, le fils de berger, dont la vive intelligence avait gardé une indépendance native, remplissait passionnément sa tâche, parfois sans résignation. Sa femme, une grosse blonde agréable, la fille de boutique qu'il avait connue chez sa tante, la fruitière de Maillebois, puis épousée, en garçon honnête, après avoir eu d'elle sa première fillette, l'aidait bien un peu, s'occupait des petites filles, les faisait lire, leur apprenait à coudre, tandis que lui avait sur les bras les galopins de sa classe, fort mal élevés, têtes dures, cœurs méchants. Comment ne pas céder peu à peu aux découragements de son ingrate besogne, aux brusques révoltes de sa souffrance ? Né pauvre, il avait toujours souffert de la pauvreté, de la nourriture mauvaise, des vêtements rapiécés, blanchis aux coutures ; et, maintenant qu'il était un monsieur, cette pauvreté prenait une amertume affreuse. A son entour, il n'avait que des heureux, des paysans possédant de la terre, mangeant à leur faim, ayant l'orgueil des écus amassés. La plupart étaient des brutes, qui savaient à peine compter leurs dix doigts, qui avaient besoin de lui pour rédiger une lettre. Et lui, le seul intelligent, le seul instruit et cultivé, manquait souvent des vingt sous nécessaires pour s'acheter des faux cols ou faire raccommoder ses souliers troués. Ils le traitaient en valet, l'accablaient de mépris, à cause de son veston en loques, qu'ils jalousaient au fond. Mais, surtout, la comparaison qu'ils établissaient inconsciemment entre l'instituteur et le curé, lui était désastreuse : l'instituteur si mal payé, si misérable, souffrant de l'irrespect des élèves et du dédain des parents, mal soutenu par ses chefs, sans autorité véritable ; le curé, rétribué beaucoup plus grassement, ayant en dehors du casuel l'aubaine

de toutes sortes de cadeaux, soutenu par son évêque, choyé par les dévotes, parlant au nom d'un maître farouche, maître de la foudre, de la pluie et du soleil. Et voilà comment l'abbé Cognasse régnait toujours, quoique toujours en querelle, dans ce Moreux qui avait cessé de croire et presque de pratiquer. Et voilà comment l'instituteur Férou, torturé d'indigence, gorgé de fiel, devenu forcément socialiste, se faisait mal noter, en tenant des propos subversifs sur l'ordre social, qui le laissait crever de faim, lui, l'intelligence et le savoir, tandis que la stupidité et l'ignorance, à son entour, possédaient et jouissaient.

L'hiver fut très rude, des glaces et des neiges ensevelirent Jonville et le Moreux, dès novembre. Marc sut que Férou avait deux de ses fillettes malades, par ce froid terrible, sans pouvoir souvent leur donner du bouillon. Et il s'efforça de le secourir, si pauvre lui-même, qu'il dut mettre Mlle Mazeline dans sa bonne œuvre. Il n'avait aussi que mille francs de traitement ; mais sa place de secrétaire dans la mairie était mieux payée, et le bâtiment, assez vaste, de la double Ecole des garçons et des filles, l'ancienne cure restaurée, agrandie, se trouvait dans de meilleures conditions d'hygiène. Jusque-là, d'ailleurs, il n'avait pu joindre les deux bouts que grâce aux libéralités de Mme Duparque, la grand'mère de sa femme, des robes pour l'enfant, du linge pour la mère, de petites sommes aux jours de fête. Depuis l'affaire Simon, comme elle ne donnait plus rien, il en était presque soulagé, tant il avait souffert des paroles dures dont elle accompagnait ses cadeaux. Quelle gêne pourtant dans le ménage, quel redoublement de travail, de courage et d'économie il fallait, pour vivre debout à son poste, en toute dignité! Marc, qui aimait sa besogne, l'avait reprise avec une sorte d'ardeur douloureuse, et personne, lorsqu'il faisait sa classe, remplissant ponctuellement tous ses devoirs, par ces premiers mois d'hiver si terribles aux pauvres, ne se douta même de la sombre douleur, de la désespérance atroce, dont il cachait jalousement les accès sous son air de tranquille héroïsme. Il était resté meurtri, bouleversé par la condamnation de Simon ; il ne pouvait se remettre de cette iniquité monstrueuse.

Sans cesse il retombait dans des rêveries noires, et Geneviève l'entendait pousser ce continuel cri : " C'est affreux, je croyais connaître mon pays, et je ne le connaissais pas! " Oui, comment une pareille infamie avait-elle pu se commettre en France, dans cette France qui avait fait la grande Révolution, qu'il avait jusque-là regardée comme la libératrice, la justicière promise au monde? Il l'aimait passionnément, pour sa générosité, pour l'indépendance de son courage, pour tout ce qu'elle devait accomplir de libre, de noble et de grand. Et elle permettait, elle exigeait la condamnation d'un innocent ; et elle retournait aux vieilles imbécillités, aux barbaries anciennes! C'était une douleur, une honte, dont il ne pouvait guérir, qui le hantait, comme d'un crime dont il aurait eu sa part. Puis, c'était encore, dans sa passion de la vérité, dans son besoin de la conquérir, de l'imposer à tous, le malaise intolérable de voir ainsi triompher le mensonge, de ne pouvoir le combattre et le détruire en la criant tout haut, cette vérité tant cherchée!

Il revivait l'affaire, il cherchait toujours, sans trouver davantage, au milieu de l'inextricable écheveau que des mains invisibles avaient su emmêler. Et il avait alors, le soir, sous la lampe, après ses rudes journées d'enseignement, de muets désespoirs, si accablés, que Geneviève, silencieuse elle aussi, venait doucement le prendre dans ses bras et le baiser avec tendresse, désireuse de le réconforter un peu.

— Mon pauvre ami, tu te rendras malade, ne songe donc plus à ces tristes choses.

Il était touché aux larmes, il l'embrassait tendrement à son tour.

— Oui, oui, tu as raison, il faut du courage. Mais, que veux-tu? je ne puis m'empêcher de penser, c'est un grand tourment.

Alors, souriante, un doigt sur la bouche, elle le conduisait au petit lit où leur fillette Louise dormait déjà.

— Ne pense qu'à notre chérie, dis-toi que nous travaillons pour elle. Elle aura du bonheur, si nous en avons nous-mêmes.

— Oui, oui, ce serait le plus sage. Mais notre bonheur, à nous trois, ne sera-t-il pas fait aussi du bonheur de tous?

Geneviève s'était montrée très raisonnable et très affectueuse, pendant l'affaire. Elle avait souffert de l'attitude de ces dames, de sa grand'mère surtout, à l'égard de son mari, auquel la servante Pélagie elle-même affectait de ne plus adresser la parole. Aussi, lorsque le jeune ménage avait quitté la petite maison de la place des Capucins, s'était-on séparé très froidement ; et, depuis lors, Geneviève se contentait d'aller de loin en loin voir ces dames, pour éviter une rupture complète. De retour à Jonville, elle avait de nouveau cessé de pratiquer, elle n'était plus retournée à la messe, ne voulant pas que l'abbé Cognasse s'autorisât de sa piété pour battre en brèche son mari. Si elle semblait se désintéresser de la querelle entre l'Ecole et l'Eglise, elle restait au cou de son bien-aimé Marc, elle s'abandonnait encore, dans le don qu'elle lui avait fait de toute sa personne, même lorsque son hérédité, son éducation catholique l'empêchaient de l'approuver complètement. Et il en était de même pour l'affaire, elle ne pensait peut-être pas comme lui, mais elle le savait si loyal, si généreux, si juste, qu'elle ne pouvait le blâmer d'agir selon sa conscience. Seulement, en femme raisonnable, elle se permettait parfois de le rappeler discrètement à la prudence. Que seraient-ils devenus, avec leur enfant sur les bras, s'il s'était compromis au point de perdre sa situation? Puis, jusque-là, ils s'aimaient trop, ils se désiraient trop, aucun dissentiment, aucune querelle ne pouvaient devenir graves entre eux. A la fâcherie la plus légère, ils s'embrassaient, et tout finissait dans un grand frisson, dans une pluie de baisers ardents.

— Ah! chère, chère Geneviève, quand on s'est donné, jamais plus on ne se reprend.

— Oui, oui, mon Marc adoré, je t'appartiens, et je te sais si bon, fais de moi ce qu'il te plaira.

Aussi, la laissait-il très libre. Elle serait allée à la messe, qu'il n'aurait pas trouvé la force de l'en empêcher, sous le prétexte de respecter sa liberté de conscience. A la naissance de leur petite Louise, la pensée de s'opposer à son baptême ne lui était pas même venue, tant l'usage, les habitudes reçues le tenaient encore tout entier. Il commençait à éprouver parfois de sourds regrets. Mais

est-ce que l'amour ne suffisait pas à tout réparer, est-ce qu'on ne finissait pas toujours par s'entendre, malgré les pires catastrophes, lorsqu'on se retrouvait chaque soir unis étroitement, en une même chair et un seul cœur?

Si Marc restait hanté par l'affaire Simon, c'était qu'il ne pouvait cesser de s'en occuper. Il avait juré de ne prendre aucun repos, tant qu'il n'aurait pas découvert le vrai coupable, et il tenait sa parole, plus encore par passion que par strict devoir. Dès qu'il avait une après-midi libre, chaque jeudi, il courait à Maillebois, il rendait visite aux Lehmann, dans leur sombre et triste boutique de la rue du Trou. La condamnation de Simon avait retenti là en coup de foudre, toute une exécration publique semblait rejeter du monde la famille du forçat, ses amis, jusqu'aux simples connaissances qui lui gardaient quelque fidélité. La clientèle du petit tailleur juif l'abandonnait, le craintif Lehmann et sa femme, si lamentablement résignée, seraient morts de faim, s'il n'avait pas trouvé à travailler au rabais pour les grands magasins de Paris. Mais, surtout, M^me^ Simon, la dolente Rachel, et ses enfants, Joseph et Sarah, souffraient affreusement de la haine sauvage où leur nom était tombé. Les enfants n'avaient pu retourner à l'école, les gamins les huaient, leur jetaient des pierres ; et le petit garçon, un jour, était rentré, la lèvre fendue. La mère, qui avait pris le deuil, d'une beauté plus éclatante en son éternelle robe noire, pleurait les journées entières, n'attendait plus le salut que d'un prodige. Et seul, dans cette maison dévastée, au milieu de ces douleurs qui s'abandonnaient, David restait debout, silencieux et actif, cherchant toujours, espérant toujours. Il s'était donné la tâche surhumaine de sauver et de réhabiliter son frère, il lui avait juré, lors de leur dernière entrevue, de ne plus vivre que pour percer l'affreux mystère, découvrir le véritable meurtrier, faire éclater la vérité au grand jour. Aussi avait-il définitivement confié l'exploitation de sa carrière de cailloux et de sable à un gérant dont il était sûr, ayant compris que, sans argent, il serait paralysé, dès les premières recherches. Lui, désormais, se consacrait à ces recherches, uniquement, sans cesse à l'affût des moindres indices, en

quête des faits nouveaux. Et, si son zèle avait pu faiblir, les lettres que sa belle-sœur recevait de son frère, de loin en loin, datées de Cayenne, auraient suffi pour exaspérer son courage. Le départ de Simon, l'embarquement avec d'autres misérables, l'abominable traversée, l'arrivée là-bas, dans cette horreur du bagne, tous ces brûlants souvenirs le bouleversaient, s'évoquaient à chaque heure en un mortel frisson. Puis, maintenant, c'étaient des lettres que l'administration châtrait, mais où l'on sentait, sous chaque phrase, le cri d'une intolérable torture, la révolte de l'innocent qui remâche sans fin son prétendu crime, en ne parvenant pas à s'expliquer comment il expie ainsi le crime d'un autre. La folie ne finirait-elle pas par être au bout de cette angoisse dévoratrice? Simon parlait avec douceur des voleurs et des assassins, ses compagnons, et sa haine, on le devinait, allait aux gardiens, aux bourreaux, qui, sans contrôle, en dehors du monde civilisé, redevenus les hommes des cavernes, se plaisaient à faire souffrir d'autres hommes. Il y avait là un milieu de boue et de sang, sur lequel un forçat gracié vint un soir donner des détails atroces à David, en présence de Marc, et la pitié épouvantée et saignante des deux amis fut telle, qu'ils en criaient de douleur, soulevés l'un et l'autre d'une protestation furieuse.

Malheureusement, David et Marc, qui agissaient de concert, n'obtenaient pas grand résultat, malgré leur enquête continue, menée avec une obstination discrète. Surtout, ils s'étaient promis de surveiller l'école des Frères, et particulièrement le frère Gorgias, qu'ils soupçonnaient toujours. Mais, un mois après le procès, les trois adjoints, les frères Isidore, Lazarus et Gorgias, avaient disparu ensemble, envoyés dans une autre communauté, à l'autre bout de la France ; et seul le directeur, le frère Fulgence, était resté, avec trois nouveaux ignorantins. Ni David ni Marc ne purent rien tirer d'un tel fait, car il n'avait rien d'anormal, les Frères passaient souvent ainsi d'une maison à une autre. D'ailleurs, du moment que tous les trois étaient déplacés, comment reconnaître celui qui pouvait avoir motivé ce déplacement? Le pis était que la condamnation de Simon venait de porter un coup terrible à l'école laïque, plusieurs

familles en avaient retiré leurs enfants, pour les mettre à l'école des Frères. Les dames dévotes menaient grand bruit de l'abominable histoire, comme si l'enseignement communal, l'enseignement sans Dieu était la cause de toutes les souillures et de tous les crimes. Jamais l'école des Frères n'avait connu une telle prospérité, c'était le triomphe ravi de la congrégation, on ne rencontrait plus à Maillebois que des faces victorieuses de religieux et de prêtres. Et, fâcheusement, le nouvel instituteur nommé à la place de Simon, un petit homme pâle et chétif du nom de Méchain, ne paraissait guère capable de lutter contre le flot envahissant. On le disait malade de la poitrine, il souffrait beaucoup du rude hiver, abandonnant le plus souvent sa classe à l'adjoint Mignot, qui, désemparé depuis qu'il n'avait plus de directeur pour le conduire, écoutait les conseils de Mlle Rouzaire, de plus en plus acquise à la faction cléricale, maîtresse du pays. N'étaient-ce pas les petits cadeaux des parents, les bonnes notes de Mauraisin, l'avancement sûr? et elle l'avait décidé à conduire lui-même les élèves à la messe, elle lui avait fait raccrocher, au mur de la classe, un grand crucifix de bois. En haut lieu, on tolérait ces choses, peut-être en espérait-on un bon effet sur les familles, un retour des enfants à l'école communale. La vérité était que Maillebois entier passait aux cléricaux, et la crise avait pris une gravité extrême.

Aussi la désolation de Marc s'accroissait-elle encore, chaque fois qu'il constatait l'esprit de cruelle ignorance qui régnait dans le pays. Le nom de Simon y était devenu un tel objet d'horreur, un tel épouvantail, qu'on ne pouvait le prononcer, sans jeter les gens hors d'eux, de colère et de crainte. C'était le nom maudit qui portait malheur, le nom où se résumait, pour la foule, tout le crime humain. On devait se taire, ne jamais se permettre la moindre allusion, sous peine de déchaîner sur la patrie les pires catastrophes. Depuis le procès, il y avait bien quelques esprits raisonnables et droits, qui, très troublés, admettaient l'innocence possible du condamné ; mais, devant l'énormité furieuse du flot, ils n'ouvraient plus la bouche, ils conseillaient même le silence : à quoi bon protester, vouloir la justice? pourquoi se perdre soi-même, se faire

balayer comme une paille, sans utilité pratique pour personne? Et Marc, après chacune des preuves que les circonstances lui apportaient, restait stupéfait, anéanti, de l'empoisonnement, de l'état de mensonge et d'erreur dans lequel croupissait la population, comme dans une mare immonde, toujours élargie. Successivement, le hasard lui fit rencontrer le paysan Bongard, l'ouvrier Doloir, l'employé Savin, et il sentit que les trois avaient eu grande envie de retirer leurs enfants de l'école laïque, pour les mettre chez les Frères, et que, s'ils n'avaient point osé, c'était par une crainte obscure de se nuire, auprès des autorités. Bongard resta fermé, refusa de répondre sur l'affaire : ça ne le regardait pas, on ne savait même plus s'il fallait être avec les curés ou avec le gouvernement ; pourtant, il finit par raconter que les Juifs donnaient la maladie aux bestiaux de la contrée, et il en était bien sûr, car ses deux mioches, Fernand et Angèle, avaient vu un homme qui jetait de la poudre blanche dans un puits. Doloir s'emporta, parla de l'armée que les sans-patrie voulaient détruire, un ancien de son régiment lui ayant expliqué comment, à propos de l'affaire Simon, un syndicat international s'était formé pour vendre la France à l'Allemagne ; puis, il jura d'aller gifler le nouvel instituteur, si ses petits, Auguste et Charles, lui rapportaient des choses vilaines, sur cette école de malheur, où l'on pourrissait les enfants. Savin parut plus froid et plus amer, dans sa rancune de misérable en redingote, tout aussi délirant que les deux autres, hanté de l'idée fixe qu'il végétait parce qu'il avait refusé d'être franc-maçon, regrettant sourdement de ne s'être pas donné à l'Eglise, laissant entendre avec quel héroïsme de victime républicaine il repoussait les avances du confesseur de sa femme ; et, quant à l'affaire, personne ne l'ignorait, elle était une comédie, le sacrifice d'un seul coupable, pour cacher les turpitudes des écoles de France, tant les laïques que les congréganistes ; aussi avait-il songé un instant à reprendre son Hortense, son Achille et son Philippe, à les laisser en dehors de toute instruction, selon la nature. Marc écoutait, s'en allait le crâne bourdonnant, le cœur brouillé, sans parvenir à comprendre comment des êtres de bon sens, qui n'étaient pas absolument des brutes, pouvaient

en arriver à ce degré d'aberration. Une telle mentalité le désespérait, il y sentait quelque chose de plus terrible que l'ignorance innée : un apport continu des sottises courantes, les couches profondes et superposées des préjugés populaires, les virus amassés des superstitions et des légendes, destructives de la raison. Et comment procéder à la besogne d'assainissement, comment refaire à ce pauvre peuple intoxiqué une bonne santé intellectuelle et morale? Mais, surtout, Marc éprouva une émotion profonde, un jour qu'il était entré acheter un livre classique chez les dames Milhomme, les papetières de la rue Courte. Elles étaient là toutes deux, ainsi que leurs fils, Mme Alexandre avec Sébastien, Mme Edouard avec Victor. Ce fut cette dernière qui le servit, un peu saisie de l'avoir vu entrer brusquement, tout de suite remise d'ailleurs, le front barré d'un pli dur d'égoïste volonté. Frémissante, Mme Alexandre s'était levée ; et elle emmena Sébastien, sous le prétexte de lui faire laver les mains. Cette fuite remua Marc, il y vit la preuve de ce dont il se doutait, d'un grand trouble dans cette maison, depuis la condamnation de l'innocent. La vérité sortirait-elle un jour de cette boutique étroite? Il se retira, plus troublé que jamais, après avoir laissé Mme Edouard, désireuse de masquer la faiblesse de sa belle-sœur, lui conter des histoires extraordinaires, elle aussi : comment une vieille dame voyait souvent en rêve le petit Zéphirin, la victime de Simon, avec une palme de martyr ; comment l'école des Frères, depuis qu'on l'avait soupçonnée, se trouvait protégée de la foudre, car le tonnerre était tombé trois fois aux alentours, sans jamais l'atteindre.

Enfin, Marc eut besoin de voir Darras, le maire, au sujet d'une affaire administrative, et il remarqua son embarras, lorsqu'il fut reçu par lui, à la mairie. Darras avait toujours passé pour un simoniste convaincu, il s'était même montré ouvertement sympathique, pendant le procès. Mais n'était-il pas magistrat, n'avait-il pas une fonction publique qui l'obligeait à une absolue neutralité? Un peu de lâcheté aggravait sa discrétion, la crainte de heurter la majorité des électeurs, de perdre son mandat de maire, dont il était orgueilleux. Aussi, l'affaire administrative réglée, leva-t-il les deux bras au

ciel, lorsque Marc osa le questionner. Il ne pouvait rien, il était le prisonnier de sa situation, avec un conseil municipal si divisé, où les cléricaux finiraient certainement par avoir la majorité, aux élections prochaines, si l'on irritait la population davantage. Et il se lamentait de cette désastreuse affaire Simon qui avait donné à l'Eglise un merveilleux champ de combat, où elle exploitait furieusement de faciles victoires, parmi cette pauvre foule d'ignorants, empoisonnés d'erreurs et de mensonges. Tant que soufflerait cette démence, il n'y aurait rien à tenter, il fallait courber la tête et laisser passer l'orage. Darras exigea même de Marc la promesse de ne répéter à personne ce qu'il lui disait là. Puis, il l'accompagna jusqu'à la porte, pour bien montrer sa secrète sympathie, et pour le supplier encore de ne plus bouger, de faire le mort, jusqu'à des temps meilleurs.

Lorsque Marc était ainsi abreuvé de désespérance et de dégoût, il n'avait qu'un refuge où il trouvait du réconfort, il se rendait chez Salvan, le directeur de l'Ecole normale, à Beaumont. Il l'avait surtout beaucoup visité pendant les durs mois de l'hiver, quand Férou, au Moreux, mourait de faim, en continuelle lutte avec l'abbé Cognasse. Il venait causer avec son ami de cette misère révoltante de l'instituteur pauvre, si peu payé, en face du curé grassement entretenu. Et Salvan tombait d'accord que cette misère était en grande partie la cause du discrédit sans cesse aggravé qui frappait la situation d'instituteur primaire. Si les Ecoles normales se recrutaient difficilement, c'était que les cinquante-deux sous par jour, à trente ans, des maîtres titularisés, ne tentaient plus personne. On avait trop dit les déboires, les vexations, la gêne honteuse du métier. Les fils de paysans, désireux d'échapper à la charrue, parmi lesquels ces Ecoles, ainsi que les séminaires, trouvaient surtout leurs élèves, préféraient maintenant se faire petits employés, aller à la ville conquérir la fortune. Seule l'exonération militaire, grâce à l'engagement de dix années d'enseignement, les décidait encore à entrer dans cette galère, où il y avait peu d'argent et peu d'honneurs, beaucoup de tourment et beaucoup de mépris à attendre. Et, pourtant, ce recrutement des Ecoles normales était la question

mère, celle d'où dépendaient l'instruction du pays, sa force même et son salut. Il n'y en avait qu'une autre d'aussi importante, la préparation de ces maîtres d'école de demain, la bonne flamme de raison et de logique dont on les animerait, le cœur brûlant de vérité et de justice dont on leur chaufferait la poitrine. Le recrutement dépendait uniquement d'une rémunération plus large, enfin raisonnable, permettant de vivre avec dignité, rendant à la profession sa haute noblesse ; tandis que l'instruction et l'éducation des élèves-maîtres comportaient tout un nouveau programme. Salvan le disait avec justesse : tant valait l'instituteur primaire, tant vaudrait l'enseignement, la mentalité des humbles, de l'immense majorité de la nation ; et, au bout, il y avait la France future, ce que deviendrait le pays. C'était la question de vie ou de mort. Et la mission que Salvan s'était donnée consistait à préparer les instituteurs pour la besogne de libération dont on les chargerait. Jusque-là, on n'avait pas fait d'eux les apôtres nécessaires, s'appuyant sur l'unique méthode expérimentale, rejetant les dogmes révélés, les légendes menteuses, tout l'énorme amas des erreurs qui, depuis des siècles, maintiennent les petits de ce monde dans la misère et dans le servage. Ils étaient pour la plupart de braves gens, même des républicains, suffisamment instruits, très capables d'enseigner la lecture, l'écriture, un peu de calcul, un peu d'histoire, mais incapables de faire des citoyens et des hommes. Dans la désastreuse affaire Simon, on venait de les voir presque tous passer aux mensonges du cléricalisme, par incapacité de raisonnement, par défaut de méthode et de logique. Ils ne savaient pas aimer la vérité. Il avait suffi de leur dire que les juifs avaient vendu la France à l'Allemagne, et ils déliraient. Ah! où était-il, le bataillon sacré des instituteurs primaires qui devaient instruire tout le peuple de France, à la seule clarté des certitudes scientifiquement établies, pour le délivrer des ténèbres séculaires et le rendre enfin capable de vérité, de liberté et de justice!

Un matin, Marc reçut une lettre de Salvan, qui le priait de venir causer avec lui, au plus tôt. Et, dès le jeudi suivant, il se rendit à Beaumont, à cette Ecole nor-

male, où il ne pouvait entrer sans émotion, pénétré de souvenirs et d'espoirs.

Le directeur l'attendait dans son cabinet, ouvrant sur le petit jardin, que le soleil d'avril dorait déjà de tièdes rayons.

— Mon bon ami, voici ce qui se passe... Vous savez la déplorable situation où se trouve Maillebois. Méchain, le nouvel instituteur qu'on a eu le tort de nommer dans des circonstances si graves, n'est pas un mauvais esprit, je le crois même avec nous ; mais c'est un faible, qui, en quelques mois, s'est laissé déborder ; et, de plus, il est malade, il vient de demander son changement, désireux d'être envoyé dans le Midi... Ce qu'il faudrait à Maillebois, ce serait une raison solide, une volonté forte, un instituteur qui eût l'intelligence et l'énergie nécessitées par la situation actuelle. Alors, on a songé à vous.

Le coup fut si brusque, si inattendu, que Marc se récria.

— Comment, à moi!

— Oui, vous seul connaissez admirablement le pays et la crise affreuse à laquelle il est en proie. Depuis la condamnation de ce pauvre Simon, l'école primaire est comme maudite, elle perd des élèves chaque année, pendant que l'école des Frères tend à prendre sa place, en se fortifiant de sa ruine. Il y a là un foyer grandissant de cléricalisme, de superstition basse, d'abêtissement réactionnaire, qui finira par tout dévorer, si nous ne luttons pas. Déjà, la population rétrograde aux passions haineuses, aux stupides imaginations de l'an mille, et il nous faut un ouvrier de l'avenir, un semeur de la bonne moisson future, pour rendre sa prospérité à notre école, refaire d'elle ce qu'elle doit être, l'éducatrice, la libératrice, la créatrice du libre et juste peuple de France... On a donc songé à vous.

— Mais, interrompit de nouveau Marc, est-ce un vœu simplement que vous faites? ou bien êtes-vous chargé de me consulter?

Salvan s'était mis à sourire.

— Oh! je ne suis qu'un bien modeste fonctionnaire, ce serait trop beau, si tous mes vœux s'accomplissaient. La vérité, comme vous dites, est qu'on m'a chargé de

vous sonder. On sait que je suis votre ami... Le Barazer notre inspecteur d'académie, m'a fait demander lundi à la Préfecture. Et, de notre conversation, est née cette idée de vous offrir le poste de Maillebois.

Marc laissa échapper un geste, un haussement d'épaules.

— Sans doute, continua Salvan, Le Barazer n'a pas montré une grande bravoure dans l'affaire Simon. Il aurait pu agir. Mais il faut bien prendre les hommes tels qu'ils sont. Ce que je puis vous promettre, c'est que, dans la suite, si vous ne le trouvez pas à votre côté, il sera le soutien caché, le terrain inerte et sourd où vous pourrez vous appuyer sans crainte. Il finit toujours par avoir raison du préfet Hennebise, qui redoute tant les histoires ; et le bon Forbes, le recteur, se contente de régner sans gouverner. Tout le danger vient de ce jésuite de Mauraisin, votre inspecteur primaire, l'ami du père Crabot, que Le Barazer, son supérieur, croit devoir ménager par politique... Voyons, la lutte ne vous effraye pas!

Maintenant, Marc se taisait. Les yeux à terre, il semblait tombé à des réflexions inquiètes, envahi de doute et d'hésitation. Et Salvan, qui lisait en lui, au courant de son drame intime, vint lui prendre les deux mains, très ému.

— Je sais ce que je vous demande, mon ami... J'ai été le grand ami de Berthereau, le père de Geneviève, un esprit très libéré, une raison émancipée, mais un sentimental qui avait fini par accompagner sa femme à la messe. Plus tard, j'ai été le subrogé tuteur de sa fille, que vous avez épousée, et j'ai fréquenté en intime, presque en parent, cette petite maison de la place des Capucins, où M^me^ Duparque, la grand'mère, régnait en dévote despotique, pliant sous elle sa fille, la triste et résignée M^me^ Berthereau, et sa petite-fille, cette Geneviève délicieuse que vous adorez. Peut-être, au moment du mariage, aurais-je dû vous prévenir avec plus d'insistance, car c'est toujours un danger pour un homme comme vous d'entrer dans une famille pratiquante, de s'y unir à une jeune fille imprégnée ainsi dès l'enfance de la religion la plus idolâtre. Enfin, jusqu'ici, je n'ai pas de trop gros reproches à me faire, puisque vous êtes heureux...

Mais, c'est bien vrai, si vous acceptez le poste de Maillebois, vous allez vous trouver en continuel conflit avec ces dames. Et c'est à cela que vous songez, n'est-ce pas?

Marc releva la tête.

— Oui, je l'avoue, je crains pour mon bonheur... Vous le savez, je suis sans ambition, ce serait pour moi un avancement désirable que d'être nommé à Maillebois ; mais je me déclare parfaitement satisfait de ma situation à Jonville, où j'ai eu la joie de réussir et de rendre des services à notre cause... Et vous voulez que je quitte cette certitude, pour risquer ailleurs toute ma paix!

Il y eut un silence, puis Salvan demanda doucement :

— Douteriez-vous de la tendresse de Geneviève?

— Oh! non! cria Marc.

Et le silence recommença, et Marc reprit, après une gêne presque inconsciente, un embarras de quelques secondes :

— Comment pourrais-je douter d'elle? elle est si aimante, si ravie dans mes bras... Mais vous ne vous imaginez pas la vie que nous avons menée chez ces dames, pendant les vacances, au moment où je m'occupais de l'affaire Simon. Ce n'était plus tenable, j'y étais devenu un étranger, auquel la servante elle-même n'adressait pas la parole. Sous les rares mots échangés, une hostilité grondait, toujours sur le point d'éclater en querelles furieuses. Enfin, je me sentais là perdu à mille lieues, comme chez des êtres d'une autre planète, avec qui je n'avais rien de commun. C'était la séparation brutale, totale... Et ces dames commençaient à me gâter ma Geneviève, elle redevenait la pensionnaire des Dames de la Visitation. Aussi a-t-elle fini par prendre peur et par être bien heureuse, quand nous nous sommes retrouvés à Jonville, dans notre nid si étroit, l'un à l'autre.

Il s'interrompit, frémissant ; puis, il cria encore :

— Non, non! qu'on me laisse où je suis! J'y fais mon devoir, j'y mène à bien une œuvre que je crois bonne. Chaque ouvrier ne peut qu'apporter sa pierre au monument.

Salvan s'était mis à marcher avec lenteur dans son cabinet. Il s'arrêta devant Marc.

— Mon ami, je ne voudrais pas vous pousser au sacri-

fice. Si votre bonheur se trouvait compromis, si les amertumes du dehors empoisonnaient jusqu'à votre foyer, j'en aurais un mortel regret. Mais, je le sais, vous êtes du métal dont on fait les héros... Ne me donnez donc pas votre réponse immédiate. Prenez huit jours pour réfléchir, revenez me voir jeudi prochain. Et nous causerons encore, nous prendrons une décision.

Marc rentra le soir à Jonville, très préoccupé, la tête bourdonnante du cas de conscience qu'il se posait. Devait-il faire taire ses craintes, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, s'engager dans une lutte certaine avec la grand'mère et la mère de sa femme, où pouvait s'anéantir toute la joie de sa vie? Il résolut d'abord de s'expliquer franchement avec Geneviève ; puis, il n'osa pas, il sentait trop bien qu'elle allait simplement lui répondre d'agir à son idée, selon son devoir. Il ne lui parla même pas de l'offre de Salvan, envahi d'une angoisse croissante, mécontent de lui-même. Deux jours se passèrent, dans l'hésitation et le doute, et il en vint à examiner la situation, les raisons diverses qui pouvaient le décider à accepter ou à refuser le poste de Maillebois.

D'abord, la petite ville s'évoqua, telle qu'il la connaissait bien depuis l'affaire Simon. Il revit Darras, le maire, un bon homme, un esprit avancé, n'osant même plus être tout haut un juste, par peur d'y laisser son mandat, d'y compromettre sa fortune de gros entrepreneur. Il revit passer surtout les Bongard, les Doloir, les Savin, les Milhomme, tous ces êtres d'une intelligence et d'une moralité moyennes, qui lui avaient tenu de si étranges discours, où la cruauté le disputait à l'imbécillité ; tandis que, derrière eux, il y avait la masse, la foule, en proie à des contes plus saugrenus encore, capable de férocités plus immédiates. C'étaient des superstitions de sauvages, une mentalité de peuple barbare, adorant des fétiches, mettant sa gloire dans le massacre et le vol, sans tolérance, sans raison, sans bonté. Et, alors, la question se posait très nettement : pourquoi s'enfonçaient-ils, restaient-ils à l'aise dans cette crasse épaisse d'erreurs et de mensonges? pourquoi se refusaient-ils à la logique, au simple raisonnement, avec une sorte de haine instinctive, comme s'ils avaient une terreur de tout ce qui est

pur, simple et clair? pourquoi fermaient-ils les yeux à la splendeur évidente du soleil, niant le jour, plutôt que de l'accepter? enfin, pourquoi, dans l'affaire Simon, avaient-ils donné cet extraordinaire et lamentable spectacle d'un peuple, à la sensibilité, à l'intelligence paralysées, qui ne veut ni voir ni comprendre, qui se butte contre la certitude, qui fait autour de lui, qui ramène sur lui le plus de ténèbres possible, afin de ne pas voir clair, de hurler à la mort, dans la nuit de ses superstitions et de ses préjugés? Certainement, on avait empoisonné ce peuple, des journaux comme *La Croix de Beaumont* et *Le Petit Beaumontais* lui versaient chaque matin l'abominable breuvage qui corrompt et fait délirer. Les pauvres cerveaux enfants, les cœurs sans courage, tous les souffrants et les humbles, abêtis de servage et de misère, sont la proie facile des faussaires et des menteurs, des exploiteurs de la crédulité publique. De tout temps, les maîtres du monde, les Eglises, les Empires, les Royautés, n'ont régné sur les cohues de misérables, qu'en les empoisonnant après les avoir volées, en les maintenant dans l'épouvante et la servitude des croyances fausses. Mais l'empoisonnement ne suffisait pas à expliquer cette somnolence de la conscience, ce néant où sommeillait l'intelligence populaire. Pour que le peuple se laissât empoisonner si aisément, il fallait qu'il n'eût encore en lui aucune force de résistance. Le poison agit surtout sur les ignorants, ceux qui ne savent pas, qui sont incapables de critique, d'examen et de discussion. Et, à la base de tant de douleur, d'iniquité, d'ignominie, on trouvait ainsi l'ignorance, la cause première et unique du long calvaire de l'humanité en marche, cette montée si rude et si lente vers la lumière, au travers de toutes les fanges et de tous les crimes de l'Histoire. Et c'était là sûrement, à cette base, qu'il fallait toujours reprendre la libération des peuples, à l'instruction des masses profondes, car la preuve venait d'en être faite une fois de plus, tout peuple ignorant est incapable d'équité, la vérité seule le met en puissance de justice.

Mais, à ce point de ses réflexions, Marc fut pris d'un étonnement. Comment donc, en France, le petit peuple, les masses profondes des campagnes et des cités indus-

trielles, pouvait-il en être encore à cette mentalité fétichiste et brutale de sauvages? Est-ce qu'on n'était pas en république depuis un tiers de siècle, est-ce que les fondateurs du régime n'avaient pas eu la nette conscience des nécessités nouvelles, en basant le libre Etat sur les lois scolaires, l'école primaire remise en honneur et en force, désormais gratuite, obligatoire et laïque? Ils avaient pu croire dès lors que la bonne œuvre était faite, la république ensemencée. Une démocratie consciente, délivrée enfin des erreurs et des mensonges séculaires, allait pousser du sol de France. Au bout de dix ans, de vingt ans, les générations sorties des écoles, nourries de la vérité, s'évaderaient de plus en plus des antiques cachots, constitueraient un peuple de plus en plus libre, acquis à la raison et à la logique, capable de certitude et de justice. Et trente années s'étaient passées depuis lors, et le pas fait en avant semblait s'annuler au moindre trouble public, le peuple d'aujourd'hui retournait à l'abêtissement, à la démence du peuple d'hier, sous le brusque retour des ténèbres ancestrales! Que s'était-il donc passé? quelle résistance sourde, quelle force souterraine paralysait ainsi l'immense effort tenté pour sortir ces humbles et ces souffrants de leur esclavage obscur? A cette question, Marc vit tout de suite se dresser l'ennemie, la faiseuse d'ignorance et de mort, l'Eglise. C'était l'Eglise qui, dans l'ombre, avec sa patiente tactique d'ouvrière tenace, avait barré les routes, repris un à un ces pauvres esprits enténébrés, qu'on tâchait d'arracher à sa domination. Toujours elle a compris la nécessité pour elle d'être la maîtresse de l'instruction, c'est-à-dire la maîtresse de faire à sa guise de la nuit et du mensonge, si elle voulait garder en servitude étroite les âmes et les corps. C'est sur le terrain de l'école qu'elle a lutté une fois de plus, d'une admirable souplesse hypocrite, allant jusqu'à se dire républicaine, usant des libres lois pour garder dans la geôle de ses dogmes les millions d'enfants que ces mêmes lois entendaient libérer. Autant de jeunes cerveaux acquis à l'erreur, autant de futurs soldats pour le Dieu de spoliation et de cruauté qui règne sur l'exécrable société actuelle. On a vu un pape politique mener la campagne, ce mouvement tournant qui devait chasser

la Révolution de chez elle, de la terre de France, en faisant siennes ses conquêtes, au nom de la liberté. Alors, les fondateurs, les républicains de la veille ont eu la naïveté de se croire vainqueurs devant ce prétendu désarmement de l'Eglise, de se tranquilliser et de lui sourire par un excès de tolérance ; et ils ont célébré un esprit nouveau de concorde, d'apaisement, d'union de toutes les croyances en une foi nationale et patriotique. Puisque la République triomphait, pourquoi n'aurait-elle pas accueilli tous ses enfants, même les rebelles qui avaient toujours voulu l'étrangler? Mais, grâce à cette belle grandeur d'âme, l'Eglise continuait à cheminer sous terre, les congrégations expulsées rentraient une à une, l'éternelle besogne d'envahissement et d'asservissement se poursuivait sans une heure de repos, les collèges des Jésuites, des Dominicains et autres communautés enseignantes peuplaient peu à peu de leurs élèves, de leurs clients, l'administration, la magistrature, l'armée, tandis que les écoles des Frères et des Sœurs dépossédaient les écoles primaires, laïques, gratuites, obligatoires. Si bien que, brusquement, dans un grand sursaut de réveil, le pays entier s'était retrouvé aux mains de l'Eglise, avec des hommes à elle aux meilleurs postes de son organisme gouvernemental, et avec son avenir engagé, son peuple futur, ses paysans, ses ouvriers, ses soldats, sous la férule des ignorantins.

Justement, Marc eut, le dimanche, un spectacle extraordinaire, qui vint apporter à ses réflexions une éclatante preuve. Il discutait toujours avec lui-même, sans pouvoir se décider encore à accepter l'offre de Salvan. Et, s'étant rendu à Maillebois, ce dimanche-là, pour voir David, chez les Lehmann, il était tombé sur une grande cérémonie religieuse, à laquelle il eut la curiosité d'assister. Depuis quinze jours, *La Croix de Beaumont* et *Le Petit Beaumontais* annonçaient cette cérémonie par de flamboyants articles ; et tout l'arrondissement en avait la fièvre. Il s'agissait du don, à la Chapelle des Capucins, d'un reliquaire superbe, contenant un fragment du crâne de saint Antoine de Padoue, inestimable trésor qu'une souscription de fidèles avait payé dix mille francs, disait-on. Et, à ce propos, pour l'inauguration de ce reliquaire,

aux pieds de la statue du saint, une solennité devait avoir lieu, que Mgr Bergerot avait consenti à venir rehausser de sa présence. C'était cette bonne grâce de l'évêque qui passionnait et faisait causer le monde ; car personne n'avait oublié avec quel courage il avait soutenu l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, contre les empiétements des Capucins, battant monnaie, attirant à eux toutes les âmes et tout l'argent. On se rappelait, lors de sa tournée épiscopale, la dure façon dont il avait parlé des marchands du temple, que Jésus aurait chassés de nouveau. Sans compter qu'il avait toujours passé pour un simoniste convaincu. Et voilà qu'il acceptait d'apporter aux Capucins et à leur commerce un témoignage public de sa sympathie, en patronnant leur boutique, en une occasion solennelle? Il s'était donc soumis, il avait donc cédé à des considérations bien puissantes, pour se donner ainsi, à quelques mois de distance, un démenti qui devait lui coûter beaucoup, dans sa culture et la douceur de son bon sens?

Marc se rendit à la Chapelle, au milieu d'un flot considérable de foule ; et, là, pendant deux heures, il vit les choses les plus étranges du monde. Le commerce que la petite communauté des Capucins de Maillebois faisait avec leur Saint-Antoine de Padoue, était devenu une affaire considérable, remuant des centaines de mille francs, par sommes minimes, d'un à dix francs. Le supérieur, le père Théodose, avec sa belle tête d'apôtre dont rêvaient les pénitentes, s'était révélé inventeur et administrateur de génie. Comme il s'en montrait glorieux, il avait imaginé et organisé le miracle démocratique, le miracle domestique et usuel, à la portée des plus humbles bourses. D'abord, il n'y avait eu dans la Chapelle qu'une assez pauvre statue de Saint-Antoine, et le saint ne s'était guère occupé que de faire retrouver les objets perdus, sa très ancienne spécialité. Puis, après quelques petits succès, l'argent affluant, le coup de génie du père Théodose fut d'étendre la sphère d'action miraculeuse du saint, de l'appliquer à tous les besoins, à tous les désirs de la clientèle toujours croissante. Malades incurables abandonnés par les médecins, ou même simplement indisposés, souffrant d'une colique, d'une migraine ;

petits commerçants embarrassés, n'ayant pas l'argent de leurs échéances, ne sachant comment écouler des marchandises avariées ; spéculateurs engagés dans quelque aventure louche, en danger d'y laisser leur fortune et leur peau ; mères trop chargées de famille, désespérant de trouver des maris pour des filles sans beauté et sans dot ; pauvres hères sur le pavé, las de courir après des emplois, n'attendant plus que d'un prodige la faveur d'un gagne-pain ; héritiers inquiets sur le bon vouloir de quelque grand-parent en agonie, désirant avoir Dieu avec soi pour être couchés sur le testament ; écoliers paresseux, écolières bornées, cancres certains de n'être point reçus aux examens, si le ciel ne venait à leur aide : tous les tristes gens, incapables de volonté et d'effort, attendant d'une puissance supérieure l'impossible, le succès immérité, en dehors des conditions logiques de travail et de bon sens, pouvaient s'adresser au saint, lui confier leur cas, le prendre comme intermédiaire tout-puissant auprès de Dieu, avec six chances contre quatre de réussir, les statistiques ayant donné ces chiffres de probabilités. Et, dès lors, l'affaire s'organisa largement, on remplaça l'ancienne statue par une autre, beaucoup plus grande et plus dorée, on établit des troncs partout, des troncs nouveau modèle, séparés en deux compartiments, l'un pour l'argent, l'autre pour les lettres adressées au saint, spécifiant l'objet des demandes. Naturellement, on pouvait ne pas payer ; mais on avait remarqué que le saint exauçait seulement ceux qui donnaient une aumône, si légère fût-elle ; et un tarif s'était ainsi réglé, sur l'expérience, comme l'affirmait le père Théodose, un franc et deux francs pour les petites faveurs, cinq francs et dix francs, lorsqu'on avait plus d'ambition. D'ailleurs, si l'on ne donnait pas assez, le saint vous le faisait comprendre en n'agissant pas, et il fallait doubler, tripler l'aumône. Les clients qui voulaient ne payer qu'après le miracle, couraient le risque de n'être jamais exaucés. Dieu, du reste, gardait sa liberté d'agir, choisissait les élus sans dire ses raisons, de sorte que les clients se trouvaient seuls engagés dans leur contrat avec le saint, qui lui non plus n'avait pas de compte à rendre. Aussi était-ce ce jeu de hasard, ce

numéro bon ou mauvais pris à la divine loterie, qui achevait de passionner les foules, les faisant se ruer autour des troncs, donner vingt sous, quarante sous, cent sous, avec la croyance folle que le gros lot allait sortir, un gain illicite et inespéré, un beau mariage, un diplôme, un héritage colossal. Et c'était bien la plus impudente entreprise d'abêtissement public, la spéculation la plus éhontée sur la stupidité, les instincts de paresse et de convoitise, favorisant l'abandon de soi-même, l'idée du succès dû à la chance, sans mérite aucun, grâce à l'unique caprice d'un dieu d'ironie et d'iniquité.

A l'enthousiasme fiévreux des groupes qui l'entouraient, Marc comprit que l'affaire allait s'élargir encore, empoisonner tout le pays, avec ce reliquaire d'argent doré et ciselé, où était enchâssé un fragment du crâne de saint Antoine de Padoue. C'était la dernière trouvaille du père Théodose, en réponse à des concurrences que d'autres communautés lui faisaient à Beaumont, tout un pullulement de statues et de troncs, invitant les fidèles à tenter le hasard du miracle. Maintenant, l'erreur devenait impossible, lui seul avait l'os sacré, il était seul à fournir le miracle, dans les meilleures conditions de réussite possible. Des affiches couvraient les murs de l'église, le nouveau prospectus annonçant la garantie indiscutable de la relique, établissant que les tarifs ne seraient cependant pas augmentés, réglementant le bon fonctionnement des opérations, pour qu'il n'y eût pas ensuite de récriminations entre les clients et le saint. Et ce qui frappa d'abord Marc douloureusement, ce fut la présence de Mlle Rouzaire, qui amenait les fillettes de l'école communale à la cérémonie, tranquillement, comme si cela rentrait dans le programme des exercices scolaires. Il resta stupéfait de voir une des fillettes, la plus grande, en tête, porter une bannière de soie blanche, où étaient brodés en or ces mots : “ Gloire à Jésus et à Marie ”. D'ailleurs, Mlle Rouzaire ne se cachait pas, lorsqu'une de ses élèves concourait pour son certificat d'étude, de la faire communier et de lui faire mettre deux francs dans le tronc de Saint-Antoine, afin que Dieu s'occupât de son examen : et, quand l'élève était tout à fait stupide, elle lui conseillait de mettre cinq francs, parce que le saint allait avoir

sûrement plus de peine. Elle faisait aussi tenir aux élèves des “ carnets de péchés ”, elle leur distribuait des bons points de prière et d’assistance à la messe. Une singulière école laïque, que l’école communale, tenue par M[lle] Rouzaire! Les fillettes vinrent se ranger à gauche de la nef, en pendant avec les petits garçons de l’école des Frères, qui occupaient la droite, sous la conduite du frère Fulgence, affairé et excessif, comme à l’ordinaire. Le père Crabot et le père Philibin se trouvaient déjà dans le chœur, ayant voulu honorer la cérémonie de leur présence. Peut-être aussi voulaient-ils jouir de leur victoire sur Mgr Bergerot, car personne n’ignorait la part que le recteur de Valmarie avait prise dans l’exaltation du culte de Saint-Antoine de Padoue, et il triomphait d’obliger l’évêque à venir là faire amende honorable, après s’être montré sévère aux basses superstitions. Et, quand Mgr Bergerot entra, suivi du curé de la paroisse, l’abbé Quandieu, ce fut pour Marc une confusion, une sorte de honte, tant il crut sentir en eux de soumission douloureuse, d’abandon forcé, sous leur visage pâle et grave.

L’histoire était simple, Marc la devinait aisément : toute une démence, une ruée irrésistible des fidèles, qui avait fini par emporté le curé et l’évêque. Quelque temps, l’abbé Quandieu avait résisté, refusant de mettre dans son église paroissiale un tronc pour Saint-Antoine de Padoue, ne voulant pas se prêter à ce qu’il considérait comme une idolâtrie, une corruption de l’esprit religieux. Puis, devant le scandale qu’il soulevait, devant la solitude où il tombait chaque jour davantage, une angoisse l’avait pris, il s’était demandé si la religion ne finissait pas par souffrir de son intransigeance, il avait dû se résigner à couvrir la plaie nouvelle du manteau sacré de son sacerdoce. Un jour, il était allé porter son doute, sa lutte, sa défaite à l’évêché, et Mgr Bergerot, vaincu comme lui, craignant comme lui une diminution du pouvoir de l’Eglise, si elle avouait ses folies et ses tares, l’avait embrassé en pleurant, en lui promettant d’assister à la solennité, qui devait sceller la réconciliation. Mais quelle amertume, quelle douleur secrète chez les deux prêtres, le prélat et le simple curé de petite ville, unis dans la

même foi! Ils souffraient de leur impuissance, de leur lâcheté nécessaire, de cette déroute à laquelle ils s'abandonnaient, en en réprouvant les misères et les hontes ; et ils souffraient plus encore de leur idéal sali, jeté à toutes les sottises, à toutes les cupidités humaines, de leur foi dont on trafiquait, qui saignait en eux, agonisante. Ah! ce christianisme, si pur à ses débuts, un des plus beaux cris de fraternité et de délivrance, et même ce catholicisme, d'un vol si hardi, machine puissante de civilisation, dans quelle boue ils allaient finir, s'il fallait ainsi les laisser choir parmi les plus vilains commerces, devenus la proie des passions basses, objets de négoce, d'abrutissement et de mensonge! Les vers s'y mettaient, comme à toutes les vieilles choses, et c'était la pourriture prochaine, la décomposition finale qui ne laisserait sur le sol qu'un peu de débris et de moisissure.

La cérémonie fut triomphale. Toute une constellation de cierges luisait autour du reliquaire, que l'on bénit et que l'on encensa. Il y eut des oraisons, des allocutions et des cantiques, au milieu du grondement souverain des orgues. Plusieurs dames se trouvèrent mal, il fallut emporter une des fillettes de M^lle^ Rouzaire, tant l'on étouffait. Et le délire ne connut plus de bornes, lorsque le père Théodose, étant monté dans la chaire, rendit compte des miracles du saint : cent vingt-huit objets perdus et retrouvés ; cinquante transactions commerciales, très douteuses, menées à bien ; trente commerçants sauvés de la faillite, par l'écoulement brusque d'anciennes marchandises, restées en magasin ; quatre-vingt-treize malades rendus à la santé, estropiés, phtisiques, cancéreux, goutteux ; vingt-six filles mariées sans dot, trente femmes accouchées sans douleur, d'un garçon ou d'une fille, à leur choix ; cent trois employés placés dans de bonnes administrations, avec le chiffre d'appointements demandés ; six héritages réalisés subitement, contre toute espérance ; soixante-dix-sept élèves, filles et garçons, reçus à leurs examens, malgré la certitude d'un échec, annoncé par leurs maîtres ; et toutes sortes d'autres grâces, des conversions, des unions illégitimes devenues légales, des incroyants morts chrétiennement, des procès gagnés, des ventes de terrains invendables, des locations

faites, attendues depuis dix ans. Et, à chaque miracle nouveau, une brûlante convoitise soulevait la foule, lui arrachait un grand murmure. Et, bientôt, une clameur de passion contentée accueillit chaque faveur du saint, que le père Théodose lançait d'une voix tonnante. Et cela se termina dans une crise de véritable démence, tous les fidèles debout, hurlant, tendant leurs mains ouvertes et convulsives, pour recevoir la pluie des lots gagnés, qui tombaient du ciel.

Saisi de colère et de dégoût, Marc ne put rester davantage. Il avait vu le père Crabot attendre un sourire bienveillant de Mgr Bergerot, puis avoir avec lui un amical entretien, remarqué de tous ; et, pendant ce temps, l'abbé Quandieu souriait lui aussi, avec un pli d'amère douleur au coin des lèvres. C'en était fait, la victoire des Frères et des Moines, du catholicisme d'idolâtrie, de servitude et d'anéantissement, allait être complète. Et il sortit de la chapelle, étouffant, ayant le besoin d'un flot de soleil et d'air pur.

Mais, sur la place des Capucins, le saint le poursuivit. Il y avait là des groupes de dévotes qui causaient avec animation, comme il arrivait autrefois, lorsque la foule des joueuses s'attardait à la porte des bureaux de loterie.

— Oh! moi, disait une grosse femme, très grasse et dolente, je n'ai pas de chance, je ne gagne jamais à aucun jeu. C'est peut-être bien pour ça que Saint-Antoine ne m'écoute guère. Trois fois j'ai donné quarante sous, une fois pour ma chèvre malade, qui n'en est pas moins morte, la seconde pour une bague perdue, que je n'ai pas retrouvée, la troisième pour des pommes en train de se pourrir, dont je n'ai pu me défaire... Enfin, un vrai guignon!

— Ah bien! ma chère, vous avez trop de patience! répondait une petite vieille, sèche et noire. Moi, quand Saint-Antoine fait la sourde oreille, je le force bien à m'entendre.

— Comment ça, ma chère?

— Je le punis donc!... Tenez! j'avais ma petite maison qui ne se louait pas, parce qu'on se plaint qu'elle est trop humide et que les enfants y meurent. Alors, j'ai donné trois francs, et j'ai attendu : rien, toujours pas de

locataires. J'ai redonné trois francs ; et toujours rien. La colère m'a prise, j'ai bousculé la statuette du saint, qui est dans ma chambre, sur la commode. Et, comme il continuait à ne pas bouger, je lui ai tourné le nez contre le mur, pour qu'il réfléchisse. Il est resté une semaine ainsi : toujours rien. Ça ne l'humiliait pas assez, j'ai dû chercher ce qui le mortifierait davantage de son peu d'empressement, et je l'ai mis dans ma table de nuit, où il a passé toute une autre semaine, inutilement encore. J'étais furieuse, j'ai fini par le descendre dans mon puits, pendu à une corde, la tête en bas... Ah! ma chère, cette fois, il a compris qu'avec moi il n'aurait pas le dernier mot, et il n'y était pas depuis deux heures, que des locataires se présentaient et louaient ma petite maison.

— Et vous l'avez retiré du puits?

— Oh! tout de suite, je l'ai remis sur ma commode, en l'essuyant bien proprement et en lui faisant des excuses... Nous ne sommes pas fâchés, au contraire. Seulement, quand on a payé, il faut être énergique.

— Bon! ma chère, je tâcherai... J'ai des ennuis avec le juge de paix, je vais entrer donner quarante sous, et si le saint ne me fait pas gagner, je lui marquerai mon mécontement.

— C'est ça, ma chère. Attachez-lui une pierre au cou, ou bien fourrez-le dans votre linge sale. Il n'aime pas beaucoup ça, non plus. Ça le décidera.

Marc, dans son amertume, ne put s'empêcher de s'égayer un instant. Et il continuait d'écouter, il entendait près de lui un groupe d'hommes graves, parmi lesquels il reconnut le conseiller municipal Philis, le rival clérical du maire Darras, déplorer que pas une commune de l'arrondissement ne se fût encore consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Ce culte du Sacré-Cœur était l'autre invention géniale, plus dangereuse que la basse exploitation de Saint-Antoine de Padoue, destinée à reconquérir la France à Dieu. Le petit peuple y restait encore indifférent, n'y trouvant pas l'attrait du miracle, la passion du jeu. Mais le péril n'en devenait pas moins grave, de cette idolâtrie du cœur de Jésus, du cœur réel, rouge et saignant, représenté comme à l'étal d'un boucher, arraché de la poitrine ouverte, dans une palpitation der-

nière. Il s'agissait de faire de cette image sanglante l'emblème même de la France moderne, de l'imprimer en traits de pourpre, de la broder en soie et en or sur le drapeau national, pour que la nation entière ne fût plus que la dépendance de l'Eglise agonisante, capable d'un si répugnant fétichisme. C'était toujours la même manœuvre, la mainmise sur le pays, la volonté de reconquérir la foule par les moyens les plus grossiers de la superstition et de la légende, l'espoir de la replonger dans l'ignorance et dans la servitude, en agissant sur ses nerfs, sur ses passions de grande enfant, trop lente à se libérer. Et là encore, pour le Sacré-Cœur comme pour Saint-Antoine de Padoue, les jésuites agissaient, désorganisaient inconsciemment le vieux catholicisme de leur force mauvaise, au point que le nouveau culte absorbait peu à peu l'ancien, aboutissant à une seconde incarnation de Jésus, ravalant la religion à des pratiques charnelles de peuples sauvages.

Marc s'en alla. Il étouffait de nouveau, il sentait le besoin des rues désertes, de l'espace libre. Ce dimanche-là, Geneviève l'avait accompagné à Maillebois, désireuse de passer l'après-midi chez sa grand'mère et sa mère. Mme Duparque, qui souffrait d'accès de goutte, se trouvait immobilisée, ce qui expliquait pourquoi elle n'avait pu se rendre à la Chapelle des Capucins, pour fêter Saint-Antoine. Et, comme Marc n'allait plus chez les parentes de sa femme, il était convenu, entre cette dernière et lui, qu'il l'attendrait à la gare, au train de quatre heures. Il n'en était guère plus de trois, et, lentement, d'un pas machinal, il marcha jusqu'à la place plantée d'arbres, où la gare se trouvait, il s'y laissa tomber sur un banc, dans une grande solitude. Ses réflexions continuaient, il était en proie à une discussion intérieure, décisive, qui l'absorbait tout entier.

Une brusque clarté se fit. L'extraordinaire spectacle auquel il venait d'assister, ce qu'il avait vu et entendu, l'emplit d'une certitude aveuglante. Si la nation souffrait, traversait une crise affreuse, si la France se divisait en deux Frances ennemies, de plus en plus étrangères l'une à l'autre, prêtes à se dévorer, c'était simplement que Rome avait porté sa bataille chez elle. La France était la

dernière des grandes puissances catholiques ; elle seule avait encore les hommes et l'argent nécessaires, la force qui pouvait imposer le catholicisme au monde ; et, dès lors, il devenait logique que Rome l'eût choisie pour y livrer le suprême combat, dans son âpre désir de reconquérir le pouvoir temporel, qui seul lui permettrait de réaliser son rêve séculaire d'universelle domination. Alors, la France entière se trouvait être comme ces plaines frontières, ces labours, ces vignes, ces vergers fertiles, où deux armées se rencontrent et s'entrechoquent pour vider quelque vaste querelle : les moissons sont ravagées par les charges de cavalerie, les vignes et les vergers sont éventrés par les batteries de canons lancées au galop, les obus font sauter les villages, la mitraille rase les arbres, change la plaine en un désert de mort. Et c'est la France d'aujourd'hui que dévaste et que ruine la guerre faite chez elle par l'Eglise à la Révolution, à l'esprit de liberté et de justice, guerre exterminatrice sans pitié ni trêve, l'Eglise ayant bien compris que, si elle ne tue pas la Révolution, la Révolution la tuera. De là cette lutte acharnée, engagée sur tous les terrains, parmi toutes les classes, empoisonnant toutes les questions, fomentant la guerre civile, transformant la patrie en un champ de massacre, où il n'y aura plus bientôt que débris et décombres. Et là était le danger mortel, la mort certaine, si l'Eglise triomphante rejetait la France aux ténèbres et aux misères du passé, faisait d'elle une de ces nations déchues qui agonisent dans la misère et le néant dont le catholicisme a frappé toutes les terres où il a régné.

Alors, les réflexions qui avaient rendu Marc si perplexe, lui revinrent en foule, comme éclairées d'une grande lumière nouvelle. Depuis un demi-siècle, tout le travail souterrain de l'Eglise lui apparaissait, d'abord la savante manœuvre de l'enseignement congréganiste, la conquête de l'avenir par l'enfant, puis la politique de Léon XIII, la République acceptée pour être envahie et domptée. Mais, surtout, si la France de Voltaire et de Diderot, la France de la Révolution et des trois Républiques était devenue la pauvre France actuelle, troublée, dévoyée, éperdue, près de retourner au passé, au lieu

de marcher à l'avenir, c'était que les jésuites et les autres ordres enseignants avaient mis la main sur l'enfant, triplant en trente années le nombre de leurs élèves, élargissant leurs puissantes maisons sur le pays entier. Et, brusquement, sous la poussée des faits, l'Eglise, se croyant triomphante, forcée d'ailleurs de prendre parti, démasquait son œuvre au grand jour, avouait, tenait tête, entendait être la maîtresse souveraine de la nation. Toute sa conquête déjà accomplie se dressait aux yeux effarés : les hautes situations sociales, dans l'armée, la magistrature, l'administration, la politique, aux mains des hommes élevés, formés par elle ; la bourgeoisie, autrefois libérale, incroyante et frondeuse, désormais reconquise à son esprit rétrograde, par terreur d'être dépossédée, de céder la place au flot populaire montant ; les masses populaires elles-mêmes, empoisonnées de superstitions grossières, maintenues dans la crasse ignorance, dans le mensonge, pour n'être toujours que le bétail à tondre et à égorger. Et l'Eglise, impudente, ne se cachant plus, achevait sa conquête au grand soleil, multipliait partout les troncs de Saint-Antoine de Padoue, à grand renfort de réclames et d'affiches, distribuait ouvertement aux communes des drapeaux ornés de l'emblème sanglant du Sacré-Cœur, ouvrait des écoles congréganistes en face des écoles laïques, s'emparait même de ces dernières, où les instituteurs et les institutrices étaient souvent des créatures à elle, travaillant pour elle, par lâcheté ou par intérêt. Elle était maintenant, vis-à-vis de la société civile, sur le pied de guerre ouverte. Elle battait monnaie pour soutenir sa guerre, des congrégations s'étaient faites industrielles et marchandes, une seule, celle du Bon-Pasteur, réalisait un bénéfice d'une douzaine de millions par an, avec les quarante-sept mille ouvrières, exploitées dans les deux cent dix ateliers de ses ouvroirs. Elle vendait de tout, des liqueurs et des souliers, des remèdes et des meubles, des eaux miraculeuses et des chemises de nuit brodées, pour les maisons de tolérance. Elle faisait argent de tout, elle prélevait l'impôt le plus lourd sur la stupidité et la crédulité publique, par ses faux miracles, par l'exploitation continue de son paradis menteur, de son Dieu de caprice

et de méchanceté. Elle devenait riche à milliards, maîtresse de domaines immenses, ayant en caisse assez d'argent pour acheter les partis, les jeter les uns contre les autres, triompher au milieu des ruines et du sang de la guerre civile. Et la lutte se posait terrible, immédiate, aux yeux de Marc, qui jamais n'avait senti avec cette force la nécessité pour la France de tuer l'Eglise, si la France ne voulait pas être tuée par elle.

Tout d'un coup, il revit les Bongard, les Doloir, les Savin, les Milhomme, il les entendit bégayer leurs pauvres raisons de lâches cœurs et d'esprits empoisonnés, se réfugier dans l'ignorance épaisse, comme dans un lit de craintif égoïsme. C'était ça, la France, cette masse ahurie, abrutie, livrée aux préjugés, maintenue dans l'imbécillité cléricale. On avait inventé, pour la pourrir plus vite, l'exécrable antisémitisme, ce réveil des haines religieuses, ce catholicisme exaspéré et masqué, avec lequel on espérait ramener aux curés le peuple incroyant, qui avait déserté les églises. Le jeter sur les juifs, exploiter ses passions ancestrales, il n'y avait là qu'un commencement, puis, au bout, le retour sous le joug, la culbute aux ténèbres, dans l'antique servage. Et c'était, demain, la France tombée plus bas encore, avec des Bongard, des Doloir, des Savin, des Milhomme plus hébétés, plus envahis d'ombre et de mensonge, si on laissait leurs enfants aux mains des Frères et des Jésuites, sur les bancs des écoles congréganistes. Fermer celles-ci n'aurait pas même suffi, il fallait purifier, rendre à leur véritable rôle les écoles laïques, ces écoles communales que le sourd travail de l'Eglise avait fini par atteindre, y paralysant l'enseignement libéré des dogmes, y casant des instituteurs, des institutrices de réaction, dont les leçons et les exemples entretenaient l'erreur. Pour un Férou, d'intelligence si nette, si vaillante, mais que la misère affolait, pour une mademoiselle Mazeline surtout, admirable éducatrice de raison et de cœur, que de non-valeurs inquiétantes, que d'esprits mauvais, vendus à l'ennemi, dévoyés, faisant la pire des besognes : une mademoiselle Rouzaire, ambitieuse acquise aux plus forts, d'un cléricalisme intéressé et outré, un Mignot flottant sans direction, allant où le poussait son entourage, un Doutrequin

honnête homme, républicain de la veille, devenu antisémite et réactionnaire par erreur patriotique ; et, derrière ceux-là, tous les autres suivaient, tout l'enseignement primaire du pays se trouvait ainsi troublé, gâté, ayant perdu la route droite, en danger de mener à l'abîme les enfants qu'on leur confiait, les générations dont sera fait l'avenir. Marc en eut froid au cœur, jamais le péril que courait la nation ne lui était apparu si pressant et si redoutable, et il en fut saisi, comme d'une certitude indiscutable, définitive.

Cela était certain, la lutte allait s'engager sur le terrain même de l'école primaire, car la question unique était de savoir quelle instruction on donnerait au peuple, appelé peu à peu à déposséder la bourgeoisie de son pouvoir usurpé. En 89, victorieuse de la noblesse agonisante, la bourgeoisie l'avait remplacée ; et, pendant un siècle, elle venait de garder tout le butin, en refusant au peuple sa juste part. Maintenant, son rôle était fini, elle le confessait elle-même, en passant à la réaction, affolée à l'idée de rendre, terrifiée par la montée de la démocratie, qui devait l'emporter. Hier voltairienne, lorsqu'elle se croyait en pleine et tranquille jouissance, aujourd'hui cléricale, dans son besoin inquiet d'appeler à sa défense les réactions du passé, elle n'était plus qu'un rouage usé, pourri par l'abus du pouvoir, que les forces sociales, toujours en marche, allaient éliminer fatalement. Et, dès lors, les énergies de demain se trouvaient dans le peuple, c'était là que dormaient des provisions, des réserves immenses d'hommes, d'intelligences, de volontés, encore endormis. Aussi Marc n'avait-il plus d'espoir que dans ces enfants du peuple qu'on lui confiait, qui fréquentaient les écoles primaires, d'un bout de la France à l'autre. Ils étaient la matière brute dont serait faite la nation future, il fallait les instruire pour leur rôle de citoyens libérés, sachant et voulant, dégagés des dogmes absurdes, des mortelles erreurs religieuses, meurtrières de toute liberté, de toute dignité humaine. Il n'était de bonheur possible, moral et matériel, que dans la connaissance. La parole de l'Evangile : Heureux les pauvres d'esprit, était la plus effroyable fausseté, qui, pendant des siècles, avait maintenu l'humanité dans le bourbier de misère et de servitude. Non,

non! les pauvres d'esprit sont forcément du bétail, de la chair à esclavage et à souffrance. Tant qu'il y aura des multitudes de pauvres d'esprit, il y aura des multitudes de misérables, de bêtes de somme, exploitées, mangées par une minorité infime de voleurs et de bandits. Un jour, l'humanité heureuse sera l'humanité qui saura et qui voudra. C'était du noir pessimisme de la Bible qu'il fallait enfin délivrer le monde, épouvanté, écrasé depuis deux mille ans, ne vivant que pour la mort, et rien n'était plus caduc ni plus mortellement dangereux que le vieil Evangile sémite appliqué encore comme le seul code moral et social. Heureux ceux qui savent, heureux les intelligents, les hommes de volonté et d'action, parce que le royaume de la terre leur appartiendra! Ce cri, maintenant, montait aux lèvres de Marc, de son être entier, dans un grand élan de foi et d'enthousiasme.

Et, brusquement, sa décision fut prise, il accepterait l'offre de Salvan, il viendrait à Maillebois, comme instituteur primaire, lutter contre l'Eglise, contre cet empoisonnement du peuple, dont l'imbécile cérémonie de l'après-midi était une crise délirante. Il travaillerait à la libération des humbles, il tâcherait de faire d'eux les libres citoyens de demain. Cette population qu'il venait de voir si alourdie d'ignorance et de mensonge, incapable d'être juste, il fallait la reprendre dans les enfants, dans les enfants des enfants, les instruire, refaire peu à peu un peuple de vérité, qui seulement alors serait un peuple capable de justice. C'était le devoir le plus haut, la bonne œuvre la plus pressante, celle dont dépendait le salut même du pays, sa force et sa gloire, dans sa mission libératrice et justicière, au travers des âges et des autres nations. Et, si une minute venait de suffire à le décider, après trois jours d'hésitations, d'angoisses, à l'idée de troubler le bonheur qu'il goûtait aux bras de sa Geneviève, n'était-ce point que le grave problème de la femme, serve hébétée de l'Eglise, instrument faussé et destructeur, s'était aussi posé en lui? Ces fillettes que M^lle^ Rouzaire conduisait aux Capucins, quelles épouses, quelles mères feraient-elles un jour? Quand l'Eglise les aurait prises, les tiendrait par leurs sens, par leur faiblesse et leur souffrance, elle ne les lâcherait plus, elle les emploie-

rait comme des machines terribles, démolisseuses de l'homme, pervertisseuses de l'enfant. Tant que la femme, dans son antique querelle avec l'homme, au sujet des injustes lois et des mœurs iniques, resterait ainsi la propriété, l'arme de l'Eglise, le bonheur social était impossible, la guerre s'éterniserait entre les deux sexes désunis. Et la femme ne serait enfin la libre créature, la libre compagne de l'homme, ne disposerait d'elle, de son bonheur, pour le bonheur de l'époux et de l'enfant, que le jour où elle cesserait d'appartenir au prêtre, son maître actuel, désorganisateur et corrupteur. Au fond de Marc, n'était-ce point une peur inavouée, le frisson d'un drame possible et prochain, ravageant son propre ménage, qui l'avait ainsi fait trembler, reculer, devant son devoir? Sa décision brusque pouvait être la lutte acceptée même à son foyer, son devoir rempli à l'égard des siens, quitte à ce que son cœur en saignât cruellement. Il le savait maintenant, et il y avait quelque héroïsme dans son acte, et il l'accomplissait avec simplicité, par enthousiasme pour la bonne œuvre qu'il entreprenait. Le rôle le plus haut, le plus noble, dans une démocratie naissante, est celui de l'instituteur primaire, si pauvre, si méprisé, qui est chargé d'instruire les humbles, d'en faire les futurs citoyens heureux, les constructeurs de la Cité de justice et de paix. C'était sa mission qui, tout d'un coup, se précisait, son apostolat de la vérité, la passion où il avait toujours été de pénétrer la vérité certaine, de la crier ensuite et de l'enseigner à tous.

Comme Marc levait les yeux, il vit, à l'horloge de la gare, qu'il était quatre heures passées. Le train de quatre heures venait de partir, il faudrait attendre celui de six heures. Et, presque aussitôt, il aperçut Geneviève qui arrivait, désolée, tenant dans ses bras la petite Louise, pour aller plus vite.

— Ah! mon ami, excuse-moi, j'ai totalement oublié l'heure... Grand'mère me retenait, paraissait si fâchée de voir mon impatience à te rejoindre, que j'ai fini par ne plus avoir conscience du temps.

Elle s'était assise près de lui, sur le banc, en gardant Louise sur les genoux. Lui, souriant, se pencha, baisa l'enfant qui avait tendu ses menottes, pour lui prendre la barbe. Et, tranquillement :

— Nous attendrons six heures, ma chérie. Personne ne nous gêne, nous allons rester là... D'autant plus que j'ai quelque chose à te dire.

Mais Louise ne l'entendait point ainsi, elle voulait jouer, elle avait sauté au cou de son père et elle lui piétinait les cuisses.

— A-t-elle été sage?

— Oh! sage, elle l'est toujours chez grand'mère, elle a peur d'être grondée... Aussi, vois-tu, elle se rattrape.

Puis, quand elle eut réussi à reprendre l'enfant, ce fut elle qui demanda :

— Qu'as-tu donc à me dire?

— Une chose dont je ne t'ai pas parlé encore, parce que je n'étais pas décidé... On m'offre la situation d'instituteur, ici, à Maillebois, et je vais accepter. Qu'en penses-tu?

Elle le regarda, saisie, sans pouvoir répondre tout de suite. Et il vit clairement passer dans ses yeux, d'abord comme une surprise joyeuse, ensuite comme une inquiétude croissante.

— Oui, qu'en penses-tu?

— Mais, mon ami, j'en pense que c'est un avancement sur lequel tu ne comptais pas si tôt... Seulement, la situation ne va pas être commode, ici, au milieu des passions exaspérées, avec tes idées qui sont connues de tout le monde.

— Sans doute, j'ai réfléchi à cela, mais ce serait lâche de refuser la lutte.

— Et puis, mon ami, pour te dire toute ma pensée, je crains bien que, si tu acceptes, cela n'achève de nous fâcher avec grand'mère. Ma mère, encore, on s'arrangerait avec elle. Mais, tu le sais, grand'mère est intraitable, elle va croire que tu viens faire ici la besogne de l'Antéchrist. C'est la rupture certaine.

Il y eut un silence gêné. Puis, il reprit :

— Alors, tu me conseilles de refuser, toi aussi tu me désapprouverais, tu ne serais pas contente, si je venais ici.

Elle leva de nouveau les yeux sur lui, dans un élan de sincérité véritable.

— Moi te désapprouver, mon ami, oh! tu me fais de la peine, pourquoi me dis-tu cela? Il faut agir selon ta

conscience, remplir ton devoir, comme tu l'entends. Tu es le seul bon juge, et tout ce que tu feras sera bien fait.

Cependant, il entendait trembler sa voix, comme sous la crainte d'un péril inavoué, dont elle sentait déjà l'effleurement. Et il y eut un nouveau silence, pendant lequel il lui prit les deux mains, pour la rassurer, d'une caresse tendre.

— Alors, tu es tout à fait décidé, mon ami?

— Oui, tout à fait, je croirais mal agir si j'agissais autrement.

— Eh bien! puisque nous avons près d'une heure et demie encore à attendre notre train, nous devrions, je crois, retourner immédiatement chez grand'mère, afin de lui faire connaître ta décision... Je désire que tu te conduises franchement vis-à-vis d'elle, sans avoir l'air de te cacher.

Elle le regardait toujours, il ne lut en elle, à cette minute, que beaucoup de loyauté, mêlée à un peu de tristesse.

— Tu as raison, ma chérie, allons tout de suite chez grand'mère.

Et ils se remirent doucement en marche, vers la place des Capucins. Louise, que sa mère tenait par la main, les attardait, de ses petites jambes. Mais cette fin d'une belle journée d'avril était délicieuse, et ils firent le court trajet, sans dire un mot, dans une sorte de rêverie grave. La place venait de retomber à sa solitude, la maison de ces dames y semblait dormir de son habituel sommeil. Ils trouvèrent Mme Duparque assise dans l'étroit salon du rez-de-chaussée, la jambe allongée sur une chaise, tricotant des bas pour une œuvre religieuse ; tandis que Mme Berthereau, près de la fenêtre, travaillait, elle aussi, à un ouvrage de broderie.

Très étonnée de ce retour de Geneviève, et surtout de la présence de Marc, la grand'mère avait lâché son tricot, attendant, sans même les faire asseoir. Et, lorsque Marc l'eut mise au courant, l'offre qui lui était faite, sa résolution bien arrêtée d'accepter le poste d'instituteur à Maillebois, enfin son désir de la prévenir, par déférence, elle eut un sursaut, elle haussa d'abord les épaules.

— Mais, mon garçon, c'est fou! Vous ne garderez pas la place un mois.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? mais parce que vous n'êtes pas l'instituteur qu'il nous faut. Vous connaissez bien le bon esprit du pays, où la religion remporte de si beaux triomphes. Et vous auriez une situation impossible, avec vos idées révolutionnaires, vous seriez bientôt en guerre avec toute la population.

— Eh bien! je serais en guerre. Il faut malheureusement se battre pour être victorieux un jour.

Alors, elle commença à se fâcher.

— Ne dites donc pas de sottises! Toujours, votre orgueil, votre révolte contre Dieu! Vous n'êtes qu'un grain de sable, mon pauvre garçon, vous me faites pitié, quand vous vous croyez assez fort pour vaincre, dans une lutte où les hommes et le ciel vous écraseront.

— Ce n'est pas moi qui suis fort, c'est la raison, et c'est la vérité.

— Oui, je sais... Et puis, peu importe. Vous m'entendez, je ne veux pas que vous veniez ici comme instituteur, parce que je tiens à ma tranquillité, à mon honorabilité, parce que ce serait pour moi trop de douleur et trop de honte, de voir, à ma porte, notre Geneviève, la femme d'un homme sans Dieu et sans patrie, qui ferait le scandale de toutes les âmes pieuses... Je vous dis que c'est fou. Vous allez refuser.

Désespérée de cette brusque querelle, Mme Berthereau baissait le nez sur sa broderie, pour ne pas avoir à intervenir. Toute droite, Geneviève était très pâle, tenant par la main la petite Louise, qui, prise de peur, se cachait le visage dans sa jupe. Et, bien résolu à rester calme, Marc répondait avec douceur, sans élever la voix.

— Non, dit-il, je ne puis refuser. Ma décision est prise, et j'ai tenu à vous la communiquer, simplement.

Du coup, Mme Duparque perdit toute mesure, dans l'immobilité où son accès de goutte la maintenait. Personne ne lui résistait, elle s'exaspérait de se briser à cette volonté tranquille. Et ce qu'elle n'aurait pas voulu dire, ce dont il était convenu qu'on ne parlerait jamais chez elle, lui échappa, en un flot de terrible colère.

— Allons, dites tout, avouez, vous ne venez ici que pour vous occuper sur place de cette abominable affaire

Simon. Oui, vous êtes avec ces ignobles juifs, vous rêvez de remuer encore cette ordure, de trouver quelque innocent, pour l'envoyer là-bas, au bagne, à la place de votre immonde assassin, si justement condamné. Et cet innocent, n'est-ce pas? vous vous entêtez à le chercher parmi les plus dignes des serviteurs de Dieu... Avouez, avouez donc!

Marc ne put s'empêcher de sourire ; car, il le sentait bien, il n'y avait, au fond des colères dont on le poursuivait, que l'affaire Simon, la terreur de la lui voir reprendre, de le voir atteindre enfin le véritable coupable. Derrière Mme Duparque, il devinait son directeur, le père Crabot ; et tout l'effort pour l'empêcher de mener campagne à Maillebois, venait de là, de la volonté bien arrêtée de n'y plus tolérer un instituteur qui ne serait pas dans les mains de la congrégation.

— Mais certainement, répondit-il de son air paisible, je suis toujours convaincu de l'innocence de mon camarade Simon, et je ferai tout au monde pour la faire éclater.

Mme Duparque se tourna violemment vers Mme Berthereau, puis vers Geneviève.

— Vous entendez, et vous ne dites rien! Notre nom va être mêlé à cette campagne d'ignominie. On verra notre fille dans le camp des ennemis de la société et de la religion... Voyons, voyons! toi qui es sa mère, dis-lui donc que c'est impossible, qu'elle doit empêcher cette infamie, pour son honneur, pour le nôtre à tous!

Elle s'adressait à Mme Berthereau, dont les mains tremblantes venaient de laisser échapper la broderie, dans son effarement d'une telle querelle. Elle resta un instant muette, ayant peine à sortir de l'effacement morose où elle vivait d'habitude. Puis, se décidant :

— Ta grand'mère a raison, ma fille, ton devoir est de ne pas permettre des actes où tu aurais, devant Dieu, une part de responsabilité. Si ton mari t'aime, il t'écoutera, et tu es même la seule qui puisse parler à son cœur. Jamais ton père n'est allé contre mon désir, dans les questions de conscience.

Très émue, Geneviève se tourna vers Marc, en serrant contre elle la petite Louise, qui ne la quittait pas. Elle était remuée jusqu'au fond de son être : tout son passé

de pensionnaire, à la Visitation, toute son éducation dévote s'éveillait, la troublait d'un vertige ; et, pourtant, elle répéta ce qu'elle avait déjà dit à son mari.

— Marc est le seul bon juge, il fera ce qu'il croira être son devoir.

Terrible, Mme Duparque avait trouvé la force de se mettre debout, malgré sa jambe malade.

— C'est ta réponse! Toi que nous avons élevée chrétiennement, toi qui as été une enfant aimée de Dieu, tu en es déjà à le renier, à vivre sans religion, comme les bêtes! Et c'est Satan que tu choisis, au lieu de faire un effort pour le terrasser! Eh bien! ton mari n'en est que plus coupable, oui! il sera puni aussi de cela, vous serez punis tous les deux, et la malédiction atteindra jusqu'à votre enfant!

Elle étendait les bras, elle se dressait si redoutable, que la petite Louise, saisie d'épouvante, se mit à sangloter. Vivement, Marc la souleva, la serra contre son cœur, tandis que la fillette, comme pour se réfugier en lui, lui jetait au cou ses petits bras. Et Geneviève s'était rapprochée, elle aussi, s'appuyant à l'épaule de l'homme auquel elle avait donné sa vie.

— Allez-vous-en, allez-vous-en tous les trois! cria Mme Duparque. Allez à votre folie et à votre orgueil, ce sera votre perte... Tu entends, Geneviève, tout est rompu entre nous, jusqu'au jour où tu nous reviendras, car tu nous reviendras, tu as trop longtemps appartenu à Dieu, et je vais le prier si fort, qu'il saura bien te reprendre tout entière... Allez-vous-en, allez-vous-en, je ne veux plus vous connaître!

Déchirée, en larmes, Geneviève regarda sa mère éperdue, qui pleurait silencieusement. Elle semblait de nouveau hésitante, devant la cruauté de cette scène, lorsque Marc la prit avec douceur et l'emmena. Mme Duparque était retombée sur son fauteuil, la petite maison rentra dans son ombre froide et dans son morne silence.

Le jeudi suivant, Marc se rendit à Beaumont pour dire à Salvan qu'il acceptait. Et, dès les premiers jours de mai, il était nommé, il quittait Jonville, il venait s'installer, comme instituteur maître, à l'école primaire de Maillebois.



# Livre Deuxième

## I

Ce fut par une matinée ensoleillée de mai que Marc fit sa première classe à Maillebois. La grande salle de l'école, récemment construite, ouvrait sur la place par trois hautes baies, dont les vitres dépolies laissaient entrer à flots une lumière vive, blanche et gaie. Et, en face du bureau du maître, posé sur une estrade de trois marches, les petites tables à pupitre des élèves, chacune de deux places, s'alignaient en quatre travées, sur huit rangs de profondeur.

Un gros tapage, des rires éclatèrent, parce qu'un des élèves avait culbuté exprès, en gagnant sa place.

— Mes enfants, dit tranquillement Marc, vous allez être sages. Je ne vous punirai pas, mais vous verrez, avec moi, qu'il y a tout intérêt et tout amusement à se bien conduire... M. Mignot, veuillez faire l'appel.

Il avait tenu à ce que l'adjoint Mignot l'assistât, pendant cette première classe ; et celui-ci, par son attitude, disait son hostilité, la surprise goguenarde où il était encore qu'on eût songé à lui donner pour directeur un homme si compromis dans les récents scandales. Il s'était

même permis de ricaner avec les élèves, lorsqu'un d'eux, pour égayer les autres, s'était laissé tomber. Et l'appel commença.

— Auguste Doloir.

— Présent! cria un garçon réjoui, d'une voix si grosse, que, de nouveau, toute la classe éclata de rire.

C'était le fils du maçon, le même enfant qui avait fait un faux pas, un bonhomme de neuf ans à l'air casseur, intelligent, mais mauvaise tête, dont les farces révolutionnaient l'école.

— Charles Doloir.

— Présent!

Et cette fois, le frère du précédent, son cadet de deux années, répondit d'une voix si aiguë, que la tempête de rires recommença. Charles, plus doux et plus fin, n'en marchait pas moins toujours derrière son aîné.

Marc, très patient, laissa passer encore, pour ne point sévir. Et l'appel continua, pendant qu'il examinait la vaste salle où il allait travailler à la bonne œuvre, avec ce petit peuple turbulent. A Jonville, il n'avait pas un tel luxe de tableaux noirs, un derrière son bureau pour lui, deux autres à droite et à gauche pour les élèves, ni tant de belles images en couleurs, les poids et mesures, le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, les insectes utiles et nuisibles, les champignons bons et mauvais, sans compter de grandes et nombreuses cartes géographiques. Il y avait même, dans une armoire, une collection complète des corps solides et quelques instruments de physique et de chimie. Mais il ne retrouvait pas là l'ambiance de bonne entente, la gaie affection des élèves qu'il venait de laisser. Evidemment, le dernier instituteur, Méchain, malade et faible, avait aidé par sa nonchalance à la désorganisation de l'école, tombée de cinquante et quelques élèves à une quarantaine au plus. Et c'était toute une situation très compromise à sauver, un établissement à rétablir dans sa prospérité et dans son bon ordre.

— Achille Savin, appelait Mignot.

Personne ne répondit, et il dut lancer le nom de nouveau. A une table, pourtant, les deux petits Savin, les fils jumeaux de l'employé, étaient là, le nez baissé, l'air

sournois. Leurs huit ans semblaient déjà plein de prudente hypocrisie.

— Achille et Philippe Savin, répéta Mignot, en les regardant.

Alors, ils se décidèrent, ils dirent ensemble, sans hâte :

— Présent!

Surpris, Marc leur demanda pourquoi ils se taisaient, puisqu'ils avaient entendu. Mais il n'en put rien tirer de net, les deux bambins l'examinaient d'un air de défiance, comme s'ils avaient eu à se défendre contre lui.

— Fernand Bongard, continua Mignot.

Cette fois encore, personne ne répondit. Fernand, le fils du paysan Bongard, un solide garçon de dix ans, à la mine hébétée, aveuli et tassé sur ses coudes, paraissait dormir, les yeux ouverts. Il fallut qu'un camarade le poussât. Alors, il cria, effaré :

— Présent!

On redoutait ses gros poings, pas un des galopins n'osa recommencer à rire. Et Mignot, dans le silence, put jeter le dernier nom.

— Sébastien Milhomme.

Marc avait reconnu le fils de la papetière, à la première table de droite, avec son doux visage, si fin et si intelligent. Et il lui souriait, heureux de ces candides yeux d'enfant de huit ans, où il croyait voir luire déjà une de ces petites âmes, qu'il se proposait d'éveiller.

— Présent! répondit Sébastien, d'une voix claire et gaie, qui lui fut une musique, parmi les voix grosses et moqueuses des autres.

L'appel était terminé. Toute la classe, sur un signal de Mignot, s'était mise debout, pour la prière. Depuis le départ de Simon, Méchain avait laissé s'introduire la prière, au commencement et à la fin des classes, cédant au sourd travail de Mlle Rouzaire, qui, donnant sa pratique en exemple, prétendait que la peur du bon Dieu faisait tenir ses filles plus tranquilles. En outre, ça plaisait aux familles, et l'inspecteur primaire Mauraisin voyait ça d'un bon œil, bien que ce ne fût plus dans les programmes. Mais Marc coupa court, en disant de son air paisible et résolu :

— Asseyez-vous, mes enfants. Vous n'êtes pas ici pour

dire des prières. Vous les direz chez vous, si vos papas et vos mamans le désirent.

Interloqué, Mignot le regarda, de son air de curiosité goguenarde. Ah bien! cet instituteur-là ne pèserait pas lourd à Maillebois, s'il commençait par supprimer la prière! Marc comprit parfaitement, car c'était là le sentiment général qu'il sentait naître autour de lui, depuis son arrivée : la certitude où l'on était de son échec complet et prochain. Salvan l'avait d'ailleurs averti, en lui recommandant la plus grande prudence, toute une tactique de tolérance opportune, pendant les premiers temps. Et, s'il risquait la suppression de la prière, c'était comme premier essai, après y avoir réfléchi. Il aurait voulu décrocher tout de suite le grand crucifix, que Méchain, par lassitude, avait laissé pendre derrière lui, au-dessus du tableau noir. Mais il eut conscience qu'il devait s'installer solidement d'abord ; car, pour lutter, il fallait avant tout être maître du terrain. De même, quatre tableaux, violemment enluminés, accrochés aux murs, l'irritaient : Sainte Geneviève délivrant Paris, Jeanne d'Arc écoutant ses voix, Saint Louis guérissant des malades, Napoléon passant à cheval sur un champ de bataille. Toujours le miracle et la force, toujours le mensonge religieux et la violence militaire, donnés en exemple, jetés en semence dans les cerveaux des enfants, des citoyens de demain! Est-ce que tout cela n'était pas à changer? Est-ce qu'il ne fallait pas reprendre l'instruction et l'éducation à la base, par des leçons de vérité et de solidarité, si l'on voulait enfin faire des hommes intelligents et libres, capables de justice?

La première classe se passa de la sorte, une installation douce et ferme de Marc, au milieu de ses nouveaux élèves, que semblait animer un souffle de curiosité et de révolte. Et, dès lors, la conquête pacifique qu'il voulait faire d'eux, de leur cerveau et de leur cœur, commença, se poursuivit patiemment pendant toutes les autres classes. Au début, il éprouva parfois de secrètes amertumes, son esprit retourna souvent aux élèves aimés, déjà fils de son intelligence, qu'il avait laissés à Jonville et qu'il savait désormais aux mains d'un instituteur inquiétant, son ancien camarade Jauffre, dont il connais-

sait l'esprit d'intrigue, le besoin de succès immédiat. C'était un peu son remords, d'avoir ainsi livré son œuvre, si heureusement commencée là-bas, à un successeur qui ne pouvait que la détruire ; et il fallait, pour l'en consoler, la certitude d'être venu reprendre, à Maillebois, une autre œuvre nécessaire, plus pressante encore. Puis, à mesure que les jours coulaient, que les classes succédaient aux classes, il se passionna davantage, il fut tout à sa besogne, avec sa foi enthousiaste en sa mission.

Au lendemain des élections générales, qui eurent lieu en mai, le calme se fit brusquement. Jusque-là, on avait invoqué la nécessité de se taire, de ne pas provoquer le pays, par crainte d'aboutir à des élections exécrables, dangereuses pour la République ; et, tout de suite après les élections, qui reconstituèrent identiquement la même Chambre, on imagina une nouvelle nécessité de silence, celle de ne pas retarder encore les réformes promises, en soulevant des questions inopportunes. La vérité était qu'à la suite de la dure guerre des candidatures, les vainqueurs désiraient jouir en paix des situations si chèrement acquises. Aussi, à Beaumont, ni Lemarrois, ni Marcilly, réélus, ne consentaient à prononcer le nom de Simon, malgré leur promesse d'agir, lorsque leur mandat serait renouvelé et qu'ils n'auraient plus à craindre l'aveuglement du suffrage universel. Simon était jugé, et bien jugé : il devenait antipatriotique de risquer même une simple allusion à son affaire. Et, naturellement, à Maillebois, la consigne était la même, exagérée encore, à ce point que le maire Darras avait supplié Marc, dans le propre intérêt du misérable innocent et des siens, de ne point agir, d'attendre un réveil de l'opinion. On affectait l'oubli, défense était faite de parler, comme s'il n'existait plus de simonistes ni d'anti-simonistes. Marc dut se résigner, supplié par la famille Lehmann, toujours si humble, si inquiète, et par David lui-même, qui sentait le besoin de patienter, dans sa ténacité héroïque. Pourtant, il était sur une piste grave, il avait appris d'une façon détournée, et sans preuve certaine, la communication illégale que le président Gragnon s'était permis de faire aux membres du jury, dans la salle de leurs délibérations ; et c'était là un cas de cassation absolu,

s'il parvenait à l'établir. Mais il avait conscience de toutes les difficultés du moment, il continuait son enquête dans l'ombre, désireux de ne pas avertir ses adversaires. Et Marc, plus fiévreux, finit par accepter cette tactique, par consentir à feindre de se désintéresser. L'affaire Simon entrait en sommeil, elle devait longtemps paraître terminée, oubliée, lorsqu'elle restait comme le mal caché, la blessure empoisonnée et inguérissable dont le corps social se mourait, sans cesse à la veille d'un accès de fièvre délirante et mortelle. Il suffit d'une seule injustice, pour qu'un peuple en meure lentement, frappé de démence.

Marc, pendant quelque temps, fut donc tout entier à son œuvre scolaire, convaincu qu'il travaillait à l'unique façon de détruire l'iniquité, de la réparer et d'en rendre le retour impossible, en répandant la connaissance, en semant la vérité dans les générations à venir. Rude besogne, dont il n'avait jamais senti à ce point les terribles difficultés. Il se vit seul, il eut conscience d'avoir contre lui, et ses élèves, et leurs parents, et Mignot son adjoint, et Mlle Rouzaire, l'institutrice voisine, dont la classe n'était séparée de la sienne que par leurs logements, presque communs. D'autre part, le moment était désastreux, l'école des Frères avait encore gagné cinq élèves sur l'école laïque, pendant le dernier mois. C'était comme un vent d'impopularité qui soufflait, les familles allaient aux ignorantins, pour sauver leurs enfants des abominations du nouvel instituteur, qui s'était permis de supprimer la prière, le jour même de son entrée en fonction. Le frère Fulgence, triomphant, avait de nouveau avec lui les frères Gorgias et Isidore, disparus un moment après l'affaire Simon, rappelés sans doute pour montrer que la communauté se déclarait désormais au-dessus du soupçon ; et, si le troisième, le frère Lazarus, n'était pas là aussi, c'était simplement qu'il venait de mourir. Ils tenaient le haut du pavé, on ne voyait plus que des soutanes dans les rues de Maillebois. Mais le pis encore, pour Marc, fut le mépris moqueur où tout ce monde semblait le tenir. On ne daignait même pas le combattre violemment on attendait qu'il se suicidât, par quelque énorme folie. L'attitude de

Mignot, le premier jour, était devenue celle du pays entier : une curiosité méchante, la conviction d'un échec rapide et scandaleux. Mlle Rouzaire avait dit : " Je ne lui donne pas deux mois pour se rendre impossible ". Et, surtout, il sentit cet espoir de ses adversaires, dans la façon dont l'inspecteur primaire Mauraisin lui parla, lors de sa première visite. Ce dernier, qui le savait couvert par Salvan et par son chef hiérarchique, l'inspecteur d'académie Le Barazer, se montra d'une indulgence ironique, le laissant aller, guettant la faute grave qui lui permettrait de demander son déplacement. Il ne dit même rien de la suppression de la prière, il lui fallait quelque chose de plus décisif, un ensemble de faits accablants. On l'en avait vu rire avec Mlle Rouzaire, une de ses préférées ; et, dès lors, Marc ne fut plus entouré que d'espions, de mouchards, prêts à dénoncer ses pensées et ses actes.

— Soyez prudent, mon ami ne cessait de répéter Salvan, chaque fois que Marc allait chercher près de lui quelque réconfort. Le Barazer a encore reçu hier une lettre anonyme, où vous étiez traité d'empoisonneur et de suppôt de l'enfer. Vous savez si j'ai hâte de voir la bonne œuvre s'accomplir ; mais je crois que c'est tout compromettre que de vouloir tout conquérir d'un coup... D'abord, rendez-vous nécessaire, ramenez la fortune, faites-vous aimer.

Et Marc, abreuvé d'amertume, en arrivait à sourire.

— Vous avez raison, je le sens bien, c'est par la sagesse et par l'amour qu'il faut vaincre.

Il s'était installé, avec sa femme Geneviève et leur fillette Louise, dans l'ancien logement de Simon. C'était beaucoup plus grand et plus confortable qu'à Jonville : deux chambres à coucher, une salle à manger, un salon, sans compter la cuisine et les dépendances. Le tout très propre, très gai, envahi de soleil, ouvrant sur le jardin assez vaste, où poussaient des légumes et des fleurs. Mais leur pauvre mobilier dansait là dedans ; et, depuis qu'ils étaient fâchés avec Mme Duparque, ils avaient grand'peine à vivre du maigre traitement. Celui-ci allait être de douze cents francs désormais, et cela valait les mille francs de Jonville, puisqu'il ne fallait plus songer

aux deux cents francs du secrétariat de la mairie. Comment vivre avec cent francs par mois, dans cette petite ville où la vie était plus chère? Comment garder sa dignité, des redingotes propres, une apparence de ménage à l'aise? Grave problème dont la solution nécessitait des prodiges d'économies, tout un héroïsme secret dans les détails infimes de l'existence. On mangeait souvent du pain sec, pour avoir du linge blanc.

Geneviève fut alors pour Marc une aide précieuse, une compagne admirable. Elle renouvela ses prodiges de Jonville, trouva le moyen de faire face aux besoins du ménage, sans trop laisser voir la grande gêne cachée. Elle devait s'occuper de tout, des blanchissages, des raccommodages, et Louise était toujours pimpante, souriante, avec de petites robes claires. Si, comme il était d'usage, l'adjoint Mignot avait pris ses repas chez son directeur, la pension payée par lui aurait un peu aidé Geneviève. Mais Mignot, garçon, ayant, de l'autre côté du palier, sa chambre à part, avait préféré manger dans un restaurant voisin, peut-être pour marquer son hostilité et ne pas se compromettre dans la compagnie d'un homme que M^lle^ Rouzaire vouait aux pires catastrophes. Lui-même menait la misère des jeunes adjoints, avec ses soixante et onze francs vingt-cinq centimes par mois, mal vêtu, mal nourri, n'ayant d'autre plaisir que la pêche, le jeudi et le dimanche. Il n'en était que plus fâché, plus méfiant, comme si Marc eût été la cause des mauvaises soupes de sa gargote. Et Geneviève pourtant se montrait très prévenante : elle lui avait offert de raccommoder son linge, elle s'était empressée de lui faire de la tisane, un soir de rhume. Ce garçon n'était pas méchant, comme elle et son mari le disaient ; seulement, il se trouvait bien mal conseillé ; et on finirait sans doute par le gagner à des sentiments meilleurs, en se montrant bon et juste pour lui.

Mais ce que n'osait dire Geneviève, de peur de chagriner Marc, c'était que le ménage souffrait surtout de sa brouille avec M^me^ Duparque. Autrefois, la grand'mère habillait Louise, faisait des cadeaux, venait en aide aux fins de mois, dans les moments difficiles. Et, maintenant qu'on était à Maillebois, presque porte à porte, elle aurait pu être d'un secours constant. Puis, quelle gêne

quotidienne de la savoir là, d'être obligé de tourner la tête, quand on la rencontrait! Deux fois, Louise, dont les trois ans ne savaient pas, avait tendu ses menottes, au passage de la vieille dame, en l'appelant. Si bien que l'aventure fatale arriva, Geneviève rentra un jour, très émue, ayant cédé aux circonstances, en embrassant sa grand'mère et sa mère, qui traversaient la place des Capucins, et dans les bras desquelles Louise était allée se jeter innocemment.

Lorsqu'elle se fut confessée à Marc, celui-ci l'embrassa à son tour, avec un bon sourire.

— Mais c'est très bien, ma chérie, je suis très heureux pour toi et pour Luoise de cette réconciliation. Elle devait se produire, et tu ne me penses pas assez barbare, si je suis fâché avec ces dames, de vouloir que vous le soyez aussi?

— Sans doute, mon ami. Seulement, c'est si gênant, dans un ménage, quand une femme va où son mari ne peut aller.

— Et pourquoi donc gênant ? Pour notre paix il est préférable, je crois, que je ne revoie pas ta grand'mère, avec laquelle je ne saurais m'entendre. Mais toi et l'enfant, rien ne vous empêche de lui rendre visite, ainsi qu'à ta mère, de temps à autre.

Geneviève était devenue grave, les yeux à terre, réfléchissant. Elle eut un léger frisson.

— J'aurais préféré ne pas aller chez grand'mère sans toi. Je me sens plus solide, quand nous sommes ensemble... Enfin, tu as raison, je comprends combien il te serait pénible de m'accompagner ; et, d'autre part, il m'est difficile de rompre maintenant.

Et la vie se régla ainsi, Geneviève commença par n'aller qu'une fois par semaine chez ces dames, Mme Duparque et Mme Berthereau, dans la petite maison de la place des Capucins. Elle y menait Louise, y passait une heure, pendant une classe de Marc, qui se contentait de saluer ces dames, lorsqu'il les rencontrait.

Alors, pendant deux années, avec infiniment de patience et de bonhomie, Marc fit la conquête de ses élèves, dans le milieu hostile, au travers d'ennuis sans nombre. C'était son génie propre, il était l'instituteur-né,

qui savait redevenir enfant pour se faire comprendre par les enfants. Il se montrait surtout très gai, il jouait volontiers avec eux, n'était plus qu'un camarade, un grand frère. Sa force était d'oublier sa science, de se mettre à la portée des jeunes cerveaux mal éveillés, de trouver les mots qui expliquaient tout, comme si lui-même, ignorant encore, eût partagé la joie d'apprendre. Dans les programmes si chargés, lecture, écriture, grammaire, orthographe, rédaction, calcul, histoire, géographie, éléments des sciences, chant, gymnastique, agriculture, travail manuel, morale, instruction civique, il s'efforçait de ne rien laisser en arrière, tant que les enfants n'avaient pas compris. Et tout son premier effort portait de la sorte sur la façon d'enseigner, de manière à ce que rien de l'enseignement ne fût perdu, une assimilation certaine et complète, la vérité s'imposant par elle-même, nourrissant les intelligences grandissantes, devenant la chair et l'esprit des hommes de demain.

Ah! cet ensemencement, cette culture de la vérité, avec quelle passion il lui donnait ses soins! Et quelle vérité encore, car toutes les erreurs ne se réclament-elles pas de la vérité? L'Église catholique elle-même, basée sur des dogmes absurdes, n'a-t-elle pas la prétention d'être la vérité unique? Aussi enseignait-il d'abord qu'il n'y avait pas de vérité en dehors de la raison, de la logique, et surtout de l'expérience. Un fils de paysan ou d'ouvrier, auquel on dit que la terre est ronde et tourne dans l'espace, accepte cela de confiance, comme il accepte les contes du catéchisme, les trois personnes en Dieu, l'incarnation et la résurrection. Il faut que l'expérience lui en démontre la certitude scientifique, pour qu'il puisse faire la différence. Toute vérité révélée est un mensonge, la vérité expérimentale est seule vraie, une et entière, éternelle. Et de là venait la nécessité première d'opposer au cathéchisme catholique le catéchisme scientifique, le monde et l'homme expliqués par la science, rétablis en leur réalité vivante, en leur marche vers un continuel avenir, de plus en plus parfait. Il n'y avait d'amélioration véritable, de libération et de bonheur, que par la vérité, la connaissance des conditions où

l'homme existe et progresse. Tout ce besoin de savoir pour aller plus vite à la santé, à la paix, portait en lui sa méthode, la libre expansion, la science cessant d'être une lettre morte, devenant une source de vie, une excitatrice des tempéraments et des caractères. Aussi, dans sa classe, laissait-il les livres de côté le plus possible, afin de forcer ses élèves à juger par eux-mêmes. Il ne savaient bien que lorsqu'ils avaient touché les choses. Il ne leur demandait jamais de croire qu'après leur avoir prouvé expérimentalement la réalité d'un phénomène. Tout le domaine des faits non prouvés était mis à l'écart, comme en réserve, pour les recherches futures ; et, déjà, avec les vérités acquises, les hommes pouvaient se bâtir une grande et belle demeure de sécurité et de fraternité. Voir ainsi par soi-même, se convaincre de ce qu'il faut croire, développer son raisonnement, son individualité, d'après les raisons qu'on a d'être et d'agir, c'était là toute sa méthode d'enseignement, la seule qui put enfanter des hommes.

Mais il ne suffisait pas de savoir, il fallait un lien social, un esprit de perpétuelle solidarité. Et Marc le mettait dans la justice. Il avait remarqué avec quelle flamme de révolte un enfant, lésé dans son droit, crie : " Ce n'est pas juste ! " Toute injustice soulève une tempête au fond de ces petites âmes, dont elles souffrent affreusement. C'est que l'idée de justice, en elles, est absolue. Et il utilisait cette candeur d'équité, ce besoin inné du vrai et du juste chez l'enfant, que la vie n'a pas encore plié aux compromissions menteuses et iniques. Par la vérité à la justice, telle était sa route, la route droite où il engageait ses élèves, en les faisant le plus possible leurs propres juges, quand ils se mettaient en faute. S'ils avaient menti, il les forçait à convenir du tort qu'ils portaient à leurs camarades et à eux-mêmes. S'ils avaient troublé l'ordre, retardé les leçons, il leur démontrait qu'ils en étaient les premiers punis. Souvent, un coupable s'accusait lui-même, méritait ainsi son pardon. Une émulation d'équité finissait par animer ce petit peuple, tous rivalisaient de franchise, travaillaient à ce que la classe se passât honnêtement, au mieux des devoirs et des droits de chacun. Sans doute,

cela n'allait pas sans des heurts et même sans des catastrophes, car c'était là un commencement, il faudrait des générations d'écoliers pour que l'Ecole devînt la vraie Maison de vie saine et heureuse. Marc n'en était pas moins ravi des moindres résultats, dans sa conviction que, si le savoir est la condition première de tout progrès, rien ne se réalisera de définitif pour le bonheur des hommes, sans l'esprit de justice. Pourquoi donc la classe bourgeoise, la mieux instruite, tombait-elle si vite à la pourriture finale? N'était-ce pas à cause de son iniquité, du crime de déni de justice où elle était tombée, en refusant de rendre les biens volés, la part légitime des humbles et des souffrants? On condamnait l'instruction, en donnant en exemple la déchéance de la bourgeoisie, en accusant la science de faire des déclassés, d'accroître le mal et la douleur. Certes, oui, tant que le savoir pour le savoir s'exaspérerait dans une société de mensonge et d'injustice, il semblerait ajouter aux ruines. C'était pour la justice que devait travailler la science, c'était à une morale humaine de liberté et de paix qu'elle devait aboutir, au sein même de la fraternelle Cité future.

Et ce n'était pas encore assez d'être juste, Marc exigeait de ses élèves la bonté et l'amour. Rien ne germait, rien ne fleurissait que par et pour l'amour. Le foyer central du monde était là, dans cette flamme universelle de désir et d'union. Chacun avait l'impérieux besoin de se fondre parmi tous les autres ; et l'action personnelle, l'individualité nécessaire, la liberté de chaque être, pouvait se comparer au jeu distinct des organes, sous la dépendance de l'être universel. Si l'homme isolé était une volonté et une puissance, ses actes commençaient seulement à être, lorsqu'ils agissaient sur la communauté. Aimer, se faire aimer, faire aimer tous les autres : le rôle de l'instituteur se trouvait en entier dans ces trois termes, ces trois degrés de l'enseignement humain. Aimer, Marc aimait ses élèves de tout son cœur, se donnait à eux sans réserve, sachant bien qu'il faut aimer pour enseigner, car l'amour seul peut toucher et convaincre. Se faire aimer, il s'y employait à chaque heure, fraternisait avec les petits, sans jamais chercher à se faire craindre, mais au contraire

à ne les conquérir que par la persuasion, l'affection, la bonne camaraderie d'un aîné qui achève de grandir en compagnie de ses cadets. Faire aimer tous les autres, c'était son souci continuel, le rappel incessant de cette vérité que le bonheur de chacun est simplement fait du bonheur de tous, l'exemple quotidien des progrès et de la joie de chaque élève, lorsque la classe entière a bien travaillé. Sans doute, l'école devait être une culture de l'énergie, une libération et une exaltation de l'individualité, l'enfant ne devait juger et agir que par lui-même, afin que l'homme un jour donnât toute la somme de sa valeur personnelle. Seulement, la moisson de cette culture intensive n'irait-elle pas grossir le trésor commun de tous, et pouvait-on imaginer la grandeur solitaire d'un citoyen, dont le geste, en faisant de la gloire pour lui, n'aurait pas fait du bonheur pour les autres? L'instruction, l'éducation aboutissaient nécessairement à la solidarité, à cette attraction universelle dont la force fond peu à peu l'humanité en une seule famille. Et il ne voulait que de la sympathie, de la tendresse, l'école joyeuse, fraternelle, emplie de soleil, de chants et de rires, enseignant la vie heureuse, faisant vivre les écoliers de cette vie de science, de vérité, de justice, dont l'idéal se réaliserait, quand des générations d'enfants, instruits enfin, l'auraient longuement préparé.

Marc, surtout, dès les premiers jours, voulut réagir contre l'éducation de violence, de terreur et de sottise donnée à l'enfant. On n'exaltait en lui, par le livre, par l'image, par les leçons de chaque heure, que le droit du plus fort, les massacres, les carnages, les villes dévastées, anéanties. De l'histoire, on étalait les pages sanglantes, les guerres, les conquêtes, les noms des capitaines qui avaient décimé l'humanité. On enfiévrait les petits cerveaux d'un fracas d'armes, de cauchemars, de tueries rougissant les plaines. Les livres de prix donnés aux élèves, les petits journaux publiés pour eux, jusqu'aux couvertures de leurs cahiers de devoirs, ne leur mettaient sous les yeux que des armées s'égorgeant, des navires s'incendiant, l'éternel désastre de l'homme devenu un loup pour l'homme. Et, quand il ne s'agissait pas d'une bataille, c'était d'un miracle, quelque légende absurde,

source de ténèbres : un saint ou une sainte délivrant un pays par la force de la prière, une intervention de Jésus ou de Marie assurant aux riches la propriété de ce monde, un prêtre dénouant d'un signe de croix les difficultés sociales et politiques. Toujours on faisait appel à l'obéissance, à la résignation des humbles, tandis que passaient dans un ciel d'orage les coups de foudre d'un Dieu irrité et méchant. L'épouvante régnait, la peur de Dieu, la peur du diable, la peur basse et laide qui prenait l'homme dès l'enfance, le courbait jusqu'au tombeau, au travers de l'épaisse nuit de l'ignorance et du mensonge. On ne fabriquait ainsi que des esclaves, de la chair bonne à être utilisée pour le caprice du maître, et de là venait la nécessité de cette éducation de foi aveugle, de perpétuelle extermination, afin d'avoir des soldats toujours prêts à défendre l'ordre des choses établies. Mais quelle conception surannée, que de mettre dans la guerre l'unique culture de l'énergie humaine! Cela pouvait correspondre à des temps sociaux, où l'épée seule tranchait les questions de peuple à peuple, de roi à sujets. Aujourd'hui, si les nations se gardent encore, et formidablement, dans l'affreux malaise d'une fin de monde, qui oserait dire que la victoire restera aux peuples guerriers? qui ne voit au contraire que le triomphateur de demain battra les autres sur le terrain économique, en réorganisant le travail et en apportant à l'humanité plus de justice et de bonheur? Il n'était qu'un rôle digne de la France, achever la révolution, être l'émancipatrice. Aussi cette pensée étroite qu'il fallait quand même et uniquement faire des soldats, soulevait-elle Marc de douleur et de colère. Au lendemain de nos désastres, un tel programme avait encore son excuse ; et, pourtant, tout le malaise, toute l'abominable crise actuelle venait de là, de l'espoir suprême mis dans l'armée, de l'abandon d'une démocratie aux mains des chefs militaires. S'il était nécessaire de continuer à se garder, au milieu des voisins en armes, il était plus nécessaire encore d'être les travailleurs, les libres et les justes citoyens, à qui demain appartiendrait. Quand la France entière saura et voudra, quand elle sera le peuple libéré, les empires les plus bardés de fer crouleront autour

d'elle, envahis par son souffle de vérité et de justice, qui fera ce que ne feront jamais ses armées et ses canons. Les peuples éveillent les peuples, et le jour où les peuples, un à un, se lèveront, instruits par l'exemple, ce sera la victoire pacifique, la fin de la guerre. Marc ne concevait pas de plus beau rôle pour son pays, il mettait la grandeur de la patrie, dans ce rêve de fondre toutes les patries en une même patrie humaine. Et c'était pourquoi il surveillait les livres et les images mis entre les mains de ses élèves, écartant les mensonges des miracles, les égorgements des batailles, les remplaçant le plus possible par les vérités de la science, les travaux féconds de l'homme. L'unique source d'énergie est dans le travail, pour le bonheur.

Au cours de la deuxième année, les bons résultats se firent déjà sentir. Marc, divisant son école en deux classes, s'était chargé de la première, les enfants de neuf à treize ans, tandis que Mignot s'occupait de la seconde, ceux de six à neuf ans. Il avait adopté aussi l'usage des moniteurs, dont il savait tirer des avantages, pour l'économie de temps et l'émulation entre élèves. Pas une minute n'était perdue, les devoirs écrits, les leçons orales, les explications au tableau, tout le travail scolaire marchait à la fois, d'un train régulier, dans un grand ordre ; et, pourtant, il laissait aux enfants le plus d'indépendance possible, causant avec eux, provoquant leurs objections, n'imposant rien par son autorité de maître, voulant que leur certitude vînt surtout d'eux-mêmes ; de sorte que les deux classes gardaient une libre gaîté, un continuel attrait, grâce à cette étude vivante, sans cesse variée, où les jeunes intelligences allaient ainsi de découverte en découverte. Il exigeait seulement une grande propreté, menant les enfants à la fontaine comme à un jeu, ouvrant les fenêtres toutes larges, au milieu et à la fin de chaque classe. Avant lui, selon l'usage, les enfants balayaient, soulevaient une poussière terrible, redoutable véhicule de contagion; et il leur avait appris à se servir de l'éponge, il leur faisait donner partout un coup de lavage, qui les égayait et leur servait de récréation. Les jours de soleil, la vaste salle, si claire, si propre, emplie de son petit peuple sain et joyeux, était une continuelle allégresse.

Et ce fut, par un jour ensoleillé de mai, deux ans après l'installation de Marc, que Mauraisin, l'inspecteur primaire, tomba dans la classe du matin, sans avoir prévenu, espérant prendre le maître en faute. Vainement, il l'avait guetté jusque-là, déconcerté par sa prudence, furieux de ne pouvoir le mal noter, ce qui aurait justifié une demande de déplacement. Ce songe-creux, ce révolutionnaire maladroit, qui ne devait pas rester six mois en place, s'éternisait, à l'ébahissement et au scandale de tous.

Justement, les élèves achevaient de laver la classe, et le beau Mauraisin, serré dans sa redingote, petit et luisant, poussa un cri d'inquiétude.

— Quoi donc? vous êtes inondés?

Puis, lorsque Marc lui eut expliqué que, pour la bonne hygiène, il avait remplacé le balayage par le lavage, l'inspecteur haussa les épaules.

— Encore une nouveauté! Vous auriez bien pu prévenir l'administration. Et, d'ailleurs, ce n'est pas sain, toute cette eau répandue, ça doit donner des douleurs... Vous me ferez le plaisir de reprendre le balai, tant que vous ne serez pas autorisé à employer ainsi l'éponge.

Ensuite, comme les enfants avaient une récréation de quelques minutes, il se mit à fouiller partout, poussant son inspection jusqu'à regarder dans les armoires, si tout s'y trouvait bien en ordre. Il devait nourrir l'espoir d'y découvrir de mauvais livres, des brochures anarchistes. Et il critiquait chaque chose, s'attachait aux moindres négligences, parlant haut parmi les élèves, cherchant à humilier le maître devant eux. Enfin ceux-ci reprirent leur place à leur banc, l'inspection orale commença.

Il s'attaqua d'abord à Mignot, parce que le petit Charles Doloir, âgé de huit ans, ne put répondre à une question, ne l'ayant pas encore étudiée.

— Alors vous êtes en retard sur le programme? Voilà deux mois que vos élèves en devraient être à cette leçon!

Mignot, debout, respectueux, mais visiblement agacé de ce ton agressif, se contenta de se tourner vers Marc. En effet, c'était celui-ci que visait Mauraisin. Aussi finit-il par répondre.

— Pardon, monsieur l'inspecteur, c'est moi qui ai cru devoir intervertir certaines parties du programme, pour

plus de clarté. Et puis, le mieux n'est-il pas de s'en tenir moins aux livres qu'à l'esprit des connaissances enseignées, de façon à faire vivre aux élèves, dans l'année, l'ensemble des leçons?

Mauraisin affecta une véritable indignation.

— Comment, monsieur, vous vous permettez de toucher aux programmes, vous décidez à vous tout seul ce qu'il est bon d'en prendre et d'en laisser? et vous substituez votre fantaisie à la sagesse de vos chefs? C'est bien, on saura à quel point votre classe est en retard.

Puis, avisant l'autre Doloir, Auguste, qui avait dix ans, il le fit se lever et le questionna sur la Terreur, lui en fit nommer les chefs, Robespierre, Danton, Marat.

— Marat était-il beau, mon enfant?

Auguste, un peu conquis par Marc à plus de sagesse, n'en restait pas moins l'indicipliné, le farceur de la classe. On ne put savoir si ce fut par ignorance ou par malice qu'il répondit :

— Oh! très beau, monsieur!

Toute la classe, égayée, se roula sur les bancs.

— Mais non, mais non, mon enfant, Marat était un être hideux, qui avait sur le visage tous les vices et tous les crimes!

Et, se tournant vers Marc, il eut la maladresse d'ajouter :

— Ce n'est pas vous, je pense, qui leur enseignez la beauté de Marat?

— Non, monsieur l'inspecteur, répondit le maître en souriant.

De nouveaux rires éclatèrent. Il fallut que Mignot passât parmi les bancs pour rétablir l'ordre, pendant que Mauraisin, vexé, s'entêtant sur Marat, en venait à Charlotte Corday. Et la malchance encore le fit s'adresser à Fernand Bongard, un grand de onze ans passés, qu'il jugeait sans doute plus instruit.

— Vous, là-bas, le gros garçon, pouvez-vous me dire comment est mort Marat?

Il tombait fort mal, Fernand avait une peine extrême à apprendre, la tête dure, sans aucune bonne volonté d'ailleurs, et brouillé surtout avec les noms et les dates de l'histoire. Il s'était levé, ahuri, les yeux ronds.

— Voyons, remettez-vous, mon enfant. Marat n'est-il pas mort dans des circonstances particulières?

Fernand restait muet, la bouche béante. Par derrière, un camarade compatissant lui souffla : " Dans un bain ". Alors, d'une voix forte, il se décida.

— Marat s'est noyé en prenant un bain.

Cette fois, ce fut du délire, pendant que Mauraisin s'emportait.

— En vérité, ces enfants sont stupides... Marat fut tué dans sa baignoire par Charlotte Corday, une jeune fille exaltée qui se sacrifia pour sauver la France d'un monstre altéré de sang... On ne vous apprend donc rien, que vous ne puissiez répondre à des questions aussi simples?

Il questionna ensuite les deux jumeaux, Achille et Philippe Savin, sur les guerres de religion, en obtint des réponses assez satisfaisantes. Les deux frères n'étaient guère aimés, sournois, menteurs ; et ils dénonçaient leurs camarades en faute, ils rapportaient chez eux, à leur père, tout ce qui se faisait en classe. Aussi, l'inspecteur, gagné par leur petit air hypocrite, les donna-t-il en exemple.

— Voilà des enfants qui savent au moins quelque chose.

Puis, s'adressant de nouveau à Philippe :

— Et pouvez-vous me dire ce qu'il faut faire pour bien pratiquer sa religion.

— Il faut aller à la messe, monsieur.

— Sans doute, mais cela ne suffit pas, il faut faire tout ce que la religion enseigne. Vous entendez, mon enfant, tout ce que la religion enseigne.

Stupéfait, Marc l'avait regardé. Pourtant, il n'intervint pas, devinant la raison d'une question si singulière, le désir de le faire se compromettre par quelque parole imprudente. Et l'intention de l'inspecteur était si bien celle-là, qu'il continua d'un ton agressif, en s'adressant à Sébastien Milhomme :

— Vous, là-bas, le petit blondin, dites-moi ce que la religion enseigne.

Sébastien, debout, l'air consterné, ne répondit rien. Il était le meilleur élève de la classe, d'une intelligence

vive, d'un caractère affectueux et doux. L'impossibilité où il était de satisfaire monsieur l'inspecteur lui fit venir des larmes dans les yeux. On ne lui avait pas appris ça, il ne comprenait même pas ce qu'on lui demandait, à neuf ans à peine.

— Eh bien! quand vous me regarderez, petite bête, ma question est claire!

Marc ne put se contenir davantage. L'embarras de son élève le plus cher, qu'il finissait par aimer tendrement, lui fut insupportable. Et il vint à son secours.

— Pardon, monsieur l'inspecteur, ce que la religion enseigne se trouve dans le catéchisme, et le catéchisme n'est pas dans le programme. Comment voulez-vous que cet enfant vous réponde?

C'était ce que Mauraisin devait attendre. Il affecta de se fâcher.

— Je n'ai pas à recevoir de leçon de vous, monsieur le maître. Je sais ce que je fais, et il n'est pas d'école un peu bien tenue où un enfant ne puisse répondre en gros à une question sur la religion de son pays.

— Je vous répète, monsieur l'inspecteur, déclara Marc d'une voix nette, où commençait à monter un peu de colère, que je n'ai pas à enseigner le catéchisme. Vous vous trompez, vous n'êtes point ici chez les Frères de la Doctrine chrétienne, qui en font la base de leur enseignement. Vous êtes ici dans une école républicaine et laïque, résolument en dehors de toute Eglise, ne basant la connaissance que sur la raison et la science. Et, s'il le faut, j'en appellerai à mes chefs.

Mauraisin comprit qu'il était allé un peu loin. Chaque fois déjà qu'il s'était efforcé d'ébranler Marc, il avait senti son supérieur hiérarchique, l'inspecteur d'académie Le Barazer, passivement acquis au jeune homme, demandant des faits graves et prouvés, avant d'agir contre lui; et il n'ignorait pas son opinion sur l'absolue neutralité religieuse de l'école. Aussi, sans insister, brusqua-t-il la fin de son inspection, avec des critiques encore, résolu à ne trouver rien de bien. Les élèves eux-mêmes le jugeaient ridicule, s'égayaient en dessous de son air rageur de petit homme vaniteux, à la barbe et aux cheveux bien peignés. Et, comme il partait, Mignot

alla jusqu'à hausser les épaules, en disant tout bas à Marc :

— Nous aurons un mauvais rapport, mais vous avez eu raison, il devenait trop bête, cet homme.

Depuis quelque temps, Mignot revenait à Marc, gagné par son action si ferme et si douce ; non pas qu'il fût encore de son opinion en toutes choses, inquiet toujours pour son avancement ; mais, d'esprit droit en somme, il s'abandonnait peu à peu à ce bon conducteur d'âmes.

— Oh! un mauvais rapport, répéta Marc gaîment, il n'osera même pas y risquer autre chose que des attaques hypocrites et empoisonnées... Tenez! regardez-le donc entrer chez Mlle Rouzaire, le voilà chez le bon Dieu. Et le pis est que son attitude n'est au fond que politique, désir adroit de se pousser dans le monde.

En effet, Mauraisin, à chaque inspection, comblait Mlle Rouzaire de bonnes notes. Celle-là conduisait ses fillettes à l'église, leur faisait réciter leur catéchisme, les lui laissait interroger sur la religion tant qu'il voulait. Elle avait surtout une élève très remarquable, la petite Hortense Savin, qui se préparait à la première communion et qui étonnait l'inspecteur par sa science de l'Histoire sainte. Angèle Bongard, tête dure ainsi que son frère, mordait moins aux bons principes, malgré son obstination douloureuse à apprendre. Et une gamine de six ans, Lucile Doloir, qui venait d'entrer seulement, promettait au contraire une petite personne très inte ligente, dont on ferait plus tard une délicieuse fille de la Vierge. Comme la classe était finie, Marc revit encore Mauraisin, que Mlle Rouzaire accompagnait jusqu'au seuil de l'école. Là, tous deux achevèrent une conversation commencée, d'un air d'intimité étroite, avec de grands gestes lamentables. Certainement, ils déploraient l'abomination voisine de l'école des garçons, où s'entêtait cet instituteur de scandale, qu'ils se promettaient de déloger depuis deux ans, sans y parvenir.

Dans Maillebois, après avoir attendu le déplacement de Marc, en quelque coup de foudre, on finissait aussi par s'habituer à lui. Le maire Darras avait pu faire publiquement son éloge, pendant une séance du conseil municipal, et sa situation venait de se consolider encore, à la suite

d'un fait considérable : deux élèves, passés chez les Frères, lui étaient revenus. C'était le signe évident que les familles se rassuraient, l'acceptaient ; et c'était en outre un échec pour l'école congréganiste, si prospère et victorieuse jusque-là. Par la sagesse et par l'amour, comme il l'avait dit, allait-il donc remettre en honneur l'école laïque, lui rendre sa place et son rôle au premier rang? Un vent d'inquiétude dut passer chez les Ignorantins et chez les Moines, dans toute la faction cléricale. Et l'attaque vint si singulière, que Marc en fut surpris. Laissant prudemment à l'écart la question du catéchisme, Mauraisin n'avait parlé, chez le maire, un peu partout, que du fameux lavage à l'éponge, levant les bras au ciel, affectant une terreur pour la santé des enfants. Alors, une grosse question surgit : fallait-il laver, fallait-il balayer? Maillebois ne tarda pas à être séparé en deux camps, qui se passionnèrent, se jetèrent des arguments à la tête. Les parents surtout furent consultés, l'employé Savin se montra terrible contre le lavage, au point qu'on le crut un instant décidé à retirer ses deux garçons. Mais Marc porta la question plus haut, sollicita l'avis de ses chefs, en les priant de réunir une commission de médecins et d'hygiénistes. Il y eut enquête, sérieuse étude, longue discussion, et la victoire finit par rester à l'éponge. Ce fut pour l'instituteur un triomphe véritable, les parents lui furent conquis davantage, Savin lui-même, si peu commode, dut faire amende honorable. Et un nouvel élève revint de chez les Frères, où l'on commençait à dire que régnait une saleté repoussante.

Mais, au milieu de cette sympathie naissante, Marc ne s'illusionnait pas, en sentait très bien encore la fragilité. Il faudrait des années pour libérer le pays du poison clérical. Et il continuait à gagner du terrain avec précaution, heureux chaque jour du peu de résultat acquis. Il avait poussé le désir de paix, sur la prière de Geneviève, jusqu'à se remettre avec ces dames ; et ce fut justement à l'occasion de la fameuse question du lavage, où, contre l'ordinaire, elles se trouvèrent d'accord avec lui. Il retournait donc, de temps à autre, faire visite avec sa femme et sa fillette à Mme Duparque, dans la petite maison de la place des Capucins. Les deux vieilles dames

restaient cérémonieuses, évitaient soigneusement les sujets de conversation inquiétants, ce qui enlevait à la causerie toute bonne intimité. Cependant, Geneviève se montrait ravie de cette réconciliation, délivrée de la gêne où elle était, lorsqu'elle venait voir seule sa grand'mère et sa mère, comme en cachette de son mari. Dès lors, elle les revit presque tous les jours, elle laissait parfois Louise chez elles, allait et venait d'un logis à l'autre, sans que Marc s'en préoccupât, heureux même de la joie de sa femme, que ces dames, de nouveau, comblaient de gentillesses et de petits présents.

Un dimanche, étant allé déjeuner chez un ami, à Jonville, dont il avait quitté l'école depuis deux ans, Marc sentit tout d'un coup, par comparaison, le terrain considérable qu'il avait déjà gagné, dans sa bonne œuvre, à Maillebois. Jamais il ne s'était mieux rendu compte de l'influence décisive de l'instituteur, excellente quand l'instituteur était un esprit de vérité et de progrès, désastreuse s'il s'enfermait dans l'erreur et dans la routine. Tandis que Maillebois revenait lentement à plus de justice, à plus de santé prospère. Jonville retournait aux dures ténèbres, s'immobilisant, s'appauvrissant. Le grand chagrin de Marc fut de voir que son œuvre heureuse d'autrefois s'y trouvait enrayée, comme disparue déjà. Et il n'y avait pas d'autre cause à cela que l'action mauvaise du nouvel instituteur, ce Jauffre, dont l'unique souci était son succès personnel. Petit, brun, vif et rusé, avec de minces yeux fouilleurs, il devait sa fortune au curé de son village, qui l'avait autrefois enlevé à la forge de son père, simple maréchal ferrant, pour lui donner ses premières leçons. Plus tard, un curé encore l'avait enrichi en lui faisant épouser la fille d'un boucher, brune et petite comme lui, qui lui apportait deux mille francs de rente. De sorte qu'il était convaincu de la nécessité de rester avec les curés, s'il voulait devenir un personnage, le jour où ils lui décrocheraient quelque belle situation. Déjà ses deux mille francs de rente le rendaient respectable, ses chefs surtout avaient pour lui une grande considération, car ce n'était pas un homme à bousculer, ainsi qu'un meurt-de-faim, un Férou, par exemple, du moment où il n'avait pas besoin de l'administration pour

vivre. Dans l'enseignement comme ailleurs, les faveurs vont toujours aux riches, jamais aux pauvres. On exagérait sa fortune, tous les paysans lui tiraient leur chapeau. Et, avec cela, il achevait leur conquête par une grande âpreté au gain, sacrifiant le reste à l'argent, d'une adresse remarquable pour tirer des gens et des choses le plus de bénéfice possible. Aucune croyance sincère ne le gênait, il était républicain, bon patriote, bon catholique, mais dans la mesure où l'exigeait son intérêt bien entendu. Aussi, tout en ayant rendu visite à l'abbé Cognasse, dès son arrivée, ne lui avait-il pas livré d'un coup l'école, trop fin pour ne pas comprendre l'esprit anticlérical du pays ; et c'était peu à peu qu'il avait laissé le curé redevenir tout-puissant, par un abandon calculé, par une résistance sourde aux volontés de conseil municipal et du maire. Ce dernier, Martineau, si fort et si net, lorsqu'il s'appuyait sur la volonté de Marc, se trouvait désemparé, depuis qu'il devait agir seul contre l'instituteur, la vrai maître à la mairie. Défiant, n'osant se prononcer dans son ignorance, dans sa continuelle crainte de se compromettre, il finissait toujours par vouloir ce que voulait l'instituteur, et ce que voulait celui-ci, la commune le voulait bientôt. Ce fut ainsi qu'au bout de six mois, Jonville, par abdication volontaire, passa des mains du maître d'école dans les mains du curé.

Mais la tactique de Jauffre surtout intéressa Marc comme un chef-d'œuvre de jésuitisme. Il eut des renseignements très précis chez M^elle^ Mazeline, l'institutrice, qu'il alla voir. Cette haute raison, cette claire intelligence était désolée de ne pouvoir lutter avec avantage, maintenant qu'elle se trouvait seule à combattre le bon combat, dans une commune où tout se pourrissait. Et elle conta la comédie jouée par Jauffre, les premiers temps, lorsque le maire Martineau se révoltait contre quelque empiétement du curé, que l'instituteur avait sourdement provoqué. Ce dernier alors feignait de s'indigner avec lui, et il chargeait sa femme : c'était sa femme, M^me^ Jauffre, pratiquante, d'une dévotion outrée, qui se laissait endoctriner par l'abbé Cognasse. Le ménage, très d'accord, avait imaginé cette façon d'échapper aux responsabilités. Aussi Martineau fut-il vite vaincu,

d'autant plus que la belle madame Martineau, si friande de cérémonies religieuses, pour y étaler ses robes neuves, était devenue l'amie de M^me^ Jauffre, qui affectait des allures de dame, à cause des deux mille francs de rente qu'elle avait eu en dot. Jauffre, ne se gênant plus, recommençait à sonner la messe, fonction ancienne de l'instituteur, que Marc, autrefois, avait refusé de remplir. Ça ne rapportait que trente francs par an, mais trente francs étaient toujours bons à prendre. Et, comme Marc avait fait attribuer les trente francs à un ancien horloger, retiré dans le pays, pour qu'il réparât et entretînt la vieille horloge du clocher, détraquée toujours, il arriva qu'elle se détraqua de nouveau, et que les paysans ne surent plus jamais l'heure, tellement elle avait des sauts brusques d'avance ou de retard. Ainsi que le disait M^lle^ Mazeline, avec un sourire désespéré, cette horloge était l'image du pays, où plus rien ne marchait selon le bon sens et la logique.

Le pis était que le triomphe de l'abbé Cognasse avait son retentissement au Moreux, dont le maire, Saleur, l'ancien marchand de bœufs, impressionné par ce qui se passait à Jonville, craignant de gâter sa vie grasse d'enrichi, retournait à l'église, malgré son peu de tendresse pour les curés. Et, en fin de compte, c'était l'instituteur Férou, le misérable, le révolté, qui payait les frais de la réconciliation. Maintenant, les jours où l'abbé Cognasse venait dire la messe au Moreux, il avait la victoire insolente, il infligeait à l'instituteur des humiliations, que celui-ci devait accepter, abandonné du maire et du conseil municipal. Jamais pauvre homme n'avait vécu dans une rage pareille, avec sa vaste et vive intelligence, au milieu de tant d'ignorance et de méchanceté, jeté aux idées extrêmes par la misère croissante. Sa femme, exténuée de gros travaux, et ses trois fillettes, si pâles, si chétives, mouraient de faim. Bien que la dette achevât de le dévorer, il ne se soumettait pas, plus âpre, plus dégingandé, dans ses vieilles redingotes blanchies, refusant non seulement de conduire ses élèves à la messe, mais grondant des injures, le dimanche, sur le passage du curé. La catastrophe était prochaine, la révocation inévitable, avec cette aggravation que

le malheureux, ayant encore deux ans à faire, avant la fin de son engagement décennal, serait repris par le service militaire. Et que deviendraient la triste femme et les tristes fillettes, pendant que le père serait à la caserne?

Comme Marc quittait Jonville, accompagné jusqu'à la gare par Mlle Mazeline, ils passèrent justement devant l'église, où s'achevaient les vèpres. Palmyre, la terrible servante de l'abbé Cognasse, était là, sur le seuil, en sentinelle sévère qui notait les bons chrétiens. Jauffre sortit, et deux de ses élèves qui passaient, lui firent le salut militaire, le revers de la main à la casquette : il exigeait cette déférence, son patriotisme en était flatté. Puis, ce furent Mme Jauffre et Mme Martineau qui parurent, Martineau lui-même, avec un flot de paysans et de paysannes. Marc avait hâté le pas pour n'être pas reconnu et n'avoir pas à dire son chagrin tout haut. Ce qui le frappait, c'était la petite ville moins bien tenue, des signes déjà visibles d'abandon, de prospérité amoindrie. Et n'était-ce pas la loi, la misère intellectuelle n'engendre-t-elle pas la misère matérielle? La saleté et la vermine se sont mises dans tous les pays où le catholicisme a triomphé, partout il a passé comme un souffle de mort, frappant de stérilité la terre, jetant les hommes à la paresse et à l'imbécillité morne, car il est la négation même de la vie, il tue les nations modernes, ainsi qu'un poison lent et sûr.

Le lendemain, à Maillebois, lorsque Marc se retrouva dans sa classe, parmi les enfants dont il s'efforçait d'éveiller les intelligences et les cœurs, il éprouva un soulagement. Sans doute, son œuvre se faisait d'une marche bien lente, mais il puisait dans les quelques résultats acquis la force de la continuer. Il n'est de victoire que dans la continuité du courage et de l'effort. Les familles ne l'aidaient malheureusement pas, il aurait avancé plus vite, si les enfants, rentrés chez eux, avaient trouvé au foyer comme la prolongation de ses leçons. Et le contraire arrivait parfois, c'était ainsi qu'il sentait chez les deux Savin, Achille et Philippe, l'âcreté maussade et jalouse de leur père. Il devait se contenter de les amender un peu, de combattre en eux le mensonge, la sournoiserie

et la délation. De même les Doloir, Auguste et Charles, l'un dissipé, querelleur, l'autre plus apathique, marchant dans l'ombre de son aîné, ne se corrigeaient guère, d'une intelligence suffisante pourtant, s'ils avaient voulu apprendre. Et, avec Fernand Bongard, c'était une autre difficulté, le cerveau le plus obtus, une peine incroyable à lui faire comprendre et retenir la moindre chose. Toute la classe d'une cinquantaine d'élèves en était là, l'amélioration restait médiocre, à prendre ainsi chaque élève en particulier. Mais, dans son ensemble, ce petit peuple de demain valait déjà mieux, depuis qu'il l'avait mis de la sorte au régime de la vérité et de la raison. Et, d'ailleurs, il n'espérait pas changer le monde en une génération de bons écoliers. C'étaient les enfants de ceux-ci, et les enfants des enfants encore, qui finiraient un jour par savoir, par être délivrés de l'erreur séculaire et par devenir ainsi capables de justice.

Œuvre modeste, œuvre toute de patience et d'abnégation, que celle de l'instituteur primaire. Marc voulait simplement donner l'exemble d'une vie entière consacrée à la tâche obscure de préparer l'avenir. Si les autres remplissaient comme lui leur devoir, on pouvait espérer, en trois ou quatre générations, refaire une France libératrice, émancipatrice du monde. Et il n'ambitionnait aucune récompense immédiate, aucun succès personnel, et il avait cependant la grande joie d'être payé de ses efforts par la satisfaction délicieuse qui lui donnait un de ses élèves, le petit Sébastien Milhomme. Ce doux enfant, d'une intelligence remarquable, s'était passionné pour la vérité. Il n'était pas seulement le premier de la classe, il montrait encore une flamme de sincérité, une droiture d'une intransigeance puérile et charmante. Ses camarades le prenaient souvent pour arbitre ; et, quand il avait jugé, il n'admettait pas qu'on échappât au jugement. Marc était heureux de le voir à son banc, avec sa face longue, un peu pensive, sous les boucles de ses cheveux blonds, avec ses jolis yeux bleus, qui buvaient la leçon, fixés sur le maître, en un ardent désir d'apprendre. Et il ne l'aimait pas seulement pour ses progrès rapides, il l'aimait plus encore pour tout ce qu'il sentait pousser en lui de bon et de généreux. C'était une petite âme exquise qu'il se

plaisait à éveiller, une de ces âmes d'enfant où commençait à éclore toute la floraison des belles pensées et des belles actions.

Un jour, à la classe de l'après-midi, il y eut une scène pénible. Fernand Bongard, que ses voisins taquinaient, pour sa bêtise, venait de trouver la visière de sa casquette arrachée ; et il s'était mis à fondre en larmes, en disant que sa mère le battrait sûrement. Forcé d'intervenir, Marc voulut connaître le coupable de cette mauvaise farce. Tous riaient, Auguste Doloir plus affrontément que les autres, bien que le méfait parût être son œuvre. Et, comme il était question de garder la classe entière en retenue, jusqu'à ce que le coupable se fût loyalement fait connaître, Achille Savin livra Auguste, son voisin, en tirant de la poche de celui-ci la visière de la casquette. Ce fut une occasion pour Marc de flétrir le mensonge avec une telle force, que le coupable lui-même pleura, demanda pardon. Mais l'émotion du petit Sébastien Milhomme fut surtout extraordinaire, et il resta le dernier dans la classe vide, et il ne s'en allait pas, regardant le maître d'un air éperdu.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant? demanda Marc.

— Oui, monsieur.

Pourtant, il se taisait, les lèvres tremblantes, son joli visage rouge de confusion.

— C'est donc bien difficile à dire?

— Oui, monsieur, c'est un mensonge que je vous ai fait et qui me rend malheureux.

Marc souriait, s'attendait à quelque peccadille, quelque gros scrupule enfantin.

— Alors, dites-moi la vérité, ça vous soulagera.

Il y eut encore un assez long silence, tout un combat intérieur qui se lisait dans les limpides yeux bleus, et jusque sur les lèvres pures. Enfin, Sébastien se décida.

— Eh bien! monsieur, je vous ai menti, autrefois, lorsque j'étais un tout petit garçon ignorant, je vous ai menti, en vous disant que ce n'était pas vrai, que je n'avais pas vu, entre les mains de mon cousin Victor, le modèle d'écriture, vous vous souvenez, ce modèle dont on a tant causé. Il m'en avait fait cadeau, inquiet de

l'avoir apporté de chez les Frères, ne voulant pas le garder lui-même. Et, le jour où je vous ai dit ne pas même savoir ce dont il s'agissait, je venais de le cacher dans un cahier à moi.

Saisi, Marc l'écoutait. C'était comme une évocation de l'affaire Simon, toute l'affaire qui se dressait du sommeil où elle semblait dormir. Il voulut cacher son frémissement, cette secousse profonde dont il était bouleversé.

— Vous ne vous trompez pas cette fois encore, le modèle portait bien ces mots : " Aimez-vous les uns les autres? "

— Oui, monsieur.

— Et il y avait bien, au bas, un paraphe? Je vous ai expliqué ce qu'on appelle un paraphe.

— Oui, monsieur.

Marc se tut un instant. Son cœur battait violemment dans sa poitrine, il craignait de laisser échapper le cri qui montait à ses lèvres. Puis, il désira plus de certitude encore.

— Mais, mon enfant, pourquoi avez-vous gardé le silence jusqu'à ce jour, et qu'est-ce donc qui vous décide, ce soir, à me dire la vérité?

Sébastien, soulagé déjà, le regardait avec une candeur charmante, les yeux dans les yeux. Il retrouvait son fin sourire, il expliqua l'éveil de sa conscience avec simplicité.

— Oh! monsieur, si je ne vous disais pas la vérité, c'était que je n'en éprouvais pas du tout le besoin. Je ne me souvenais même plus de vous avoir menti, c'était trop ancien. Et puis, un jour, ici, vous nous avez expliqué combien le mensonge était une mauvaise chose, et ça s'est réveillé, j'ai commencé à en souffrir. Ensuite, chaque fois que vous êtes revenu sur le bonheur de toujours dire la vérité, j'ai souffert davantage de ne pas vous l'avoir dite... Et voilà, et aujourd'hui j'ai eu le cœur trop gros, il m'a fallu parler.

Un grand attendrissement mouilla les yeux de Marc. Ainsi, c'étaient ses leçons qui fleurissaient déjà dans cette petite âme, c'était lui qui en moissonnait la première récolte ; et de quelle précieuse vérité! d'une vérité qui allait l'aider peut-être à faire un peu de justice.

Jamais il n'avait espéré une si prompte et si douce récompense. Ce fut une émotion exquise, il se baissa en un élan de tendre affection, il embrassa l'enfant.

— Merci, mon petit Sébastien, vous venez de me faire un grand plaisir et je vous aime de tout mon cœur.

L'émotion avait gagné le petit homme.

— Oh! je vous aime bien aussi, monsieur. Sans ça, je n'aurais point osé vous tout dire.

Marc résista au désir de le questionner davantage, se réservant de voir sa mère, Mme Alexandre. Il craignait d'être accusé d'avoir abusé de son autorité de maître sur son élève, pour aggraver la confession reçue. Il sut seulement que Mme Alexandre avait repris à son fils le modèle d'écriture, sans que celui-ci pût dire ce qu'elle en avait fait, car jamais plus elle ne lui en avait reparlé. Elle seule pouvait donc le donner, si elle le possédait encore ; et quel document précieux, le fait nouveau tant cherché, qui sans doute permettrait à la famille de Simon de demander la revison de l'inique procès! Resté seul, Marc sentit monter en lui une joie débordante. Il aurait voulu courir chez les Lehmann, leur annoncer la bonne nouvelle, pour apporter un peu de bonheur à la triste maison en deuil, accablée sous l'exécration populaire. Enfin, c'était donc un rayon de soleil, dans la nuit noire de l'iniquité! Et, comme il remontait près de sa femme, il cria dès le seuil, exalté, ayant le besoin de vider son cœur :

— Tu sais, Geneviève, j'ai la preuve de l'innocence de Simon... Ah! la justice se réveille, nous allons pouvoir marcher!

Mais il n'avait pas aperçu, dans l'ombre, Mme Duparque, qui, depuis la réconciliation, daignait parfois rendre ainsi visite à sa petite-fille. Elle eut un sursaut, elle dit de sa voix sèche :

— Comment! l'innocence de Simon! vous en êtes encore à votre folie... Une preuve, quelle preuve? mon Dieu!

Et, lorsqu'il eut raconté l'entretien qu'il venait d'avoir avec le petit Milhomme, elle recommença à se fâcher.

— Le témoignage d'un enfant, belle affaire! Il prétend qu'il a menti autrefois, qui vous prouve que ce n'est pas

aujourd'hui qu'il ment?... Et alors, le coupable serait un Frère? Dites toute votre pensée, vous n'avez d'autre but que d'accuser un Frère, n'est-ce pas? Toujours votre rage d'impiété!

Un peu déconcerté de tomber ainsi sur la vieille dame, voulant éviter à sa femme le chagrin d'une rupture nouvelle, il se contenta de dire gentiment :

— Grand'mère, je ne veux pas discuter avec vous... J'annonçais simplement à Geneviève une nouvelle qui devait lui faire plaisir.

— Mais elle ne lui fait pas plaisir, votre nouvelle, cria Mme Duparque. Regardez-la.

Surpris, Marc se tourna vers sa femme, debout dans le jour pâlissant de la fenêtre. Et, en effet, il la vit grave, avec ses beaux yeux assombris, comme emplis de ténèbres par la lente nuit qui tombait.

— Est-ce vrai, Geneviève, une œuvre de justice ne serait-elle plus une joie pour toi?

Elle ne répondit pas immédiatement, devenue pâle et gênée, l'air envahi d'une hésitation douloureuse. Et, comme il répétait sa question, pris lui-même de malaise, elle fut sauvée du tourment de répondre par la brusque entrée de Mme Alexandre, qui accourait. Très bravement, Sébastien avait tout dit à sa mère, sa confession, son aveu de l'existence du modèle. Elle n'avait pas eu la force de le gronder de sa belle action. Mais, saisie de crainte en pensant que l'instituteur allait venir s'expliquer avec elle, la questionner, lui demander le document, devant sa terrible belle-sœur, Mme Edouard, toujours attentive à la prospérité de leur petit commerce de papeterie, elle avait préféré se rendre à l'école et enterrer l'affaire tout de suite.

Cependant, lorsqu'elle fut là, Mme Alexandre acheva de se troubler. Elle était partie en coup de vent, sans trop savoir ce qu'elle dirait ; et, maintenant, elle restait balbutiante, gênée surtout de trouver Geneviève et Mme Duparque avec Marc, qu'elle espérait entretenir secrètement, seule à seul.

— Monsieur Froment, Sébastien vient de m'avertir... Oui, cet aveu qu'il a cru devoir vous faire... Alors, j'ai pensé à vous donner les raisons de ma conduite. Vous

comprenez, n'est-ce pas? tout l'ennui d'une pareille histoire, pour nous dont le commerce est si difficile... Enfin, voilà, c'est vrai, j'ai eu ce papier, mais il n'existe plus, je l'ai détruit.

Elle respira, comme soulagée, ayant trouvé ce qu'il fallait dire, pour être d'un coup débarrassée d'inquiétude.

— Vous l'avez détruit! cria Marc douloureusement. Oh! madame Alexandre!

Un peu d'embarras la reprit, elle chercha de nouveau ses paroles.

— J'ai eu tort peut-être... Seulement, songez à notre situation. Nous sommes deux pauvres femmes sans soutien. Et puis, nos enfants mêlés à cette abominable affaire, c'était si triste... Je n'ai pas voulu garder un papier qui m'empêchait de dormir, je l'ai brûlé.

Et elle était si frémissante encore, que Marc la regarda. Grande et blonde, avec son doux visage de femme tendre, elle lui parut souffrir d'un tourment caché. Un instant, il eut un soupçon, il se demanda si elle ne mentait point. Et il voulut la soumettre à une épreuve.

— En détruisant ce papier, c'est vous, madame Alexandre, qui avez condamné l'innocent une seconde fois... Songez à tout ce qu'il endure, là-bas, au bagne. Ses lettres, si je vous les lisais, vous mettraient en larmes. Il n'est pas de pire douleur, le climat meurtrier, la dureté des gardiens, et par-dessus tout le sentiment de son innocence, l'effroyable obscurité dans laquelle il se débat... Et quel cauchemar pour vous, si vous veniez à penser que c'est votre œuvre!

Elle était devenue très pâle, elle eut un mouvement involontaire de la main, écartant quelque horrible vision. Dans son être de bonté et de faiblesse, il ne sut s'il surprenait le frisson d'un remords ou d'un furieux débat. Un instant, éperdue, elle bégaya, comme si elle demandait un secours :

— Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant...

Et cet enfant, ce petit Sébastien qu'elle adorait, à qui elle aurait tout sacrifié, dut s'évoquer, lui rendre un peu de sa force.

— Oh! monsieur Froment, vous êtes cruel, vous me

rendez bien malheureuse... Mais, que voulez-vous? puisque c'est fait, je ne puis pas le retrouver parmi les cendres, ce papier.

— Alors, madame Alexandre, vous l'avez brûlé, vous en êtes sûre?

— Certainement, puisque je vous l'ai dit... Je l'ai brûlé, dans la crainte que mon petit homme ne fût compromis, et qu'il n'en souffrît ensuite toute son existence.

Elle avait prononcé cette dernière phrase d'une voix ardente, avec une sorte de résolution farouche. Il fut convaincu, il eut un geste de désespoir, c'était le triomphe de la vérité qui reculait, qui croulait une fois encore. Sans une parole, il accompagna jusqu'à la porte Mme Alexandre, de nouveau très gênée pour sortir, ne sachant comment prendre congé des deux dames présentes. Elle balbutia des excuses, elle s'en alla en saluant. Et, quand elle fut partie, un grand silence régna dans la pièce.

Ni Geneviève, ni Mme Duparque n'étaient intervenues, l'une et l'autre immobiles, l'air glacé. Et elles ne disaient toujours rien, pendant que Marc marchait lentement, la tête basse, tout à son chagrin. Enfin, Mme Duparque se leva, pour s'en aller à son tour. Puis, sur le seuil :

— C'est une folle, cette femme... Vous savez, son histoire de papier détruit, ça m'a l'air d'un conte à dormir debout, à laquelle personne ne croirait. Et vous auriez tort de la raconter, ça n'arrangerait pas vos affaires... Bonsoir, soyez sage.

Marc ne répondit même pas. Il continuait de marcher longuement, d'un pas appesanti. La nuit était complètement venue, Geneviève alluma la lampe. Et, dans la clarté pâle, lorsqu'elle mit silencieusement la table, il ne voulut même pas la confesser, il écarta cet autre chagrin de ne plus, peut-être, la savoir d'accord avec lui, sur bien des choses.

Mais, les jours suivants, les dernières paroles de Mme Duparque le hantèrent. En effet, s'il tentait de faire usage du fait nouveau, venu si heureusement à sa connaissance, quelle créance trouverait-il près du public? Sans doute il aurait le témoignage de Sébastien, l'enfant répéterait qu'il avait vu le modèle d'écriture apporté de

chez les Frères par son cousin Victor. Seulement, ce serait là le témoignage d'un petit garçon de dix ans à peine, dont la mère s'efforcerait d'affaiblir la portée. C'était le document lui-même qu'il aurait fallu produire, et venir dire qu'on l'avait brûlé, n'était-ce pas enterrer l'affaire une seconde fois? Plus il réfléchissait, plus il se convainquait de la nécessité d'attendre encore, le fait nouveau n'étant pas utilisable, dans les conditions où il l'avait découvert. Combien pourtant il était précieux pour lui, fertile en preuves décisives! Il achevait de rendre sa foi inébranlable, il confirmait toutes ses déductions, matérialisait la certitude à laquelle il était arrivé par le raisonnement. Un Frère était le coupable, il ne restait qu'un pas à franchir pour savoir lequel, une enquête loyale l'aurait immédiatement découvert. Et il dut se résigner à patienter de nouveau, à compter sur la force de la vérité, qui était en marche, qui ne s'arrêterait plus, avant que la pleine lumière éclatât. Mais, dès ce moment, son angoisse grandit, le débat devint de jour en jour plus tragique dans sa conscience. Savoir qu'un innocent souffre au bagne une abominable torture, que le vrai coupable est là, impudent, triomphant, continuant sa besogne d'empoisonneur d'enfants, et ne pouvoir crier cela tout haut, et ne pouvoir le prouver, devant la basse complicité de toutes les forces sociales, conjurées dans leur égoïste intérêt à maintenir la monstrueuse iniquité! Il n'en dormait plus, il portait son secret comme un aiguillon de fer, qui sans cesse le rappelait à son devoir de faire justice. Et il n'y eut plus, dans son existence, une heure où il cessa de penser à sa mission, saignant et désespéré de ne savoir comment en hâter le succès.

Même chez les Lehmann, Marc se tut, ne dit rien de ce que le petit Sébastien lui avait confessé. A quoi bon donner à ces pauvres gens un espoir incertain? La vie continuait à être si dure pour eux, avec cet opprobre et cette douleur du galérien là-bas, dont les lettres les bouleversaient, et dont on leur jetait le nom à la face comme un suprême outrage! La clientèle du vieux Lehmann avait encore diminué, Rachel n'osait même plus sortir, toujours en deuil ainsi qu'une veuve, désolée de voir grandir ses enfants qui finiraient par comprendre.

Et Marc ne mit au courant que David, en qui brûlait la ferme volonté de faire reconnaître et acclamer un jour l'innocence de son frère. Dans sa fraternité héroïque, il restait à l'écart, ignoré, évitant avec soin de paraître ; mais pas une heure ne se passait sans qu'il travaillât à l'œuvre de réhabilitation, devenue l'unique but de son existence. Il réfléchissait, étudiait, suivait des pistes, que trop souvent il devait abandonner dès les premiers pas. En deux années de continuelles recherches, il n'avait encore rien trouvé de décisif. Son soupçon d'une communication illégale, faite par le président Gragnon aux membres du jury, dans la chambre des délibérations, était devenu une certitude ; seulement, tous ses efforts avaient jusque-là échoué à s'en procurer la preuve, il ne pouvait même prévoir comment il arriverait à en établir la réalité. Cela ne le décourageait pas, il dépenserait dix ans, vingt ans de sa vie, s'il le fallait, pour atteindre le vrai coupable. Aussi la communication de Marc ne fit-elle que lui donner plus de courage et de patience. Il fut également d'avis de tenir secrète la confession du petit Sébastien, comme peu utilisable, tant qu'une preuve matérielle ne l'appuierait pas. C'était un espoir de triomphe de plus. Et il se remit à chercher, avec calme, avec force, agissant sans hâte, d'une action prudente et continue.

Un matin, avant la classe, Marc se décida enfin à enlever le crucifix, qu'il avait laissé, derrière son bureau, pendu au mur. Depuis deux ans, il attendait d'être assez maître de la situation, pour affirmer par cet acte l'indépendance confessionnelle de l'école laïque, telle qu'il la comprenait et la voulait. Jusque-là, il avait volontiers cédé aux sages conseils de Salvan, comprenant la nécessité de se maintenir d'abord à son poste, s'il désirait en faire ensuite un poste de combat. Maintenant, il se sentait assez fort, il pouvait engager la lutte : n'avait-il pas rendu sa prospérité à l'école communale, en y ramenant des élèves, reconquis sur celle des Frères? ne s'y était-il pas fait peu à peu respecter, adoré des enfants, accepté des familles, désormais solide? Et puis, ce qui le poussait encore à agir, c'était sa récente visite à Jonville, ce pays en train de s'instruire, dont l'abbé

Cognasse refaisait un coin de ténèbres, c'était aussi tout ce que l'aveu de Sébastien avait remué en lui d'inquiétude et de colère contre l'ignominie qu'il devinait à son entour. Maillebois asservi, empoissonné par la faction cléricale.

Il était donc, ce matin-là, monté sur un escabeau, lorsque Geneviève, tenant la petite Louise par la main, entra dans la classe, pour lui dire qu'elle menait l'enfant passer la journée chez grand'mère. Elle fut toute surprise.

— Que fais-tu là?

— Tu le vois, je décroche ce crucifix, que je reporterai moi-même à l'abbé Quandieu, pour qu'il le remette dans l'église, d'où il n'aurait pas dû sortir... Tiens! aide-moi, prends-le.

Mais elle ne tendit pas le bras, elle ne bougea pas. Devenue très pâle, elle le regardait faire, comme si elle assistait à un acte défendu et dangereux, qui la frappait de crainte. Et il dut, sans son aide, descendre de l'escabeau, les mains embarrassées par le grand crucifix, qu'il enferma tout de suite dans un bas d'armoire.

— Tu ne veux pas m'aider?... Qu'as-tu? est-ce que tu me désapprouves?

Nettement, malgré son émotion, elle répondit :

— Oui, je te désapprouve.

Il fut saisi, il se mit à frémir comme elle. C'était la première fois qu'elle prenait avec lui ce ton fâché et agressif. Il sentit un petit choc, le brisement léger qui annonce la rupture. Et il la regarda, n'ayant pas reconnu sa voix, étonné et inquiet comme si une personne étrangère venait de lui parler.

— Comment, tu me désapprouves! Est-ce bien toi qui as dit cela?

— Oui, c'est moi. Tu as tort de faire ce que tu fais.

C'était bien elle, en effet. Elle se tenait là, devant lui, grande et fine, avec son aimable visage blond, où un peu de la passion sensuelle de son père luisait dans son gai regard. C'était bien elle, et pourtant cela commençait à n'être plus elle, car il y avait quelque chose de changé déjà en son air, en ses grands yeux bleus, où un trouble apparaissait, un peu de l'obscurité mystique de l'au delà. Et il s'étonnait, il sentait un froid lui venir au cœur

de ce changement, dont il s'apercevait ainsi tout d'un coup. Que s'était-il passé, pour qu'elle ne fût plus la même? Il recula devant une explication immédiate il se contenta d'ajouter :

— Jusqu'à présent, même lorsque tu ne pensais peut-être pas comme moi, tu m'avais toujours dit d'agir selon ma consience, et c'est ce que je viens de faire encore. Aussi, suis-je très douloureusement surpris de ton blâme... Nous en causerons.

Elle ne désarma pas, gardant sa froideur fâchée.

— Nous en causerons, si tu le désires... En attendant, je vais conduire Louise chez grand'mère, qui doit ne nous la rendre que ce soir.

Une brusque lumière l'éclaira. C'était M^me^ Duparque qui était en train de lui reprendre Geneviève et qui allait sans doute lui prendre Louise. Il avait eu le grand tort de se désintéresser, de laisser sa femme et son enfant vivre dans cette maison dévote, aux ombres et aux odeurs de chapelle. Depuis deux ans, il ne s'était pas aperçu du sourd travail qui se faisait chez sa femme, du réveil en elle de sa jeunesse pieuse, de tout ce qui remontait de l'éducation indélébile d'autrefois, la ramenant peu à peu aux dogmes, qu'il croyait avoir abolis, sous l'effort de sa raison, dans l'étreinte de son amour. Elle ne s'était pas remise encore à pratiquer, mais il la sentait déjà séparée de lui, en marche pour ce retour au passé, une marche lente dont chaque pas les éloignerait davantage l'un de l'autre.

— Chérie, demanda-t-il tristement, nous ne sommes donc plus d'accord?

Très franche, elle répondit :

— Non, et vois-tu, Marc, grand'mère avait raison, tout le mal vient de cette abominable affaire. Depuis que tu défends cet homme qui est au bagne et qui a mérité sa peine, le malheur est entré dans la maison, nous finirons par ne plus nous entendre.

Il eut un cri désespéré, il répéta :

— C'est toi qui dis cela! Tu es maintenant contre la vérité, contre la justice!

— Je suis contre les égarés et les méchants dont les passions mauvaises s'attaquent à la religion. C'est Dieu qu'on veut détruire, et même si l'on s'écarte de l'Eglise,

on doit en respecter les ministres, qui font tant de bien.

Cette fois, il se tut, il sentit l'inutilité d'une telle querelle, à cette heure, au moment où les élèves allaient arriver. Le mal était-il donc si profond déjà? Sa douleur venait de trouver, au fond de ce dissentiment, l'affaire Simon, la mission d'équité qu'il s'était donnée ; car toute concession de sa part serait impossible, aucun accord ne pourrait se produire. Depuis deux ans, l'affaire était ainsi à la naissance de chaque événement, comme la source empoisonnée qui pourrissait les gens et les choses, tant que justice ne serait pas faite. Et, jusque dans son ménage, l'empoisonnement avait lieu.

Voyant qu'il gardait le silence, Geneviève se dirigea vers la porte, en disant de nouveau, tranquillement :

— Je mène Louise chez grand'mère.

Alors, d'un geste prompt, Marc prit l'enfant, comme pour l'embrasser. Est-ce qu'il allait aussi la laisser prendre, cette fillette, cette chair de sa chair? est-ce qu'il ne devait pas la garder dans ses bras, la sauver de la contagion imbécile et mortelle? Un instant, il la regarda. Comme sa mère, comme sa grand'mère, et son arrière-grand'mère, elle était déjà, à cinq ans, mince et longue. Mais elle n'avait plus leurs cheveux pâles et blonds, et elle avait le haut front des Froment, la tour inexpugnable de raison et de sagesse. Gentiment, elle jeta les deux bras autour du cou de son père, avec de grands rires.

— Tu sais, papa, je te dirai ma fable en rentrant, je la sais très bien.

Et Marc, une seconde fois, ne voulut pas de discussion, cédant à un scrupule de tolérance. Il rendit la fillette à sa mère, qui l'emmena. D'ailleurs, les élèves arrivaient, la classe se remplit rapidement. Mais une angoisse était restée au cœur du maître, à l'idée de la lutte qu'il avait résolu de livrer, en enlevant le crucifix du mur de l'école. Cette lutte, à présent, allait envahir jusqu'à son foyer, C'étaient ses larmes et celles des siens qui couleraient. Et, d'un effort héroïque, il dompta cette souffrance, il appela le petit Sébastien, le moniteur, pour qu'il surveillât la lecture, tandis que lui, gaîment, au tableau, donnait une leçon de choses, dans la claire allégresse dont le soleil inondait la classe.

## II

Trois jours plus tard, dans leur chambre, un soir que Geneviève était déjà couchée, et comme Marc se déshabillait pour la rejoindre au lit, il lui apprit qu'il venait de recevoir une lettre pressante de Salvan, qui l'attendait le lendemain dimanche. Et il ajouta :

— Sans doute, il s'agit de ce crucifix, que j'ai enlevé du mur de l'école. Des parents se sont plaints, paraît-il, et cela menace de faire toute une histoire. Je m'y attendais, d'ailleurs.

Geneviève, la tête dans l'oreiller, ne répondit pas. Mais, lorsqu'il fut couché, la lumière éteinte, il fut surpris délicieusement de la sentir qui le prenait avec douceur entre ses bras, et qui lui disait très bas, à l'oreille :

— Je t'ai parlé avec dureté, l'autre jour, et c'est vrai, je ne pense pas comme toi, ni sur la religion, ni sur l'affaire ; mais je t'aime toujours bien, je t'aime de tout mon cœur.

Il fut d'autant plus ému, que, depuis trois nuits, elle lui tournait le dos, comme s'il y avait eu entre eux rupture conjugale.

— Et, continua-t-elle tendrement, puisque tu vas avoir

de la peine, je ne veux pas que tu me crois fâchée. On peut avoir des idées différentes et s'adorer quand même, n'est-ce pas? et, si tu es à moi, je suis encore à toi tout entière, mon cher petit mari.

D'une étreinte éperdue, il l'avait attirée et prise, en une caresse de flamme.

— Ah! chère femme, tant que tu m'aimeras, tu seras à moi, je ne craindrais rien des terribles menaces qui nous entourent!

Elle se donna, frémissante, emportée dans cette joie d'aimer dont elle avait le besoin. Ils eurent un instant de communion parfaite, ce fut la réconciliation irrésistible. La bonne entente d'un jeune ménage, s'aimant d'amour et se retrouvant au lit chaque soir, n'est sérieusement menacée que le jour où il y a querelle d'alcôve. Tant que les amants se désirent, les époux restent d'accord, au travers des pires contrariétés. Et qui veut les séparer, doit d'abord leur ôter le goût l'un de l'autre.

Dans un dernier baiser, avant de la laisser s'endormir, Marc crut devoir rassurer Geneviève.

— Je serai très prudent, dans toute cette histoire, je te le promets. Au fond, je suis un homme modéré et raisonnable, tu le sais bien.

— Ah! fais comme tu voudras, dit-elle gentiment. Pourvu que tu me reviennes et que nous nous aimions, je n'en demande pas davantage.

Le lendemain, Marc se rendit à Beaumont, tout ragaillardi par cette tendresse si ardente de sa femme. Il y puisait un nouveau courage, et ce fut en souriant, d'un air de combat, qu'il entra chez Salvan, à l'Ecole normale.

Mais, après l'amicale poignée de main échangée, la première parole du directeur le surprit et l'embarrassa.

— Dites donc, mon brave, vous avez donc enfin découvert le fait nouveau, la preuve tant cherchée de l'innocence de notre pauvre Simon, qui va permettre de reviser son procès?

Marc s'attendait à une explication immédiate, au sujet du crucifix. Et il resta un instant muet, ne sachant s'il devait dire, même à Salvan, la vérité exacte, qu'il avait cachée à tous. Puis, lentement, en cherchant ses mots :

— Le fait nouveau... Non, je n'ai encore rien de décisif.

Salvan ne remarqua pas son hésitation.

— C'est bien ce que je pensais, car vous m'auriez prévenu, n'est-ce pas? Le bruit n'en court pas moins d'une trouvaille faite par vous, un document d'une importance capitale mis par le hasard entre vos mains, la foudre enfin que, dès maintenant, vous tiendriez suspendue sur la tête du vrai coupable et de ses complices, toute la cléricaille du pays.

Stupéfait, Marc écoutait toujours. Qui avait pu parler, comment l'aveu du petit Sébastien et la démarche de la mère, M^me^ Alexandre, s'étaient-ils ainsi répandus, en se grossissant? Brusquement, il se décida, il jugea nécessaire de mettre au courant son ami, son conseiller, l'homme brave et sage en qui était toute sa confiance. Il lui conta les choses, et comment il savait qu'un modèle d'écriture venant de chez les Frères, semblable au modèle accusateur, avait existé, et comment ce modèle se trouvait détruit.

Très ému, Salvan se leva.

— C'était la preuve! cria-t-il. Mais vous avez raison de vous taire et de ne pas bouger, puisque nous ne tenons rien. Il faut attendre... Et je comprends, maintenant, d'où vient l'inquiétude, la terreur sourde que je sens depuis quelques jours chez nos adversaires. Quelques mots auront échappé, vous savez l'inexplicable travail qui se fait parfois, une parole dite par hasard et dès lors livrée aux quatre vents du ciel. Peut-être même n'a-t-on rien dit, une force mystérieuse livre les secrets à la circulation, en les dénaturant... Enfin, une secousse vient de se produire, le coupable et ses complices ont certainement senti la terre trembler sous eux. Et ils s'effarent, c'est bien naturel, car ils ont à défendre leur crime.

Puis, abordant le sujet qui avait motivé son pressant appel.

— J'ai voulu vous voir pour causer avec vous de l'incident dont le monde s'occupe, de ce crucifix que vous avez décroché du mur de votre classe... Vous connaissez ma façon de penser, l'école doit être essentiellement laïque, et vous avez bien agi en y supprimant tout symbole religieux. Mais vous ne vous imaginez pas la tempête que vous allez soulever... Le pis est l'intérêt que les

bons Frères et les Jésuites, leurs soutiens, ont maintenant à ruiner votre situation, à vous supprimer, dans la terreur où ils sont des armes qu'ils croient en vos mains. Et, du moment où vous prêtez le flanc, ils se ruent à l'attaque.

Marc comprit alors. Il eut un geste de bravoure, comme pour accepter la lutte.

— N'ai-je pas été prudent, selon vos bons conseils? n'ai-je pas attendu deux grandes années, avant d'enlever cette croix, pendue là après la condamnation et le départ de Simon, ainsi qu'une prise de possession de notre école communale par le cléricalisme triomphant? Je l'ai remise debout, prospère et libre, cette pauvre école, suspectée, frappée de discrédit, et n'est-il pas bien légitime que mon premier acte de maître accepté, aujourd'hui victorieux, soit de la libérer de tout emblème, de la rendre à la neutralité religieuse dont elle n'aurait pas dû sortir?

Salvan l'interrompit.

— Encore une fois, je ne vous blâme pas. Vous avez été plein de patience et de tolérance. Votre acte n'en tombe pas moins dans un terrible moment. Et je tremble pour vous, et j'ai voulu précisément m'entendre avec vous, afin de faire face au danger, s'il est possible.

Ils s'assirent, ils causèrent longuement. La situation politique du département continuait à être exécrable. De nouvelles élections venaient d'avoir lieu, et elles avaient indiqué un pas de plus dans la voie de la réaction cléricale. Un fait extraordinaire s'était produit : Lemarrois, le maire, l'ancien ami de Gambetta, le député intangible de Beaumont, s'était trouvé mis en ballottage par un candidat socialiste, l'avocat Delbos, que sa plaidoirie dans l'affaire Simon avait désigné aux faubourgs révolutionnaires ; et, au second tour, il ne l'avait emporté que d'un millier de voix. Pendant ce temps, la réaction monarchique et catholique conquérait un siège, le bel Hector de Sanglebœuf réussissait à faire passer un général de ses amis, grâce aux fêtes qu'il donnait à la Désirade, distribuant sans compter l'or juif de son beau-père, le baron Nathan. Et l'aimable Marcilly, l'espoir autrefois de la jeunesse lettrée, avait achevé adroitement, pour être réélu, son évolution vers l'Église accueillante, toute désireuse de conclure un nouveau pacte avec la bourgeoisie,

que terrifiaient les progrès du socialisme. Après avoir accepté l'égalité politique, la bourgeoisie ne voulait pas de l'égalité économique, car elle entendait garder le pouvoir usurpé, ne rien rendre de ce qu'elle possédait, résolue à s'allier plutôt avec ses anciens adversaires, pour résister à la poussée d'en bas. De voltairienne, elle devenait mystique, elle recommençait à trouver que la religion avait du bon, qu'elle était une police d'une utilité indispensable, une barrière nécessaire, seule capable d'arrêter encore les appétits grandissants du peuple. Et elle se pénétrait ainsi peu à peu de militarisme, de nationalisme, d'antisémitisme, de toutes les formes hypocrites sous lesquelles cheminait le cléricalisme envahisseur. L'armée était simplement l'affirmation de la force brutale, consacrant les vols séculaires, le mur inexpugnable de baïonnettes, derrière lequel la propriété et le capital digéraient en paix. La nation, la patrie était l'ensemble des abus et des iniquités auquel on ne pouvait toucher sans crime, le monstrueux édifice social dont il était défendu de changer une simple poutre, dans la terreur d'un écroulement total. Les juifs, comme au moyen âge, servaient de prétexte à réchauffer les croyances tièdes, monstrueuse exploitation d'une haine ancestrale, semence atroce de guerre civile. Et il n'y avait, au fond de ce vaste mouvement de réaction, que le sourd travail de l'Église, profitant de l'heure historique pour tâcher de regagner le terrain perdu par elle jadis, dans la débâcle du vieux monde sous le souffle libérateur de la Révolution. C'était l'esprit de la Révolution qu'il fallait tuer, en reconquérant la bourgeoisie portée par elle au pouvoir, résolue maintenant à la trahir, afin de conserver ce pouvoir illégitime, dont elle avait à rendre compte au peuple. Avec la bourgeoisie rentrant dans le giron, le peuple lui-même serait reconquis, car la vaste entreprise était de reprendre l'homme par la femme, de reprendre surtout l'enfant sur le banc de l'école, en l'enfermant de nouveau dans l'obscurité du dogme. Si la France de Voltaire était en train de redevenir la France de Rome, c'était que les congrégations enseignantes avaient remis la main sur l'enfant. Et la campagne s'aggravait, l'Église criait déjà victoire, contre la démocratie, contre la science, toute

gonflée de l'espoir d'empêcher l'inévitable, la Révolution complétée, achevée, le peuple venant rejoindre la bourgeoisie au pouvoir, la nation entière enfin libre.

— La situation empire donc de jour en jour, conclut Salvan. Vous savez quelle enragée campagne est menée contre notre enseignement primaire. L'autre dimanche, à Beaumont, un prêtre a osé dire en chaire que l'instituteur laïque était Satan converti en pédagogue ; et il a crié : " Pères et mères, vous devez désirer la mort de vos enfants, plutôt que de les voir dans de tels enfers de perdition "... L'enseignement secondaire se trouve également en proie à la pire réaction cléricale. Je ne parle pas de la prospérité sans cesse croissante des établissements congréganistes, semblables au collège de Valmarie, où les Jésuites achèvent d'empoisonner les fils de la bourgeoisie, nos futurs officiers, fonctionnaires et magistrats. Mais, dans nos lycées eux-mêmes, l'action du prêtre demeure toute-puissante. Ici, par exemple, le proviseur, le dévot Depinvilliers, reçoit ouvertement chez lui le père Crabot, qui confesse, je crois, sa femme et ses deux filles. Dernièrement, il s'est fait donner un aumônier de combat, mécontent de l'abbé Leriche, un brave homme très vieux, endormi dans sa fonction. Sans doute les exercices religieux sont facultatifs ; seulement, pour qu'un élève en soit dispensé, il faut une demande des parents ; et, naturellement, l'élève est dès lors mal noté, mis à part, en butte à toutes sortes de petites persécutions... Après trente ans de République, malgré l'effort de plus d'un siècle de libre pensée, l'Église demeure donc chez nous l'institutrice et l'éducatrice de nos enfants, la maîtresse souveraine qui entend garder la domination du monde, en fabriquant sur de vieux moules les hommes de servage et d'erreur dont elle a besoin pour gouverner. Et toute notre misère actuelle vient de là.

Marc savait ces choses. Il finit par demander :

— Enfin, mon ami, que me conseillez-vous? Faut-il que je recule, après avoir agi?

— Ah! certes, non. Si vous m'aviez prévenu, je vous aurais peut-être prié d'attendre encore. Mais, puisque vous avez enlevé ce crucifix de votre classe, il faut défendre votre acte, en faire une victoire de la raison...

Depuis que je vous ai écrit de venir causer, j'ai vu mon ami Le Barazer, l'inspecteur d'académie, et je suis un peu plus tranquille. Vous le connaissez, il est assez difficile de savoir ce qu'il pense, il est l'homme des atermoiements, il use la volonté des autres pour imposer la sienne. Au fond, je le crois avec nous, je serais surpris s'il faisait le jeu de vos ennemis... Tout va dépendre de vous, de votre force de résistance, de la situation plus ou moins solide que vous avez déjà su prendre à Maillebois. J'y prévois une furieuse campagne des Frères, des Capucins, des Jésuites, car vous n'êtes pas seulement l'instituteur laïque, Satan, vous êtes surtout le défenseur de Simon, le porteur de torche, l'homme de vérité et de justice dont il faut sceller la bouche. Enfin, soyez toujours sage et bon, et courage!

Salvan s'était levé et il avait saisi les deux mains de Marc. Un moment, ils restèrent ainsi, les mains dans les mains, à se regarder avec un sourire, les yeux luisants de vaillance et de foi.

— Vous ne désespérez pas au moins, mon ami?

— Désespérer, mon enfant? ah! jamais! La victoire est certaine ; je ne sais quand, c'est vrai ; mais elle est certaine... Et puis, il y a plus de lâches et d'égoïstes que de méchantes gens. Ainsi, dans l'Université, combien d'esprits ni bons ni mauvais, d'une moyenne plutôt bonne. Ce sont des fonctionnaires, voilà la tare ; et ils fonctionnent, que voulez-vous? Ils fonctionnent pour et par la routine, ils fonctionnent aussi pour leur avancement, c'est bien naturel... Notre recteur, Forbes, est un homme doux, très lettré, désireux surtout de n'être pas dérangé dans ses études d'histoire ancienne. Je le soupçonne même d'avoir un sourd mépris de philosophe pour les abominables temps actuels, ce qui le fait se renfermer strictement dans son rôle de simple rouage administratif, entre le ministre et le personnel universitaire. Depinvilliers lui-même ne se met du côté de l'Église, que parce qu'il a deux filles laides à marier et qu'il compte sur le père Crabot pour lui trouver des épouseurs riches. Et quant au terrible Mauraisin, une vilaine âme celui-ci dont vous aurez raison de vous méfier, il voudrait bien avoir ma place, il serait demain avec vous, s'il vous

croyait en état de la lui donner... Mais oui, mais oui, tous de pauvres hères, des affamés, ou encore des âmes faibles, qui passeront de notre côté et nous aideront, lorsque nous aurons vaincu.

Il riait d'un air de grande indulgence. Il ajouta, redevenu grave et ému :

— Et, d'ailleurs, je fais de trop bonne besogne ici, pour désespérer. Vous le savez bien, mon enfant, je tâche de me faire oublier dans mon coin ; mais il n'est pas de jour où, tout doucement, en silence, je ne m'efforce de préparer l'avenir. Nous l'avons répété vingt fois ensemble: l'école de demain vaudra ce que vaudra l'instituteur. C'est l'instituteur laïque, l'instrument de vérité et de justice, qui seul peut sauver la nation, lui rendre son rang et son action dans le monde... Et ça marche, ça marche, je vous assure. Je suis très content de mes élèves. Sans doute, le recrutement se fait encore assez mal, tellement le métier apparaît ingrat, mal rétribué, méprisé, un destin de misère certaine. Cependant, il y a eu davantage de concurrents, cette année. On espère que les Chambres finiront par voter des traitements raisonnables, permettant aux plus humbles des instituteurs de vivre avec dignité... Et vous verrez, vous verrez, lorsque peu à peu, des maîtres sortiront d'ici, instruits pour être les apôtres de la raison et de l'équité, vous les verrez se répandre dans les campagnes, dans les villes, portant la bonne parole de délivrance, détruisant partout l'erreur et le mensonge, tels que des missionnaires de l'humanité nouvelle! Alors, l'Église sera vaincue, car elle ne peut vivre et triompher que sur l'ignorance, et toute la nation se mettra en marche, sans entraves désormais, vers la Cité future de solidarité et de paix.

— Ah! mon vieil ami, cria Marc, c'est le grand espoir, c'est ce qui nous donne à tous la force et l'allégresse de faire notre œuvre... Merci de la foi dont vous m'animez, je vais tâcher d'être sage et brave.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main, et Marc revint à Maillebois, où l'attendait la plus féroce des luttes, une véritable guerre au couteau.

Le pis était que la situation politique s'y aggravait, comme à Beaumont. Les dernières élections municipales,

à la suite des élections législatives, avaient, elles aussi, donné des résultats désastreux. Darras, dans le nouveau conseil municipal, s'était trouvé en minorité, et Philis, le conseiller clérical, le soutien de la réaction, venait d'être élu maire. Aussi Marc voulut-il avant tout voir Darras, pour savoir jusqu'à quel point celui-ci pourrait le soutenir encore.

Il le visita un soir, dans le salon confortable de la belle maison que l'entrepreneur enrichi s'était construite. Tout de suite, ce dernier, en l'apercevant, leva les bras au ciel!

— Eh bien! mon cher instituteur, voilà la meute lâchée sur vos talons! Et je vais être avec vous, comptez sur moi, maintenant que je suis battu, réduit à un rôle d'opposition... Quand j'étais maire, il m'était bien difficile de vous donner raison toujours ; car, vous le savez, je n'avais guère qu'une majorité de deux voix, je me trouvais souvent dans l'impossibilité d'agir. Souvent, je vous ai contrecarré, tout en vous donnant mille fois raison au fond... Mais, à cette heure, nous allons marcher, puisque je n'ai plus qu'à me battre, pour tâcher de démolir le Philis et lui reprendre la mairie. Vous avez bien fait de décrocher ce bon Dieu du mur, où il n'était pas autrefois, du temps de Simon, et où il n'aurait jamais dû être.

Marc se permit de sourire.

— Toutes les fois que je vous ai parlé de l'enlever, vous avez jeté les hauts cris, en prétextant des nécessités de prudence, la crainte d'effrayer les parents, de donner une arme à nos adversaires.

— Mais puisque je vous confesse l'embarras où j'étais! Allez, il n'est pas commode d'administrer une ville comme Maillebois, où les forces des partis se sont balancées jusqu'à ce jour, et où l'on ne savait pas qui l'emporterait, des libres penseurs ou des curés... En ce moment, nous ne sommes pas brillants, c'est vrai. N'importe, il ne faut pas perdre courage, et nous finirons par leur allonger une bonne tripotée, qui nous rendra définitivement les maîtres du pays.

Cette belle vaillance de l'entrepreneur ambitieux, brave homme au fond, enchantait Marc.

— C'est certain, affirma-t-il.

— D'autant plus, continua Darras, que, si mes deux pauvres voix de majorité me rendaient timide, Philis ne va pouvoir de même rien oser de sérieux, avec les deux voix de majorité qu'il a aujourd'hui. Il est condamné à piétiner sur place, il vivra dans la crainte du moindre déplacement, qui le mettrait en minorité. Je connais ça.

Et il s'égaya bruyamment, nourrissant contre Philis une haine de gros homme bien portant, estomac et cerveau solides, que chagrinaient la petite taille maigre, le masque noir et dur, au nez aigu, à la bouche mince, du nouveau maire. Ancien fabricant de bâches, retiré du commerce depuis la mort de sa femme, riche d'une dizaine de mille francs de rente dont la vraie source restait assez obscure, Philis vivait très retiré, servi par une seule bonne, une blonde énorme, " la bassinoire ", comme la nommaient les méchantes langues, qui l'accusaient de bassiner chaque soir de ses rotondités opulentes le lit du maître, et d'y rester. Il avait une fille de douze ans, Octavie, chez les dames de la Visitation, à Beaumont, et un fils de dix ans, Raymond, qu'il avait mis pensionnaire chez les Jésuites, à Valmarie, et qui se destinait à Saint-Cyr. Ainsi débarrassé de ses enfants, il menait la vie la plus fermée, la plus étroite, d'une dévotion méticuleuse, sans cesse en conférence avec des robes noires, véritable exécuteur des volontés de la congrégation. Et son élection comme maire disait à quelle phase aiguë en était arrivée la crise religieuse, dans ce Maillebois que ravageait la lutte entre la République laïque et l'Eglise.

— Alors, demanda Marc, je puis marcher, vous me soutiendrez, avec la minorité du Conseil?

— Mais certainement, cria Darras. Pourtant, soyez raisonnable, ne nous mettez pas une trop grosse affaire sur les bras.

Dès le lendemain, la lutte, à Maillebois, fut engagée. Et ce fut Savin, l'employé, le père d'Achille et de Philippe, qui sembla chargé de porter le premier coup. Serré dans sa mince redingote, maigre et chétif, il vint à l'école, le soir, après son bureau, chercher querelle à l'instituteur.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas? monsieur Fro-

ment. Je suis un républicain radical, et ce n'est pas moi qu'on soupçonnera de pactiser avec les curés. Je n'en viens pas moins vous demander, au nom de tout un groupe de parents, de rependre au mur cette croix que vous en avez arrachée, parce que la religion est nécessaire aux enfants, comme aux femmes... Pas de prêtre à l'école, je le veux bien ; mais le Christ, le Christ, songez donc! c'est le premier des républicains et des révolutionnaires.

Marc voulut connaître les autres parents qu'il représentait.

— Si vous ne venez pas en votre nom seul, dites-moi les familles qui vous ont délégué.

— Oh! qui m'ont délégué, ce n'est pas tout à fait exact. J'ai vu le maçon Daloir et le fermier Bongard, j'ai pu constater qu'ils vous blâment comme moi. Seulement, n'est-ce pas? c'est toujours compromettant de protester, de donner sa signature. Ainsi moi, je risque beaucoup en me mettant en avant, à cause de mes chefs... Mais ma conscience de père de famille parle trop haut. Que voulez-vous que je fasse de mes deux garnements, Achille et Philippe, sournois et indisciplinés, si vous ne les effrayez pas un peu, avec le bon Dieu et son enfer? Voyez ma grande fille Horten e, si gentille, dont la première communion, cette année, a émerveillé tout Maillebois. Mlle Rouzaire, en la menant à l'église, a su la rendre vraiment parfaite... Et je vous prie de comparer votre œuvre à celle de Mlle Rouzaire, mes deux garçons à ma fille. Ça vous juge, monsieur Froment.

De son air tranquille, Marc souriait. Cette aimable Hortense, une jolie fil e de treize ans, formée déjà, très précoce, une des préférées de Mlle Rouzaire, enjambait parfois le mur mitoyen des deux cours de récréation, pour venir s'oublier avec les garçons de son âge, dans les coins. Souvent, il l'avait faite, cette comparaison, entre ses élèves à lui, les petits hommes dont il obtenait peu à peu plus de raison, plus de vérité, et les élèves de l'institutrice voisine, les fillettes nourries de la moelle cléricale, du mensonge et de l'hypocrisie, toutes confites en douceur, troublées et secrètement gâtées par la perversion du mystère. Ah! qu'il aurait voulu les avoir,

avec les garçons, ces filles qu'on élevait, qu'on instruisait à part, en leur cachant tout, en les échauffant de toutes les flammes mystiques : elles n'auraient plus enjambé les murs, pour venir à ce qu'on leur disait être le péché, le fruit défendu de damnation et de délices! Il n'y avait de sain et de fort que l'école mixte, pour la libre, l'heureuse nation de demain.

Simplement, il finit par répondre :

— Mlle Rouzaire fait son devoir comme elle l'entend ; et, de même, je fais le mien... Si les familles m'aidaient, la bonne besogne d'instruction et d'éducation irait plus vite.

Du coup, le petit Savin se fâcha, redressé sur ses courtes jambes.

— Prétendez-vous que je donne de mauvais exemples à mes enfants?

— Oh! certes, non. Seulement, tout ce que je leur enseigne ici est ensuite démenti par ce qu'ils voient autour d'eux. La vérité devient une audace dangereuse, la raison est condamnée comme incapable de suffire à faire un honnête homme.

C'était le grand chagrin de Marc, d'être contrecarré par les familles, lorsqu'il rêvait d'avoir en elles l'aide nécessaire pour hâter l'émancipation des humbles. Si l'enfant, au sortir de chez lui, avait trouvé au foyer des leçons réalisées, la mise en pratique des devoirs et des droits sociaux qu'il s'efforçait d'enseigner, combien serait devenue aisée et rapide la marche vers le mieux! Il y avait même là une collaboration indispensable, l'instituteur ne pouvait suffire à bien des enseignements, les plus délicats, les plus utiles, du moment que les familles ne complétaient pas sa besogne, en la continuant dans le même esprit de délivrance. Il aurait fallu que l'instituteur et les parents marchassent, la main dans la main, au même but de vérité et de justice. Et quelle tristesse, lorsqu'il les voyait, au lieu de l'aider, détruire le peu qu'il réalisait, inconscients presque toujours, cédant à l'incohérence de leurs idées et de leur vie!

— Bref, reprit Savin, vous allez raccrocher cette croix dans votre classe, monsieur Froment, si vous voulez nous faire plaisir à tous et vivre en bon accord avec nous,

ce que nous désirons car vous n'êtes pas un mauvais instituteur.

Marc se remit à sourire.

— Je vous remercie... Mais, dites-moi, pourquoi Mme Savin ne vous a-t-elle pas accompagné? Elle, au moins, aurait été dans son rôle, car elle pratique, je le sais.

— Elle a de la religion, comme toutes les honnêtes femmes doivent en avoir, répondit sèchement l'employé. J'aime mieux qu'elle aille à l'église que de prendre un amant.

Et il regardait Marc d'un air soupçonneux, toujours travaillé de sa jalousie maladive, voyant dans chaque homme un rival possible. Pourquoi donc l'instituteur regrettait-il de ne pas voir sa femme avec lui? n'était-elle pas venue deux fois déjà le visiter, sous le prétexte de lui expliquer des absences d'Achille et de Philippe? Il la forçait, depuis quelque temps, à se confesser une fois par semaine au père Théodose, le supérieur des Capucins, dans l'idée que la honte de l'aveu l'arrêterait au bord de la faute. Et, si d'abord elle n'avait pratiqué que pour avoir la paix dans son ménage, sans foi aucune, elle se rendait désormais avec quelque empressement au tribunal de la pénitence, le père Théodose étant un homme superbe et délicieux, dont rêvaient toutes les jeunes dévotes.

Marc eut la malice d'ajouter :

— Justement, j'ai eu le plaisir, jeudi, de rencontrer Mme Savin qui sortait de la Chapelle, place des Capucin, et nous avons causé un instant. Et, comme elle n'a eu pour moi que des paroles de bonne grâce, c'est pourquoi j'ai exprimé le regret de ne pas la voir avec vous.

Le mari eut un geste de souffrance. Dans son continuel et injurieux soupçon, il en était à reporter lui-même les petits travaux de perles qu'il lui laissait faire en cachette, afin d'ajouter à ses maigres appointements les quelques sous indispensables. C'était la misère cachée, et c'était l'enfer des ménages d'employés nécessiteux, chargés d'enfants, l'homme aigri, despote insupportable, la femme douce et jolie, résignée jusqu'au jour où elle trouve une consolation discrète.

— Ma femme n'a pas et ne doit pas avoir d'autre opinion que la mienne, finit par déclarer Savin. C'est en son nom, comme au mien, comme en celui de beaucoup d'autres parents, je vous le répète, que j'ai fait ma démarche auprès de vous... Maintenant, c'est à vous de voir si vous devez en tenir compte. Vous réfléchirez.

Redevenu grave, Marc répondit :

— J'ai réfléchi, monsieur Savin. Avant d'enlever cette croix, j'ai parfaitement su ce que j'allais faire ; et, puisqu'elle n'est plus là, je ne l'y remettrai certainement pas.

Le lendemain, le bruit courait dans Maillebois qu'une délégation de parents, des pères, des mères, étaient allés trouver l'instituteur, et qu'il y avait eu toute une explication orageuse, un affreux scandale. Mais Marc comprit surtout d'où partait le coup, quand un hasard lui apprit la vraie cause de la démarche de Savin. La jolie Mme Savin, si désintéressée dans l'affaire, toute à son unique désir personnel d'être plus heureuse, n'en avait pas moins servi d'instrument, aux mains du père Théodose ; car c'était, prévenu par elle, que son mari avait eu une entrevue secrète avec le capucin, qui l'avait décidé à se rendre chez l'instituteur, pour faire cesser un état de choses si préjudiciable aux bonnes mœurs, à la bonne police dans le ménage et dans la famille. Plus de croix à l'école, n'était-ce pas l'indiscipline chez les garçons, le dévergondage chez les filles et chez la mère? Et le petit et maigre Savin, le républicain, l'anticlérical, malade de sa misérable vie manquée et de son imbécile jalousie, avait marché pour la vertu, en autoritaire, en catholique à rebours, qui rêve le paradis humain comme une geôle où tout l'homme serait dompté, écrasé.

Puis, derrière le père Théodose, Marc devina aisément le frère Fulgence, avec ses adjoints, les frères Gorgias et Isidore, enragés contre l'école laïque, depuis que celle-ci leur reprenait des élèves. Et, derrière ceux-ci, il y avait encore le père Philibin et le père Crabot, le préfet des études et le recteur du collège de Valmarie, les puissants personnages dont les mains adroites, invisibles, menaient la campagne, depuis la monstrueuse affaire Simon. C'était tout le crime qui dormait là, dans

l'ombre, et que les complices, l'obscure et sourde masse ignorée, soupçonnée, semblaient résolus à défendre par d'autres crimes. Dès le premier jour, Marc avait bien deviné où devait se terrer la bande, du plus infime au plus haut. Mais comment les saisir et les convaincre ? Si le père Crabot, aimable, mondain, continuait à se prodiguer parmi la belle société de Beaumont, tout à la direction de ses pénitentes et à la fortune rapide de ses anciens élèves, son sous-ordre, le père Philibin, semblait avoir totalement disparu, comme enfermé en son absorbante fonction de la surveillance effective de Valmarie. Rien ne décelait le sourd travail poursuivi âprement dans l'ombre, sans qu'une minute fût perdue pour le triomphe de la bonne cause. Marc avait seulement pu constater l'espionnage dont il était l'objet : on le filait avec une discrétion ecclésiastique, de perpétuelles ombres noires rôdaient autour de lui. Pas une de ses visites chez les Lehmann, pas un de ses entretiens avec David, ne devaient être ignorés. Et, comme Salvan le disait, c'était bien le passionné de vérité, le justicier futur qu'on traquait en sa personne, le témoin aux mains duquel on devinait un commencement de preuves, et dans la gorge de qui on voulait rentrer le cri vengeur, en l'exterminant. La bande des frocs et des soutanes s'y employait avec une audace croissante, jusqu'à ce pauvre abbé Quandieu, désespéré de mettre la religion au service d'une telle œuvre d'iniquité, mais qui, résigné, obéissait à son évêque, le triste Mgr Bergerot, dont il allait chaque semaine recevoir les ordres et consoler la défaite, au fond de son palais épiscopal de Beaumont. Tous les deux, l'évêque et le curé, jetaient le manteau de leur sacerdoce sur la plaie dévorante de l'Eglise, en enfants respectueux, cachant leurs larmes et leurs craintes, ne pouvant avouer à quel danger mortel ils la voyaient tomber.

Un soir, l'adjoint Mignot, qui revenait de la cour de récréation, dit furieusement à Marc :

— Vous savez, monsieur, c'est dégoûtant : j'ai encore surpris M^lle^ Rouzaire sur une échelle, en train de nous moucharder.

En effet, quand elle croyait ne pas être vue, l'institutrice appuyait une échelle contre le mur mitoyen, afin

de se renseigner sur ce qui se passait dans l'école des garçons ; et Mignot l'accusait d'envoyer ensuite, chaque semaine, des rapports secrets à Mauraisin, l'inspecteur primaire.

— Qu'elle moucharde! dit Marc gaîment. Elle a bien tort de se fatiguer les pieds sur une échelle. Je lui ouvrirai la porte toute grande, si elle veut.

— Ah! non, par exemple! cria l'adjoint. Chacun chez soi. Si elle recommence, j'irai la tirer par les pieds.

Peu à peu, Marc avait achevé de le conquérir, et c'était là comme le sauvetage d'une conscience, dont il se montrait très heureux. Avec Simon, autrefois, Mignot s'était toujours méfié, fils de paysans, simplement désireux d'échapper au labour, d'esprit et de caractère moyens, ne songeant guère qu'à son intérêt immédiat, comme il y en a tant. Ce juif ne lui disait rien de bon, il jugeait prudent de se tenir à l'écart. Aussi, lors du procès, tout en ayant la sourde honnêteté de ne pas accabler l'innocent, il n'avait pas apporté le véridique et bon témoignage qui aurait pu le sauver. Puis, à l'égard de Marc, plus tard, il s'était remis sur la défensive. Encore un avec lequel il ne fallait pas non plus faire cause commune, si l'on tenait à son avancement! Pendant près d'une année, il avait donc montré son hostilité, prenant pension au dehors, aidant à regret son chef, le blâmant par son attitude. Il fréquentait alors beaucoup M^lle^ Rouzaire, semblait prêt à se mettre aux ordres de la congrégation. Et Marc ne paraissait pas s'en émouvoir, très affectueux pour son adjoint, ayant l'air de vouloir lui donner le temps de réfléchir et de comprendre où était son véritable intérêt, avec la vérité et la justice. En somme, ce gros garçon, si calme, sans autre passion que la pêche à la ligne, n'était-il pas un champ d'expérience intéressante? Lâche devant les nécessités de l'avenir, un peu gâté par le milieu de féroce égoïsme, il n'avait rien de foncièrement mauvais, il devait devenir plutôt bon, s'il tombait en de bonnes mains. Il était du grand troupeau, de la moyenne des hommes, ni meilleurs ni pires, qui sont ce que les font les circonstances. D'une instruction suffisante, il avait en lui l'étoffe d'un excellent instituteur, et même d'un esprit droit, à la condition d'être soutenu, aidé par une

volonté, une intelligence. Et c'était cette expérience, ce sauvetage qui avait tenté Marc, heureux de gagner pas à pas la confiance, puis l'affection de cet égaré, de se prouver ainsi cette vérité dans laquelle il mettait tout son grand espoir de délivrance future, qu'il n'est pas un homme, même en perdition, dont on ne puisse faire un ouvrier du progrès. Mignot avait fini par être acquis à tant de gaîté active, à cette bienfaisante chaleur du juste et du vrai que Marc épandait autour de lui, telle qu'une émanation de sa personne. Maintenant, l'adjoint prenait ses repas chez le directeur, et il était comme de la famille.

— Vous avez tort de ne pas vous méfier de Mlle Rouzaire, reprit-il. Vous ne vous doutez pas de ce dont elle est capable... Elle vous vendrait dix fois, pour être bien notée par son Mauraisin.

Et, en veine de confidences, il raconta comment, à plusieurs reprises, l'institutrice l'avait poussé à écouter aux portes, pour savoir. Il la connaissait, c'était une terrible femme, avec sa politesse exagérée, dure au fond et avare ; et, bien que pas belle, grande, osseuse, la face plate, tachée de rousseur, elle finissait par séduire tout le monde. Comme elle s'en vantait elle-même, elle savait faire. Aux anticléricaux, qui se fâchaient en lui reprochant de trop conduire ses fillettes à l'église, elle répondait qu'elle était forcée d'obéir aux désirs des parents, sous peine de perdre ses élèves. Aux cléricaux, elle donnait les gages les plus solides, et elle penchait visiblement en leur faveur, convaincue d'être ainsi du côté des plus forts, de ceux dont dépendaient les belles situations, même dans l'enseignement laïque. Mais, au fond, elle n'avait d'autre intérêt que le sien, simplement avec le bon Dieu pour qu'il s'occupât de ses affaires. Fille d'une fruitière de Beaumont, elle avait gardé l'âme du petit commerce, les accommodements et le lucre. Elle ne s'était pas mariée, voulant mener sa vie à son gré, et si elle ne faisait pas ses farces avec les curés, comme le méchant bruit en courait, il semblait acquis qu'elle avait des complaisances pour le beau Mauraisin, dont le goût de petit homme allait volontiers aux femmes taillées en gendarmes. De même, elle ne se grisait pas, bien qu'elle adorât les liqueurs ; et, quand elle était très rouge par-

fois, au début de sa classe de l'après-midi, cela venait de ce que, mangeant beaucoup, elle avait les digestions difficiles.

Marc avait eu un geste d'indulgence.

— Elle ne tient pas mal son école, dit-il. Je suis seulement désespéré de la direction étroitement religieuse qu'elle donne à son enseignement. Ce n'est pas un simple mur, ici, qui sépare les garçons des filles : c'est un abîme. Et, quand ils se retrouveront, à leur sortie, pour se marier, ils seront de deux mondes différents... N'est-ce pas, d'ailleurs, de tradition? et la lutte des sexes, en grande partie, vient de là.

Il ne disait pas sa grande rancune contre M^lle^ Rouzaire, la raison qui l'avait écarté d'elle, sans rapprochement possible, l'attitude abominable de cette femme dans l'affaire Simon. Il se la rappelait toujours, au procès de Beaumont, chargeant l'innocent de mensonges effrontés, l'accusant de donner aux élèves des leçons immorales et antipatriotiques, faisant le jeu de la congrégation avec une impudence tranquille. Aussi jamais les rapports entre elle et lui, après sa nomination à Maillebois, n'étaient-ils allés au delà de la stricte politesse, nécessitée par leur voisinage. Pourtant, depuis qu'il avait affermi solidement sa situation et qu'elle n'espérait plus le voir culbuter d'un jour à l'autre, elle avait tenté un rapprochement, car elle n'était pas femme à tenir rigueur aux victorieux, dans la pensée qu'il fallait toujours être avec les forts. Et, surtout, elle manœuvrait pour se faire bien venir de Geneviève, qui la tenait à distance, partageant sur elle l'opinion de son mari.

— Enfin, monsieur, conclut Mignot, méfiez-vous, je vous le répète. Si je l'avais écoutée, je vous aurais trahi vingt fois. Elle ne cessait de me questionner sur votre compte, en me disant que j'étais une bête et que je n'arriverais jamais à rien... Vous avez été si bon pour moi, vous ne vous doutez pas des vilaines choses dont vous m'avez sauvé, car on les écoute aisément, ces coquines, qui vous promettent tous les succès. Et, puisque j'ose vous parler de cela, excusez-moi si je me permets de vous donner un conseil. Vous devriez avertir M^me^ Froment.

— Comment, avertir?

— Oui, oui, je n'ai pas mes yeux dans ma poche, je vois depuis quelque temps la Rouzaire tourner autour de votre femme. Et ce sont des " chère madame " par-ci, des sourires et des caresses par-là, toutes sortes d'avances dont je tremblerais, à votre place.

Marc, étonné, affecta de rire.

— Oh! ma femme n'a rien à craindre, elle est prévenue. Il lui est bien difficile de se montrer impolie à l'égard d'une voisine, dont nous rapprochent des fonctions communes.

Mignot n'insista pas. Mais il hochait la tête, il semblait ne pas vouloir tout dire, son existence près du ménage l'ayant mis au courant du drame secret qui s'y nouait lentement. Et Marc se tut, lui aussi, pris de cette crainte sourde, de cette faiblesse inavouée qui le paralysaient, chaque fois qu'une lutte possible, entre Geneviève et lui, venait à sa pensée.

Brusquement, l'attaque de la congrégation, qu'il attendait, depuis sa visite à Salvan, se produisit. La campagne débuta par un furieux rapport de Mauraisin, dans lequel il relatait le crucifix décroché du mur, le scandale soulevé chez les parents par cet acte d'intolérance religieuse. La protestation de l'employé Savin y était mentionnée, les familles Doloir et Bongard s'y trouvaient citées également, comme ayant témoigné leur blâme. Un tel fait prenait une gravité exceptionnelle, dans une petite ville d'esprit clérical, lieu réputé et très fréquenté de nombreux pèlerinages, où l'école laïque avait besoin de se faire accepter grâce à beaucoup de concessions, si l'on ne voulait pas la faire battre par l'école congréganiste ; et Mauraisin concluait au déplacement de l'instituteur, un sectaire de la pire espèce, assez peu avisé pour compromettre ainsi l'Université. En outre, une foule de petits faits complétaient l'acte d'accusation, toute la moisson des espionnages quotidiens de M^lle Rouzaire, dont les fillettes si dociles, sans cesse à la messe, au catéchisme, aux processions, portant des bannières, étaient mises en parallèle avec les garçons de l'instituteur anarchiste, des paresseux, des révoltés, ne croyant ni à Dieu ni à diable.

Trois jours plus tard, Marc apprit que le comte Hector

de Sangleboeuf, le député catholique, accompagné de deux autres de ses collègues, avait fait une démarche décisive près du préfet Hennebise. Il avait eu évidemment connaissance du rapport de Mauraisin, si lui-même et le père Crabot, familier de la Désirade, n'avaient pas aidé à le rédiger, et la tactique allait être de s'appuyer sur ce rapport pour exiger l'exécution de l'instituteur. Hennebise dont l'unique politique était de vivre en paix avec tout le monde et qui répétait sans cesse à son personnel : " Oh! surtout pas d'affaire! " dut être très ennuyé de l'incident, qu'il sentait gros de complications désastreuses. Son cœur penchait vers Sangleboeuf, mais il y avait des dangers à épouser publiquement la réaction. Aussi, tout en sympathisant avec le fougueux député antisémite, gendre du baron Nathan, lui expliqua-t-il qu'il n'était pas le seul maître dans la question, car la loi était formelle, il ne pouvait déplacer un instituteur, sans que la proposition lui en fût faite par l'inspecteur d'académie, Le Barazer. C'était une garantie d'indépendance accordée au corps enseignant. Et, soulagé pour l'instant, il renvoya donc ces messieurs à l'inspecteur, auquel ils rendirent visite immédiatement, dans son cabinet, à la Préfecture même. Le Barazer, un ancien professeur agrégé devenu un prudent diplomate, les reçut, les écouta, d'un air de déférence attentive. La face large et colorée, à peine grisonnant malgré la cinquantaine, il avait grandi dans la haine de l'Empire, il était un des républicains de la première heure, qui considéraient l'enseignement laïque comme le fondement même de la République. Par tous les moyens, il poursuivait l'écrasement des écoles congréganistes, dont la France libre devait mourir. Mais l'expérience lui avait démontré le danger d'une action violente, il s'en tenait à un plan médité longuement et sagement exécuté, qui le faisait passer pour tiède aux yeux des ardents. Sans doute sa nature pondérée, sa volonté douce et tenace était-elle pour beaucoup dans son attitude. On citait de lui des victoires lentes et extraordinaires, dues à des années d'efforts cachés, irrésistibles. Dès les premiers mots, il parut désapprouver l'acte de Marc, l'enlèvement du crucifix, une manifestation inutile, disait-il, tout en faisant remarquer que rien dans la loi ne forçait un insti-

tuteur à tolérer des emblèmes religieux, aux murs de sa classe. Il y avait là simplement un usage, sur lequel il laissa même percer son opinion, une condamnation discrète. Puis, comme Sangleboeuf s'emportait, parlait haut en défenseur de l'Eglise, traitant l'instituteur d'homme de scandale et de honte, qui ameutait tout Maillebois contre lui, l'inspecteur promit placidement d'étudier la question avec tout le soin qu'elle méritait. N'avait-il donc pas reçu un rapport de son subordonné Mauraisin? ce rapport ne suffisait-il donc pas à lui montrer la gravité du mal, un poison, une démoralisation dont il fallait arrêter les effrayants progrès par un déplacement immédiat? Et, à cette question du député, Le Barazer affecta la plus profonde surprise : quel rapport? ah, oui! le rapport trimestriel de l'inspecteur primaire! On le connaissait donc? Mais ces rapports, purement administratifs, ne sont que des éléments d'appréciation pour l'inspecteur d'académie, dont le rôle strict est de se renseigner par lui-même. Et il renvoya ces messieurs, en leur promettant encore de tenir un grand compte de leur démarche.

Un mois se passa. Marc, qui, chaque jour, s'attendait à être appelé à la Préfecture, ne vit rien venir. Sans doute, Le Barazer suivait son habituelle tactique, laissait dormir l'affaire, pour gagner du temps, user les volontés. Son sourd appui donné à l'instituteur n'était pas douteux, comme Salvan, son collaborateur et ami, en avait discrètement prévenu ce dernier. Mais il n'aurait pas fallu que l'affaire s'aggravât, que le scandale croissant l'obligeât d'intervenir ; car, pour qui le connaissait, il ne défendrait pas Marc au delà du possible, il l'exécuterait certainement, s'il croyait opportun ce sacrifice, afin de sauver le reste de son action, plus lente et plus opportune, contre les écoles congréganistes. Tout héroïsme révolutionnaire lui était fermé, déplaisant même. Et le pis était que les choses se gâtaient chaque jour à Maillebois. Sous une inspiration aisée à reconnaître, *Le Petit Beaumontais* menait à présent une campagne atroce contre Marc. Il avait commencé, comme toujours, par des notes brèves et vagues : des abominations se passaient dans une petite ville voisine, et il finirait par préciser, si on

l'y forçait. Puis, il avait carrément nommé l'instituteur Froment, ouvrant une rubrique presque quotidienne, sous ce titre : *Le Scandale de Maillebois*, y publiant d'extraordinaires commérages, une prétendue enquête auprès des élèves et de leurs familles, dans laquelle l'instituteur était convaincu des crimes les plus noirs. La population bouleversée se passionnait, les bons Frères et les Capucins achevaient de souffler la terreur, il n'était pas une dévote qui ne se signât en passant devant l'école communale, où se pratiquaient de telles abominations. Et Marc, dès lors, eut conscience d'être en grand péril. Mignot, bravement, faisait ses paquets, certain d'être emporté dans la débâcle de son directeur, pour lequel il avait pris parti. Mlle Rouzaire affectait déjà des airs de victoire, le dimanche, quand elle menait, en grand étalage, ses fillettes à la messe. Le père Théodose, dans sa Chapelle, et même le curé Quandieu, à son prône, dans sa chaire paroissiale de Saint-Martin, promettaient le prochain rétablissement de Dieu chez les infidèles, ce qui annonçait qu'on raccrocherait solennellement Jésus crucifié au mur de l'école laïque. Et, comme dernier désastre, Marc, ayant rencontré Darras, le sentit très froid, résolu à l'abandonner, par crainte de perdre jusqu'à la minorité républicaine du conseil municipal.

— Que voulez-vous, mon cher? vous êtes allé trop loin, nous ne pouvons vous suivre en ce moment... Ce cafard de Philis me guette et je resterais sur le carreau avec vous, ce qui est inutile.

Marc, désespéré, courut voir Salvan. C'était le dernier appui solide qui lui demeurât fidèle. Et il le trouva soucieux, assombri, presque gêné.

— Ça va très mal, mon enfant. Le Barazer est muet, l'air préoccupé, et je crains qu'il ne finisse par vous lâcher, tant on mène autour de lui une furieuse campagne... Vous avez peut-être marché un peu trop vite.

Saisi de douleur, voyant dans ces paroles un abandon encore, Marc s'écria :

— Vous, vous aussi, mon maître!

Mais, déjà, très ému, Salvan lui avait saisi les mains.

— Non, non, mon enfant, ne doutez pas de moi, je reste avec vous de tout mon cœur et de tout mon courage.

Seulement, vous ne vous doutez pas des difficultés que votre acte si simple et si logique nous a créées à tous. Ici, mon École normale est suspectée, dénoncée comme un foyer d'irréligion. Le proviseur Depinvilliers en profite pour exalter les services rendus par l'aumônier de son lycée à la cause de l'apaisement, de la réconciliation des partis dans le giron de l'Église. Et il n'est pas jusqu'à notre recteur, le paisible Forbes, qui ne s'agite, en tremblant de voir sa tranquillité troublée... Le Barazer est bien adroit, mais aura-t-il une force de résistence suffisante?

— Alors, que faire?

— Rien, attendre. Soyez simplement sage et brave, je vous le répète. Embrassons-nous et comptons sur la force de la vérité et de la justice.

Pendant les deux mois qui suivirent, Marc fut admirable de sérénité vaillante, au travers des outrages dont on l'abreuvait chaque jour. Il avait l'air d'ignorer l'immonde flot boueux, battant sa porte. Il continuait à faire sa classe, avec une gaîté, une honnêteté merveilleuses. Jamais il n'accomplit une plus large ni plus utile besogne, se donnant tout à ses élèves, leur enseignant par la parole et par l'exemple la nécessité du travail, la passion du vrai et du juste, au milieu des pires événements. Tout ce que ses concitoyens lui jetaient de salissant et d'amer, il le rendait en douceur, en bonté, en sacrifice. Il s'efforçait tendrement de faire les enfants meilleurs que les pères, il ensemençait l'exécrable présent de l'heureux avenir, rachetant le crime des autres au prix de son propre bonheur. Entouré des petites intelligences dont il avait la charge, il retournait à leur candeur, à leur pureté, à la soif qu'elles avaient de découvrir le monde; et il le redécouvrait, dans sa beauté, dans l'espoir que l'homme y serait fraternel et joyeux, lorsqu'il en saurait assez pour y vivre de certitude, de sagesse et d'amour, après avoir conquis les forces naturel es. C'était ce petit peuple à sauver un peu chaque jour de l'erreur et du mensonge, qui faisait son calme, sa force d'innocence. Et il attendait avec son tranquille sourire le coup qui devait le frapper, en homme conten et certain, chaque soir, de sa besogne accomplie.

Un matin, *Le Petit Beaumontais* annonça que la révocation de "l'ignoble empoisonneur de Maillebois", comme il nommait l'instituteur, était signée. La veille, Marc avait appris une nouvelle démarche du comte de Sanglebœuf à la Préfecture, et il n'eut plus d'espoir, sa perte allait être consommée. La soirée fut rude. Au sortir de sa classe, lorsque les petites têtes rieuses, blondes ou brunes, n'étaient plus là pour lui parler du meilleur avenir, il tombait à des tristesses, luttant afin de retrouver tout son courage, le lendemain. Aussi, cette soirée-là fut-elle particulièrement amère. Il songeait à son œuvre brutalement interrompue, à ces enfants aimés qu'il avait peut-être enseignés pour la dernière fois, dont on ne lui permettrait pas d'achever le salut. On les lui reprenait, on les rendrait à quelque déformateur d'intelligences et de caractères ; et c'était tout son apostolat détruit qui saignait en lui. Il se coucha si sombre, que Geneviève, doucement, en silence, le prit dans ses bras, comme elle le faisait parfois encore, par tendresse d'épouse.

— Tu as de la peine, mon pauvre chéri?

Il ne répondit pas d'abord. Il la savait de moins en moins dans ses idées et il évitait toujours des explications pénibles, malgré son remords secret de la laisser ainsi s'écarter, sans rien tenter pour la faire complètement sienne. Bien que, de nouveau, il cessât d'aller voir ces dames, la grand'mère et la mère, il ne trouvait pas le courage d'interdire à sa femme cette petite maison froide, où il devinait un si grand danger pour leur bonheur. Chaque fois que Geneviève en revenait, il la sentait un peu moins à lui. Surtout dans ces derniers temps, lorsque toute la meute cléricale se ruait à ses talons, il avait appris que ces dames le reniaient partout, rougissaient de lui comme d'une honte imméritée souillant leur famille.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas, mon chéri? crois-tu donc que ton chagrin ne soit pas le mien?

Il fut touché, il lui rendit son étreinte, en disant :

— Oui, j'ai de la peine. Mais ce sont des affaires que tu ne sens pas comme moi, et je ne veux pas même t'en faire un reproche. Alors, à quoi bon te les confier?... Je crains bien que, très prochainement, nous ne soyons plus ici.

— Comment ça?

— Je vais être sûrement déplacé, sinon révoqué. Tout est fini... Et nous serons forcés de partir, je ne sais où.

Elle eut un cri de contentement.

— Ah! mon chéri, tant mieux! c'est ce qui peut nous arriver de meilleur.

Etonné, il ne comprit pas d'abord, et il la questionna. Elle parut un peu gênée, elle tâcha de rattraper sa phrase.

— Mon Dieu! je dis ça, parce que ça me serait bien égal de m'en aller, avec toi et avec notre Louise, naturellement. On est heureux partout.

Et, comme il la pressait davantage :

— Puis, vraiment, nous n'aurions pas ailleurs toutes ces vilaines histoires d'ici, qui finiraient peut-être par nous fâcher ensemble. Je serais si heureuse de nous retrouver seuls, au fond d'un trou perdu où personne ne se mettrait entre nous deux, où rien du dehors ne nous séparerait... Oh! mon chéri, partons demain!

Déjà, plusieurs fois, aux heures de tendre abandon, il lui avait vu cette crainte de la rupture, ce désir et ce besoin de rester à lui. Elle semblait lui dire : " Garde-moi sur ton cœur, contre ta chair. Emporte-moi, pour qu'on ne m'arrache pas de tes bras. Je sens bien qu'on m'en détache un peu chaque jour, je tremble de ce grand froid qui m'envahit, dès que tu ne me possèdes plus ". Et rien ne le bouleversait davantage, dans la terreur de ce qui devait être l'inévitable.

— Partir, mon cher amour, il ne suffit pas de partir. Mais quelle joie tu me causes, et combien je te remercie de ce grand réconfort!

Des journées encore s'écoulèrent, la terrible lettre attendue de la Préfecture tardait toujours à venir. C'était sans doute que tout un événement nouveau, qui passionnait le pays, détournait l'attention de ce qui se passait à l'école laïque de Maillebois. Depuis quelque temps le curé de Jonville, l'abbé Cognasse, dont le triomphe était complet, méditait de frapper un grand coup, en décidant le maire Martineau à lui laisser consacrer la commune au Sacré-Cœur de Jésus. L'idée ne devait pas être de lui, on l'avait vu pendant un mois se rendre chaque

jeudi matin au collège de Valmarie, où il avait de longues conférences avec le père Crabot. Et un mot de Férou, l'instituteur du Moreux, courait, indignant les uns et faisant plaisanter les autres.

— Si ces sales Jésuites apportent ici leur cœur de bœuf éventré, j'irai leur cracher à la figure.

Désormais, le culte du Sacré-Cœur absorbait toute la religion du Christ, finissait par être comme une seconde incarnation de Jésus, un nouveau catholicisme. Cette vision maladive d'une pauvre hystérique, l'ardente et triste Marie Alacoque, ce cœur réel et sanglant, à demi arraché d'une poitrine ouverte, devenait le symbole d'une foi plus grossière, rabaissée à des besoins de satisfaction charnelle. Il semblait que l'ancien culte épuré d'un Jésus immatériel, envolé dans la nue près du Père, fût trop délicat pour des âmes modernes, désireuses de jouissances terrestres ; et c'était la chair même de Jésus, son cœur de chair, mis à l'étal de la boucherie divine, qu'on avait résolu de servir aux peuples dévots, pour leur pâture quotidienne de superstition et d'abêtissement. On aurait dit la préméditation d'un attentat contre la raison humaine, un avilissement voulu de la religion d'autrefois, déjà si obscure, pour que les masses profondes des fidèles en devinssent plus écrasées par le mensonge, plus stupides et plus serviles. Sous le culte du Sacré-Cœur, il n'y avait plus que des tribus d'idolâtres, de fétichistes, adorant un débris d'abattoir, le portant au bout d'une pique, comme un drapeau. Et tout le génie des Jésuites se trouvait là, la religion humanisée, Dieu venant à l'homme, du moment que des siècles d'efforts n'avaient pu amener l'homme à Dieu. Il fallait bien donner à ce peuple ignorant le seul Dieu qu'il comprenait, fait à son image, saignant et douloureux comme lui, une idole violemment enluminée dont la matérialité brutale achevât de changer ses fidèles en un troupeau de bêtes grasses, bonnes à tuer. Toute conquête sur la raison est une conquête sur la liberté, et il devenait nécessaire de rabaisser la France à ce culte sauvage du Sacré-Cœur, si l'Église voulait la faire rentrer en soumission sous l'imbécillité de ses dogmes. Et, dès le lendemain de la défaite, dans la douleur des deux provinces perdues,

on avait vu la tentative se produire, l'Église profiter du désarroi public pour essayer de consacrer au Sacré-Cœur la France repentante de ses fautes, châtiée si rudement par la main de Dieu. Sur le sommet le plus haut du grand Paris révolutionnaire, elle avait dressé ce Sacré-Cœur pantelant et rouge, tel qu'on en voit de pendus aux crocs des bouchers. De là, il saignait sur le pays entier, jusqu'au fond des campagnes reculées ; et, s'il provoquait, là-haut, à Montmartre, des adorations de dames et de messieurs, appartenant à l'administration, à la magistrature, à l'armée, de quelle émotion ne devait-il pas troubler les êtres simples, les ignorants et les croyants des villages? Il devenait l'emblème national du repentir et de l'abandon complet aux mains de l'Église, on le brodait au milieu du drapeau tricolore, dont les trois couleurs n'étaient plus que l'azur du ciel, les lis de la Vierge, le sang des martyrs. Et il apparaissait de la sorte, énorme, gonflé et ruisselant de sang, pendu ainsi que le Dieu nouveau du catholicisme dégénéré, offert à la basse superstition de la France asservie.

Le père Crabot avait dû d'abord avoir l'idée de triompher à Maillebois même, au chef-lieu de canton, en y faisant consacrer la commune au Sacré-Cœur. Mais il s'était ensuite méfié, il y avait là tout un faubourg industriel, les quelques centaines d'ouvriers qui envoyaient des socialistes au conseil municipal ; et, malgré les Frères, malgré les capucins, la crainte lui était venue de quelque échec retentissant. Aussi avait-il préféré agir à Jonville, où le terrain semblait admirablement préparé, quitte une autre fois, si l'on y réussissait, à recommencer ailleurs, sur un théâtre plus large. Désormais, l'abbé Cognasse régnait à Jonville, que l'instituteur Jauffre avait achevé de lui livrer, en lui abandonnant peu à peu les gens et les choses, tout le pouvoir si bravement conquis par Marc autrefois. La théorie de Jauffre était simple : il fallait être bien avec les parents, le maire, le curé surtout. Puisque le cléricalisme soufflait dans le pays, pourquoi ne pas se laisser porter par le cléricalisme? N'était-ce pas le plus court chemin pour obtenir, à Beaumont, la direction d'une école importante? Et gras, riche des quelques sous que lui avait apportés sa femme,

il venait décidément, après avoir poussé celle-ci à se rapprocher du curé, de se donner également tout entier, sonnant la messe, chantant aux offices, conduisant ses élèves chaque dimanche à l'église. Le maire Martineau, autrefois anticlérical avec Marc, s'était d'abord ému des agissements du nouvel instituteur. Mais que dire à un instituteur qui n'était pas un pauvre, qui trouvait les meilleures raisons du monde pour expliquer qu'on avait toujours tort d'être contre les prêtres? Martineau, ébranlé, avait commencé par laisser faire ; puis, la belle madame Martineau aidant, il s'était mis à déclarer en plein conseil que, tout de même, il y aurait intérêt à vivre d'accord avec le curé. Et un an avait dès lors suffi pour que l'abbé Cognasse devint le maître absolu de la commune, son influence n'étant plus contrebalancée par celle de l'instituteur, qui marchait volontairement derrière lui, en homme certain de tirer un beau bénéfice de sa soumission.

Cependant, quand l'idée naquit de consacrer Jonville au Sacré-Cœur, il y eut quelque effarement et quelque résistance. Cette idée venait on ne savait d'où, personne n'aurait pu dire qui en avait parlé le premier. Mais immédiatement l'abbé Cognasse, avec sa nature âpre et combattive, en avait fait une affaire à lui, mettant une grande gloire personnelle à être le premier curé de la contrée qui conquerrait ainsi toute une commune à Dieu. Il déchaîna un tel bruit, que Mgr Bergerot le fit mander à Beaumont, mécontent, désespéré de cette menace d'une superstition nouvelle, dont la basse idolâtrie le navrait secrètement ; et la scène fut lamentable et terrible, disait-on, l'évêque dut céder une fois de plus. A Jonville, il y eut deux séances du conseil municipal tumultueuses, des membres voulaient savoir ce que ça leur rapporterait. Un instant, on put croire l'affaire condamnée, enterrée. Alors, Jauffre, qui, lui aussi, alla un jour à Beaumont, sans qu'on pût deviner exactement avec quel personnage il s'y était rencontré, reprit en douceur les pourparlers entre le curé et le conseil municipal. Il s'agissait d'établir ce que gagnerait la commune à se consacrer ainsi au Sacré-Cœur ; et, d'abord, il annonça des cadeaux promis par des dames de Beaumont,

un calice d'argent, une nappe d'autel, avec des vases de fleurs et une grande statue de Jésus, à l'énorme cœur flambant et saignant, peint sur la poitrine. Ensuite, on parlait de donner cinq cents francs de dot à la fille de la Vierge la plus méritoire, lorsqu'elle se marierait. Et ce qui parut surtout décider le conseil, ce fut la promesse d'établir dans le pays une succursale du Bon-Pasteur, où deux cents ouvrières travailleraient à de la lingerie fine, chemises, jupons et pantalons de femme, pour les grands magasins de Paris. Déjà les paysans voyaient leurs filles toutes placées chez les bonnes Sœurs, sans compter l'argent qu'un établissement pareil devait faire affluer dans la commune.

Enfin, la cérémonie fut fixée au 10 juin, un dimanche, et jamais grande fête, comme le fit remarquer l'abbé Cognasse, ne se trouva favorisée d'un soleil plus éclatant. Depuis trois jours, sa servante, la terrible Palmyre, aidée de Mme Jauffre et de la belle madame Martineau, ornait l'église de plantes vertes et de tentures prêtées par tous les habitants. Les dames de Beaumont, la présidente Gragnon, la générale Jarrousse, la préfète Hennebise, et même, disait-on, Mme Lemarrois, la femme du maire, député radical, avaient fait présent d'un superbe drapeau tricolore, où le Sacré-Cœur était brodé, avec les mots : Dieu et patrie. Et c'était Jauffre lui-même qui devait porter ce drapeau, à la droite du maire de Jonville. Un extraordinaire concours de personnages importants ne cessait d'arriver depuis le matin : les notabilités de Beaumont, avec les dames qui avaient fait les cadeaux ; le maire de Maillebois, Philis, accompagné de la majorité cléricale de son conseil ; puis, une nuée de soutanes et de frocs, un grand vicaire, délégué de monseigneur, le père Théodose et des capucins, le frère Fulgence et ses frères adjoints, le père Philibin, enfin le père Crabot en personne, très entourés et salués très bas. On remarqua l'absence de l'abbé Quandieu, pris au dernier moment d'une attaque de goutte violente.

Alors, à trois heures, sur la place de l'Église, une musique, venue du chef-lieu, attaqua une marche héroïque. C'était le conseil municipal qui arrivait, ayant à sa tête le maire Martineau, tous en écharpe ; tandis que l'institu-

teur Jauffre tenait à deux mains le drapeau de Sacré-Cœur. Il y eut une halte, jusqu'à ce que le morceau de musique fut fini. Une foule énorme, des familles paysannes endimanchées, des dames en toilette, se pressaient, attendaient. Puis, tout d'un coup, la grande porte de l'église s'ouvrit à deux battants, et l'on vit paraître le curé Cognasse, en riches vêtements sacerdotaux, suivi d'un clergé nombreux, de la queue des prêtres accourus des environs. Des chants éclatèrent, l'assistance se prosterna dévotement, pendant le bénédiction solennelle du drapeau. Et ce fut ensuite le moment pathétique, le maire Martineau se mit à genoux, ainsi que tout le conseil municipal, sous les plis de l'étendard symbolique, dont Jauffre penchait la lampe, pour en mieux dérouler les trois couleurs au cœur saignant. Et, à très haute voix, le maire prononça l'acte de la consécration officielle de la commune de Jonville au Sacré-Cœur.

— Je reconnais les droits souverains de Jésus-Christ sur tous les citoyens dont je suis le mandataire, sur leurs personnes, leurs familles et leurs biens. Jésus-Christ sera leur premier, leur unique maître, et désormais il inspirera les actes de notre administration municipale pour notre salut et pour sa gloire.

Des femmes pleuraient, des hommes applaudirent. Un vent de folie heureuse monta dans le clair soleil, au bruit des cuivres et des tambours, qui avaient repris la marche triomphale. Et le cortège entra dans l'église, le clergé, le maire et le conseil municipal, toujours accompagnés de l'instituteur et du drapeau. Il y eut une bénédiction du Saint-Sacrement, luisant comme un astre sur l'autel, entouré de cierges, et devant lequel la municipalité s'agenouilla encore, très dévotement. Puis, l'abbé Cognasse parla, d'une éloquence enflammée, exultant de voir ainsi l'autorité civile, abritée sous le drapeau national du Sacré-Cœur de Jésus, prosternée devant de Saint-Sacrement, abdiquant tout orgueil et toute révolte aux mains de Dieu, s'en remettant désormais à lui pour gouverner et pour sauver la France. N'était-ce pas la fin de l'impiété, l'Église maîtresse des âmes et des corps, seule représentante de la force et de l'autorité sur la terre? Elle ne tarderait pas à refaire le

bonheur de sa bien-aimée Fille aînée, enfin repentante de ses erreurs, soumise et uniquement désireuse de son salut. Toutes les communes allaient suivre l'exemple de Jonville, la patrie entière se donnerait bientôt au Divin Cœur, la France retrouverait son empire sur le monde, par le culte du drapeau national devenu le drapeau de Jésus. Il y eut des cris de sainte ivresse, et la magnifique cérémonie se termina dans la sacristie, où défila de nouveau le conseil municipal, le maire en tête, pour signer l'acte officiel et authentique, sur parchemin, où il était écrit que la commune de Jonville se consacrait tout entière et pour toujours au Divin Cœur, en un pieux renoncement du pouvoir civil devant le pouvoir religieux.

Mais, à la sortie, un scandale éclata. Férou, l'instituteur du Moreux, était parmi la foule, plus ravagé et plus ardent, vêtu d'une redingote lamentable. Il avait glissé aux pires tortures de la dette, traqué pour des pièces de dix et de vingt sous, ne trouvant même plus le crédit des six livres de pain dont il avait besoin chaque jour pour nourrir sa femme, épuisée de gros travaux, et ses trois maigres filles, toujours souffrantes. Ses misérables cent francs par mois tombaient à l'avance au fond de ce gouffre sans cesse élargi, et ses petits appointements de secrétaire de la mairie se trouvaient frappés de continuelles oppositions. Aussi cette misère croissante, inguérissable, avait-elle achevé de le faire tomber dans le mépris des paysans de la commune, tous à leur aise, mis en défiance contre la science qui ne nourrissait pas même l'homme chargé de l'enseigner. Et Férou, le seul intelligent, le seul cultivé, dans ce milieu d'épaisse ignorance, s'exaspérait chaque jour davantage d'être le pauvre, lui qui savait, lorsque les ignorants étaient les riches, enfiévré de cette iniquité sociale, affolé par les souffrances des siens, poussé à rêver la destruction violente de cet abominable monde, afin de rebâtir sur les ruines la Cité de vérité et de justice.

Il aperçut Saleur, le maire du Moreux, venu en belle redingote neuve, désireux d'être agréable à l'abbé Cognasse, depuis que ce dernier triomphait. Au Moreux, la paix régnait maintenant entre la commune et l'abbé, malgré l'exécrable humeur de celui-ci, grondant toujours

d'avoir à faire quatre kilomètres pour des paroissiens qui auraient bien pu se donner le luxe d'un curé. Toute l'estime qui s'était retirée de l'instituteur, maigre, hâve, mal payé, sans un sou de bien au soleil et rongé de dettes, était allée au prêtre, solide et florissant, beaucoup mieux renté, ayant pour lui les baptêmes, les mariages, les enterrements. Et, dans ce duel inégal, l'instituteur, fatalement battu, enrageait.

— Eh bien! monsieur Saleur, en voilà un carnaval! ça ne vous fait pas honte de vous prêter à des ignominies pareilles ?

Saleur, tout en n'étant pas au fond avec les prêtres, fut vexé. Il vit là une attaque contre sa situation bourgeoise d'ancien marchand de bœufs enrichi, vivant de ses rentes dans la jolie maison qu'il s'était fait arranger, rajeunie et peinte à l'huile. Aussi chercha-t-il une parole digne.

— Vous feriez mieux de vous taire, monsieur Férou. La honte est pour ceux qui ne savent pas réussir dans la vie à être des gens propres.

Férou allait répondre, irrité de trouver là toute la basse morale dont il souffrait, lorsque Jauffre parut à son tour, ce qui détourna sa colère.

— Ah! c'est vous, mon collègue, qui portez leur drapeau de mensonge et d'imbécillité! Belle action pour un éducateur des petits et des humbles de notre démocratie! Vous le savez bien pourtant, ce que gagne le curé, l'instituteur le perd.

Mais Jauffre, en homme qui avait des rentes, et très content d'ailleurs de son acte, se montra écrasant de pitoyable dédain.

— Mon pauvre camarade, avant de juger les autres, vous devriez bien avoir de quoi mettre des chemises aux derrières de vos filles.

Alors, Férou perdit toute mesure. Hérissé, sauvage, il agita ses grands bras, il cria :

— Tas de calotins! tas de jésuites! promenez-le donc, adorez-le donc, votre cœur de bœuf éventré, et mangez-le tout cru, et soyez-en, s'il est possible, plus inhumains et plus stupides encore!

On s'était attroupé autour du blasphémateur, il y eut

des huées, des menaces, et les choses allaient mal tourner pour lui, si Saleur, en maire prudent, inquiet pour le bon renom de sa commune, ne l'avait dégagé de la foule hostile et emmené à son bras.

Le lendemain, l'incident fut grossi, on parla partout d'un exécrable sacrilège. *Le Petit Beaumontais* raconta que l'instituteur du Moreux avait craché sur le drapeau national du Sacré-Cœur, au moment où le digne abbé Cognasse bénissait ce divin emblème de la France repentante et sauvée. Puis, dans le numéro suivant il annonça comme certaine la révocation, de l'instituteur Férou.

Si la nouvelle était vraie, cette révocation devait avoir pour celui-ci une grave conséquence, la nécessité de faire immédiatement ses trois ans de service militaire, car son engagement décennal n'était pas rempli, il lui restait à servir dans l'Université pendant trois années encore, avant d'être complètement exempté. Et, pendant qu'il serait à la caserne, que deviendraient sa femme et ses trois filles, les misérables créatures dont il n'assurait déjà pas l'existence, et qui, lui parti, achèveraient de mourir de faim?

Lorsque Marc apprit l'événement, il courut voir Salvan à Beaumont. Cette fois, *Le Petit Beaumontais* n'avait pas menti, la révocation allait être signée, Le Barazer se montrait intraitable. Et, comme Marc suppliait son vieil ami de tenter une démarche encore, celui-ci tristement refusa.

— Non, non, c'est inutile, je me heurterais à une volonté formelle. Le Barazer ne peut pas faire autrement que d'agir ; du moins, il en a la conviction, toute sa politique d'opportuniste trouve là un moyen de se débarrasser des difficultés présentes... Et ne vous plaignez pas trop : s'il frappe Férou, c'est pour vous épargner.

Marc se récria, dit son trouble et sa douleur d'un tel dénoûment.

— Vous n'en êtes pas responsable, mon cher enfant. Il jette aux cléricaux cette proie, puisqu'il leur en faut une, et il espère sauver ainsi le bon ouvrier que vous êtes. C'est une solution très distinguée, comme quelqu'un me l'expliquait hier... Ah! oui, que de larmes, que de

sang, pour réaliser le moindre progrès, et combien de pauvres morts doivent combler le fossé, afin que les héros passent!

Ce que Salvan avait annoncé se réalisa le point en point. Férou fut révoqué deux jours plus tard ; et, plutôt que de se résigner à faire son service militaire, il déserta, il se refugia en Belgique, dans l'exaspération du déni de justice dont il était la victime. Son espoir était de trouver à Bruxelles une petite situation, qui lui permettrait d'y appeler près de lui sa femme et ses filles, de façon à reconstituer au loin le foyer détruit. Il se disait même soulagé d'échapper ainsi au bagne universitaire, il respirait à pleins poumons, en homme enfin libre de penser et d'agir. En attendant, sa femme était venue, avec les trois fillettes, s'installer à Maillebois, dans deux petites chambres sordides, où elle s'était mise tout de suite à faire courageusement de la couture, sans pouvoir gagner le pain quotidien. Marc la visita, la soutint, le cœur crevé de ce coin de pitoyable misère. Et il en gardait un remords, car l'affaire du crucifix qu'il avait décroché du mur de sa classe, semblait oubliée, au milieu de la grosse émotion soulevée par le sacrilège de Jonville et par la révocation qui s'en était ensuivie : *Le Petit Beaumontais* avait triomphé bruyamment, le comte de Sanglebœuf se promenait à Beaumont avec des attitudes de vainqueur, comme si les Frères, les Capucins, les Jésuites, et le frère Fulgence, et le père Philibin, et le père Crabot, fussent devenus du coup les maîtres absolus du département. Et la vie recommença, la lutte allait reprendre, inexorable, sur un autre terrain.

Un dimanche, Marc fut surpris de voir sa femme rentrer, tenant à la main un livre de messe.

— Comment, tu vas à l'église! demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle simplement. Je viens de communier.

Il la regarda, pâlissant, envahi d'un froid brusque, d'un petit frisson qu'il s'efforçait de cacher.

— Tu pratiques maintenant, et tu ne m'as pas prévenu?

Elle affecta de l'étonnement à son tour, très calme d'ailleurs, très douce, selon son habitude.

— Te prévenir, pourquoi? C'est affaire de conscience... Je te laisse agir selon tes idées, je pense que je puis agir selon les miennes.

— Sans doute, mais tout de même, pour notre bonne entente, j'aurais voulu savoir.

— Eh bien! tu sais à présent. Je ne me cache pas, tu le vois... Nous n'en resterons pas moins de grands amis, j'espère.

Et elle n'ajouta rien, et il n'eut pas la force de dire tout ce qui grondait en lui, de provoquer l'explication dont il sentait l'impérieux besoin. Mais la journée fut lourde de silence, quelque chose venait, cette fois, de se briser, entre eux.

## III

Des mois se passèrent, et Marc sentit chaque jour grandir et se poser la question redoutable : pourquoi avait-il épousé une femme dont la foi n'était pas la sienne? n'allaient-ils pas tous les deux souffrir affreusement de ce désaccord, du gouffre qui séparait les deux mondes ennemis auxquels ils appartenaient? Déjà, dans son esprit, la certitude inflexible était que, pour la bonne santé d'un ménage, comme on commençait à vouloir établir un examen physiologique, un certificat constatant l'absence de toute tare physique, il aurait fallu constater aussi le bon fonctionnement de la raison, le cœur et l'esprit indemnes de toute imbécillité héréditaire ou acquise. Deux êtres qui s'ignorent totalement, venus de deux patries différentes. avec des conceptions contradictoires et hostiles, l'un en marche vers la vérité, l'autre immobilisé dans l'erreur, ne peuvent que se heurter, se torturer et s'anéantir. Mais que d'excuses, au début, sous l'impérieux aveuglement de l'amour, et combien les réponses décisives étaient difficiles, lorsqu'on en venait aux cas particuliers, aux plus charmants et aux plus tendres!

D'ailleurs, Marc devait faire le part de l'exception où il

se trouvait. Il n'accusait point encore Geneviève, il redoutait simplement de la voir devenir une arme mortelle aux mains de ces prêtres et de ces moines, contre lesquels il menait campagne. Puisque l'Eglise, en agissant auprès de ses chefs, n'avait pu le ruiner et l'abattre, elle devait songer maintenant à l'atteindre dans son bonheur domestique, à le frapper au cœur. C'était là une besogne essentiellement jésuitique, l'éternelle manœuvre du moine confesseur, directeur de consciences, qui reprend sournoisement l'œuvre de la domination catholique, en bon psychologue mondain, rompu aux passions, leur faisant leur part immense, les utilisant pour le triomphe du Christ sur la bête humaine, caressée et gorgée, étranglée dans son assouvissement. Se glisser au sein d'un ménage, se mettre entre les deux époux, et reprendre la femme par son éducation, ses traditions pieuses, et désespérer, détruire ainsi l'homme dont on veut se débarrasser : il n'est pas de tactique plus indiquée, plus commode, d'usage plus courant, dans le monde noir et chuchotant des confessionnaux. Tout de suite, derrière la soutane de l'abbé Quandieu, derrière les robes du père Théodose et du frère Fulgence, Marc avait pu passer le profil aimable et fuyant du père Crabot.

Depuis le premier jour, l'Eglise a pris et a gardé la femme, comme l'aide la plus puissante de son œuvre de propagande et d'asservissement. Mais, dès l'abord, un obstacle se dressait. La femme n'était-elle pas la honte et la perdition, une créature de dégoût, de péché et de terreur, devant laquelle tremblent les saints? En elle, l'immonde nature a mis son piège, elle est la source charnelle de la vie, elle est la vie elle-même, dont le catholicisme enseigne le mépris. Aussi l'Eglise a-t-elle un instant refusé une âme à la bête de fornication, que les hommes purs fuyaient au désert, dans la certitude de succomber, si le vent du soir leur apportait la seule odeur de sa chevelure. Toute beauté et toute volupté étant mises hors de ce monde, elle n'était plus, sur la terre, que la beauté et la volupté condamnées, tenues pour diaboliques, dénoncées comme des ruses de Satan, contre lesquelles on recommandait la prière, les mortifications, surtout l'abtention totale de l'acte. Et il s'agissait d'écraser le sexe dans

la femme, la femme idéale était désexuée, la vierge trônait en reine des cieux, grâce au miracle imbécile d'avoir enfanté sans avoir cessé d'être vierge. Puis, voilà que l'Eglise avait compris l'irrésistible toute-puissance sexuelle de la femme sur l'homme, et malgré sa répugnance et sa terreur du sexe, elle avait fini par se servir du sexe pour agir sur l'homme, le reconquérir et l'enchaîner. C'était toute une armée, ce troupeau de femmes, affaiblies par une éducation déprimante, terrorisées par la peur de l'enfer, devenues des serves sous la haine et la dureté du prêtre ; et, puisque l'homme ne croyait plus, s'écartait de l'autel, on pouvait tenter de l'y ramener, en employant à cette besogne le charme satanique et toujours victorieux de la femme : elle n'avait qu'à se refuser, il la suivrait jusqu'au pied de la croix. Sans doute, l'obstacle d'immorale inconséquence était vif, mais le catholicisme n'avait-il pas perdu de sa primitive rudesse et les Jésuites n'étaient-ils pas nés pour lutter sur ce nouveau terrain de la casuistique et des accommodements avec le monde? Dès ce moment, l'Eglise avait manié la femme d'une main plus douce, plus adroite. Si elle la repoussait toujours à titre d'épouse, dans son dégoût peureux du plaisir condamné, elle employait ce plaisir à son propre triomphe. Sa politique était d'abord de garder la femme toute à elle, en continuant à l'hébéter, en la maintenant à l'état d'éternelle enfance. Elle en faisait ensuite une arme de guerre, certaine de vaincre l'homme incroyant par la femme pieuse. Elle avait par elle un continuel témoin au foyer domestique, elle agissait même jusque dans l'alcôve, quand il fallait réduire l'homme aux pires angoisses. Et la femme, ainsi, était toujours la bête de luxure, dont le prêtre simplement se servait aujourd'hui pour assurer le règne de Dieu.

Marc rétablissait sans peine les conditions dans lesquelles avait grandi Geneviève. C'était, au premier âge, l'aimable couvent des sœurs de la Visitation, avec toutes sortes de douceurs dévotes : la prière du soir, à genoux dans le petit lit blanc ; le bon Dieu qui s'occupe paternellement des enfants dociles; la chapelle étincelante, où monsieur le curé racontait des histoires admirables de

chrétiens sauvés des lions, d'anges gardiens veillant sur des berceaux, emmenant au ciel les pures âmes aimées du Seigneur. Puis, venait la première communion, et il y fallait des années de préparations savantes ; les extraordinaires mystères du catéchisme enseignés au fond de ténèbres redoutables, troublant à jamais la raison, allumant la fièvre perverse des curiosités mystiques. Dès lors, à l'heure trouble de la puberté, la jeune fille naissante, ravie de sa robe blanche, la première robe de mariée, était fiancée à Jésus, s'unissait à l'amant divin, dont pour toujours elle acceptait le doux esclavage ; et l'homme pouvait venir ensuite, il la trouvait déjà possédée, déflorée par cet amant qui renaîtrait et la lui disputerait, avec toute la force obsédante du souvenir. Sans cesse, au cours de sa vie, la femme reverrait les cierges luire, sentirait l'encens la pénétrer de langueur, retomberait à cet éveil de ses sens, parmi les chuchotements du confessionnal et les pâmoisons de la sainte table. Elle achevait ensuite de grandir, au milieu des pires préjugés, nourrie des erreurs et des mensonges séculaires, enfermée étroitement surtout, afin que rien du monde réel ne pût parvenir jusqu'à elle. Et, quand elle quittait les bonnes sœurs de la Visitation, la grande fille de seize ans était ainsi un miracle de perversion et d'abêtissement, la femme obscurcie, déviée de son rôle, ignorante des autres et d'elle-même, n'apportant dans sa beauté, pour son action d'amante et d'épouse, que le poison religieux, ferment mauvais de tous les désordres et de toutes les souffrances.

Plus tard, Marc voyait Geneviève dans la petite maison dévote de la place des Capucins. C'était là qu'il l'avait connue, entre sa grand'mère, Mme Duparque, et sa mère, Mme Berthereau, dont la tendresse vigilante s'exerçait surtout à parfaire l'œuvre du couvent, en écartant de la jeune fille tout ce qui aurait pu en faire une créature de vérité et de raison. Pourvu qu'elle pratiquât en paroissienne obéissante, on lui demandait simplement de se désintéresser du reste des choses, on la préparait à vivre dans un aveuglement complet de la vie. Et il fallait à Marc un certain effort déjà, pour se la rappeler telle qu'il l'avait aimée, dès les premières

entrevues, délicieusement blonde, le visage doux et fin, si désirable, avec son éclat de jeunesse, son odeur pénétrante de belle amoureuse, qu'il ne se souvenait plus très bien du reste, de l'intelligence et du bon sens qu'elle montrait alors. Il y avait eu entre eux le coup de passion, la flamme de désir qui soulève le monde, et dont il l'avait sentie brûler comme lui, car elle tenait de son père ce besoin d'amour, sous son éducation glacée. Sans doute elle n'était point une sotte, il devait la juger pareille aux autres jeunes filles, desquelles on ne sait rien ; et, certainement, il s'était promis de voir ça plus tard, au lendemain du mariage, quand elle serait tout entière à lui. Mais, à cette heure, s'il évoquait leurs premières années de Jonville, il s'apercevait de son peu d'efforts pour la mieux connaître et pour la faire sienne davantage. Ces années, ils les avaient passées tous deux dans un ravissement mutuel, dans une telle ivresse de leurs baisers de chaque soir, qu'ils n'avaient pas même conscience des différences morales qui pouvaient les séparer. Elle était vraiment intelligente, et il ne la chicanait pas trop sur les singuliers trous qu'il découvrait parfois dans son entendement. Comme elle avait cessé de pratiquer, il croyait l'avoir acquise à ses idées de pensée libre, sans même s'être donné la peine de l'en instruire. Au fond, il soupçonnait bien un peu de lâcheté de sa part, l'ennui d'une éducation à refaire, la peur aussi de se heurter à des obstacles, de gâter leur adorable paix d'amour. Mais, puisque leur vie marchait heureusement ainsi, pourquoi courir ce risque de querelles, dans la certitude où il était que leur grande tendresse suffirait toujours à maintenir leur bonne entente?

Et voilà que la crise était venue, menaçante. Lorsque Salvan, autrefois, s'était occupé du mariage, il n'avait pas caché à Marc son inquiétude de l'avenir, pour deux époux si mal appareillés. Aussi, désireux de se tranquilliser un peu, avait-il simplement conclu, avec Marc, que l'homme fait la femme, dans un ménage qui s'adore. Tout mari, auquel on confie une jeune fille ignorante, n'est-il pas le maître de la refaire à sa volonté, à son image, lorsque cette jeune fille l'aime? Il est le dieu, il peut la recréer, par la toute-puissance de l'amour. Mais

une langueur, un aveuglement l'envahissent lui-même, et Marc n'avait constaté que plus tard la réelle ignorance où il était demeuré du cerveau de sa Geneviève, tout un cerveau de femme inconnue, ennemie, dont le réveil lent se produisait, au choc des circonstances. C'était le bas âge, la jeunesse qui renaissaient, la fillette agenouillée dans son petit lit blanc, sous l'aile de son ange gardien, la première communiante, fiancée de Jésus, en belle robe blanche, la jeune fille pâmée en un coin de chapelle, à l'ombre du confessionnal, la tête encore bourdonnante de l'aveu de ses fautes. Le bain tiède de religiosité où elle avait grandi était indélébile, l'Eglise imprégnait à jamais l'enfant de sa flamme et de son odeur, et tout repoussait plus tard, le bercement des orgues, le troublant éclat des cérémonies, la poésie des cloches. La femme vieillie retournait à l'enfance, se rendormait dans les heureuses croyances du catéchisme, absurdes et puériles. Cette Geneviève adorée que Marc croyait à lui entièrement, se révélait comme possédée par un autre, emplie d'un passé indestructible dont il n'était pas, dont il ne pourrait être. Avec stupeur, il commençait à s'apercevoir qu'ils n'avaient rien de commun, qu'il avait pu passer en elle sans rien modifier de l'être intérieur, pétri dès le berceau par des mains savantes. Et quel regret alors de n'avoir pas, dès les premiers jours du mariage, pendant les heures d'abandon complet, essayé de pénétrer jusqu'à l'intelligence, d'aller conquérir l'esprit, au delà de ce charmant visage qu'il couvrait de ses baisers! Il aurait dû ne pas s'endormir dans son bonheur, recommencer l'instruction de la grande enfant si tendrement pendue à son cou. Puisqu'il se proposait de la faire sienne, pourquoi n'y avait-il pas travaillé en homme prudent et sage, dont la joie d'amour ne trouble pas la raison? S'il souffrait maintenant, c'était de son illusion vaniteuse, de sa paresse et de son égoïsme à ne pas agir, par crainte lâche, au fond, de gâter sa félicité d'amant.

Mais, désormais, le péril devenait si grave, qu'il était résolu à lutter. Une dernière excuse lui restait, pour ne pas intervenir rudement : le respect de la liberté d'autrui, la tolérance de toute foi sincère, chez la créature dont on a fait sa compagne. De même qu'autrefois il avait

consenti à se marier à l'église, et qu'il ne s'était pas plus tard opposé au baptême de sa fille Louise, par une faiblesse d'homme amoureux, il ne trouvait pas la force intolérante de faire défense à sa femme de pratiquer, de se confesser et de communier, si telle était sa foi. Pourtant, les époques avaient changé, il aurait pu plaider l'indifférence où il était encore, au moment des noces et de la naissance de sa fille, tandis qu'il s'était libéré et affirmé de plus en plus, en acceptant la mission d'enseigner la vérité aux petits de ce monde. Cela lui créait un devoir, celui de donner l'exemple, de ne pas permettre à son foyer ce qu'il condamnait au foyer des autres. Ne lui reprocherait-on pas, à lui l'instituteur laïque, si nettement hostile à toute ingérence du prêtre dans l'instruction de l'enfant, de laisser sa femme se rendre assidûment chaque dimanche à la messe et y conduire leur petite Louise, dont les sept ans précoces bégayaient déjà de longues prières? Et, cependant, il continuait à ne pas se trouver le droit d'empêcher ces choses, tellement il avait en lui ce respect inné de la liberté de conscience, dont il réclamait la pleine jouissance pour lui-même. S'il sentait donc l'impérieuse nécessité de défendre son bonheur, il ne voyait d'autres armes possibles, surtout à son foyer domestique, que la discussion, la persuasion, la leçon quotidienne de la vie, dans ce qu'elle a de sain et de logique. Et ce qu'il aurait dû faire, dès le premier jour, afin de conquérir sa Geneviève, il voulut désormais le tenter, et non seulement pour la ramener à la saine vérité humaine, mais encore pour empêcher leur chère Louise de la suivre dans la mortelle erreur catholique.

Toutefois, le cas de Louise était moins grave. Marc se trouvait forcé d'attendre, malgré la conviction où il était que, chez l'enfant, les impressions premières sont les plus vives et les plus tenaces. Il avait dû laisser entrer sa fillette à l'école voisine, chez M^lle^ Rouzaire, où, déjà, celle-ci la gorgeait d'histoire sainte. Il y avait aussi la prière avant et après la classe, les offices du dimanche, les bénédictions et les processions. L'institutrice s'était bien inclinée, avec un mince sourire, lorsqu'il avait exigé d'elle la promesse que sa fille ne serait astreinte

à suivre aucun exercice religieux. Mais l'enfant était si jeune encore, il semblait ridicule de la préserver ainsi, et il n'était point toujours là pour s'assurer si elle disait ou ne disait pas la prière avec les autres. Ce qui le répugnait, chez Mlle Rouzaire, c'était moins ce zèle clérical, dont elle semblait brûler, que son hypocrisie certaine, l'âpre intérêt personnel qui dirigeait chacun de ses actes. Et ce manque de foi véritable, cette simple exploitation de la sentimentalité pieuse, apparaissait si nettement, que Geneviève elle-même s'en trouvait blessée, dans sa droiture encore intacte. Aussi ce que Mignot redoutait ne s'était-il pas produit. Geneviève avait repoussé les avances de Mlle Rouzaire, prise d'une soudaine amitié pour sa voisine, désireuse de se glisser dans ce ménage, où elle flairait le drame possible. Quelle joie mauvaise et quelle gloire, si elle avait pu travailler aussi là pour l'Église, rendre ce service à la congrégation de séparer la femme du mari, de montrer le doigt de Dieu s'appesantissant sur l'instituteur laïque, le foudroyant à son foyer! Elle essayait bien, très aimable, très insinuante, sans cesse aux aguets derrière le mur mitoyen, dans l'attente d'une occasion qui lui permettrait d'intervenir, de consoler la pauvre petite femme persécutée ; et elle risquait parfois des allusions, des sympathies, des conseils : c'était si triste de n'avoir pas les mêmes croyances dans un ménage, on ne pouvait pourtant perdre son âme, le mieux était alors de résister avec douceur. Elle avait eu la joie, à deux reprises, de voir pleurer Geneviève. Puis, celle-ci s'était écartée, envahie de malaise, évitant toutes confidences nouvelles. Cette femme, si doucereuse, avec sa taille de gendarme, son goût pour l'anisette et sa façon de parler des prêtres, des hommes comme les autres après tout, dont on avait bien tort de dire du mal, lui causait une répulsion invincible. Et Mlle Rouzaire, blessée, avait exécré un peu plus le ménage voisin, ne gardant d'autre action pour lui être désagréable que son autorité d'institutrice sur la petite Louise, cette élève intelligente dont elle s'entêtait à soigner l'instruction religieuse, malgré la défense formelle du père.

Mais si le cas de sa fillette ne préoccupait pas encore

Marc sérieusement, il comprenait la nécessité pressante d'agir, pour que la mère, sa Geneviève adorée, ne lui fût pas reprise, arrachée tout entière. Il en avait eu déjà la nette sensation, et maintenant l'évidence s'imposait : c'était chez Mme Duparque, la grand'mère, dans la petite maison dévote de la place des Capucins, que Genevièce avait senti repousser en elle sa longue hérédité catholique, les ferments pieux de son enfance et de sa jeunesse. Il existait là comme un foyer de contagion mystique, où devait se rallumer une foi mal éteinte, simplement en sommeil sous les joies premières de l'amour humain. S'ils étaient restés à Jonville, Marc se rendait bien compte qu'il aurait pu suffire à l'inquiète passion de Geneviève, dans leur solitude tendre. A Maillebois, des éléments étrangers étaient intervenus, cette terrible affaire Simon surtout qui avait comme déterminé la cassure, puis les conséquences sans cesse aggravées, la lutte entre lui et la congrégation, la mission libératrice dont il s'était chargé. Et ils n'avaient plus été seuls, le flot des gens et des choses s'était peu à peu élargi entre eux, de sorte qu'ils sentaient venir le jour où ils se retrouveraient complètement étrangers l'un à l'autre. Maintenant, chez Mme Duparque, Geneviève rencontrait les adversaires les plus acharnés de Marc. Celui-ci finit par apprendre que la terrible grand'mère, si rude et si têtue, avait obtenu, après des années d'humbles sollicitations, la faveur insigne d'avoir pour directeur le père Crabot. D'ordinaire, le recteur de Valmarie se réservait aux dames de la belle société de Beaumont, et il lui avait fallu certainement des raisons puissantes avant de se résoudre à confesser cette très vieille bourgeoise, de si peu d'importance. Et non seulement il la recevait, dans la chapelle de Valmarie, à ses jours de confessionnal, mais encore il lui faisait l'honneur de la visiter place des Capucins, lorsqu'un accès de goutte la clouait sur un fauteuil. Il se rencontrait là avec des personnages discrets, un choix de prêtres et de religieux, l'abbé Quandieu, le père Théodose, le frère Fulgence, heureux de ce coin dévot d'ombre et de silence, de cette petite maison fermée, où leurs conciliabules passaient inaperçus. Des rumeurs couraient bien, on disait que la faction

cléricale avait là son siège secret, l'officine cachée, de laquelle partaient les graves résolutions prises en commun. Mais comment soupçonner cette si modeste demeure des deux vieilles dames, qui avaient certes le droit de recevoir chez elles des amis, dont on voyait à peine se glisser les ombres? Pélagie, la servante, refermait la porte doucement, aucun visage ne paraissait aux fenêtres, pas un souffle ne sortait de l'étroite façade endormie. Et cela était très digne, une grande déférence entourait ce logis respectable.

Alors, Marc regretta de n'être pas allé plus souvent chez ces dames. Sa grande faute n'était-elle pas de leur avoir abandonné Geneviève, pendant les longues journées qu'elle passait près d'elles, avec la petite Louise? Sa seule présence aurait combattu la contagion du milieu, on se serait contenu devant lui, dans la sourde attaque qu'il sentait dirigée contre ses idées et sa personne. Geneviève, comme si elle avait eu encore conscience du danger dont on menaçait la paix de son ménage, résistait parfois, luttait pour ne pas entrer en guerre avec son mari, qu'elle aimait toujours. C'était ainsi que, le jour où elle s'était remise à pratiquer, elle avait voulu pour confesseur l'abbé Quandieu, au lieu du père Théodose, dont Mme Duparque cherchait à lui imposer la direction. Elle sentait bien l'âpreté belliqueuse du capucin, sous la beauté arrangée de la grande barbe noire, de l'admirable visage aux yeux de flamme, qui faisaient rêver les dévotes ; tandis que l'abbé était un homme doux et sage, un directeur paternel, aux longs silences de tristesse, et dans lequel elle devinait confusément un ami, souffrant des luttes fratricides, souhaitant la paix de tous les travailleurs de bonne volonté. Elle se trouvait encore à cette minute de tendresse, où sa raison s'inquiétait, tout en s'obscurcissant peu à peu, avant de sombrer dans la passion mystique. Et, chaque jour, elle subissait des assauts plus graves, elle se laissait reprendre et posséder davantage, par l'entourage troublant de ces dames, un lent engourdissement de gestes onctueux et de paroles caressantes, qui achevaient de l'assoupir. Vainement Marc retourna plus souvent place des Capucins, il ne put empêcher le poison de faire son œuvre.

D'ailleurs, rien encore d'autoritaire ni de brutal n'apparaissait. On attirait simplement Geneviève, on la flattait, on la cajolait, avec des mains de douceur. Et aucune parole violente n'était prononcée contre son mari, c'était au contraire un homme bien à plaindre, un pécheur dont on voulait le salut. Le malheureux ignorait l'incalculable mal qu'il faisait à la patrie, toutes ces âmes d'enfants qu'il perdait, qu'il envoyait en enfer, dans son abominable obstination de révolte et d'orgueil. Puis, on en vint à exprimer devant elle le vœu, d'abord à peine formulé, de plus en plus net ensuite, de la voir se consacrer à une œuvre admirable, la conversion du pécheur, le rachat divin de l'homme coupable qu'elle avait la faiblesse d'aimer toujours. Quelle joie et quelle gloire pour elle, si elle le ramenait à Dieu, si elle arrêtait ainsi sa rage de destruction, en le sauvant et en sauvant par là même ses victimes innocentes de la damnation éternelle! Pendant plusieurs mois, avec un art infini, elle fut de la sorte préparée, travaillée pour la besogne qu'on attendait d'elle, dans l'espoir évident de déterminer la rupture conjugale, en heurtant les deux principes inconciliables, la femme du passé, toute pleine de l'erreur séculaire, contre l'homme de pensée libre, en marche vers l'avenir. Et les événements voulus, inévitables, se produisirent.

Maintenant, l'intimité de Marc et de Geneviève s'attristait de jour en jour, cette intimité autrefois si tendre et si gaie, de continuels baisers au milieu de grands rires. Ils n'en étaient pas encore aux querelles ; mais, dès qu'ils restaient seuls, inoccupés, sans la distraction des gens et des choses, ils éprouvaient une sorte de gêne, comme s'ils avaient craint d'en venir aux mauvaises paroles, à la moindre contrariété. Ils sentaient grandir entre eux tout un inconnu qu'ils taisaient et qui de plus en plus les glaçait, les rendait ennemis. Pour lui, c'était la sensation croissante d'avoir là, mêlée à son existence de chaque heure, et jusque dans ses bras, au lit, une étrangère dont il condamnait les idées et les sentiments ; et, pour elle, c'était une sensation pareille, l'exaspérante certitude d'être jugée en enfant ignorante et déraisonnable, adorée encore, mais d'un amour où il entrait beau-

coup de douloureuse pitié. Les premières blessures étaient prochaines.

Un soir, au lit, dans les tièdes ténèbres, comme il la tenait en une muette étreinte, ainsi qu'une enfant boudeuse, elle finit par éclater en gros sanglots.

— Ah! tu ne m'aimes plus!

— Comment, je ne t'aime plus, ma chérie! Pourquoi me dis-tu cela?

— Est-ce que, si tu m'aimais, tu me laisserais dans l'affreux chagrin où je suis?... Chaque jour, tu te détaches un peu de moi. Tu me traites en pauvre tête, comme si j'étais une malade et une folle. Rien de ce que je dis ne semble plus compter, et tu commences à en hausser les épaules... Va, je le sens bien, tu t'impatientes, je deviens un souci et une gêne.

Il ne l'interrompait pas, le cœur serré, voulant savoir jusqu'au bout.

— Oui, je vois clair, malheureusement. Le moindre de tes élèves t'intéresse plus que moi. Tant que tu es en bas, avec eux, dans ta classe, oh! tu te passionnes, tu te donnes de toute ton âme, te surmenant pour leur expliquer les moindres choses, riant et jouant comme un grand frère, comme un gamin. Et puis, dès que tu remontes ici, tu deviens sombre, tu ne trouves rien plus à me dire, l'air mal à l'aise, en homme que sa femme inquiète et fatigue... Mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et, de nouveau, elle éclata en larmes. Alors, doucement, il se décida.

— Ma pauvre chérie, je n'osais point te dire la cause de ma tristesse ; mais, justement, si je souffre, c'est de trouver en toi tout ce que tu me reproches. Jamais plus tu n'es avec moi. Tu passes dehors tes journées entières, et quand tu rentres, c'est pour m'apporter un air de déraison et de mort, dont notre pauvre logis est ravagé. C'est toi qui ne m'adresses plus la parole, l'esprit toujours absent, perdu au fond de quelque rêve trouble, lorsque ton corps est ici, les mains occupées à coudre, à servir la soupe, même à soigner notre Louise. C'est toi qui me traites avec une pitié indulgente, en homme coupable, peut-être inconscient de son crime, et c'est toi qui bientôt

ne m'aimeras plus, si tes yeux ne s'ouvrent pas à un peu de simple vérité raisonnable.

Elle se récriait, coupait chaque phrase d'une protestation stupéfaite, véhémente.

— Moi! moi! c'est moi que tu accuses de ces choses! tu ne m'aimes plus, et c'est moi qui vais ne plus t'aimer!

Puis, s'abandonnant, livrant le fond de sa hantise quotidienne :

— Ah! qu'elles sont heureuses les femmes dont les maris partagent la foi! J'en vois à l'église que leurs maris accompagnent, et combien cela doit être suave de se remettre ensemble aux mains de Dieu! Ces ménages bénis n'ont vraiment qu'une âme, il n'est pas de félicités dont le ciel ne les comble.

Marc ne put s'empêcher d'avoir un léger rire, très doux et très navré.

— Ma pauvre femme, voilà que tu vas tenter de me convertir.

— Mais où serait le mal? répliqua-t-elle vivement. Crois-tu que je ne t'aime pas assez pour ressentir une douleur affreuse du péril mortel où tu es? Sans doute, tu ne crois pas aux châtiments futurs, tu braves la colère divine. Moi, il n'est pas de jour où je ne supplie le ciel de t'éclairer, et je donnerais dix ans de ma vie, oh! de grand cœur, pour t'ouvrir les yeux et t'arracher aux effroyables catastrophes qui te menacent... Ah! si tu m'aimais, et si tu m'écoutais, et si tu me suivais au pays des délices éternelles!

Elle tremblait toute dans ses bras, elle s'embrasait d'une telle fièvre de désir surhumain, qu'il en restait saisi, n'ayant pas cru jusque-là le mal si profond. C'était elle qui le catéchisait à présent, et il en éprouvait une honte, car ne faisait-elle pas là ce qu'il aurait dû faire, dès le premier jour, en tâchant de l'amener à sa foi? Il pensa tout haut, il eut le tort de dire :

— Ce n'est pas toi qui parles, on t'a chargée là d'une mission bien dangereuse pour notre bonheur à tous deux.

Alors, elle commença de s'irriter.

— Pourquoi me blesses-tu en me croyant incapable d'agir de ma propre initiative par conviction et par tendresse? Suis-je donc sans intelligence, stupide et docile

au point de n'être qu'un instrument? Et, si des personnes infiniment respectueuses, dont tu méconnais le caractère sacré, s'intéressent à toi, me parlent de toi en des termes fraternels qui te surprendraient, ne devrais-tu pas t'en attendrir, te rendre à tant de bonté divine?... Dieu, qui pourrait te foudroyer, te tend les bras, et quand il se sert de moi, de mon amour, pour te ramener à lui, tu plaisantes, tu me traites en petite fille imbécile répétant une leçon!... Nous ne pouvons plus nous entendre, c'est ce qui me fait tant de peine.

A mesure qu'elle parlait, il sentait grandir sa crainte désolée.

— C'est vrai, répéta-t-il lentement, nous ne pouvons plus nous entendre. Les mots n'ont plus la même signification pour nous, et tout ce que je te reproche, tu me le reproches. Lequel de nous deux va rompre? lequel aime-t-il l'autre, travaille-t-il au bonheur de l'autre?... Ah! c'est moi le coupable, et il est trop tard, je le crains, pour réparer ma faute. J'aurais dû t'apprendre où sont la vérité et la justice.

Elle acheva de se révolter devant cette affirmation de maître.

— Oui, toujours l'élève sotte, qui ne sait rien et dont il faut ouvrir les yeux... C'est moi qui sais où sont la vérité et la justice. Tu n'as pas le droit de prononcer ces mots-là.

— Je n'ai pas le droit?

— Non, tu t'es engagé dans cette monstrueuse erreur, cette ignoble affaire Simon, où ta haine de l'Eglise t'aveugle et te jette à la pire iniquité. Quand un homme comme toi en arrive au mépris de toute vérité, de toute justice, pour atteindre et salir les ministres de Dieu, il vaut mieux croire qu'il a perdu la tête.

Cette fois, Marc toucha le fond de la querelle que lui cherchait Geneviève. L'affaire Simon était là, au principe de tout le travail savant et discret dont il voyait le résultat. Si, chez ces dames, on lui reprenait sa femme, si on se servait d'elle comme d'une arme pour le frapper mortellement, c'était surtout afin d'atteindre en lui l'artisan de vérité, le justicier possible. Il fallait le supprimer, sa destruction assurait seule l'impunité des vrais coupables. Une grande douleur fit trembler sa voix.

— Ah! Geneviève, ceci est plus grave, ce serait la fin de notre ménage, si nous ne pouvions même plus nous entendre sur une question si claire et si simple... N'es-tu donc plus avec moi, dans cette douloureuse affaire?

— Certes, non!

— Et tu crois ce malheureux Simon coupable?

— Mais ça ne fait pas un doute! Toutes vos raisons pour l'innocenter ne reposent sur rien. Je voudrais que tu entendisses causer les personnes dont tu oses soupçonner la vie pure. Et, lorsque tu te trompes si grossièrement sur un cas évident, jugé sans appel, comment veux-tu que j'aie la moindre foi en tes autres idées, ta société chimérique, où tu commences par tuer Dieu?

Il l'avait reprise dans ses bras, il la serrait fortement. C'était bien cela, leur lente rupture partait de leur divergence sur ce point précis, cette question de vérité et de justice, où l'on avait réussi à lui empoisonner l'entendement, pour les briser l'un contre l'autre.

— Ecoute, Geneviève, il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une justice. Il faut que tu m'entendes et que notre accord fasse notre paix.

— Non, non!

— Geneviève, il n'est pas possible, que tu restes dans de telles ténèbres, lorsque moi je suis dans la lumière certaine. Ce serait notre séparation à jamais.

— Non, non! laisse-moi. Tu me fatigues, je ne t'écouterais même pas.

Et elle s'arracha de son étreinte, elle éloigna son corps du sien, en lui tournant le dos. Vainement, il essaya de la reprendre entre ses bras, avec de douces paroles et des baisers. Elle se refusait, elle ne répondait même plus. Il sembla que le lit d'amour se fût glacé brusquement. Et la chambre était toute noire, toute douloureusement morte du malheur à venir.

Dès lors, l'attitude de Geneviève se fit plus nerveuse et plus fâchée. Chez ces dames, on ménageait moins son mari, on osait l'attaquer devant elle, par une gradation savante, en voyant diminuer sa tendresse pour lui. Il devenait peu à peu un malfaiteur public, un damné, un tueur du Dieu qu'elle adorait. Et le contre-coup de cha-

cune des révoltes où elle était ainsi poussée, se faisait sentir dans son ménage, par des paroles plus âpres, une aggravation de malaise et de froideur. De loin en loin, leur querelle recommençait, presque toujours le soir, au lit ; car, dans la journée, ils ne se voyaient guère, lui très pris par sa classe, elle sans cesse dehors, chez sa grand-mère ou à l'église. Leur tendresse achevait d'en être gâtée, elle se montrait très agressive, tandis que lui, si tolérant, cédait aussi à des impatiences.

— Ma chérie, j'aurai besoin de toi, demain, l'après-midi, pendant la classe.

— Demain, je ne peux pas, l'abbé Quandieu m'attend. Et puis, ne compte plus sur moi, pour n'importe quel travail.

— Tu ne veux plus m'aider?

— Non, je réprouve tout ce que tu fais. Damne-toi, si cela t'amuse. Moi, je songe à mon salut.

— Alors, autant aller chacun de son côté?

— Comme il te plaira.

— Oh! chérie, chérie, est-ce toi qui parles? Après avoir obscurci ton esprit, on va donc aussi te changer le cœur!... Te voilà complètement avec les corrupteurs, les empoisonneurs!

— Tais-toi, tais-toi, malheureux!... C'est ton œuvre qui n'est que mensonge et que poison. Tu blasphèmes, avec ta vérité, ta justice immondes, et c'est le diable, oui! le diable qui fait la classe, en bas, à ces misérables enfants, que je finis même par ne plus plaindre, tant ils sont stupides de rester là.

— Ma pauvre chérie, tu étais si intelligente, comment peux-tu dire des bêtises pareilles?

— Eh bien! quand les femmes sont bêtes, on les laisse.

Et, s'irritant à son tour, il la laissait en effet, ne tâchait pas de la ramener, dans une bonne caresse, comme autrefois. Souvent, ils ne pouvaient plus s'endormir, ils restaient l'un et l'autre les yeux grands ouverts sur les ténèbres de la chambre. Et ils savaient très bien qu'ils ne dormaient pas, et ils veillaient ainsi, muets, immobiles dans le noir, comme si l'étroit espace qui les séparait, entre les draps, fût devenu un gouffre sans fond.

Ce qui désespérait Marc surtout, c'était cette sorte de

haine croissante que Geneviève témoignait contre son école, les chers enfants dont l'instruction le passionnait. A chaque explication, elle disait son amertume, elle semblait devenir jalouse de ces petits êtres, en le voyant si tendre pour eux, si zélé à faire d'eux des hommes de raison et de paix. Même, au fond, leur querelle n'avait pas d'autre cause, car elle n'était qu'un de ces enfants, un de ces esprits à instruire et à libérer, qui se révoltait, s'obstinant dans l'erreur séculaire. Toute la tendresse humaine qu'il leur donnait, ne la lui volait-il pas, à elle? Tant qu'il s'occuperait si paternellement d'eux, elle ne le reprendrait pas, ne l'emmènerait pas avec elle dans cet abêtissement divin, si doux, où elle aurait voulu l'endormir entre ses bras. La lutte finissait par être uniquement là, et elle ne passait plus devant la classe sans avoir envie de se signer, bouleversée de l'œuvre diabolique qui s'y accomplissait, irritée de ne pouvoir arracher à sa besogne impie l'homme dont elle partageait encore la couche.

Des mois et des années coulèrent, la lutte empira entre Marc et Geneviève. Chez ces dames, on ne compromettait rien par une hâte inutile, l'Eglise a toujours eu l'éternité pour vaincre. Sans parler du frère Fulgence, vaniteux et brouillon, le père Théodose, et surtout le père Crabot, étaient des manieurs d'âmes trop avisés, pour n'avoir pas compris la nécessité d'avancer lentement, avec une femme de chair passionnée, d'intelligence droite, quand elle n'était pas obscurcie, sous la perversion des crises mystiques. Tant qu'elle aimerait son mari, tant qu'il n'y aurait pas rupture charnelle entre elle et lui, l'œuvre de séparation totale ne serait pas accomplie, la femme ne serait pas complètement à eux, l'homme ne se trouverait. pas réduit à l'état de misère, de ruine où ils voulaient l'amener. Et tout ce grand amour humain à détruire, dans un cœur et une chair de femme, jusqu'aux racines profondes, sans qu'il puisse y repousser jamais, demandait beaucoup de temps. Aussi, laissaient-ils Geneviève entre les mains de l'abbé Quandieu, afin de l'y endormir en douceur, avant d'agir sur elle avec plus d'énergie ; et ils se contentaient de la surveiller. Ce fut un long chef-d'œuvre d'envoûtement délicat et sûr.

Un événement vint encore troubler le ménage. Marc s'intéressait beaucoup à Mme Férou, la femme de l'ancien instituteur du Moreux, révoqué à la suite de son attitude scandaleuse, lors de la consécration de la commune de Jonville au Sacré-Cœur. Il s'était expatrié en Belgique, pour échapper aux deux ans de service militaire qu'on exigeait de lui, et sa misérable femme, mourant de faim avec ses trois filles, avait dû venir s'installer à Maillebois, dans un taudis, où elle s'efforçait de trouver des travaux de couture, en attendant que son mari put l'appeler à Bruxelles, dès qu'il aurait découvert un emploi. Mais les jours passaient, lui-même ne parvenait pas à y vivre, s'épuisait en vaines recherches. Et, torturé de la séparation, exaspéré par l'amertume de son exil, à bout de force, il avait perdu la tête, il était revenu un soir à Maillebois, sans se cacher, en une bravade d'homme que la misère traque et qui n'a plus de malheur à connaître. Dénoncé le lendemain, il était tombé aux mains des autorités militaires, comme déserteur, et il avait fallu des démarches actives de Salvan, pour qu'on ne l'envoyât pas tout de suite dans une compagnie de discipline. Maintenant, il se trouvait en garnison à l'autre bout de la France, dans une petite ville des Alpes, tandis que sa femme et ses filles continuaient, presque sans toit et sans vêtements, à n'avoir pas même du pain tous les jours.

Marc s'était, lui aussi, employé pour Férou, lors de son arrestation. Il l'avait vu quelques instants, et il ne pouvait plus oublier ce grand diable hagard, hérissé, qui demeurait dans son esprit comme la victime de toute l'abomination sociale. Certainement, il s'était rendu impossible, ainsi que disait Mauraisin ; mais que d'excuses, le fils de berger devenu instituteur, affamé plus tard, méprisé pour sa pauvreté, jeté aux idées extrêmes, lui l'intelligent, le savant, qui n'avait ni biens ni joies, lorsque les brutes ignorantes, autour de lui, possédaient et jouissaient! Et cette longue iniquité aboutissait à cet encasernement brutal, loin des siens, étranglés de misère.

— N'est-ce pas à tout culbuter? avait-il crié à Marc, en agitant ses grands bras maigres, les yeux flamboyants. J'ai

signé l'engagement décennal, c'est vrai, qui m'exemptait de la caserne, si je donnais dix années de ma vie à l'enseignement. Et, c'est vrai encore, je n'ai donné que huit ans, puisqu'on m'a révoqué, pour avoir dit tout haut ce que je pensais de leur dégoûtante idolâtrie. Mais est-ce moi qui ai voulu manquer à mon engagement? et, après m'avoir jeté sur le pavé, brutalement, sans un moyen d'existence, n'est-ce pas monstrueux de me reprendre, d'exiger le payement de la dette ancienne, de sorte que voilà ma femme et mes enfants sans un soutien, sans un homme qui gagne leur vie? Mes huit ans de ce bagne universitaire, où les hommes de vérité ne peuvent ni parler ni agir, ne leur suffisent pas : ils ont besoin de me voler deux années encore, dans leur geôle de fer et de sang, toute cette obéissance passive nécessaire au savant apprentissage de la destruction et du massacre, dont la pensée seule m'exaspère. Ah! non, c'est trop! j'ai donné assez de moi, et ils finiront par me rendre enragé, à me demander davantage!

Très inquiet de le voir dans une exaltation pareille, Marc s'était efforcé de le calmer en lui promettant de s'occuper de sa femme et de ses filles. Dans deux ans, il reviendrait, on lui trouverait une situation, il pourrait recommencer sa vie. Mais il restait sombre, il mâchonnait des paroles de colère.

— Non, non! je suis un homme fichu, jamais je ne ferai ces deux années tranquillement. Ils le savent bien, et c'est pour me tuer comme un chien enragé, qu'ils m'envoient là-bas.

Puis, Férou avait voulu savoir qui le remplaçait au Moreux. Et, en entendant le nom de Chagnat, un ancien adjoint de Brévannes, grosse commune voisine, il s'était mis à rire amèrement. Chagnat, petit homme noir, avec son front bas, sa bouche rentrée et son menton fuyant, était le parfait bedeau, pas même le Jauffre hypocrite, utilisant le bon Dieu pour son avancement, mais le croyant stupide, abêti au point d'accepter du curé les pires niaiseries. Sa femme, une rousse énorme, était encore plus bête que lui. Et l'amère gaîté de Férou avait augmenté, en apprenant l'abdication complète du maire Saleur, entre les mains de cet imbécile Chagnat, dont

l'abbé Cognasse usait comme d'un sacristain dévoué, chargé par lui d'administrer le pays.

— Quand je vous disais autrefois que toute cette sale clique, les curés, les bons Frères, les bonnes Sœurs, nous avaleraient d'une bouchée et régneraient ici, vous ne vouliez pas me croire, vous m'accusiez d'avoir le cerveau malade... Eh bien! vous y êtes, les voilà vos maîtres, vous verrez à quel ignoble gâchis ils vous mèneront. C'est à dégoûter d'être un homme, les chiens qui passent sont moins à plaindre... Non, non! j'en ai assez, j'en finirai, si l'on m'embête!

Férou était parti au régiment, trois mois encore s'étaient écoulés, et la misère, chez la triste Mme Férou, avait grandi. Elle, si blonde, si agréable, avec sa face ronde, fraîche et gaie, semblait avoir le double de son âge, vieillie par les besognes trop rudes, les yeux brûlés par ses longues heures de couture. Elle ne trouvait pas toujours du travail, elle resta tout un mois d'hiver sans feu et presque sans pain. Pour comble de malheur, une de ses filles, l'aînée, venait de tomber malade, d'une fièvre typhoïde, et elle agonisait, dans la mansarde glacée, où le vent soufflait par les trous de la fenêtre et de la porte. Et ce fut alors que Marc, en dehors des aumônes discrètes qu'il avait déjà portées, pria sa femme de confier quelque travail à la malheureuse.

Geneviève s'était attendrie au récit de tant d'infortune, bien qu'elle parlât de Férou, comme on en parlait chez ces dames, avec une irritation vengeresse. Il avait outragé le Sacré-Cœur, il n'était qu'un sacrilège.

— Oui, promit-elle à Marc, Louise a besoin d'une robe, j'ai l'étoffe et je la porterai à cette femme.

— Merci pour elle, je t'accompagnerai, répondit-il.

Le lendemain, ils se rendirent ensemble chez Mme Férou, dans le logement sordide dont le propriétaire menaçait de l'expulser, faute de payement. Sa fille aînée était mourante. Ils trouvèrent la mère sanglotant, au milieu d'un affreux désordre, tandis que ses deux plus jeunes filles, en loques, pleuraient, elles aussi, à fendre l'âme. Et, un instant, ils restèrent debout, saisis, ne pouvant comprendre.

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas? cria-t-elle

enfin, eh bien! c'est fait, ils vont me le tuer. Ah! il le sentait, il le disait, que ces bandits-là achèveraient d'avoir sa peau!

Et, comme elle continuait à gémir, avec des paroles entrecoupées, Marc finit par lui arracher la navrante histoire. Au régiment, Férou s'était fatalement montré un très mauvais soldat. Et, mal noté par ses chefs, traité en esprit révolutionnaire, il en était venu, dans une querelle avec son caporal, à tomber sur lui à coups de pied et à coups de poing. Après l'avoir jugé pour ce fait, on allait l'expédier en Algérie, dans un bagne militaire, une de ces compagnies de discipline où persistent les tortures abominables d'autrefois.

— Il n'en reviendra pas, ils l'assassineront, reprit-elle furieusement. Il m'a écrit pour me dire adieu, il sait bien qu'il va mourir... Et qu'est-ce que je vais faire, moi? qu'est-ce que vont devenir mes pauvres enfants? Ah! les bandits, les bandits!

Pendant que Marc écoutait, navré, sans pouvoir trouver une parole de consolation, Geneviève commençait à donner des signes d'impatience.

—Mais, ma chère madame Férou, pourquoi voulez-vous qu'on vous tue votre mari? Les officiers, dans l'armée, n'ont pas l'habitude de tuer leurs hommes... Vous aggravez votre peine, en vous montrant injuste.

— Ce sont des bandits! répéta la malheureuse avec un redoublement de violence. Comment! voilà mon pauvre Férou qui a crevé de faim pendant huit ans, à faire la plus ingrate des besognes ; et on le reprend pour deux ans, on le traite en bête, parce qu'il a parlé en homme de bon sens ; et, maintenant qu'il arrive ce qui nécessairement devait arriver, on l'envoie au bagne, on achève de l'assassiner, après l'avoir traîné d'agonie en agonie!... Non, non! je ne veux pas, j'irai leur dire que ce sont tous des bandits, des bandits!

Marc essaya de la calmer. Tout son être de bonté et de justice se soulevait, devant cet excès d'iniquité sociale. Mais que pouvaient les victimes dernières, la femme et les enfants, sous cette meule du sort tragique qui les écrasait?

— Soyez raisonnable, nous tâcherons d'agir, nous ne vous abandonnerons pas.

Geneviève semblait s'être glacée, aucune pitié ne lui venait plus du logement misérable, où la mère se tordait les bras, où les filles, si chétives, continuaient à se lamenter. Elle ne voyait même plus, dans son lambeau de couverture, l'aînée si malade, avec ses grands yeux vides, qui regardait fixement la scène, sans avoir la force de trouver une larme. Et, debout, rigide, elle tenait toujours à la main le petit paquet, la robe de Louise qu'elle voulait donner à faire.

— Il faut vous remettre entre les mains de Dieu, dit-elle lentement. Ne continuez pas à l'offenser, il vous punirait davantage.

M[me] Férou eut un rire terrible.

— Oh! le bon Dieu, il a trop à faire avec les riches, il ne s'occupe pas des pauvres... C'est en son nom qu'on nous a réduits à notre malheur et qu'on va tuer mon pauvre homme.

Une brusque colère emporta Geneviève.

— Vous blasphémez, vous ne méritez pas qu'on vienne à votre aide. Si vous aviez quelque religion, je connais des personnes qui vous auraient déjà secourue.

— Mais, madame, je ne vous demande rien... Oui, je sais, on m'a refusé un secours, parce que je ne vais pas à confesse ; et l'abbé Quandieu lui-même, si charitable, n'ose pas m'avoir parmi ses pauvres... Je ne suis pas une hypocrite, je tâche simplement de gagner notre pain, en travaillant.

— Eh bien! demandez donc du travail aux misérables fous qui traitent les prêtres et les officiers de bandits.

Et Geneviève, hors d'elle, s'en alla, remportant la robe à faire. Marc fut obligé de la suivre. Mais lui-même était frémissant, secoué d'indignation. Et, dans l'escalier, il ne put se contenir.

— Tu viens de commettre une action mauvaise.

— Pourquoi?

— S'il y avait un Dieu de bonté, il serait charitable à tous. Ton Dieu de colère et de châtiment n'est qu'une imagination monstrueuse... Pour être secouru, il n'est pas besoin de s'humilier, il suffit de souffrir.

— Non, non! ceux qui ont péché méritent leur souf-

france. Qu'ils souffrent, s'ils s'entêtent dans l'impiété! Mon devoir est de ne rien faire pour eux.

Le soir, au lit, dans l'intimité conjugale, la querelle recommença ; et, pour la première fois, Marc fut violent à son tour, ne pouvant trouver de pardon à ce manque de charité, qui le bouleversait. Jusqu'à ce moment, l'esprit seul de Geneviève lui avait paru menacé : est-ce que le cœur, lui aussi, allait être gâté par la contagion? Et, ce soir-là, des paroles irréparables furent dites, les époux s'aperçurent de l'abîme sans cesse creusé entre eux par des mains invinsibles. Ensuite, ils tombèrent l'un et l'autre à un grand silence, dans la chambre noire et douloureuse, et ils ne se parlèrent pas de toute la journée du lendemain.

Mais une cause décisive de continuelle discussion venait de naître, qui devait par la suite consommer la rupture. Les années avaient marché, Louise allait avoir dix ans, et il était question de l'envoyer au catéchisme de l'abbé Quandieu, pour qu'elle se préparât à la première communion. Marc, qui avait prié M^lle^ Rouzaire d'exempter sa fille de tous les exercices religieux, s'était bien aperçu de la façon tranquille avec laquelle l'institutrice passait outre, en bourrant l'enfant de prières et de cantiques, comme ses autres élèves ; et il avait dû fermer les yeux, car il sentait celle-ci toujours sur le point d'en appeler à la mère, ravie de lui susciter des ennuis de ménage, s'il s'entêtait. Cependant, quand se posa cette question du catéchisme, il voulut agir enfin avec fermeté, il attendit l'occasion d'avoir avec Geneviève une explication formelle. Et cette occasion se présenta naturellement, le jour où Louise, au retour de la classe, dit, en sa présence :

— Maman, M^lle^ Rouzaire m'a avertie que tu dois aller voir M. l'abbé Quandieu, pour me faire inscrire au catéchisme.

— C'est bon, mon enfant, j'irai demain.

Marc, qui lisait, avait vivement levé la tête.

— Pardon, ma chérie, tu n'iras pas voir l'abbé Quandieu.

— Comment ça?

— C'est bien simple, je ne veux pas que Louise suive

le catéchisme, parce que je ne veux pas qu'elle fasse sa première communion.

Sans se fâcher encore, Geneviève eut un rire de pitié ironique.

— Tu es fou, mon ami. Une fille qui ne ferait pas sa première communion! comment la marierais-tu? quelle situation de déclassée, de dévergondée, lui créerais-tu dans la vie?... Et puis, n'est-ce pas? tu l'as fait baptiser, tu lui as laissé apprendre son histoire sainte et ses prières. Alors, il est simplement illogique que tu lui défendes de suivre le catéchisme et de faire sa première communion.

Lui, non plus, ne se fâchait pas encore.

— Tu as raison, j'ai été faible, et voilà bien pourquoi je suis décidé à ne pas l'être davantage. J'ai pu me montrer tolérant pour tes croyances, tant que l'enfant, très jeune, ne quittait pas tes jupes. On veut que la fille surtout appartienne à la mère, et j'y consens, mais seulement jusqu'au jour où se pose la question de l'existence morale, de tout l'avenir de l'enfant... Le père alors, j'imagine, a bien le droit d'intervenir.

Elle eut un geste d'impatience, et sa voix se mit à trembler.

— Moi, je veux que Louise suive le catéchisme. Toi, tu ne le veux pas. Et, si nous avons, l'un autant que l'autre, des droits sur la petite, nous pouvons nous disputer longtemps, sans jamais arriver à une solution. Comment vas-tu arranger cela? Ce que je veux, te semble idiot, et ce que tu veux, me semble abominable.

— Oh! ce que je veux, ce que je veux! Je veux simplement qu'on n'empêche pas ma fille de vouloir un jour... On veut profiter de son jeune âge, lui déformer l'esprit et le cœur, l'empoisonner des pires mensonges, la rendre à jamais incapable de raison et d'humanité. Et cela, je ne veux pas qu'on le fasse... Mais ce n'est pas ma volonté à moi que je veux lui imposer, c'est sa volonté à elle que je veux sauvegarder pour plus tard.

— Alors, encore un coup, comment arranges-tu cela? que faut-il faire de cette grande fille?

— La laisser grandir, bonnement. L'instruire, lui ouvrir les yeux sur toutes les vérités. Et, quand elle aura vingt ans, elle décidera elle-même qui a raison de toi

ou de moi, elle reviendra au catéchisme et elle fera sa première communion, si elle juge cet acte sage et logique.

Brusquement, Geneviève éclata.

— Tu es fou, décidément. Tu dis devant cet enfant des choses dont j'ai honte pour toi, tellement elles sont absurdes.

Marc, à son tour, perdait patience.

— Absurdes, ma pauvre femme, ce sont tes croyances qui sont absurdes. Et, justement, je m'oppose à ce qu'on pervertisse l'intelligence de mon enfant avec des absurdités pareilles.

— Tais-toi, tais-toi! cria-t-elle. Tu ne sais pas tout ce que tu arraches de moi, en me parlant ainsi. Oui, tout mon amour pour toi, tout notre bonheur que je voudrais sauver encore!... De quelle façon nous entendre, si nous ne donnons plus aux mots le même sens, si ce que tu déclares l'absurde est à mes yeux le divin, l'éternel?... Et ta belle logique n'est-elle pas en défaut? Comment Louise pourra-t-elle choisir entre tes idées et les miennes, si tu m'empêches de la faire dès aujourd'hui instruire comme je l'entends?... Je ne t'empêche pas de la renseigner à ton gré, mais j'entends être libre de la conduire au catéchisme.

Déjà Marc faiblissait.

— Je connais la théorie : l'enfant au père et à la mère, en réservant à l'enfant le droit de choisir plus tard. Seulement, le lui laisse-t-on bien intact, ce droit, du moment où toute une éducation religieuse, aggravant sa longue hérédité catholique, lui enlève jusqu'à la force de penser librement et d'agir? C'est une duperie pour le père, si mal armé, parlant vérité et raison à une petite créature dont on trouble les sens et le cœur ; et, quand elle a grandi dans les pompes de l'Eglise, au milieu des mystères terrifiants et des folies mystiques, il est trop tard pour revenir à un peu de bon sens, son esprit est à jamais faussé.

— Si tu as ton droit de père, répéta-t-elle violemment, j'ai mon droit de mère, n'est-ce pas? Tu ne vas pas me prendre ma fille, à dix ans, lorsqu'elle a besoin de moi encore. Ce serait simplement monstrueux, je suis une honnête femme et j'entends faire de Louise une femme

honnête... Elle ira au catéchisme. S'il le faut, c'est moi-même qui l'y conduirai.

Debout, Marc eut un geste de furieuse protestation. Mais il trouva la force de retenir les paroles de suprême violence, qui auraient rendu la rupture immédiate. Que dire et que faire? Il reculait, comme toujours, devant l'affreuse tristesse de son foyer détruit, de son bonheur changé en une torture de chaque heure. Cette femme, qui se révélait bornée et surtout têtue, il l'aimait toujours, il avait toujours aux siennes le goût de ses lèvres, et il ne pouvait abolir les jours heureux des premiers temps de leur ménage, tout ce qu'ils avaient alors noué entre eux de fort et d'indestructible, l'enfant où ils s'étaient comme fondus, cause aujourd'hui de leurs querelles. Il y avait là une impasse où il se sentait acculé, garrotté, ainsi que tant d'autres avant lui. A moins de se conduire en brutal, d'arracher la fille à la mère, de recommencer chaque matin à désoler, à bouleverser la maison, il n'existait point de façon d'agir possible et pratique. Et, dans sa douceur, dans sa bonté, il était incapable de l'énergie froide nécessaire pour une lutte où saignaient son cœur et celui des siens. Aussi, sur ce terrain, se trouvait-il vaincu à l'avance.

Jusque-là, immobile, muette, Louise avait écouté son père et sa mère se disputer, sans se permettre d'intervenir. Depuis quelque temps, à les entendre ainsi n'être plus d'accord, ses grands yeux bruns allaient de l'un à l'autre, avec une expression attristée de surprise croissante.

— Mais, papa, dit-elle enfin au milieu du grand silence pénible qui s'était fait, pourquoi donc ne veux-tu pas que j'aille au catéchisme?

Elle était très grande pour son âge, et elle avait un visage doux et calme, où les ressemblances mêlées des Duparque et des Froment se retrouvaient. Si elle gardait la face un peu longue des premiers, leurs mâchoires obstinées et solides, elle avait de ceux-ci le haut front, la tour de raison et de volonté saine. Ce n'était encore qu'une enfant, mais elle montrait une vive intelligence, un goût de la vérité, dont l'aiguillon la faisait questionner son père sans cesse. Et elle l'adorait, tout en aimant

aussi beaucoup sa mère, qui s'occupait d'elle passionnément.

— Alors, papa, reprit-elle, tu crois que, si on me dit, au catéchisme, des choses pas raisonnables, je vais les accepter?

Dans son émotion, Marc ne put s'empêcher de sourire.

— Raisonnables ou non, il faudra bien que tu les acceptes.

— Mais tu me les expliqueras?

— Non, mon enfant, elles sont et doivent rester inexplicables.

— Tu m'expliques bien tout ce que je te demande, quand je reviens de chez Mlle Rouzaire et que je n'ai pas compris... Même que c'est grâce à toi que je suis la première de la classe.

— Si tu revenais de chez l'abbé Quandieu, je n'aurais rien à t'expliquer, parce que les prétendues vérités du catéchisme ont pour essence de ne pas être accessibles à notre raison.

— Ah! c'est drôle!

Et Louise, un instant, fit silence, les yeux perdus, tombée en de grandes réfléxions. Puis, d'une voix lente, l'air absorbé toujours, elle acheva de réfléchir à voix haute.

— C'est drôle, moi, quand on ne m'a pas expliqué et que je n'ai pas compris, je ne retiens rien, ça reste comme si ça n'existait pas. Je ferme les yeux, et je ne vois rien, c'est tout noir. Aussi, j'ai beau alors me donner de la peine, je suis la dernière.

Elle était charmante, avec sa petite mine sérieuse, en enfant déjà pondérée, allant d'instinct à tout ce qui était bon, clair et sage. Lorsqu'on voulait lui faire entrer de force dans la tête des choses dont le sens lui échappait et qui lui semblaient mauvaises, elle avait une façon tranquille de sourire, pour ne pas désobliger les gens, mais formellement décidée au fond à passer outre.

Geneviève intervint, mécontente, la voix un peu nerveuse.

— Si ton père ne peut t'expliquer le catéchisme, je te l'expliquerai, moi.

Et Louise alla tout de suite embrasser sa mère, très tendrement, comme si elle craignait de l'avoir blessée

— C'est ça, maman, tu me feras répéter mes leçons. Tu sais que je ne mets aucune mauvaise volonté à comprendre.

Puis, se tournant vers son père, d'une voix gaie :

— Va, papa, tu peux me laisser aller au catéchisme, et tu verras, je saurai en faire mon profit, puisque tu dis toi-même qu'il faut tout apprendre pour mieux savoir et pour choisir.

De nouveau, Marc céda, n'ayant ni la force, ni le moyen d'agir autrement. Il s'accusait de sa faiblesse, sans pouvoir cesser d'aimer et d'être faible, à son foyer dévasté, où il sentait chaque jour la lutte devenir plus douloureuse. Un peu d'espoir encore lui venait de sa Louise si raisonnable, si tendre, si désireuse d'éviter les querelles à son père et à sa mère. Mais fallait-il compter sur les paroles d'une enfant, trop jeune pour bien peser ce qu'elle disait? N'allait-on pas finir par la lui prendre, comme on en prenait tant d'autres? Et il s'inquiétait, se torturait, fâché contre lui surtout, dans la terreur de l'avenir.

Un dernier événement devait bientôt achever la rupture. Les années avaient marché, et la classe de Marc se renouvelait. Son élève favori, Sébastien Milhomme, âgé de quinze ans déjà, se préparait, sur son conseil, à entrer à l'École normale de Beaumont, après avoir obtenu son certificat d'étude, dès sa douzième année. Quatre autres de ses élèves étaient aussi sortis avec ce certificat, les deux Doloir, Auguste et Charles, et les deux Savin, les jumeaux, Achille et Philippe. Auguste avait pris le métier de maçon, comme son père, tandis que Charles était entré en apprentissage chez un serrurier. Quant à Savin, il n'avait jamais voulu écouter Marc qui lui conseillait de faire de ses fils des instituteurs, ne tenant pas, criait-il, à les voir mourir de faim, dans un métier ingrat, déshonoré, méprisé de tous ; et il s'était montré très fier de placer Achille chez un huissier, en attendant de découvrir un autre petit emploi pour Philippe. De son côté, Fernand Bongard venait tranquillement de reprendre le labour, dans la ferme de son père, n'ayant du décrocher le certificat, tête dure, un peu affiné et d'esprit pourtant plus ouvert que ses parents. Il en était de

même pour les filles, sorties de chez Mlle Rouzaire : Angèle Bongard, mieux douée que son frère, avait rapporté à la ferme son certificat, en petite personne ambitieuse et maline, très capable de tenir les comptes, rêvant d'améliorer son sort ; et Hortense Savin, sans certificat encore, à seize ans passés, était une jolie brune, très dévote, très sournoise, restée demoiselle de la Vierge, pour qui son père rêvait un beau mariage, mais sur laquelle courait une mystérieuse histoire de séduction, même d'une grossesse de jour en jour plus difficile à cacher. Et de nouveaux élèves étaient déjà venus chez Marc remplacer les aînés, dans le continuel flot montant des générations, un petit Savin, Léon, dont il avait vu l'adorable Mme Savin enceinte, au moment de l'affaire Simon, et un petit Doloir, Jules, né après l'affaire, et qui allait avoir sept ans. Plus tard, les enfants de ces enfants, instruits par lui, viendraient à leur tour, et ce serait peut-être toujours lui, si on le laissait à son poste, qui les instruirait, qui ferait ainsi franchir un pas encore, vers plus de savoir, à l'humanité en marche.

Mais un nouvel élève que Marc avait tenu à prendre dans sa classe, lui causait surtout des ennuis. C'était le petit Joseph, le fils de Simon, qui achevait sa onzième année. Longtemps Marc n'avait point osé l'exposer aux mauvaises paroles et aux coups des autres enfants. Puis, avec l'espoir que les passions se calmaient enfin, il s'était risqué, insistant près de Mme Simon et des Lehmann, leur promettant de veiller sur le cher petit. Et, depuis près de trois ans, il le gardait, il finissait par l'imposer à la bonne camaraderie de ses condisciples, après avoir dû le défendre contre toutes sortes de vexations. Même il s'était servi de lui comme d'un vivant exemple, pour enseigner la tolérance, la dignité, la bonté. Joseph était un très bel enfant, chez lequel la grande beauté de la mère s'alliait à l'intelligence solide du père, et qui se trouvait comme mûri avant l'âge, l'air grave et réservé, par l'histoire affreuse dont il avait fallu l'instruire. Il travaillait avec une ardeur sombre, il semblait tenir à être toujours le premier de sa classe, afin d'avoir au moins ce triomphe, de se hausser ainsi au-dessus de l'outrage. Son rêve, son désir formel, que Marc encourageait, était

de devenir instituteur, mettant dans cette volonté d'enfant une sorte de revanche et de réhabilation. Et, sans doute, ce fut cette ferveur secrète de Joseph, cette gravité passionnée d'un enfant si intelligent et si beau, qui toucha beaucoup la petite Louise. Il avait juste trois ans de plus qu'elle, et elle devint sa grande amie, tous deux riaient d'aise à se retrouver ensemble. Parfois, Marc le retenait après la classe, et parfois aussi sa sœur Sarah le venait chercher, lorsque Sébastien Milhomme, resté là également, consentait à être de la partie. Alors, c'était un charme, les quatre enfants jouaient sans se quereller jamais, tellement ils se sentaient d'accord en toutes choses. Pendant des heures, les deux petits couples se lisaient des histoires, découpaient des images, galopaient en chevreaux échappés. A dix ans, Sarah, que sa mère gardait près d'elle, n'osant la risquer comme son garçon, était une délicieuse fillette, très douce et très bonne ; et Sébastien, son aîné de cinq ans la traitait en grand frère attendri, riant aux éclats, quand elle lui sautait brusquement sur le dos, pour qu'il fît le cheval. Seule, Geneviève finissait par se montrer violente, les jours où les quatre enfants se rencontraient chez elle. Elle y puisait une nouvelle raison de colère contre son mari. Pourquoi introduisait-il ainsi toute cette juiverie à leur foyer? Sa fille n'avait pas besoin de se compromettre avec les enfants de l'immonde criminel qui était au bagne. Et ce fut là une cause encore de querelles dans le ménage.

La catastrophe enfin se produisit. Justement, un soir que les quatre enfants jouaient après la classe, Sébastien fut pris d'un subit malaise, Marc dut le reconduire à sa mère, chancelant, l'air ivre. Le lendemain, il resta couché, et une terrible fièvre typhoïde se déclara, qui, pendant trois semaines, menaça de l'emporter. Sa mère, M^me^ Alexandre, traversa des heures affreuses, immobilisée auprès du lit de son cher malade, ne descendant plus à la papeterie. D'ailleurs, depuis l'affaire Simon, elle s'en était retirée comme pas à pas, laissant à M^me^ Edouard, sa belle-sœur, le soin de conduire leurs affaires communes, au mieux de leurs intérêts. Celle-ci, qui était l'homme dans l'association, se trouvait en outre la directrice toute désignée, depuis le triomphe des cléricaux. Si la présence,

derrière elle, de Mme Alexandre, avec son fils Sébastien, qui se préparait à l'École normale, assurait suffisamment à la papeterie la clientèle de l'école laïque, elle entendait élargir victorieusement la vente parmi l'autre clientèle, la majorité dévote, grâce à elle et à son fils Victor, qui venait de sortir de l'école des Frères. La boutique restait de la sorte ouverte à toutes les opinions, avec ses livres classiques, ses tableaux scolaires, ses paroissiens, ses images et ses journaux. A dix-sept ans, n'ayant pu obtenir son certificat d'étude, Victor était un gros garçon carré, avec une tête forte, à la face dure, aux yeux violents. Il s'était toujours montré un exécrable élève, il rêvait de s'engager et de devenir général, comme aux jours de son enfance, lorsqu'il jouait au soldat et prenait d'assaut son cousin Sébastien, sur lequel il tapait passionnément. Et, en attendant d'avoir l'âge, il ne faisait rien, il échappait à la surveillance de sa mère, plein de dégoût pour la vente du papier et des plumes, vagabondant au travers de Maillebois, en compagnie d'un autre élève des bons Frères, Polydor, fils du cantonnier Souquet et neveu de Pélagie, la vieille servante de Mme Duparque. Celui-ci, blême et sournois, d'une extraordinaire paresse, se destinait au métier d'ignorantin, pour flatter sa tante, dont il tirait des douceurs. Au fond, il y voyait le moyen de ne pas aller casser des cailloux le long des routes, comme son père, et surtout d'échapper à la caserne, qui lui faisait horreur. Victor et Polydor, de goût si différents, s'entendaient sur leur commune joie à flâner du matin au soir, les mains dans les poches, sans parler des petites gourgandines des fabriques, avec lesquelles ils culbutaient, parmi les hautes herbes de la Verpille. Et, depuis que Sébastien était si dangereusement malade, sa mère, Mme Alexandre, ne descendait même plus à la papeterie, où Mme Edouard, toujours seule, ignorant où pouvait se trouver son fils Victor, s'empressait à la vente, très occupée, heureuse des belles recettes.

Tous les soirs, Marc vint prendre des nouvelles de son élève le plus cher, et il assista ainsi, jour par jour, à un drame poignant, l'atroce douleur de cette mère qui voyait, d'heure en heure, la mort lui prendre son enfant. Cette douce Mme Alexandre, avec son pâle visage blond,

et qui avait passionnément aimé son mari, s'était comme cloîtrée depuis son veuvage, en reportant toute sa passion contenue sur cet enfant blond comme elle, doux comme elle. Et Sébastien, caressé et gâté par elle, l'aimait de son côté, d'une sorte d'idolâtrie filiale, ainsi qu'une mère divine à laquelle il ne pourrait jamais rendre les délicieux bienfaits qu'il en avait reçus. Il y avait là tout un lien puissant et fort d'adorable tendresse, un de ces amours infinis où deux êtres se confondent, à ce point que l'un d'eux ne saurait quitter l'autre, sans lui arracher le cœur. Lorsque Marc arrivait dans l'étroite pièce de l'entresol, au-dessus de la boutique, une pièce sombre et chaude, il trouvait Mme Alexandre éperdue, contenant ses larmes, s'efforçant de sourire à son fils, amaigri déjà, brûlant de fièvre.

— Eh bien! mon bon Sébastien, ça va mieux, aujourd'hui?

— Oh! non, monsieur Froment, ça ne va pas bien, pas bien du tout.

Il pouvait à peine parler, la voix basse et courte. Mais la mère, les yeux brûlés, frissonnante, s'écriait gaîment :

— Ne l'écoutez pas, monsieur Froment, il est beaucoup mieux, nous le tirerons de là.

Et, quand elle accompagnait l'instituteur jusque sur le palier, elle s'effondrait, la porte close.

— Ah! mon Dieu! il est perdu, mon pauvre enfant est perdu! N'est-ce pas abominable, un garçon si beau, si fort? Et le voir si changé, avec son pauvre visage réduit à rien, où il n'y a plus que des yeux!... Mon Dieu! mon Dieu! je me sens mourir avec lui!

Elle étouffait ses cris, elle essuyait rudement ses larmes, puis elle rentrait avec son sourire dans la chambre d'agonie, où elle passait les heures, sans sommeil, sans aide, à lutter contre la mort.

Un soir, Marc la trouva seule toujours, tombée à genoux devant le lit, et sanglotante, la face contre le drap. Son fils ne pouvait plus l'entendre, pris de délire depuis la veille, terrassé par le mal, désormais sans oreilles et sans yeux. Et elle s'abandonnait, elle criait son effroyable douleur.

— Mon enfant, mon enfant!... Qu'ai-je donc fait,

pour qu'on me vole mon enfant?... Un enfant si bon, un enfant qui était mon cœur, comme j'étais son cœur... Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je donc fait?

Elle se releva, elle saisit les deux mains de Marc, elle les serra éperdument.

— Dites-moi, monsieur, vous qui êtes un juste... N'est-ce pas? il est impossible qu'on souffre tant, qu'on soit ainsi frappé, si l'on est exempt de toute faute... Ce serait monstrueux d'être puni, quand on n'a rien fait de mal... N'est-ce pas, n'est-ce pas? ça ne peut être qu'une expiation, et si c'était vrai, mon Dieu! si je savais, si je savais!

Et elle paraissait en proie au plus horrible des combats. Depuis quelques jours, une continuelle angoisse l'agitait. Pourtant, elle ne parla pas encore ce jour-là, et ce fut seulement le lendemain qu'elle courut à la rencontre de Marc, comme emportée par la hâte d'en finir. Dans le lit, Sébastien gisait, presque sans souffle.

— Écoutez, monsieur Froment, il faut que je me confesse. Le médecin sort d'ici, mon enfant va mourir, un prodige seul peut le sauver... Et, alors, ma faute m'étouffe Je finis par croire que c'est moi qui tue mon enfant, moi qui suis punie par sa mort de l'avoir fait mentir autrefois et de m'être plus tard entêtée dans ce mensonge, pour avoir la paix, lorsqu'un autre, un innocent, souffrait les pires tortures... Ah! toute cette lutte, tout ce débat dont je suis déchirée depuis tant de jours!

Marc l'écoutait, frappé de surprise, n'osant comprendre encore.

— Vous savez, monsieur Froment, ce malheureux Simon, l'instituteur, qu'on a condamné pour le viol et le meurtre du petit Zéphirin... Voilà plus de huit ans qu'il est au bagne, et vous m'avez dit souvent ce qu'il souffrait là-bas, des atrocités qui me rendaient malade... J'aurais voulu parler, oui! je vous le jure, à plusieurs reprises, j'ai été sur le point de soulager ma conscience, tant le remords me hantait. Puis, j'étais lâche, je pensais à la paix de mon enfant, à tous les ennuis que j'allais lui causer... Hein? étais-je assez stupide, je me taisais pour son bonheur, et voilà que la mort me le prend, c'est bien certain, parce que j'ai commis la faute de me taire!

Et elle eut un geste de folle, comme si l'éternelle justice tombait sur elle, en coup de foudre.

— Alors, monsieur Froment, il faut que je me soulage, voyez-vous. Il est peut-être temps encore, peut-être la justice me prendra-t-elle en pitié, si je répare ma faute... Vous vous souvenez, le modèle d'écriture dont on a tant cherché un autre exemplaire. Au lendemain du crime, Sébastien vous avait dit qu'il en avait vu un entre les mains de son cousin Victor, qui venait de l'apporter de chez les Frères, malgré la défense ; et c'était vrai. Mais, le jour même, on nous effraya tellement, que ma belle-sœur força mon fils à mentir, en disant qu'il s'était trompé... Puis, longtemps après, je retrouvai ce modèle, oublié dans un vieux cahier, et ce fut à cette époque que Sébastien, tourmenté par son mensonge, vous le confessa, Quand il revint m'apprendre cet aveu, je fus saisie de crainte, je mentis à mon tour, je lui mentis à lui-même, en lui affirmant, pour calmer ses scrupules, que le papier n'existait plus, que je l'avais détruit. Et c'est sûrement là la faute dont je suis punie, le papier existe toujours, car je n'ai jamais osé le réduire en cendre, par un reste d'honnêteté... Tenez, tenez! monsieur Froment, le voici! débarrassez-moi de ce papier abominable, c'est lui qui attire le malheur et la mort dans la maison!

Elle courut à une armoire, elle prit sous un paquet de linge un ancien cahier d'écriture à Victor, dans lequel se trouvait le modèle, qui dormait là depuis huit ans. Saisi, Marc le regardait. Enfin, c'était donc le document qu'il avait cru détruit, c'était le fait nouveau tant cherché! Il tenait un exemplaire, exactement pareil à celui qui avait figuré au procès, avec les mots : " Aimez-vous les uns les autres ", accompagnés du paraphe illisible, où les experts avaient voulu voir les initiales de Simon ; et il devenait difficile se soutenir que ce modèle ne sortait pas de chez les Frères, car il était reproduit sur toute une page du cahier de Victor, de la main même de l'enfant. Mais, tout d'un coup, Marc eut comme un éblouissement : dans le coin de gauche, en haut, le coin qui manquait à la pièce du procès, se trouvait, très net et intact, le cachet dont les Frères timbraient les objets appartenant à leur école. L'affaire s'éclairait d'une brusque lueur,

quelqu'un avait déchiré le coin du modèle trouvé chez Zéphirin, pour supprimer le cachet et dépister les recherches de la justice.

Frémissant, Marc prit les deux mains de Mme Alexandre, dans un élan de gratitude et de sympathie.

— Ah ! madame, vous faites là une belle et grande action, et que la mort ait pitié, qu'elle vous rende votre fils !

A ce moment, ils s'aperçurent que Sébastien, qui n'avait point donné signe de connaissance depuis la veille, venait d'ouvrir les yeux et les regardait. Ils en furent bouleversés. Le malade reconnut Marc, mais il avait du délire encore, il balbutia d'une voix très basse :

— Monsieur Froment, quel beau soleil ! je vais me lever, et vous m'emmènerez, pour que je vous aide à faire votre classe.

Eperdue, sa mère l'embrassa.

— Oh ! guéris, guéris, mon enfant ! et jamais plus il ne faudra mentir, toujours il faudra être bon et juste.

Lorsque Marc quitta la chambre, il s'aperçut que Mme Edouard était montée au bruit, et qu'elle venait d'assister à toute la scène. Elle l'avait vu mettre dans la poche intérieure de son veston le cahier d'écriture de son fils et le modèle. Silencieusement, elle redescendit avec lui. Puis, elle l'arrêta dans la boutique.

— Je suis désespéré, monsieur Froment. Vous auriez tort de nous mal juger, nous ne sommes que deux pauvres femmes seules qui avons grand'peine à gagner une petite aisance pour nos vieux jours... Je ne vous demande pas de me rendre ce papier. Vous allez en faire usage, et je ne puis m'y opposer, je le comprends bien. Seulement, c'est une vrai catastrophe qui nous tombe là sur la tête... Et, je vous en prie encore, ne me croyez pas une mauvaise femme, si je songe à sauvegarder notre commerce.

Elle n'était pas mauvaise en effet, sans autre foi ni passion que la prospérité de l'humble papeterie. Déjà elle s'était dit que, si l'école laïque l'emportait, elle en serait quitte pour passer au second plan, tandis que Mme Alexandre tiendrait la boutique, recevrait la clientèle. Mais cela, pourtant, coûtait à son génie des affaires, à son besoin de domination. Et elle cherchait à conjurer autant que possible la catastrophe.

— Vous pourriez vous contenter d'utiliser le modèle, sans produire le cahier de mon fils... Je songe aussi à une chose. Si vous vouliez bien arranger l'histoire, dire par exemple que c'est moi qui ai retrouvé le modèle et qui vous l'ai donné, cela nous ferait jouer un beau rôle... Alors, nous passerions de votre côté, avec éclat, dans la certitude de votre triomphe.

Marc, malgré son émotion, ne put s'empêcher de sourire.

— La vérité, madame, est encore, je crois, ce qu'il y aura de plus facile et de plus honorable à dire. Votre rôle sera quand même très louable.

Elle parut se rassurer un peu.

— Vraiment, c'est votre avis... Moi, n'est-ce pas? je ne demande pas mieux que la vérité se fasse, si nous ne devons pas en souffrir.

Complaisamment, Marc avait tiré les pièces de sa poche, afin de lui bien montrer ce qu'il emportait. Et elle disait les reconnaître parfaitement, lorsque son fils Victor rentra d'une escapade, accompagné de son ami Polydor Souquet. Les deux jeunes gens, qui se dandinaient et ricanaient, heureux de quelque frasque connue d'eux seuls, jetèrent un coup d'œil sur le modèle d'écriture. Polydor, aussitôt, témoigna la plus vive surprise.

— Tiens! cria-t-il, le papier!

Mais, comme Marc levait vivement la tête, frappé de cette exclamation, ayant la brusque conscience qu'un peu plus de vérité venait de se faire, le jeune homme voulut rattraper son commencement d'aveu, en reprenant son air hypocrite et endormi.

— Quel papier, vous le connaissez donc?

— Moi, non... J'ai dit, comme ça, le papier, parce que c'est un papier.

Marc ne put rien en tirer davantage. Quant à Victor, il continuait à ricaner, l'air amusé de cette vieille affaire qui revenait au jour. Ah! oui, le modèle qu'il avait apporté de l'école, autrefois, et dont cette petite bête de Sébastien avait fait une histoire. Et, comme Marc se retirait, Mme Edouard l'accompagna jusque dans la rue, pour le supplier encore de leur éviter tout ennui. Elle venait de songer au général Jarousse, leur cousin, qui ne

serait certainement pas content. Jadis, il leur avait fait le grand honneur de leur rendre visite, afin de leur expliquer que, lorsque la patrie pouvait souffrir de la vérité, le mensonge était préférable et glorieux. Et, si le général Jarousse se fâchait, que deviendrait son fils Victor, qui comptait bien sur son oncle, pour être un jour général comme lui?

Le soir, Marc devait dîner chez Mme Duparque, où il continuait à se rendre, ne voulant pas y laisser aller sa femme toujours seule. Le mot de Polydor le hantait, car il sentait, derrière, la vérité enfin certaine ; et, quand il arriva chez ces dames, avec Geneviève et Louise, il aperçut, au fond de la cuisine, le jeune homme et sa tante Pélagie, qui chuchotaient passionnément. D'ailleurs, ces dames eurent pour lui un accueil si froid, qu'il devina dans l'air une menace. Depuis les événements des dernières années, Mme Berthereau, la mère de Geneviève, s'affaiblissait beaucoup, toujours souffrante, envahie d'une sorte de tristesse désespérée, en sa résignation.

Mais Mme Duparque, la grand'mère, malgré ses soixante-onze ans, restait combattive et terrible, d'une foi implacable. Lorsque Marc dînait chez elle, pour bien lui marquer à quel titre exceptionnel elle se croyait tenue de le recevoir, elle n'invitait jamais personne ; et cette solitude lui disait aussi sa situation de paria, l'impossibilité de le faire se rencontrer avec d'honnêtes gens. Cette fois-là, comme les fois précédentes, le dîner fut donc d'une intimité absolue, silencieux et gêné. Et Marc, aux attitudes hostiles, et surtout à la brusquerie de Pelagie, qui servait, s'apercevait très bien que quelque orage allait éclater.

Jusqu'au dessert, pourtant, Mme Duparque se contint, en bourgeoise qui entend tenir correctement son rôle de maîtresse de maison. Enfin, comme Pélagie apportait des poires et des pommes, elle lui dit :

— Vous pouvez garder à dîner votre neveu, je vous le permets.

Et la vieille servante, de sa voix grondante et agressive, répondit :

— Ah! le pauvre enfant, il a bien besoin de se refaire un peu, après la violence qu'on a voulu exercer sur lui, tantôt!

Marc comprit brusquement, ces dames étaient au courant de sa trouvaille du modèle d'écriture, par un rapport du jeune homme, accouru chez sa tante pour tout lui conter, dans un but qui restait obscur, et il ne put s'empêcher de rire.

— Oh! oh! qui donc a voulu violenter Polydor?... Serait-ce moi, cette après-midi, chez les dames Milhomme, où le cher garçon s'est permis de me duper agréablement, en faisant la bête?

Mais M^me^ Duparque n'accepta pas cette façon ironique de traiter une question si grave. Elle parla sans colère apparente, avec sa rudesse froide, de son air tranchant qui n'admettait pas même de défense. Était-ce possible que le mari de sa Geneviève s'obstinât encore à réveiller cette abominable affaire Simon? Un assassin immonde, condamné justement, qui ne méritait pas la moindre pitié, et dont on aurait bien dû couper la tête, pour en finir une bonne fois! Une coupable légende d'innocence, dont les pires esprits entendaient se servir dans le but d'ébranler la religion et de livrer la France aux juifs! Et voilà que Marc, en s'obstinant à fouiller ce tas de malpropretés, prétendait avoir trouvé la preuve, le fameux fait nouveau, annoncé tant de fois! Une belle preuve en vérité, un bout de papier, venu on ne savait d'où, ni comment, toute une invention d'enfants qui mentaient ou qui se trompaient!

— Grand'mère, répondit Marc avec tranquillité, nous étions convenus de ne plus parler de ces choses et c'est vous qui recommencez, sans que je me sois permis la moindre allusion. A quoi bon cette dispute encore? ma conviction est absolue.

— Et vous connaissez le vrai coupable, vous allez le dénoncer à la justice? demanda la vieille dame hors d'elle.

— Evidemment.

Tout d'un coup, Pélagie, qui commençait à desservir, ne put se contenir davantage.

— En tout cas, ce n'est pas le frère Gorgias, moi, j'en réponds!

Soudainement illuminé, Marc se tourna vers elle.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Mais parce que, le soir du crime, le frère Gorgias était allé accompagner mon neveu Polydor jusque chez son père, sur la route de Jonville, et qu'il est rentré à l'école avant onze heures. Polydor et d'autres témoins en ont témoigné, au procès.

Il continuait à la regarder fixement, et tout un travail achevait de se faire en lui. Ce qu'il avait longtemps soupçonné se matérialisait, devenait une certitude. Il voyait le Frère accompagner Polydor, revenir dans la nuit chaude, s'arrêter devant la fenêtre grande ouverte de Zéphirin ; et il l'entendait causer avec l'enfant, à moitié devêtu déjà; et le Frère enjambait l'appui bas de la fenêtre, pour regarder les images sans doute ; et il se ruait, pris d'une folie brusque, à la vue de cette pâle chair du petit infirme séraphique, le jetant sur le carreau, étouffant son cri ; et, l'enfant violé, étranglé, il repartait par la fenêtre, qu'il laissait grande ouverte. C'était dans sa poche qu'il avait pris le numéro du *Petit Beaumontais*, pour en faire un tampon, sans s'apercevoir, en son trouble, que le modèle d'écriture s'y trouvait avec le journal. Et c'était le père Philibin qui, le lendemain, lors de la découverte du crime, ne pouvant détruire ce modèle, que l'adjoint Mignot venait de voir, avait dû se contenter d'en déchirer le coin, d'en enlever au moins le cachet, afin de faire disparaître cette preuve certaine de la provenance.

Lentement, gravement, Marc déclara :

— Le frère Gorgias est le coupable, tout le prouve, et je le jure!

Une protestation indignée s'éleva autour de la table. Mme Duparque suffoquait. Mme Berthereau, dont les tristes yeux allaient de sa fille à son gendre, dans la crainte de leur désunion, eut un geste de suprême désespérance. Et, tandis que la petite Louise, très attentive aux paroles de son père, ne bougeait pas, Geneviève se leva violemment, quitta la table, en disant :

— Tiens! tu ferais mieux de te taire... Je ne pourrais plus bientôt rester à côté de toi, car tu me forcerais à te haïr.

Le soir, quand Louise fut au lit et que le ménage lui aussi se trouva couché, dans la chambre noire, il y eut

un moment de grand silence. Depuis le dîner, et même en chemin, pour le retour au logis, ni lui ni elle n'avaient prononcé une parole. Toujours, cependant, il revenait le premier, le cœur attendri, souffrant trop de leurs brouilles. Mais, lorsqu'il voulut la prendre avec douceur dans ses bras, elle le repoussa nerveusement, frissonnante d'une sorte de répulsion.

— Non, laisse-moi!

Blessé, il n'insista point. Et le lourd silence recommença. Puis, au bout d'un long moment, elle reprit :

— Je ne t'ai pas encore dit une chose... Je crois que je suis enceinte.

Vivement, dans une grande émotion heureuse, il se rapprocha d'elle, il s'efforça de la ramener contre sa poitrine.

— Oh! chère, chère femme, quelle bonne nouvelle! Nous voilà donc de nouveau l'un à l'autre!

Alors, elle se dégagea, d'un mouvement plus impatient, comme si elle eût décidément souffert de cet homme, de ce mari couché près d'elle.

— Non, non! laisse-moi... Je suis toute mal à l'aise, et je ne vais pas dormir, tant le moindre mouvement m'agace... Si ça continue, je crois bien que nous serons forcés de faire deux lits.

Et ils n'échangèrent plus une parole, ils ne reparlèrent pas plus de l'affaire Simon que de cette grossesse annoncée si brusquement. Seules, leurs deux respirations oppressées s'entendaient dans les ténèbres mortes de la chambre. Ni l'un ni l'autre ne dormaient, mais leurs pensées d'inquiétude et de souffrance leur restaient impénétrables, comme s'ils avaient habité deux mondes, à des milliers de lieues. Et des sanglots indistincts semblaient venir de très loin, du fond de la nuit noire et douloureuse, pleurant leur amour.

## IV

Après avoir réfléchi quelques jours, Marc, en possession du modèle d'écriture, se décida, fit prier David de se trouver un soir chez les Lehmann, rue du Trou.

Depuis dix ans bientôt, les Lehmann, sous l'exécration publique, vivaient dans l'ombre de leur petite maison humide et comme morte. Quand des bandes antisémites et cléricales venaient menacer leur boutique, ils mettaient les volets, ils étaient forcés de continuer leur travail à la clarté fumeuse de deux lampes. Toute la clientèle de Maillebois, même celle de leurs coreligionnaires, les ayant abandonnés, ils ne vivaient plus que des vêtements confectionnés à la grosse pour les magasins de Paris ; et cette dure besogne, très mal payée, tenait le vieux Lehmann et sa triste femme courbés sur leur établi pendant quatorze heures, en leur donnant à peine du pain, de quoi les nourrir eux deux, leur fille Rachel et les enfants de Simon, en tout cinq personnes enfouies là, au fond de cette détresse morne, sans une joie, sans un espoir. Maintenant encore, après tant d'années, les personnes qui passaient sur le trottoir crachaient devant leur porte, par mépris et terreur de cet antre immonde, où la légende

voulait qu'on eût apporté le sang de Zéphirin, tout chaud, pour quelque magie. Et c'était dans cette misère affreuse, cette grande douleur cloîtrée, que tombaient les lettres de Simon, du pitoyable forçat, de plus en plus rares et courtes, disant la lente agonie de l'innocent.

Ces lettres, elles étaient devenues l'unique émotion qui pût tirer Rachel de la torpeur résignée où elle avait fini par vivre. Sa grande beauté n'était plus qu'une ruine, ravagée de larmes. Seuls, ses enfants la rattachaient à la vie : Sarah, fillette encore qu'elle gardait près d'elle, n'osant l'exposer aux outrages des mauvaises gens, Joseph, grand déjà, comprenant tout, et que Marc défendait à son école. Longtemps, on était parvenu à leur cacher l'histoire effroyable de leur père. Puis, il avait bien fallu les instruire, leur dire la vérité, afin d'éviter à leurs petites têtes un travail douloureux. Et, maintenant, quand une lettre arrivait du bagne, on la lisait devant eux : épreuve amère, virile éducation, où se mûrissait leur intelligence naissante. A chacune de ces lectures héroïques, leur mère les prenait dans ses bras, en leur répétant qu'il n'y avait pas, sous le ciel, d'homme plus honnête, plus noble, plus grand que leur père. Elle leur jurait son innocence, elle leur disait l'atroce martyre qu'il endurait, elle leur annonçait qu'il serait libre un jour, réhabilité, acclamé ; et, pour ce jour-là, elle leur demandait de l'aimer, de le vénérer, de l'entourer d'un culte dont la douceur lui fît oublier tant d'années de tortures. Mais vivrait-il jusqu'à ce jour de vérité et de justice? C'était un miracle déjà qu'il n'eût pas succombé, parmi les brutes qui le crucifiaient. Il lui avait fallu une énergie morale extraordinaire, sa résistance froide, son heureux tempérament d'équilibre et de logique. Pourtant, les dernières lettres se faisaient plus inquiétantes, il était à bout de force, brisé, fiévreux. Et les craintes de Rachel en vinrent au point que, sans consulter personne, elle si peu active, osa prendre la décision de se rendre un matin auprès du baron Nathan, en villégiature chez les Sanglebœuf, à la Désirade. Elle avait emporté la dernière lettre de son mari, elle voulait la communiquer au baron, en le suppliant d'user de sa haute influence, d'obtenir, lui, le juif triomphal, roi de l'argent, un peu de pitié pour le

misérable pauvre, le juif crucifié, qui agonisait là-bas. Et elle revint en larmes, frissonnante, comme au sortir d'un lieu éblouissant et redoutable. Elle ne se souvenait même plus bien. Le baron l'avait reçue avec un visage sévère, l'air irrité de son audace. Peut-être l'avait-elle trouvé avec sa fille, la comtesse de Sangleboeuf, une dame au visage blanc et glacé. Elle n'aurait pas su dire au juste comment on s'était débarrassé d'elle, ainsi que d'une pauvresse, avec des paroles de refus. Puis, elle s'était retrouvée dehors, les yeux aveuglés de tant de richesses entassées, cette Désirade merveilleuse, aux somptueux salons, aux eaux vives, aux claires statues. Et, depuis cette tentative avortée, elle était retombée dans son attente morne, elle n'était plus, toujours en deuil, sous la persécution des hommes et des choses, que la protestation vivante et silencieuse de la douleur.

Marc, dans cette maison de misère et de souffrance, ne comptait que sur David, d'une raison si nette, d'un cœur si droit et si solide. Depuis la condamnation de son frère, depuis dix ans bientôt, il le voyait à l'œuvre, sans impatience ni défaillance, ne désespérant jamais, malgré la difficulté de la tâche. Il gardait sa foi entière, la conviction de l'innocence de Simon, la certitude de la faire éclater un jour ; et il poursuivait son œuvre, dans une discrétion absolue, avec une limpidité, une déduction admirables, mettant des semaines, des mois pour avancer d'un pas, ne se laissant distraire par rien. Tout de suite il avait compris que, pour une telle besogne, quelque argent lui était nécessaire. Aussi avait-il fait deux parts de sa vie, en reprenant ostensiblement la direction de la carrière de cailloux et de sable, dont il tenait le fermage du baron Nathan. Aux yeux de tout le monde, il exploitait en personne, tandis qu'un homme dévoué, son contremaître, en avait en réalité le gros souci. Et les bénéfices, prudemment employés, lui suffisaient pour son autre œuvre, sa vraie mission, la continuelle enquête poursuivie sans relâche. Même on le croyait avare, on l'accusait de gagner des sommes considérables et de ne pas venir en aide à sa belle-sœur, dans ce pauvre logis des Lehmann, où tant de travail aboutissait à tant de privations. Un instant, il faillit être dépossédé de sa car-

rière, les Sangleboeuf menaçaient de lui faire un procès, poussés évidemment par le père Crabot, qui aurait voulu chasser du pays, ou tout au moins priver de ressources, ce David si muet et si actif, dont il sentait le continuel cheminement dans l'ombre. Heureusement, il avait un bail de trente années consenti autrefois par le baron, et il put continuer l'extraction des cailloux et du sable, qui lui assurait l'argent dont il avait besoin. Son gros effort portait depuis longtemps sur la communication illégale qu'il soupçonnait, faite par le président Gragnon au jury, dans la chambre des délibérations, après la clôture des débats. A la suite de recherches sans fin, il avait à peu près reconstitué la scène : le président appelé par les jurés, pris de scrupules, désireux de le questionner sur l'application de la peine ; et l'ancienne lettre de Simon qu'il avait alors cru pouvoir leur montrer, pour calmer leurs scrupules, lettre remise entre ses mains à l'instant même ; et cette lettre à un ami, d'un texte insignifiant, mais qui était suivie d'un post-scriptum signé d'un paraphe absolument semblable, disait-on, à celui du modèle d'écriture. Ce document singulier, produit ainsi au dernier moment, en dehors de l'accusé et de la défense, avait à coup sûr entraîné la condamnation. Seulement, de quelle façon établir la vérité? comment amener un des jurés à témoigner du fait, qui aurait provoqué la revision immédiate, d'autant plus que David était convaincu que le post-scriptum et le paraphe étaient faux? Longtemps, il avait tâché d'agir sur le chef du jury, l'architecte Jacquin, homme d'une honnêteté stricte, catholique pratiquant ; et il venait enfin, croyait-il, de soulever en lui un grand trouble de conscience, en lui faisant savoir l'illégalité d'une pareille communication, dans les circonstances où elle s'était passée. Le jour où il lui prouverait le faux, cet homme parlerait.

Lorsque Marc vint, rue du Trou, au rendez-vous qu'il avait donné à David, il trouva la petite boutique close, la maison morte. Pour plus de prudence, la famille s'était réfugiée dans l'arrière-boutique, où Lehmann et sa femme travaillaient encore sous la lampe ; et ce fut là que l'émouvante scène eut lieu, devant Rachel frémissante et les deux enfants dont les yeux étincelaient.

Avant de parler, Marc voulut savoir où David en était de son enquête.

— Eh bien! les choses marchent, dit celui-ci, mais toujours si lentement! Jacquin est un de ces bons chrétiens qui adorent un Jésus de tendresse et d'équité ; et, si j'ai eu peur un instant, en apprenant la pression dont le père Crabot l'accable, par tous les intermédiaires imaginables, je suis maintenant tranquille, il obéira à sa seule conscience... Le difficile est d'obtenir l'expertise du document communiqué.

— Mais, demanda Marc, Gragnon ne l'a donc pas détruit, ce document?

— Il paraît que non. L'ayant montré aux jurés, il n'a point osé le faire disparaître, et il l'aurait simplement joint au dossier, où il doit être encore. C'est ce dont Delbos est convaincu, d'après certains renseignements. Il faudrait donc l'exhumer du greffe, ce qui ne lui paraît pas commode... Enfin, nous avançons.

Puis, après un lourd silence :

— Et vous, mon ami, avez-vous donc quelque bonne nouvelle?

— Oui, une bonne et grosse nouvelle.

Lentement, Marc leur conta toute l'aventure, la maladie du petit Sébastien, le désespoir de M^me^ Alexandre, puis son remords terrifié, et comment elle lui avait remis le modèle d'écriture, et comment ce modèle portait le cachet de l'école des Frères et le paraphe indéniable du frère Gorgias.

— Tenez! le voici... Le cachet est là, dans cet angle, qui a été arraché de l'exemplaire trouvé près du petit Zéphirin. Nous avions cru à un coup de dents possible de la victime. Et c'est le père Philibin qui a eu le temps de déchirer cet angle-là, mon adjoint Mignot en a le souvenir très net... Maintenant, regardez le paraphe. Il est, sur cet exemplaire, beaucoup plus lisible, tout en étant identique. Aussi distingue-t-on très bien un F et un G enlacés, les initiales du frère Gorgias, que les extraordinaires experts, les sieurs Badoche et Trabut, par une aberration incroyable, se sont obstinés à prendre pour une L et une S, les initiales de votre frère... Ma conviction est aujourd'hui absolue, c'est le frère Gorgias qui est le coupable.

Passionnément, tous regardaient l'étroit papier jauni, à la clarté pâle de la lampe. Les deux vieux Lehmann, quittant leur couture, avançaient leurs visages ravagés, comme ressuscités à un peu de vie. Mais Rachel surtout, sortie de son engourdissement, frémissait, tandis que les deux enfants, Joseph et Sarah, debout, se poussaient pour mieux voir, avec des yeux de flamme. Et David prit le papier, dans le grand silence de la maison en deuil, le retourna, l'examina.

— Oui, oui, répéta-t-il, ma conviction est faite comme la vôtre. Ce que nous avions soupçonné devient aujourd'hui certain. Le frère Gorgias est le coupable.

Une longue discussion suivit, où tous les faits furent rappelés, rapprochés, réunis en un faisceau complet, d'une force irrésistible d'évidence. Ils s'éclairaient les uns les autres, ils aboutissaient tous à la même conclusion. En dehors même des preuves matérielles qu'on commençait à posséder, il y avait là une certitude, comme la démonstration d'un problème de mathématique, que le raisonnement suffisait à résoudre. Deux ou trois points cependant restaient obscurs, la présence du modèle dans la poche du Frère, la disparition du coin où se trouvait le cachet, détruit sans doute. Mais avec quelle limpidité tout le reste se déroulait, le retour de Gorgias, le hasard qui l'amenait devant la fenêtre éclairée, la tentation, le meurtre, puis le lendemain l'autre hasard, le père Philibin et le frère Fulgence passant là, mêlés au drame, forcés d'agir, afin de sauver un des leurs! Et quel aveu devenait aujourd'hui ce coin déchiré, de quelle indéniable façon il désignait le coupable, dont la féroce campagne qui avait suivi criait aussi le nom, tout cet effort de l'Eglise pour le couvrir et faire condamner un innocent à sa place! Chaque jour amenait une clarté nouvelle, l'énorme édifice du mensonge allait bientôt crouler.

— C'est donc la fin de la misère! dit le vieux Lehmann, pris de gaîté. On n'a qu'à montrer ce papier-là, et on nous rendra tout de suite Simon.

Déjà, les deux enfants dansaient de joie, chantaient sur un rythme d'allégresse :

— Oh! papa va revenir! papa va revenir!

Mais David et Marc restaient graves. Eux, renseignés,

savaient combien la situation restait difficile et dangereuse. Les questions les plus redoutables se posaient, comment utiliser le nouveau document, par quelle voie introduire la demande en revision? Et ce fut Marc qui murmura :

— Il faut réfléchir, il faut attendre.

Alors, Rachel, reprise par les larmes, bégaya dans un sanglot :

— Attendre quoi? que le pauvre homme soit mort là-bas, dans les tortures dont il se plaint!

Et la petite maison noire retomba dans sa détresse. Tous sentirent que le malheur n'était point fini. La grosse joie d'un moment faisait place de nouveau à l'anxiété affreuse du lendemain.

— Delbos seul peut nous guider, conclut David. Si vous le voulez bien, Marc, nous irons le voir jeudi.

— C'est cela, venez me prendre jeudi.

A Beaumont, la situation de l'avocat Delbos, en dix années, avait grandi singulièrement. L'affaire Simon avait décidé de son avenir, cette affaire compromettante refusée prudemment par tous ses confrères, acceptée et plaidée si bravement par lui. Il n'était alors qu'un fils de paysan, d'instincts démocratiques, doué d'éloquence. Mais, en étudiant l'affaire, en devenant peu à peu le défenseur passionné de la vérité, il s'était trouvé en présence de tous les pouvoirs bourgeois coalisés au profit du mensonge, pour le maintien des iniquités sociales, et il avait fini par être un socialiste militant, convaincu que l'unique salut du pays était dans le peuple. Tout le parti révolutionnaire de la ville s'était peu à peu groupé autour de lui, il avait un instant, aux dernières élections, mis en ballottage le radical Lemarrois, député depuis vingt ans. Et, s'il souffrait encore dans ses intérêts immédiats d'avoir défendu le juif, chargé de tous les crimes, il conquérait lentement une situation admirable par la solidité de sa foi et par la vaillance tranquille de ses actes, souriant et fort, certain de la victoire.

Dès que Marc lui eut montré le modèle d'écriture, remis par M^me^ Alexandre, Delbos eut un cri de joie.

— Enfin, nous les tenons!

Et, se tournant vers David :

— Cela nous donne un second fait nouveau... Le premier est la lettre qui a été communiquée illégalement au jury et qui doit être un faux. Nous verrons à la retrouver dans le dossier... Et le second est ce modèle, avec le cachet de l'école des Frères et le paraphe évident du frère Gorgias. Je crois ce fait d'un emploi plus facile et plus direct.

— Alors, reprit David, que me conseillez-vous? Ma pensée était d'écrire une lettre au ministre, au nom de ma belle-sœur, une dénonciation en règle contre le frère Gorgias, l'accusant du viol et du meurtre du petit Zéphirin, et demandant la revision du procès de mon frère.

Mais Delbos était devenu soucieux.

— Sans doute, ce serait la marche à suivre. Mais la question reste bien délicate, il ne faut pas nous hâter... Je reviens à la communication illégale de la lettre, qu'il sera si difficile d'établir, tant que nous n'aurons pas décidé l'architecte Jacquin à soulager sa conscience. Vous vous souvenez de la déposition du père Philibin, de la pièce dont il a parlé vaguement, signée du paraphe de votre frère, semblable à celui du modèle, et que le secret confessionnel lui empêchait de désigner d'une façon précise. Je suis convaincu qu'il risquait une allusion à la lettre qui a été remise entre les mains du président Gragnon, au dernier instant, et c'est pourquoi je soupçonne un faux. Mais ce ne sont toujours là que des suppositions, des raisonnements, et il serait nécessaire de donner une preuve... Or, si nous nous contentons pour le moment du fait que nous fournit cet exemplaire du modèle, avec son cachet et le paraphe plus lisible, nous sommes encore devant des obscurités inquiétantes. Sans trop m'arrêter à la présence un peu inexplicable d'un pareil papier dans la poche du frère, au moment du crime, je suis très ennuyé de la disparition du coin où devait être le cachet, et c'est ce coin que je voudrais tâcher de retrouver, avant d'agir, car je sens toutes les raisons qu'on va nous opposer et dont on s'efforcera d'embrouiller l'affaire.

Marc le regarda avec étonnement.

— Comment, retrouver ce coin? Ce serait un bien grand hasard. Nous avions même admis qu'il avait pu être arraché par les dents de la victime.

— Oh! cela n'est pas croyable, répondit Delbos. Et puis, on aurait ramassé le fragment par terre. Si l'on n'a rien ramassé, c'est que le coin a été déchiré volontairement. D'ailleurs, ici encore, le père Philibin intervient, puisque votre adjoint Mignot se rappelle que le modèle lui avait d'abord paru intact et qu'il a eu une sensation de surprise, en le revoyant incomplet aux mains du père, après l'avoir perdu de vue un instant. Il n'y a aucun doute, c'est le père Philibin qui l'a fait disparaître. Lui, toujours lui, aux moments décisifs, lorsqu'il s'agit de sauver le coupable!... Et voilà pourquoi je voudrais ravoir la preuve totale, le petit fragment qu'il a emporté.

— Vous croyez qu'il l'a gardé?

— Mais certainement, je le crois. En tout cas, il a pu le garder. Ce Philibin est un silencieux, un homme d'une adresse profonde sous son apparente lourdeur. Il a dû garder le coin comme une arme de défense personnelle, un moyen de tenir en respect ses complices. Je finis par le soupçonner d'avoir été le grand artisan de l'iniquité dans un but qui reste obscur, peut-être fidélité à son chef, le père Crabot, peut-être cadavre commun, cette affaire si louche de la donation de Valmarie, peut-être même simple foi militante travaillant au salut de l'Eglise. Enfin, c'est un terrible homme, l'homme qui veut et qui agit, à côté de ce frère Fulgence, vide et bruyant, la vanité imbécile!

Marc était tombé dans une rêverie.

— Le père Philibin, le père Philibin... Oui, je me suis radicalement trompé sur son compte. Même après le procès, je le croyais encore un brave homme, une nature fruste mais droite, dévoyée par le milieu... Oui, oui, le grand coupable alors, le terrible ouvrier de faux et de mensonges!

De nouveau, David questionna Delbos.

— Mettons qu'il ait gardé le coin déchiré, vous n'espérez pas qu'il vous le remettra, si vous lui en faites la demande?

— Ah! non, répondit l'avocat en riant. Mais avant de rien tenter de définitif, je voudrais réfléchir, voir si nous n'avons pas un moyen de nous assurer la preuve irréfutable. D'ailleurs, l'introduction d'une demande en revi-

sion est une chose bien grave, il ne faut rien laisser au hasard... Laissez-moi compléter le dossier, donnez-moi quelques jours, deux ou trois semaines, s'il est nécessaire et nous agirons.

Dès le lendemain, Marc comprit, à l'attitude de sa femme, que ces dames avaient parlé et que la congrégation, depuis le père Crabot jusqu'au dernier des ignorantins, était avertie. Ce fut tout d'un coup un réveil de l'affaire, une agitation croissante, terrifiée, dont il subit autour de lui le sourd ébranlement. Prévenus de la trouvaille d'un exemplaire du modèle, voyant désormais la famille de l'innocent en marche vers la vérité, s'attendant d'une heure à l'autre à ce que le frère Gorgias fût dénoncé, les coupables, et le frère Fulgence, et le père Philibin, et le père Crabot lui-même, rentraient en campagne, s'efforçaient de couvrir leur ancien crime par de nouveaux crimes. Ce chef-d'œuvre d'iniquité, si laborieusement construit, si âprement défendu jusque-là, ils le devinaient en grand péril, ils étaient prêts aux pires actions pour le sauver, par la fatalité qui, d'un mensonge, fait naître sans fin les mensonges. Et il n'y avait pas que leurs personnes à sauvegarder, le salut de l'Eglise elle-même allait dépendre de la victoire. Sous l'effondrement des ignominies entassées, la congrégation ne se trouverait-elle pas ensevelie? C'était l'école des Frères ruinée, fermée, en face de l'école laïque réhabilitée, triomphante ; c'étaient les Capucins atteints dans leur négoce, ne réalisant plus que des recettes dérisoires, avec leur Saint-Antoine de Padoue ; c'était le collège de Valmarie menacé, les Jésuites forcés de quitter le pays, où ils continuaient à enseigner sous le masque ; et c'était davantage encore le catholicisme diminué, la brèche élargie au flanc de l'Église, la pensée libre déblayant la route de l'avenir. Aussi, quelle résistance désespérée, et comme toute l'armée cléricale se levait pour ne rien céder des misérables terres d'erreurs et de souffrances, où elle faisait la nuit depuis des siècles!

Immédiatement, avant même que le frère Gorgias fût dénoncé, ses chefs cédèrent à la nécessité de le défendre. Il fallait le couvrir à tout prix, prévenir l'attaque, en lui composant une innocence. Dans le premier moment, il

y eut pourtant un terrible désarroi, on vit le Frère éperdu battre Maillebois et les chemins d'alentour de ses grandes jambes maigres. Avec son nez en bec d'aigle, entre ses pommettes saillantes, et ses profonds yeux noirs aux épais sourcils, il ressemblait à un oiseau de proie, d'air farouche et goguenard. On l'aperçut, le même jour, sur la route de Valmarie, puis sortant de chez le maire Philis, puis descendant d'un train qui le ramenait de Beaumont. On remarqua aussi beaucoup de soutanes et de frocs par la ville et les campagnes, dont les courses affolées témoignaient d'une véritable panique. Et, le lendemain seulement, on eut le mot de cette agitation, un article parut dans *Le Petit Beaumontais*, où toute l'affaire Simon était reprise, pour annoncer, en phrases violentes, que les amis de l'ignoble juif allaient recommencer à bouleverser le pays, en dénonçant un digne religieux, le plus saint des hommes. Le frère Gorgias n'était pas nommé ; mais, à partir de ce moment, chaque jour, il y eut un article ; et, peu à peu, toute la version imaginée par les supérieurs du Frère se déroula, en opposition avec la version de David, déjà prévue, sans que celui-ci l'eût fait connaître. Il s'agissait de la ruiner à l'avance. Carrément, on niait tout : le frère Gorgias n'avait pu s'arrêter devant la fenêtre de Zéphirin, des témoins ayant établi sa rentrée à l'établissement dès dix heures et demie ; le paraphe du modèle n'était pas de lui, puisque les experts y avaient formellement reconnu l'écriture et la main de Simon. Et, dès lors, c'était bien simple. Simon, après s'être procuré un modèle, avait imité le paraphe du Frère, pris sur le cahier de Zéphirin. Puis, sachant que les modèles étaient timbrés, il avait déchiré le coin, avec une astuce vraiment diabolique, afin de faire croire à une précaution de l'assassin. Tout cela dans le but infernal de rejeter son crime sur un serviteur de Dieu, pour assouvir sa haine de damné contre l'Eglise. Et cette histoire extravagante, répétée chaque matin par le journal, ne tarda pas à devenir l'acte de foi des lecteurs abêtis, empoisonnés de mensonges.

Mais, cependant, il y avait eu un peu de flottement d'abord, d'autres explications avaient circulé, le frère Gorgias lui-même semblait s'être abandonné à des confi-

dences inquiétantes. C'était une extraordinaire figure que ce frère Gorgias, jusque-là resté dans l'ombre, tout d'un coup jeté au plein jour. Il avait eu pour père un braconnier, Jean Plumet, dont la comtesse de Quédeville, l'ancienne propriétaire de Valmarie, s'était ingéniée à faire un garde-chasse ; et il n'avait jamais connu sa mère, une rodeuse de bois, ramassée un soir, puis disparue après ses couches. L'enfant, Georges, allait avoir douze ans, lorsqu'il avait perdu son père, abattu d'un coup de feu, par un ancien compagnon de braconnage. Il était resté à Valmarie, en faveur près de la comtesse, compagnon de jeu de son petit-fils Gaston, sans doute très renseigné sur tout ce qui s'était passé au moment de la mort accidentelle du jeune homme, pendant une promenade avec son précepteur, le père Philibin, ainsi que sur les événements qui avaient suivi, lors de la mort de la dernière des Quédeville et de la donation du domaine à son confesseur, le père Crabot. Les deux pères, en tout cas, n'avaient pas cessé depuis cette époque de s'intéresser à lui, et c'était grâce à eux qu'il avait fini par se faire ignorantin, malgré de graves empêchements, disait-on ; ce qui induisait certains mauvais esprits à soupçonner l'existence de quelque cadavre entre les deux supérieurs et ce subalterne compromettant. On donnait toutefois le frère Gorgias comme un religieux admirable, selon l'esprit de Dieu. Il avait la foi, cette foi sombre et sauvage, qui remet entre les mains d'un maître absolu, roi de colère et de châtiment, l'homme faible, en proie au continuel péché. Dieu seul régnait, l'Eglise devait être l'exécutrice de ses vengeances, le reste de la terre n'avait qu'à courber la tête, sous une servitude sans fin, jusqu'au jour de la résurrection, parmi les délices du royaume céleste. Lui-même péchait souvent, mais il confessait alors sa faute avec une grande véhémence de repentir, se frappant des deux poings la poitrine, s'humiliant dans la boue ; et, ensuite, il se relevait, absous, tranquille, d'une sérénité provocante de conscience pure. Il avait payé, il ne devait plus rien, jusqu'à la faute prochaine, où la fragilité de sa chair le faisait bientôt retomber. Enfant, il galopait à travers bois, grandissait dans la maraude, culbutait déjà les filles. Plus tard, entré chez les Igno-

rantins, il était devenu d'appétits exaspérés, gros mangeur, gros buveur, hanté de lubricité et de violence. Mais, comme il le disait au père Philibin et au père Crabot, d'un air humble, goguenard et menaçant, quand ceux-ci lui reprochaient quelque frasque trop rude : tout le monde ne péchait-il pas? tout le monde n'avait-il pas besoin de pardon? Il les amusait, il les terrorisait aussi, trouvait grâce auprès d'eux, tant son remords paraissait énorme et sincère, jusqu'à se condamner à huit jours de jeûne et à porter sur le bas-ventre des cilices garnis de clous. Et c'était pour ces raisons que ses supérieurs l'avaient toujours bien noté, reconnaissant en lui le véritable esprit religieux, les vices déchaînés du moine se rachetant sous le fouet vengeur de la pénitence.

Dans ses premières confidences aux rédacteurs du *Petit Beaumontais*, le frère Gorgias eut donc le tort de trop parler. Sans doute, ses supérieurs ne lui avaient point encore imposé leur version, et il était trop intelligent pour ne pas en sentir la parfaite absurdité. Désormais, devant le nouveau modèle découvert, avec son paraphe, il lui semblait inepte de nier que ce paraphe était de son écriture. Tous les experts du monde n'empêcheraient pas l'aveuglante clarté de se faire sur ce point. Et il avait donc laisser percer sa version à lui, plus raisonnable, avouant une partie de la vérité, sa halte d'un instant devant la fenêtre de Zéphirin, sa causerie amicale avec le petit infirme, qu'il avait même grondé, en apercevant sur sa table le modèle d'écriture, emporté de l'école sans permission ; puis, le mensonge reprenait, lui s'en allait, l'enfant fermait la fenêtre, Simon venait commettre l'immonde crime, se servait du modèle grâce à une brusque inspiration de Satan, rouvrait la fenêtre, afin de faire croire que le meurtrier s'était échappé par là. Mais cette version, indiquée le premier jour dans le journal, comme sortant d'une source sûre, fut énergiquement démentie le lendemain, et par le frère Gorgias en personne, qui prit la peine de protester lui-même aux bureaux de la rédaction. Sur l'Évangile, il y jura qu'il était rentré directement, le soir du crime, et que le paraphe était un faux, ainsi que les experts l'avaient démontré. Il se trouvait bien forcé d'accepter l'invention

de ses supérieurs, s'il voulait être soutenu et sauvé par eux. Il en maugréait, en haussant les épaules, tant c'était bête ; et il ne s'en inclinait pas moins, tout en prévoyant l'effondrement inévitable, plus tard. A ce moment, le frère Gorgias fut vraiment beau d'impudence railleuse, de mensonge héroïque. Dieu n'était-il pas derrière lui? ne mentait-il pas pour le salut de la sainte Eglise, certain que l'absolution laverait ses péchés? Même il rêvait les palmes du martyre, chacune de ses pieuses ignominies lui vaudrait une joie au ciel. Et, dès lors, il ne fut plus qu'un instrument docile aux mains du frère Fulgence, derrière lequel agissait dans l'ombre le père Philibin, sous les ordres discrets du père Crabot. Leur tactique était de tout nier, même l'évidence, dans la crainte que la moindre brèche, au mur sacré de la congrégation, ne devînt le commencement de l'inévitable ruine ; et leur version absurde pouvait paraître imbécile à des cerveaux logiques, elle n'en constituerait pas moins longtemps encore la vérité unique pour le peuple abêti de leurs fidèles, avec lequel ils se permettaient de tout oser, connaissant sa crédulité sans bornes, insondable.

La congrégation ayant ainsi pris l'offensive, sans attendre la dénonciation dont le frère Gorgias était menacé, ce fut surtout le directeur de l'école, le frère Fulgence, qui se montra d'un zèle intempérant. Aux heures de grande émotion, son père, le médecin aliéniste mort dans une maison de fous, semblait renaître en lui. Il cédait à l'impulsion première, cervelle brouillée et fumeuse, détraqué de vanité et d'ambition, rêvant de rendre quelque éclatant service à l'Eglise, qui le ferait monter à la tête de son ordre. Aussi, depuis l'affaire, avait-il achevé de perdre son peu de sens commun, dans l'espérance d'y trouver la gloire attendue ; et, la voyant renaître, il délirait de nouveau. On n'apercevait plus que lui dans les rues de Maillebois, petit, noir et chafouin, laissant voler les plis de sa robe, comme emporté par un vent de tempête. Il défendait passionnément son école, prenait Dieu à témoin de la pureté angélique des Frères, ses adjoints. Les abominables bruits qui avaient couru jadis, les deux Frères ignoblement compromis qu'on avait dû se hâter de faire disparaître, toutes ces infamies

étaient des inventions du diable. Et, dans ses affirmations véhémentes, contraires à la vérité, peut-être avait-il commencé par être de bonne foi, tellement il vivait autre part, hors de la simple raison. Mais il s'était trouvé pris sous la meule du mensonge, il lui fallait bien continuer à mentir sciemment, et il y mettait à cette heure une sorte de rage dévote, mentant avec excès pour l'amour de Dieu. Lui-même n'était-il pas un chaste? N'avait-il pas toujours lutté contre les tentations honteuses? Alors, il se donnait le devoir de jurer l'absolue chasteté de son ordre, il répondait des Frères défaillants, il niait aux laïques le droit de les juger, ceux-ci n'étant que du troupeau, ignorant le temple. Si le frère Gorgias avait péché, il en devait compte à Dieu seul, et non aux hommes. Religieux, il n'était plus fait pour la justice humaine. Et, dévoré du besoin de se mettre en avant, le frère Fulgence allait ainsi, poussé par des mains savantes et discrètes, accumulant sur lui les responsabilités.

Derrière lui, dans l'ombre, il n'était point difficile de soupçonner le père Philibin, qui lui-même était l'instrument du père Crabot. Mais quel instrument souple et fort à la fois, gardant sa personnalité jusque dans l'obéissance! Il exagérait volontairement son origine paysanne, affectait l'épaisse bonhomie d'un enfant de la terre à peine dégrossi ; et il était plein de l'astuce la plus deliée, de la patience des longs projets, menés avec une sureté de main extraordinaire. Toujours il était en marche pour quelque but ténébreux, mais sans fracas, sans ambition personnelle, ne goûtant que l'âpre joie solitaire de voir son œuvre réussir. Homme de foi peut-être, il se serait alors battu en soldat obscur et sans scrupule, dans l'unique besoin de servir ses supérieurs et l'Eglise. A Valmarie, préfet des études, il surveillait tout, s'occupait de tout, voyait tout, alerte malgré sa carrure, d'une gaîté de gros homme roux, aux épaules solides, à la face large. Mêlé sans cesse aux élèves, jouant avec eux, les guettant, les fouillant, les pénétrant à fond, jusque dans leur parenté et leurs amitiés, il était l'œil qui savait, l'intelligence qui dénudait les cerveaux et les cœurs. Puis, disait-on, il s'enfermait en compagnie du père Crabot, le recteur, dont l'attitude affectée était de diriger la maison

de haut, sans jamais s'occuper directement des élèves ; et il lui communiquait ses notes, ses rapports, des dossiers sur chacun, nourris des détails les plus complets, les plus intimes. On prétendait même que le père Crabot, qui avait pour principe prudent de ne garder aucun papier, de tout détruire, n'approuvait pas cette méthode d'amasser, de cataloguer les documents. Il laissait faire pourtant, devant les grands services rendus, et il se croyait la main directrice, l'intelligence supérieure qui utilisait le père Philibin. De sa cellule austère, grâce à ses succès mondains, ne régnait-il pas sur la belle société du département? Les dames qu'il confessait, les familles dont il instruisait les enfants, ne lui appartenaient-elles pas, grâce à la toute-puissance de son caractère sacré? Et il se flattait d'ourdir les trames, le vaste filet où il espérait prendre le pays entier, lorsqu'en réalité c'était le plus souvent le père Philibin qui préparait sourdement les campagnes et assurait les victoires. Dans l'affaire Simon surtout, il semblait bien être le grand ouvrier caché, l'homme à qui ne répugnait aucune besogne, les basses, les souterraines, le politique sans dégoût resté l'ami du gamin vicieux et renseigné d'autrefois, du terrible frère Gorgias d'aujourd'hui, le suivant dans la vie, le protégeant en créature aussi dangereuse qu'utile, et veillant à le tirer d'une effroyable histoire, afin de ne pas y culbuter avec lui, en compagnie de son supérieur, le triomphant père Crabot, une des gloires de l'Eglise.

De nouveau, Maillebois se passionna. Mais ce n'étaient encore que des rumeurs rasant le sol, tout un effroi semé par la congrégation, au sujet des criminelles manœuvres que les juifs préparaient pour substituer à l'infâme Simon l'admirable frère Gorgias, le saint homme vénéré du pays entier. Il se faisait un travail extraordinaire autour des parents des élèves, on les amenait à exprimer, même ceux dont les enfants suivaient l'école laïque, leur réprobation. Tous parlaient comme si les rues se trouvaient minées par une bande secrète de scélérats, les ennemis de Dieu et de la France, résolus un beau matin à faire sauter les maisons, sur un signal venu de l'étranger. Le maire Philis, dans une séance du conseil municipal, se

permit une allusion au danger vague, qui menaçait la ville ; et il denonça même l'or des juifs, une caisse mystérieuse où s'entassaient les millions, pour l'œuvre diabolique. Plus clairement, il se remit à flétrir les agissements impies de l'instituteur, ce Marc Froment dont il n'avait pu encore débarrasser ses administrés. Il le guettait toujours, il espérait cette fois forcer l'inspecteur d'académie à une exécution exemplaire. Les versions successives données par *Le Petit Beaumontais* avaient troublé les esprits. Il était bien question d'un document retrouvé chez les dames Milhomme, les papetières ; mais les uns parlaient d'un autre faux abominable de Simon, les autres d'une pièce écrasante, prouvant la complicité du père Crabot. Et la seule chose certaine était une nouvelle visite du général Jarousse à sa petite-cousine, Mme Edouard, cette parente pauvre dont il oubliait volontiers l'existence. On l'avait vu arriver un matin, s'engouffrer violemment dans l'étroite boutique, puis en ressortir une demi-heure plus tard, très rouge. Et le résultat de cette intervention tempêtueuse fut, le lendemain, le départ pour le Midi de Mme Alexandre, avec son fils Sébastien, en convalescence de sa terrible fièvre typhoïde, tandis que Mme Edouard, avec son fils Victor, continuait à gérer la boutique, donnant une complète satisfaction à la clientèle cléricale, expliquant l'absence de sa belle-sœur par le souci de son amour maternel, toute prête d'ailleurs à la rappeler, dans l'intérêt de leur commerce, si l'école laïque sortait victorieuse de la grande lutte prochaine.

Au milieu de ces grondements, annonçant le furieux orage qui montait, Marc s'appliquait à remplir son rôle d'instituteur avec une correction parfaite. L'affaire était désormais dans les mains de David, il attendait de pouvoir l'aider de son témoignage. Jamais encore il ne s'était donné plus entièrement à sa classe, à ces enfants dont il voulait faire des hommes de raison et de bonté, comme exalté davantage vers la divine solidarité humaine par son rôle actif dans la réparation d'une des plus monstrueuses iniquités du siècle. Avec Geneviève surtout, il évitait d'aborder les sujets de leur désunion, très tendre, l'air uniquement occupé des petits riens si importants

de chaque jour. Mais, lorsque sa femme revenait de chez ces dames, il la sentait nerveuse, impatiente, de plus en plus exaspérée contre lui, la tête visiblement pleine des histoires contées par ses ennemis. Et il ne pouvait toujours éviter les querelles, qui peu à peu s'empoisonnaient, devenaient meurtrières.

Un soir, la guerre éclata, au sujet du lamentable Férou. Dans la journée, Marc avait appris une nouvelle tragique, l'assassinat de Férou, abattu d'un coup de revolver par un sergent, contre lequel il s'était révolté. Et il était monté chez Mme Férou, qu'il avait trouvée dans les larmes, au milieu de son atroce misère, souhaitant que la mort la prit elle-même avec ses deux filles cadettes, comme elle avait déjà fait la grâce d'emporter l'aînée. C'était l'effroyable et logique dénoûment, l'instituteur pauvre, méprisé, aigri jusqu'à la rébellion, chassé de son poste, désertant pour ne pas payer à la caserne la dette acquittée en partie déjà à l'école, puis vaincu par la faim, incorporé de force le jour où l'appel désespéré des siens le rappelait, et finissant comme un chien pris de rage, là-bas, sous le ciel de flammes, dans les tortures d'une compagnie de discipline. Et, devant cette femme sanglotante et ces deux filles hébétées, devant ces pauvres loques que l'iniquité sociale jetait à l'agonie dernière, Marc avait senti se soulever toute son humanité fraternelle, en une furieuse protestation.

Il n'était pas calmé le soir, il s'oublia, parla devant Geneviève, comme celle-ci vaguait encore par la chambre commune, avant de se retirer dans la petite pièce voisine, où elle s'était décidée à coucher.

— Sais-tu la nouvelle? dans une révolte, en Algérie un sergent a cassé la tête de ce malheureux Férou.

— Ah!

— J'ai vu Mme Férou cette après-midi, elle en devient folle... Et c'est vraiment un assassinat voulu, prémédité. Je ne sais si le général Jarousse, qui s'est montré si dur dans cette histoire, dormira tranquille cette nuit. Il a sur les mains un peu de sang de ce pauvre grand fou, dont on a fait une bête fauve.

Vivement, comme attaquée dans ses idées, Geneviève répondit :

— Le général serait bien bon de mal dormir, Férou ne pouvait finir autrement.

Marc eut un geste douloureux et indigné. Mais il se contint, revenant à lui, regrettant d'avoir nommé le général, un des pénitents les plus chers du père Crabot, et auquel on avait même songé un moment pour un coup d'État militaire. Bonapartiste, disait-on, il était d'une corpulence décorative, très sévère à l'égard de ses hommes, jovial au fond, aimant la table et les filles, ce qui ne gâtait rien ; mais, décidément, après des pourparlers, on l'avait trouvé trop bête. Et il restait simplement, pour l'Eglise, un pis-aller qu'on ménageait encore.

— Au Moreux, reprit Marc doucement, nous avons connu les Férou si pauvres, si écrasés de travail et de soucis, dans leur misérable école, que je ne puis songer à cet homme, à ce maître, traqué et supprimé comme un loup, sans me sentir au cœur une infinie souffrance d'angoisse et de pitié.

Alors, Geneviève, bouleversée, tombant de l'irritation à une sorte d'exaspération nerveuse, éclata en larmes.

— Oui, oui, je t'entends bien, je suis une sans-cœur, n'est-ce pas? Tu m'as cru une sotte et maintenant tu me crois une méchante. Comment veux-tu que nous puissions nous aimer encore, si tu me traites en femme stupide et mauvaise?

Il voulut l'apaiser, stupéfait et très malheureux d'avoir déterminé une telle crise. Mais elle s'affolait de plus en plus.

— Non, non, c'est bien fini entre nous. Puisque tu m'exècres chaque jour davantage, il vaudrait mieux, vois-tu, nous séparer tout de suite, sans attendre d'en venir à des choses indignes.

Et, violemment, elle passa dans la pièce où elle couchait, elle s'y enferma d'une main rude, à double tour. Lui, devant cette porte ainsi close, resta désespéré, gagné par les larmes. D'habitude, jusque-là, la porte restait chaque nuit grande ouverte, les deux époux causaient, continuaient à être ensemble, bien que faisant deux lits. Et, désormais, c'était la séparation totale, le mari et la femme allaient vivre en étrangers.

Les nuits suivantes, Geneviève s'obstina de la sorte à

s'enfermer chez elle. Puis, l'habitude prise, elle ne se montra plus à Marc que vêtue, coiffée, comme si la moindre intimité de toilette l'eût gênée à présent. Elle était enceinte de sept mois, elle avait d'abord profité de son état pour rompre tous rapprochements conjugaux ; et, à mesure qu'elle approchait de ses couches, elle témoignait une répugnance croissante des caresses, le plus léger effleurement la faisait se reculer, inquiète et maussade, elle si tendre, si passionnée autrefois. Etonné, il mettait cela, les premières semaines, sur le compte de ces perversions singulières qui accompagnent parfois certaines grossesses, se soumettant d'ailleurs, attendant le réveil du désir, avec une fraternelle affection. Il avait cependant senti sa surprise croître, en la voyant arriver à la répulsion, presque à la haine, car il lui semblait que la naissance d'un nouvel enfant aurait au contraire dû la rapprocher de lui, les unir l'un à l'autre plus étroitement. Et, d'autre part, son inquiétude augmentait, il savait le terrible danger des querelles, des malentendus d'alcôve : tant que la femme et l'homme demeurent aux bras l'un de l'autre, ils sont une même chair, il n'y a pas de rupture possible, les pires sujets de dispute se fondent chaque nuit dans un baiser ; mais, dès que l'étreinte a cessé, dès qu'il y a divorce consenti, le moindre conflit devient mortel, sans réconciliation possible. Aussi, dans la débâcle de certains ménages qui étonne souvent, inexplicable, la cause profonde est toujours l'arrachement charnel, le lien de chair coupé à jamais. Tant que sa Geneviève était restée à son cou, l'adorant, le voulant, Marc n'avait pas tremblé de la campagne qu'on menait pour la lui reprendre. Il la savait profondément à lui, aucune force au monde ne vaincrait le tout-puissant amour. Mais, si elle ne l'aimait plus, si elle ne le désirait plus, le furieux effort de ses adversaires n'allait-il pas la lui arracher enfin? Et, à mesure qu'il la voyait se glacer, il sentait la catastrophe devenir possible, il avait son pauvre cœur serré d'une anxiété croissante, intolérable.

Un fait éclaira Marc un instant, dans l'obscur problème de cette femme adorée, de nouveau mère, et qui semblait cesser d'être amante. Il apprit qu'elle avait changé de

directeur, quittant l'abbé Quandieu, le doux prêtre, pour passer au père Théodose, le supérieur des Capucins, l'apôtre, l'admirable metteur en scène des miracles de Saint-Antoine de Padoue. La raison donnée en était l'état de malaise, la faim inapaisée où la laissait le curé de Saint-Martin, trop tiède maintenant pour sa foi ardente ; tandis que le père Théodose, si beau, si grand en ferveur, devait la nourrir du fort pain mystique, dont elle avait le besoin de se rassasier. En réalité, c'était le père Crabot, maître souverain chez ces dames, qui avait décidé le changement, afin de hâter sans doute la victoire certaine, après tant de savante lenteur. Marc ne songeait pas à soupçonner Geneviève d'une intrigue basse avec le capucin superbe, un Christ brun, dont les grands yeux de flammes et la barbe frisée faisaient pâmer les dévotes : il la savait trop loyale, trop digne, de cette dignité du corps qu'il avait reconnue en elle, même aux heures voluptueuses où elle donnait tout son être. Mais, sans pousser les choses à ce point, n'était-il pas admissible, dans l'influence grandissante du père Théodose sur une femme jeune encore, de faire une part à la domination du beau mâle, à la souveraineté sensuelle de l'homme devenu Dieu, parlant en Dieu obéi? Après les entretiens dévots, surtout après les heures prolongées de confessionnal, elle revenait à son mari toute frissonnante, éperdue, comme jamais il ne l'avait sentie, quand elle rentrait de ses anciennes visites à l'abbé Quandieu. Elle nouait certainement là quelque passion mystique, elle trouvait un aliment nouveau à son besoin d'aimer, qui remplaçait pour un temps les caresses conjugales, grâce à la crise de trouble étrange où la jetait sa grossesse. Peut-être aussi le moine agissait-il contre cette fécondité, agenouillée si près de lui, la terrorisant avec l'enfant du damné qu'elle portait. A plusieurs reprises, elle parla désespérément du pauvre petit être qui allait naître, prise d'une sorte de terreur, ainsi qu'il arrive à certaines mères hantées de la crainte d'accoucher d'un monstre. Et, s'il naissait normal, comment le protégerait-elle du péché environnant, où l'emporterait-elle, afin de le soustraire à la demeure sacrilège de son père? Cela faisait un peu de lumière sur la rupture d'alcôve exigée

par elle, sans doute le remords d'avoir enfanté d'un incroyant, le serment de ne plus enfanter jamais, l'amour perverti, exaspéré, rêvant de se satisfaire désormais dans l'au delà du désir. Et pourtant que d'obscurité encore, et quelle souffrance était celle de Marc de ne pas comprendre, de sentir à chaque heure lui échapper cette femme adorée, que l'Eglise lui reprenait pour l'anéantir, lui et son œuvre de libération humaine, en le torturant!

Ce fut au retour d'un de ses longs entretiens avec le père Théodose que Geneviève, l'air exalté et brisé à la fois, dit à Louise, qui rentrait de l'école :

— Demain, tu iras te confesser chez les Capucins, à cinq heures. Si tu ne te confessais pas, on ne te recevrait plus au catéchisme.

Résolument, Marc intervint. Il avait laissé Louise suivre le catéchisme. Mais, jusque-là, il s'était opposé à ce qu'elle se confessât.

— Louise n'ira pas chez les Capucins, dit-il avec fermeté. Tu le sais, ma chère, j'ai cédé sur tout, je ne céderai pas sur la confession.

Se contenant encore, Geneviève demanda :

— Et pourquoi ne veux-tu pas céder?

— Je ne puis le dire devant cet enfant. Mais tu connais mes raisons, je n'entends pas qu'on salisse l'esprit de ma fille, sous le prétexte de l'absoudre de fautes puériles, que la famille suffit à connaître et à corriger.

Il s'en était en effet expliqué avec elle, trouvant abominable cette initiation d'une fillette aux fièvres de la chair, par un homme que son vœu de chasteté peut conduire à toutes les curiosités, à toutes les aberrations sexuelles. Sur dix prêtres prudents, il suffit d'un détraqué, et la confession n'est plus qu'une ordure, dont il ne voulait pas laisser courir le risque à sa Louise. Puis, cette promiscuité troublante, ce colloque secret dans l'ombre et l'énervement mystique d'une chapelle, n'étaient pas seulement un outrage, une démoralisation possible, pour une petite femme de douze ans, âge inquiet où les sens s'éveillaient à la vie ; il y avait encore là comme une prise de possession de la jeune fille, de l'amante et de la mère à venir, qui à jamais restait ensuite l'initiée, le déflorée de ce ministre sacré, dont les questions, en violentant

sa pudeur, la fiançaient à son Dieu jaloux. Dès lors, par ses aveux, la femme appartenait au confesseur, devenait sa chose tremblante et obéissante, toujours prête à être, dans ses mains, un instrument d'enquête et de servage.

— Si notre fille a commis quelque faute, répéta Marc, c'est à toi ou à moi qu'elle s'en confessera, le jour où elle en éprouvera le besoin. Ce sera plus logique et plus propre.

Geneviève haussa les épaules, en femme qui trouvait cette solution blasphématoire et grotesque.

— Je ne veux plus discuter avec toi, mon pauvre ami... Seulement, dis-moi, si tu empêches Louise d'aller à confesse, comment pourra-t-elle faire sa première communion?

— Sa première communion? mais n'est-il pas convenu qu'elle attendra d'avoir vingt ans, pour en décider elle-même? Je l'ai laissée aller au catéchisme, comme elle va à son cours d'histoire et de sciences, simplement afin qu'elle sache, de façon à pouvoir juger et prendre un parti plus tard.

La colère, alors, emporta Geneviève. Elle se tourna vers l'enfant :

— Et toi, Louise, c'est ce que tu penses, c'est ce que tu veux?

Immobile, avec son gai visage déjà grave, la fillette avait écouté, silencieuse, entre son père et sa mère. Quand de pareilles querelles éclataient, elle s'efforçait visiblement de rester neutre, par crainte de les aggraver. Ses yeux intelligents allaient de l'un à l'autre, comme pour les supplier de ne pas se faire de la peine, à cause d'elle, désespérée d'être ainsi devenue une cause continuelle de désunion. Elle demeurait très déférente, très tendre pour sa mère ; et celle-ci, pourtant, la sentait pencher vers son père, qu'elle adorait, dont elle avait la raison solide, la passion du vrai et du juste.

Un instant, Louise, combattue, continua de les regarder, de son air de grande affection. Puis, doucement :

— Ce que je pense, ce que je veux, maman, ce serait si volontiers ce que vous penseriez et ce que vous voudriez tous les deux!... Est-ce que le désir de papa te semble si déraisonnable? Pourquoi ne pas attendre un peu?

La mère, hors d'elle, ne put en entendre davantage.

— Ce n'est pas répondre, ma fille... Reste avec ton père, puisque tu n'as plus pour moi ni respect, ni obéissance. Vous finirez par me chasser d'ici.

Et elle s'en alla, elle s'enferma violemment dans sa chambre, ainsi qu'elle le faisait désormais, aux moindres contrariétés. C'était sa façon de terminer les querelles ; et, chaque fois, elle paraissait s'éloigner davantage, mettre plus d'espace entre elle et le cher foyer domestique d'autrefois.

Un événement acheva de lui faire croire qu'on agissait sur sa fille, pour la soustraire à son autorité. Mlle Rouzaire, grâce à ses longues et savantes pratiques, venait enfin d'obtenir à Beaumont le poste de première adjointe, qu'elle ambitionnait depuis si longtemps. L'inspecteur d'académie Le Barazer avait cédé aux instances des députés et des sénateurs cléricaux, en tête desquels le comte Hector de Sanglebœuf marchait avec des allures bruyantes de grand capitaine. Mais, par compensation politique, et avec une malice dont il était coutumier, Le Barazer avait fait nommer, au poste de directrice devenu vacant à Maillebois, Mlle Mazeline, l'institutrice de Jonville, l'ancienne collaboratrice de Marc, dont celui-ci estimait si haut la claire raison, la belle passion de vérité et d'équité. Peut-être aussi l'inspecteur d'académie, qui soutenait toujours ce dernier sourdement, avait-il voulu mettre à son côté une amie, travaillant à la même œuvre, ne l'entravant plus à chaque heure, comme faisait Mlle Rouzaire ; et il affecta de s'étonner, lorsque le maire Philis, au nom du conseil municipal, osa se plaindre d'un tel choix, qui allait mettre les filles de Maillebois entre les mains d'une incroyante : n'avait-il pas fait ce que demandait le comte Hector de Sanglebœuf? pouvait-on s'en prendre à lui, si le roulement administratif du personnel l'avait amené à choisir une personne des plus méritantes, dont les familles ne s'étaient jamais plaintes jusque-là? Et, en effet, ses débuts à Maillebois furent très heureux, elle plut beaucoup par sa gaîté sereine, par la façon maternelle dont elle sut gagner l'affection de ses élèves, dès le premier jour. Elle était admirable de douceur et de zèle, travaillant surtout à faire de ses filles,

comme elle les nommait, de braves femmes, des épouses et des mères, libres et enfantant des hommes libres. Mais elle ne conduisait plus les fillettes à la messe, elle avait supprimé les processions, les prières, le catéchisme, de sorte que Geneviève, qui la connaissait bien, depuis leur voisinage à l'école de Jonville, s'irritait, protestait, avec les quelques parents faisant partie de la faction cléricale. Tout en n'ayant pas eu à se louer de Mlle Rouzaire, dont les sourdes intrigues avaient troublé la paix de son ménage, elle semblait maintenant la regretter, elle parlait de la nouvelle institutrice comme d'une femme suspecte, capable des plus noirs desseins.

— Entends-tu, Louise, si Mlle Mazeline vous tenait des discours inconvenants, tu me le dirais. Je ne veux pas qu'on me vole l'âme de ma fille.

Impatienté, Marc ne pouvait s'empêcher d'intervenir.

— Voyons, c'est fou, Mlle Mazeline volant les âmes! Tu l'admirais comme moi, il n'est pas de raison plus haute, ni de cœur plus tendre.

— Oh! naturellement, mon ami, tu la soutiens. Vous êtes bien faits pour vous entendre. Va donc la retrouver, donne-lui notre fille, puisque moi je ne compte plus.

Et, une fois encore, Geneviève courait sangloter dans sa chambre, où la petite Louise devait aller pleurer avec elle, la supplier pendant des heures, avant de la décider à se remettre aux soins de son ménage.

Brusquement, une incroyable nouvelle circula, souleva une émotion considérable. L'avocat Delbos s'était rendu à Paris, avait agi dans les ministères, en promenant le fameux modèle d'écriture, remis par Mme Alexandre Milhomme ; et, on ne savait grâce à quelle haute influence, il avait enfin obtenu qu'une perquisition judiciaire serait faite à Valmarie, chez le père Philibin. Mais l'extraordinaire était cette perquisition exécutée en coup de foudre, le commissaire de police tombant là sans être attendu, commençant à fouiller, parmi les dossiers si nombreux du préfet des études, découvrant dans la seconde chemise qu'il ouvrait une enveloppe déjà jaunie, où se trouvait, précieusement conservé, le coin déchiré autrefois. Il n'y avait d'ailleurs pas à nier, le fragment se rapportait exactement à la déchirure du modèle

ramassé près de la victime. On ajoutait que le père Philibin, interrogé tout de suite par son supérieur, le père Crabot, éperdu d'une telle aventure, avait avoué carrément. Il donnait pour unique explication une sorte de mouvement instinctif, une telle inquiétude à voir, sur le modèle, le cachet de l'école des Frères, que sa main avait agi, plus prompte que sa pensée. Et si, plus tard, il avait gardé le silence, c'était dans la conviction absolue, après une étude approfondie de l'affaire, que Simon était bien le coupable, dont l'intention, en laissant en évidence ce faux grossier, avait dû être de nuire à la religion. Le père Philibin se faisait donc gloire de son acte, car son geste et plus tard son silence étaient d'un héros, qui mettait l'Eglise au-dessus de la justice des hommes. Un complice vulgaire n'aurait-il pas détruit le fragment? et, du moment où il l'avait conservé, ne comprenait-on pas sa volonté de tout rétablir, le jour où il l'aurait fallu? A la vérité, dans cette singulière imprudence, certains voyaient sa manie de classer les moindres bouts de papier, peut-être aussi le désir de se réserver une arme. On disait le père Crabot, lui qui détruisait jusqu'aux cartes de visite reçues, affolé, exaspéré contre cet imbécile besoin de dossiers, de fiches, de répertoires. On allait jusqu'à répéter son premier cri de surprise furieuse : " Comment! je lui avais donné l'ordre de tout brûler, et il a gardé ça! " D'ailleurs, dès le soir de la trouvaille, le père Philibin, qui ne tombait encore sous le coup d'aucun mandat d'arrestation, disparut. Et, comme des âmes pieuses s'informaient de son sort avec sollicitude, il leur fut répondu que le père Poirier, provincial de Beaumont, avait décidé de l'envoyer en retraite dans un couvent d'Italie, où, d'un coup, et ainsi qu'en un gouffre, il se trouva enseveli sous l'éternel silence.

Maintenant, la revision du procès Simon paraissait inévitable. Delbos, triomphant, appela tout de suite David et Marc, afin d'arrêter la façon dont la demande serait lancée au ministre de la justice. C'était Delbos qui avait soupçonné l'existence possible du fragment portant le cachet de l'école des Frères, et c'était lui qui venait de provoquer la trouvaille, fait nouveau suffisant pour faire casser l'arrêt de la cour de Beaumont. Il fut même

d'avis de se contenter de ce fait, en laissant de côté, pour le moment, la communication illégale du président Gragnon aux membres du jury, difficile encore à prouver, et sur laquelle l'enquête ferait sûrement la lumière. La meilleure tactique à suivre lui semblait être de marcher droit au frère Gorgias, maintenant que la vérité éclatait, ruinant le rapport des experts, apportant des certitudes indiscutables, la provenance du modèle, timbré, paraphé, à ce point accusateur que le père Philibin s'était rendu complice, par la dissimulation et le mensonge. Et, quand David et Marc sortirent de chez Delbos, la décision était prise, David, écrivit dès le lendemain au ministre une lettre de dénonciation formelle, dans laquelle il accusait le frère Gorgias d'avoir violé et assassiné le petit Zéphirin, crime pour lequel son frère Simon était au bagne depuis dix ans.

Alors, l'émotion fut à son comble. Le lendemain de la trouvaille du fragment, parmi les dossiers du père Philibin, il y avait eu une heure de lassitude et de défaite, même chez les plus ardents soutiens de l'Eglise. Cette fois, la partie semblait perdue, et l'on put lire, dans *Le Petit Beaumontais*, un article où l'action du père jésuite se trouvait nettement blâmée. Mais, deux jours plus tard, la faction s'était ressaisie, le même journal inventa la canonisation du vol et du mensonge, saint Philibin, héros et martyr. Des portraits furent publiés, avec une auréole et des palmes. Une légende se créa, le père dans un couvent ignoré des Apennins, au milieu de forêts sauvages, portant un cilice, priant les jours et les nuits, s'offrant en holocauste pour les péchés du monde ; et de petites images pieuses circulèrent, le représentant à genoux, avec une prière au verso, qui gagnait des indulgences. L'accusation publique, retentissante, lancée contre le frère Gorgias, acheva de rendre aux cléricaux leur furieuse rage d'attaque, dans leur conviction que la victoire du juif serait l'ébranlement fatal de la congrégation, une brèche au cœur même de l'Eglise. Tous les anti-simonistes d'autrefois se retrouvèrent debout, plus intransigeants, plus âpres à vaincre ou à disparaître. Et, à Maillebois, à Beaumont, d'un bout à l'autre du pays, ce fut la même bataille qui recommença, d'un côté tous

les esprits libérés, les cerveaux de vérité et de justice allant à l'avenir, de l'autre tous les hommes de réaction, les croyants de l'autorité, qui s'attardaient au passé d'un Dieu de colère, faisant le salut du monde à coups de soldats et de prêtres. On revit le conseil municipal de Maillebois se quereller violemment au sujet de l'instituteur, les familles se déchirer entre elles, les élèves de Marc et les élèves des Frères se jeter des cailloux, sur la place de la République, au sortir de l'école. On revit surtout la belle société de Beaumont bouleversée, sous le souffle d'inquiétude qui enfiévrait les acteurs du premier procès, les fonctionnaires, les magistrats, les simples comparses, dont la peur était de se trouver compromis, si l'on fouillait le monstrueux entassement, enterré dans l'ombre. Pour un Salvan qui se réjouissait avec Marc, à chacune de leurs entrevues, que d'autres ne dormaient plus la nuit, devant la menace de tant de cadavres gênants, près de sortir de terre! A la veille des élections prochaines, les hommes politiques tremblaient d'y laisser leur mandat : le radical Lemarrois, l'ancien maire, indispensable jadis, regardait avec terreur monter la popularité de Delbos ; l'aimable Marcilly, toujours aux aguets de la victoire, perdait pied, ne savait plus de quel parti être ; les députés et les sénateurs réactionnaires, avec le farouche Hector de Sangleboeuf à leur tête, résistaient désespérément, en sentant monter l'orage qui devait les balayer. Dans l'administration, dans l'université, l'anxiété n'était pas moins grande, le préfet Hennebise se lamentait de ne pouvoir étouffer l'affaire, le recteur Forbes débordé se déchargeait sur l'inspecteur d'académie Le Barazer, le seul calme et souriant au milieu de la tourmente, tandis que le proviseur Depinvilliers continuait à mener ses filles à la messe comme on se jette à l'eau, et que l'inspecteur Mauraisin, angoissé, étonné de la façon dont tournaient les choses, se demandait si l'heure n'était pas venue de passer à la franc-maçonnerie. Mais, surtout, l'émoi était grand parmi la magistrature, car l'ancien procès revisé n'était-ce pas un procès nouveau fait aux premiers juges, et si l'on rouvrait le dossier, quelles révélations terribles allait-il en sortir? Le juge d'instruction Daix, l'honnête homme malchanceux

qui promenait le remords d'avoir cédé à l'âpre ambition de sa femme, ne se rendait plus que livide et muet à son cabinet du Palais de Justice. Le fringant procureur de la république, Raoul de La Bissonnière, s'y montrait au contraire d'une belle humeur, d'une liberté d'esprit excessives, où l'on devinait le désir torturé de ne rien laisser voir de ses craintes. Quant au président Gragnon, le plus compromis, il semblait avoir vieilli tout d'un coup, traînant son grand corps, la face épaissie et lourde, courbant les épaules sous un poids invisible, se redressant avec un regard oblique, lorsqu'il se sentait regardé. Et les dames de ces messieurs, elles aussi, avaient recommencé à faire de leurs salons des foyers d'intrigues, de marchandages, d'effrénée propagande. Et des familles bourgeoises aux domestiques, des domestiques aux fournisseurs, des fournisseurs aux ouvriers, toute la population suivait, s'affolait, dans la tempête de démence générale qui emportait les hommes et les choses.

On remarqua le brusque effacement du père Crabot, dont la haute taille élégante, les belles robes fines étaient bien connues, aux heures mondaines, avenue des Jaffres. Il ne s'y montra plus, et l'on vit une preuve de bon goût, de piété profonde, dans ce besoin de retraite, dont ses amis parlèrent avec un attendrissement dévot. Le père Philibin avait disparu, il ne restait que le frère Fulgence, toujours compromettant, s'agitant trop, si maladroit à chacune de ses démarches, que de vilains bruits commençaient à courir, parmi les cléricaux, sans doute un mot d'ordre venu de Valmarie, sacrifiant le Frère. Mais le héros, l'extraordinaire figure qui se dressait plus étonnante chaque jour, était le frère Gorgias, qui tenait tête à l'accusation, avec une prodigieuse audace. Le soir même du jour où l'on avait publié la lettre de David le dénonçant, il était accouru au *Petit Beaumontais*, pour répondre, insultant les juifs, inventant d'extravagantes histoires, habillant les vérités de mensonges de génie, capables de troubler les plus solides têtes ; et il goguenardait, il demandait si les instituteurs avaient l'habitude de se promener avec des modèles d'écriture dans leurs poches ; et il niait tout, le paraphe, le cachet, expliquant comment Simon, qui avait imité son écriture,

pouvait très bien s'être procuré un cachet de l'école, ou même en avoir fait fabriquer un. C'était fou, il n'en criait pas moins cette version d'une voix si tonnante, avec des gestes si rudes, que la version nouvelle était acceptée, devenait la vérité officielle. Dès lors, *Le Petit Beaumontais* n'hésita plus, il adopta l'histoire du cachet faux, comme du paraphe faux, de cette préméditation abominable de Simon, qui, en commettant son crime, avait eu l'infernale ruse de le mettre au compte d'un saint religieux, pour salir l'Eglise. Et l'imbécile invention passionna les pauvres cerveaux du moyen peuple abêti par des siècles de catéchisme et de servitude, le frère Gorgias monta au rang des martyrs de la foi, à côté du père Philibin. Il ne pouvait plus paraître sans qu'on l'acclamât, des femmes baisaient le bord de sa robe, des enfants se faisaient bénir, tandis que lui, impudent, triomphant, haranguait les foules, se livrait à d'extravagantes parades, en idole populaire, certaine d'être applaudie. Mais, cependant, derrière cette assurance, les gens avertis, sachant la vérité, voyaient la détresse éperdue du misérable, forcé de jouer un rôle dont il sentait le premier l'inepte fragilité ; et il était bien évident qu'il y avait simplement là, sur la scène, un acteur, une tragique marionnette, que des mains invisibles faisaient mouvoir. Le père Crabot avait eu beau disparaître, se cloîtrer avec humilité dans sa cellule de Valmarie, froide et nue, son ombre noire passait sans cesse sur la scène, ses mains souples se devinaient, tirant les fils, poussant les pantins, travaillant au triomphe de la congrégation.

Au milieu des plus rudes secousses, et malgré l'opposition de toutes les forces réactionnaires coalisées, le ministre de la justice dut saisir la Cour de cassation de la demande de revision, lancée par David, au nom de Mme Simon et de ses enfants. Il y eut là une première victoire de la vérité, dont la faction cléricale parut accablée un moment. Dès le lendemain, d'ailleurs, la lutte recommença. la Cour de cassation elle-même fut jetée à la boue, outragée chaque matin, accusée de s'être vendue aux juifs. *Le Petit Beaumontais* indiquait nettement les sommes, diffamait le président, le procureur général: les conseillers, en racontant d'abominables histoires intimes,

inventées de toutes pièces. Pendant les deux mois que dura l'instruction de l'affaire, le fleuve d'immondices ne cessa de couler, il n'y eut pas d'iniques manœuvres, de mensonges et même de crimes, qui ne furent tentés, pour arrêter dans sa marche l'inexorable justice. Enfin, après des débats mémorables, où quelques magistrats donnèrent un grand exemple de saine raison et d'équité courageuse, au-dessus des passions, l'arrêt fut rendu, et bien que prévu à l'avance, il éclata en coup de foudre. La Cour retenait la demande, disait qu'il y avait lieu à reviser et concluait à la nécessité d'une enquête, dont elle-même se chargeait.

Ce soir-là, Marc, ayant fini sa classe, se trouvait seul dans son petit jardin, par un doux crépuscule de printemps. Louise n'était pas revenue encore de l'école, où Mlle Mazeline la retenait parfois, en élève préférée. Geneviève, depuis le déjeuner, était partie chez sa grand'mère, près de laquelle, désormais, elle passait ses journées presque entièrement. Et, malgré le frais parfum des lilas, dans l'air si tiède, Marc promenait le long des allées l'amère torture de son ménage dévasté. Il n'avait pas cédé sur la confession, sa fille venait même de quitter le catéchisme, le prêtre n'ayant plus voulu l'y admettre, si elle ne passait point par le confessionnal. Mais il lui fallait batailler, matin et soir, sous les attaques de sa femme, exaspérée, affolée à l'idée de la damnation de Louise, dont elle se rendait complice, en ne trouvant pas la force de la prendre dans ses bras, de la porter elle-même au tribunal de la pénitence. Elle se rappelait son adorable communion à elle, ce plus beau jour de sa vie, avec la robe blanche, l'encens, les cierges, le doux Jésus qu'elle choisissait si délicieusement pour fiancé, et qui était resté son seul, son unique époux, l'amour divin dont elle jurait, à cette heure, de ne plus goûter que les délices. Sa fille allait donc être privée d'une telle félicité, comme déchue, tombée au rang des bêtes qui n'ont pas de religion? Et elle profitait des moindres occasions pour arracher un consentement à son mari, changeant le foyer domestique en un terrain de combat, où les plus futiles circonstances donnaient naissance à des querelles sans fin.

La nuit lente tombait, pleine d'apaisement, et Marc, dans une heure de grande lassitude, s'étonnait de résister de la sorte, avec un courage si cruel pour eux trois. Toute son ancienne tolérance lui revenait, il avait bien laissé baptiser sa fille, ne pouvait-il lui laisser faire sa première communion? Les raisons que lui donnait sa femme, ces raisons devant lesquelles il s'était longtemps incliné, n'étaient pas sans force : le respect de la liberté individuelle, les droits de la mère, les droits de la conscience. Au foyer, la mère était forcément l'éducatrice, l'initiatrice, surtout lorsqu'il s'agissait des filles. Et ne tenir aucun compte de ses idées, agir contre son esprit et son cœur, c'était vouloir la rupture même du ménage. Plus rien ne restait du lien nécessaire, le bonheur était détruit, les parents et l'enfant tombaient à cette affreuse guerre intime, dont sa pauvre maison, si unie et si douce autrefois, souffrait maintenant. Et il marchait toujours, par les allées étroites du petit jardin, envahi d'ombre, en se demandant de quelle façon il pourrait bien céder encore, pour avoir un peu de paix et de bonheur.

Mais, surtout, un remords l'angoissait, n'était-il pas coupable de ce grand malheur? Déjà, sa part de responsabilité lui était apparue, il s'était parfois demandé pourquoi, dès le lendemain du mariage, il n'avait pas tenté de conquérir Geneviève à ses croyances. Alors, dans la révélation de l'amour, elle lui appartenait toute, elle s'abandonnait entre ses bras, si confiante, si prête à ne faire qu'une avec lui, chair et pensée. Lui seul aurait eu le pouvoir, à cette heure unique, d'arracher la femme au prêtre, en faisant de l'éternelle enfant, courbée sous la peur de l'enfer, la compagne consciente de sa vie, une intelligence libérée, capable de vérité et de justice. Dans leurs premières querelles, Geneviève le lui avait crié : “ Si tu souffres de voir que nous ne pensons pas de même, c'est ta faute. Il fallait m'instruire. Je suis ce qu'on m'a faite, et le malheur est que tu n'as pas su me refaire ”. Désormais, elle n'en était plus là, elle ne lui accordait pas qu'il pût agir sur elle, dans l'inébranlable orgueil de sa foi. Seulement, il se souvenait amèrement de l'occasion perdue, il déplorait son adoration égoïste, en ce délicieux printemps de leur ménage, toujours à

s'émerveiller de sa beauté, à la trouver parfaite, sans que l'inquiétude le prit de descendre en sa conscience et de l'éclairer. Puis, à cette époque-là, il ne songeait point encore à être l'artisan de vérité qu'il était devenu, il acceptait certains compromis, en se croyant assez aimé, assez fort, pour rester le maître. Et toute sa torture, aujourd'hui, venait de sa vanité d'homme, des faiblesses aveugles de son amour.

Marc s'arrêta devant un lilas fleuri de la veille, d'un parfum pénétrant, tandis qu'une flamme, un besoin de lutte remontait en lui. S'il n'avait pas fait son devoir, autrefois, en agissant, en s'efforçant de libérer cette intelligence qu'on lui livrait, si imprégnée d'erreurs, était-ce donc une raison pour ne pas le faire aujourd'hui, en empêchant la fille de se perdre après la mère? La faute allait devenir d'autant plus impardonnable, qu'il s'était maintenant donné une tâche. Il avait accepté de sauver du mensonge séculaire les enfants des autres, et il offrirait le lâche exemple de ne pouvoir en préserver sa propre enfant! Qu'un père de famille obscur, pour avoir la paix, s'accommodât d'une femme dévote, s'obstinant à hébéter sa fille dans de basses et dangereuses pratiques, cela s'excusait encore. Mais lui! lui qui avait enlevé le crucifix de sa classe, qui s'en tenait au strict enseignement laïque, qui professait hautement la nécessité d'arracher la femme à l'église, si l'on voulait bâtir enfin la Cité heureuse! Ne serait-ce pas le pire aveu d'impuissance, la pire des défaites? Toute sa mission en serait comme niée, contredite, anéantie. Il perdrait toute puissance, il n'aurait plus l'autorité de demander aux autres ce qu'il était incapable de réaliser lui-même, à son foyer, où sa raison et son cœur devaient vaincre d'abord. Puis, quelle éducation d'hypocrisie, d'égoïste faiblesse, pour sa fille, au courant de ses idées, de ses croyances, le sachant contraire à la confession, à la communion, et se demandant alors pourquoi il laissait accomplir chez lui des actes qu'il condamnait absolument chez le voisin! Il pensait donc d'une façon et il agissait d'une autre? Non, non! la tolérance lui était impossible, il ne pouvait céder de nouveau, sans que son œuvre de délivrance croulât sous le mépris universel.

Et Marc se remit à marcher sous le ciel pâlissant, où s'allumaient les premières étoiles. Un des triomphes de l'Eglise était de voir que les parents libres penseurs n'osaient lui reprendre leurs enfants, dans la peur du scandale, liés par les habitudes mondaines. Qui donc commencerait, sans craindre de ne pas établir son fils, de ne pas marier sa fille, s'ils ne passaient point par les sacrements, même réduits à de simples formalités? Il faudrait certainement attendre longtemps encore, le temps déterminé que la science mettra à détruire le dogme, à ruiner dans l'usage ce qu'elle a ruiné déjà dans la raison. Mais les esprits braves devaient commencer à donner l'exemple, et Marc était surtout frappé de l'effort considérable tenté par l'Eglise actuelle sur les femmes, qu'elle a pendant des siècles brutalisées, outragées, traitées en filles du diable, coupables de tous les péchés du monde. Les Jésuites, avec leur coup de génie d'accommoder Dieu aux nécessités des passions, lui paraissaient être les ouvriers de ce grand mouvement qui a mis les femmes, aux mains des prêtres, comme des instruments de conquête politique et sociale. Ils avaient foudroyé l'amour, et ils l'utilisent. Ils avaient traité la femme en bête de luxure, à laquelle les saints ne devaient point toucher, et ils la caressent, la comblent de flatteries, en font l'ornement et le soutien du temple, le jour où l'idée leur vient d'exploiter sa toute-puissance sexuelle sur l'homme. Le sexe flamboie parmi les cierges de l'autel, ils l'acceptent comme une voie de la grâce ils s'en servent comme du piège où ils espèrent reprendre et dompter l'homme. Toute la désunion, toute la douloureuse querelle de la société contemporaine ne venait-elle pas de là, de ce divorce entre l'homme à demi libéré et la femme restée serve, esclave adulée, hallucinée du catholicisme agonisant? Le problème n'était pas ailleurs, ne point laisser à l'Eglise le profit de la tendresse tardive dont elle endort nos filles et nos épouses, lui enlever le mérite de la fausse délivrance qu'elle leur apporte, les délivrer réellement et les lui reprendre, puisqu'elles sont à nous, comme nous sommes à elles. Trois forces se trouvaient en présence, l'homme, la femme, l'Eglise ; et il ne fallait pas que l'Eglise et la femme fussent contre

l'homme, il fallait que l'homme et la femme fussent contre l'Eglise. Le couple, d'ailleurs, n'était-il pas un? Ni l'époux ni l'épouse ne pouvaient rien l'un sans l'autre. Unis, chair et intelligence, ils devenaient invincibles, la force même de la vie, le bonheur enfin réalisé dans la nature conquise. Et, brusquement, Marc vit éclater la vérité, la solution unique : instruire la femme, lui donner près de nous sa vraie place d'égale et de compagne, car, seule, la femme libérée peut libérer l'homme.

Au moment où Marc, calmé, réconforté, reprenait tout son courage pour lutter encore, il entendit Geneviève qui rentrait, il la rejoignit dans la classe, vaguement éclairée d'un reste de jour. Et il la trouva debout, la taille épaissie par sa grossesse à terme bientôt, mais grande et redressée, les yeux si brillants, l'attitude si agressive, qu'il sentit monter un suprême orage.

— En bien, lui demanda-t-elle d'une voix brusque, tu es content?

— Content de quoi, ma chérie?

— Ah! tu ne sais pas... Je vais donc avoir le plaisir d'être la première à te donner la grande nouvelle... Vos héroïques efforts ont réussi, et la dépêche en arrive à l'instant. La Cour de cassation vient de décider la revision de l'affaire.

Il eut un cri d'immense joie, sans vouloir remarquer le ton de furieuse ironie dont le triomphe lui était annoncé.

— Enfin, il y a donc des juges! l'innocent ne souffrira plus!... Mais la nouvelle est-elle bien certaine?

— Oui, oui, tout à fait certaine, je la tiens d'honnêtes gens à qui elle a été télégraphiée. Va, va, l'abomination est complète, et tu peux te réjouir!

Et on retrouvait, dans cet amer frémissement, l'écho de la scène violente à laquelle sans doute elle venait d'assister chez ces dames, quelque saint personnage, prêtre ou religieux, un familier du père Crabot accouru pour dire la catastrophe, qui mettait Dieu en péril.

Gaîment, s'obstinant à ne pas vouloir comprendre, Marc tendit les bras à sa femme.

— Merci, il ne pouvait y avoir pour moi de bonne messagère plus aimée. Embrasse-moi.

Geneviève, immobile, l'écarta d'un geste de haine.

— T'embrasser, pourquoi? parce que tu as été l'ouvrier d'un acte infâme, parce que tu es heureux de cette victoire criminelle contre la religion? C'est ton pays, c'est ta famille, c'est toi-même que tu jettes à la ruine, à la boue, pour sauver ton juif immonde, le plus grand scélérat de la terre.

Avec douceur encore, il tâcha de l'apaiser.

— Voyons, ma chérie, ne dis pas ces choses. Toi si intelligente, si bonne autrefois, comment peux-tu répéter de pareilles monstruosités? C'est donc vrai, que l'erreur est contagieuse, au point d'obscurcir les plus solides raisons?... Réfléchis, tu connais l'affaire, Simon est innocent, le laisser au bagne est une iniquité affreuse, un poison de pourriture sociale dont la nation finirait par mourir.

— Non, non! cria-t-elle, dans une sorte d'exaltation mystique, Simon est coupable, il a été condamné irrévocablement, des hommes d'une sainteté reconnue l'ont accusé et l'accusent encore, et pour qu'il fût innocent, il faudrait donc ne plus croire à la religion, croire capable d'erreur Dieu lui-même. Non, non! il doit rester au bagne, le jour où il en sortirait serait la fin de tout ce qu'il y a ici-bas de vénérable et de divin.

Peu à peu, Marc était pris d'impatience.

— Je ne comprends pas qu'une question de vérité et de justice si claire puisse nous séparer. Le ciel n'a rien à voir en tout ceci.

— Pardon, il n'y a ni vérité ni justice en dehors du ciel.

— Ah! tu viens de dire le grand mot, voilà qui explique notre désaccord et notre torture. Tu penserais encore comme moi, si tu n'avais pas mis le ciel entre nous deux, et tu me reviendras, le jour où tu consentiras à redevenir, sur cette terre, une intelligence saine, un cœur fraternel. Il n'est qu'une vérité, il n'est qu'une justice, celles que la science établit, sous le contrôle de la certitude et de la solidarité humaines.

Geneviève elle-même s'exaspéra.

— Expliquons-nous donc une bonne fois, c'est ma religion, c'est mon Dieu que tu veux détruire.

— Oui! cria-t-il. C'est le catholicisme que je combats,

l'imbécillité de son enseignement, l'hypocrisie de sa pratique, la perversion de son culte, et son action meurtrière sur l'enfant, sur la femme, et sa nuisance sociale. L'Eglise catholique, voilà l'ennemie, dont nous devons d'abord débarrasser la route. Avant la question sociale, avant la question politique, il y a la question religieuse, qui barre tout. Jamais nous ne ferons un pas en avant, si nous ne commençons point par abattre l'Eglise, la corruptrice, l'empoisonneuse, l'assassine... Et, entends-moi bien! telle est la raison de ma volonté formelle à ne pas laisser notre Louise se confesser et communier. Je croirais ne ne pas faire mon devoir, je me mettrais en contradiction complète avec mes idées et mes leçons ; et, le lendemain, il me faudrait quitter cette école, cesser d'instruire les enfants des autres, puisque je n'aurais ni la loyauté ni la force de conduire mon enfant à moi vers la vérité, la seule vraie, la seule bonne... Je ne céderai pas, notre fille elle-même jugera, prendra un parti, quand elle aura vingt ans.

Hors d'elle, Geneviève allait répondre, lorsque Louise entra. Après la classe, M^lle Mazeline l'avait longtemps retenue, et même elle la ramenait pour expliquer gaîment comme elle lui avait appris un point difficile de crochet. Petite et mince, sans beauté, mais d'un charme profond, avec sa face large où s'ouvrait une grande bouche tendre, où ses yeux noirs admirables brûlaient d'ardente sympathie, l'institutrice cria de la porte :

— Quoi donc? vous n'avez pas de lumière... Et moi qui voulais vous montrer le beau travail d'une petite fille bien sage!

Mais, tout de suite, Geneviève, sans écouter, appela l'enfant d'une voix rude.

— Ah! c'est toi, Louise. Avance un peu... Ton père me brutalise encore à ton sujet. Il s'oppose définitivement à ce que tu fasses ta première communion... Moi, j'exige que tu la fasses cette année. Tu as douze ans, tu ne peux tarder davantage, sans scandale... Et, avant de prendre un parti, je veux connaître ton avis, à toi.

Grande pour son âge, formée déjà, Louise était presque une petite femme, avec son visage intelligent, où les traits fins de sa mère semblaient se fondre dans une

expression de tranquille bon sens, qu'elle tenait de son père. Elle répondit sans hâte, d'un air d'affectueuse déférence :

— Mon avis à moi, oh! maman, je ne peux pas en avoir. Seulement, je croyais la chose arrangée, puisque le désir de papa est uniquement qu'on attende ma majorité... Alors, je te dirai mon avis.

— Est-ce ta réponse, malheureuse enfant? s'exclama la mère, dont l'irritation croissait. Attendre, lorsqu'il est évident pour moi que les affreuses leçons de ton père te corrompent et t'enlèvent un peu chaque jour à mon cœur!

A ce moment, Mlle Mazeline eut le tort d'intervenir, en bonne âme qui souffrait de ce drame intime, dans un ménage dont le bonheur autrefois l'attendrissait.

— Oh! chère madame Froment, votre Louise vous adore, et ce qu'elle vient de dire est bien raisonnable.

Violemment, Geneviève se tourna vers elle.

— Vous, mademoiselle, mêlez-vous de vos affaires. Je ne veux pas chercher votre part, dans tout ceci ; mais enseignez donc à vos élèves le respect de Dieu et de leurs parents... Chacun chez soi, n'est-ce pas?

Et, comme l'institutrice, le cœur gros, se retirait, sans une parole, désireuse surtout de ne pas aggraver la querelle, la mère revint à sa fille.

— Tu m'écoutes, Louise... Et toi, Marc, écoute-moi bien aussi... J'en ai assez, je vous jure que j'en ai assez, et ce qui se passe ce soir, ce qui vient de se dire achève de combler la mesure... Vous ne m'aimez plus, vous me torturez dans ma foi, vous voulez me chasser de la maison.

Au fond de la grande salle pleine d'ombre, la fille pleurait, désolée, bouleversée, tandis que le mari, immobile, saignait de cet arrachement suprême. Une même protestation leur échappa.

— Te chasser de la maison!

— Oui! vous faites tout pour me la rendre insupportable... Eh bien! il m'est impossible de rester davantage dans ce lieu de scandale, d'erreur et d'impiété, où chaque parole, chaque geste me blessent et me révoltent. On me l'a répété vingt fois, que ce n'était pas ma place, et

je ne veux pas me damner avec vous, et je m'en vais, je retourne d'où je viens.

Elle avait mis une force extraordinaire dans ce cri.

— Chez ta grand'mère, n'est-ce pas?

— Chez ma grand'mère, oui! C'est l'asile, le refuge de souveraine paix. On sait au moins m'y comprendre et m'y aimer. Jamais je n'aurais dû quitter cette maison sainte de ma jeunesse... Adieu! ni mon âme ni mon corps n'ont plus rien qui les retienne ici!

Et, farouche, elle se dirigea vers la porte, d'une marche un peu vacillante, alourdie par sa grossesse. Louise pleurait toujours à gros sanglots. Mais, résolument, Marc fit un dernier effort, en essayant de barrer le passage.

— A mon tour, je te prie de m'écouter... Que tu veuilles retourner d'où tu viens, cela ne me surprends pas, car, je le sais, on y a tout fait pour te reprendre, pour t'arracher de moi. C'est une maison de deuil et de vengeance... Seulement, tu n'es pas seule, il y a l'enfant que tu portes et que tu ne peux m'enlever ainsi, pour le donner à d'autres.

Geneviève s'était arrêtée devant son mari, adossé à la porte. Elle sembla grandir, plus haute, plus têtue, et elle lui jeta dans la face :

— Je pars justement afin de te l'enlever, de le soustraire à ton abominable influence. Je n'entends pas que tu en fasses aussi un païen, de celui-là, que tu le perdes d'esprit et de cœur, comme cette malheureuse enfant. Il est encore à moi, je pense, et tu ne vas pas me battre, sous prétexte de le garder... Allons, ôte-toi de cette porte, laisse-moi partir.

Il ne répondit pas, il faisait un effort surhumain pour ne pas employer la force, en cédant à la colère. Un instant, ils se regardèrent, dans la faible lueur qui achevait de s'éteindre.

— Ote-toi de cette porte, répéta-t-elle durement. Comprends donc que ma résolution est formelle. Tu ne veux pas d'un scandale, n'est-ce pas? Tu n'aurais rien à y gagner, on te révoquerait, on t'empêcherait de poursuivre ce que tu appelles ton œuvre, ces enfants que tu

m'as préférés et dont tu feras des bandits, avec tes belles leçons... Va, va, ménage-toi, conserve-toi pour ton école de damnés, et laisse-moi retourner à mon Dieu, qui te châtiera un jour.

— Ah! ma pauvre femme, murmura-t-il très bas, blessé au cœur, ce n'est pas toi qui parles, heureusement ; ce sont les tristes gens qui t'emploient contre moi, comme une arme meurtrière et je reconnais bien leurs paroles, l'espoir d'un drame, le désir ardent de ma révocation, mon école fermée, mon œuvre morte. C'est toujours le justicier, n'est-ce pas? c'est l'ami de Simon, dont il est sur le point de faire éclater l'innocence, qu'il s'agit d'abattre... Et, tu as raison, je ne veux pas d'un scandale, qui ferait plaisir à trop de monde.

— Alors, laisse-moi partir, dit-elle encore avec obstination.

— Oui, tout à l'heure... Auparavant, sache bien que je t'aime toujours, davantage même, comme une pauvre enfant souffrante, prise d'une de ces fièvres contagieuses, dont la guérison est si longue. Mais je ne désespère pas, car tu es au fond une bonne et saine créature, une raisonnable et une amoureuse, qui forcément se réveillera un jour de son cauchemar... Et puis, nous avons vécu près de quatorze ans ensemble, c'est moi qui t'ai faite femme, épouse et mère, et même si j'ai eu le tort de ne pas te refaire toute, j'ai mis pourtant trop de choses nouvelles en toi, pour qu'elles ne continuent pas d'agir... Tu me reviendras, Geneviève.

Elle eut un rire de bravade.

— Je ne crois pas.

— Tu me reviendras, reprit-il d'une voix convaincue. Quand tu sauras la vérité, l'amour que tu as eu pour moi fera le reste ; et tu es une tendre, tu n'es pas capable d'une longue injustice... Jamais je ne t'ai fait violence, j'ai toujours respecté ta volonté, va donc à ta folie, épuise-là jusqu'au bout, puisqu'il n'y a pas d'autre façon de t'en guérir.

Il s'était écarté de la porte, il lui livrait passage. Un instant, elle parut hésiter, sous toute l'ombre frissonnante qui envahissait cette maison chère, le foyer domestique

en larmes. On ne voyait plus son visage, que les paroles de son mari avaient bouleversé. Et elle se décida, brusquement, ce fut d'une voix étranglée qu'elle cria :

— Adieu !

Mais Louise, perdue dans les ténèbres, s'élança, voulut à son tour l'empêcher de partir.

— Oh ! maman, maman, tu ne peux pas nous quitter ainsi. Nous qui t'aimons tant, qui ne voulons que ton bonheur !

La porte s'était refermée, il ne vint plus qu'un dernier cri lointain, étouffé dans un bruit de pas rapides.

— Adieu ! adieu !

Alors, Louise, chancelante, sanglotante, alla s'abattre entre les bras de son père, et longtemps, tombés tous les deux sur un banc de la classe, ils pleurèrent ensemble. La nuit s'était complètement faite, on n'entendait plus que le petit bruit de leurs sanglots, dans la vaste salle obscure. De la maison vide, venait un grand silence d'abandon et de deuil. L'épouse, la mère, s'en était allée, on l'avait volée à l'homme et à l'enfant, pour les torturer, les jeter au désespoir. Toute la longue machination venait d'apparaître à Marc, l'hypocrite travail souterrain qui lui faisait saigner le cœur, en lui arrachant sa Geneviève adorée, dans le but de l'affaiblir, de le pousser à quelque brusque révolte, qui les emporterait, lui et son œuvre. Et il avait eu la force d'accepter son supplice, et personne au monde ne saurait son tourment, car personne ne le voyait sangloter avec sa fille, dans les ténèbres de son foyer désert, en pauvre homme qui n'avait plus que cette enfant, pris de terreur à l'idée de se la voir, elle aussi, arracher un jour.

Puis, le soir même, comme Marc devait faire un cours d'adultes, les quatre becs de gaz flambèrent, la classe s'éclaira, s'emplit de monde. Plusieurs de ses anciens élèves, des ouvriers, des jeunes gens du petit commerce, suivaient très assidûment ces cours d'histoire, de géographie, de science physique et naturelle. Marc, installé à son bureau, parla pendant une heure et demie, très clairement, combattant l'erreur, apportant aux cerveaux confus des humbles un peu de vérité. Et une douleur

affreuse le suppliciait, son foyer était saccagé, détruit, son amour pleurait l'amante, l'épouse perdue, qu'il ne retrouverait plus là-haut, dans la chambre froide, autrefois si tiède de tendresse. Mais, brave, en héros obscur, il continuait son œuvre.

FIN DU TOME PREMIER

*Achevé*

*de typographier*

*d'imprimer et de brocher*

*le sixième jour d'octobre*

*mil-neuf-cent-vingt-huit*

*dans les nouveaux ateliers de*

*FRANÇOIS BERNOUARD*

*10, rue Lebel, 10*

*Vincennes*